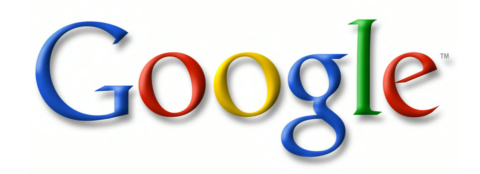
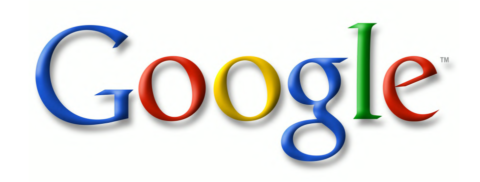
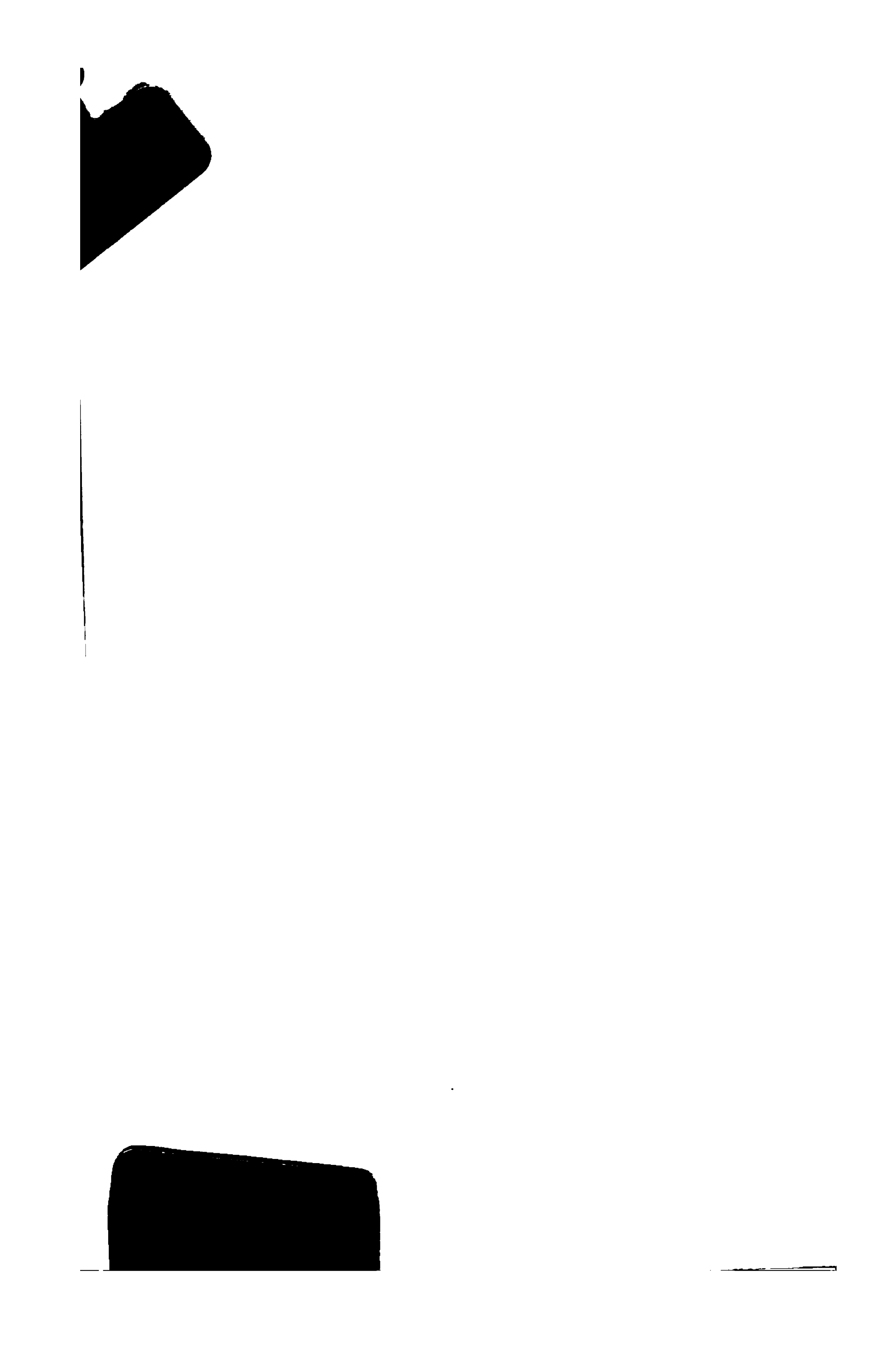





Stanford University Libraries
3 6105 126 515 969







ŒUVRES

DE

BOUFFLERS

PRÉCÉDÉES

D'UNE HISTOIRE DE BOUFFLERS

PAR ARSÈNE HOUSSAYE.

Aline, Reine de Golconde — Le Derviche

Tamara — Ah ! si...

Poésies — Contes — Fables

Voyages

Du libre Arbitre — Maximes et Pensées.

PARIS

EUGÈNE DIDIER, ÉDITEUR

25, RUE GUÉNÉGAUD.

MDCCCLVI





OEUVRES

DE

BOUFFLERS

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET Cie, RUE D'ERFURTH, 1.

ŒUVRES

DE

BOUFFLERS

HISTOIRE DE BOUFFLERS, PAR ARSÈNE HOUSSAYE.

PARIS

EUGÈNE DIDIER, ÉDITEUR

6 — RUE DES BEAUX-ARTS — 6

MDCCCLII

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET Cie, RUE D'ERFURTH, 1.

ŒUVRES

DE

BOUFFLERS

HISTOIRE DE BOUFFLERS, PAR ARSÈNE HOUSSAYE.

PARIS
EUGÈNE DIDIER, ÉDITEUR
6 — RUE DES BEAUX-ARTS — 6

MDCCCLII

BOUFFLERS

SA VIE ET SES OEUVRES.

I

Au beau milieu du dix-huitième siècle, par une fraîche et rayonnante matinée, un gentilhomme de vingt ans s'abandonnait, aux alentours de Lunéville, au galop aventureux d'un cheval anglais enivré par la course et par le parfum des bois. Une vingtaine de chiens de chasse de toutes formes et de toutes couleurs, éparpillés dans la vallée, se répondaient par de joyeux aboiements. Notre chevalier les suivait du regard, sans s'inquiéter du dégât de leurs courses vagabondes. Qu'importe la moisson future, quand la fleur nous éblouit et nous enivre, quand on est heureux de toutes ses forces et de tout son cœur? Tout homme, une fois en sa jeunesse, une seule fois peut-être, a saisi au passage, dans une étreinte rapide, ce bonheur doux comme un rayon printanier qui boit la rosée sur la primevère du pré.

Ce gentilhomme était le chevalier Stanislas de Boufflers, qui avait vécu jusque-là à la cour de Lunéville, sous les yeux de sa mère, la célèbre marquise de Boufflers *. Il avait vécu

* « La maîtresse du roi Stanislas, femme du capitaine des gardes de ce prince, mère du chevalier. Fort jolie femme, plus galante encore, et,

sans souci, étudiant en plein vent, assez mal gouverné par l'abbé Porquet, « qui ne savait pas son *Benedicite*, quoiqu'il fût aumônier du roi de Pologne. » Comme on voit, Boufflers avait eu, dans sa mère et dans son gouverneur, deux maîtres faciles à contenter, deux maîtres qui pardonnaient tout à l'esprit. Or, le jeune chevalier de Boufflers savait bien se faire pardonner.

Son temps se passait en promenades à cheval, en belles chasses, en fêtes dansantes. « En pensant à cette cour de Lunéville, dit Boufflers devenu vieux, je crois plutôt me souvenir de quelques pages d'un roman que de quelques années de ma vie. » C'était un beau garçon, ayant toujours la saillie ou le madrigal sur les lèvres. Il dansait à merveille, peignait joliment, ne jouait pas trop mal du violon, abattait noblement un chevreuil. J'allais oublier de dire qu'il ramassait çà et là, au pied de la table de la cour, dont les convives étaient Voltaire, madame du Châtelet, Montesquieu, Saint-Lambert, le président Hénault, M. de Tressan, madame de Grammont, quelques miettes de science et de littérature. L'abbé Porquet lui-même, quoique son gouverneur, parvint de temps en temps à surprendre la paresse du chevalier. L'abbé Porquet était quasi homme de lettres; il ne lui manquait guère que de l'esprit, de la science et de l'imagination. Il apprit tout ce qu'il savait à son élève; il lui arrivait même quelquefois de le conduire dans un monde inconnu à tous les deux : dans la métaphysique transcendante, dans la philosophie surhumaine. Ainsi, le matin où nous voyons Boufflers emporté par son grand cheval, l'abbé

s'il est possible, encore plus incrédule. Elle ne concevait pas comment on pouvait aimer Dieu. — Oh ! non, s'écriait-elle un jour, je sens que je ne l'aimerai jamais. — Ne jurez de rien, lui dit son fils; si Dieu se faisait homme une seconde fois, vous l'aimeriez tout comme un autre *.»

* Mademoiselle Arnould, ayant appris la conversion de mademoiselle Luzy, de la Comédie-Française, s'écria : « Oh ! la coquine, elle s'est faite sainte dès qu'elle a su que Jésus s'est fait homme. » Rien, comme on le voit par ce rapprochement, ne ressemblait alors aux propos de cour comme les propos de coulisses. Au fait, c'est toujours de la comédie; et, si ce ne sont pas les mêmes acteurs et les mêmes planches, c'est bien le même public qui paye.

Porquet lui avait posé cette question, mille fois résolue par les plus grands esprits, et partant toujours à résoudre : *Quel est ici-bas le souverain bien?* « Je suis bien aise d'étudier cette grave question, avait dit Boufflers. Pour cela, je vais monter à cheval et aller rêver au grand air. » Et il était parti avec ses chiens, laissant l'abbé sur ses jambes. Le brave aumônier, le voyant disparaître dans la poussière du galop, s'était dit en hochant la tête : « Voilà un garçon qui passera sa vie à cheval, mais qui ne fera jamais son chemin. »

Reprenons notre course avec le chevalier. Qui sait si nous n'allons pas trouver avec lui à résoudre la question de l'abbé? Après mille bonds sur les verts chemins, à travers les bois et les blés, le cheval anglais s'arrêta hors d'haleine au coin d'un petit bosquet d'ormoie et de chênaie. Il avait si bien couru depuis trois heures, que son cavalier ne songea point à le ranimer. Il sauta gaiement sur l'herbe, le débrida et lui conseilla de brouter au bord du bois. Pour lui, après avoir appelé quelques chiens, il se mit à déjeuner avec une perdrix et du pain, le tout arrosé de quelques gorgées d'eau à la fontaine voisine. « Un cheval, un chien, un peu d'herbe à l'ombre, voilà le souverain bien, » murmura-t-il après sa première libation.

Il faut peindre d'un seul trait le paysage où se trouvait si heureux notre chevalier : un petit vallon fuyant entre deux collines couronnées de grands arbres touffus; un petit hameau gaiement éparpillé à l'horizon, où l'œil s'arrêtait sur une aiguille de clocher; dans le vallon, un peu de bois encadrant les blés verts et les sainfoins rouges; çà et là un verger tout blanchi par la floraison, une grande prairie où serpentait nonchalamment un ruisseau, quelques ponts rustiques, un troupeau paisible de vaches rousses et brunes; en regard du petit hameau, un château lointain dont on ne voyait, au-dessus du bois, que les tourelles grisâtres; enfin, par-dessus tout cela, le sourire du ciel, le baiser du soleil, le chant de l'alouette, la joie épanouie de la nature. « Oui, reprit Boufflers en jetant toute son âme à la vie, un cheval, un chien... »

La parole s'arrêta sur ses lèvres malgré lui. Une fraîche

paysanne, rayonnant de la beauté du diable, venait de lui apparaître, comme par magie, à la lisière du bois, en petit bonnet mutin et léger, en blanc corset et en cotillon rouge, avec un pot au lait à la main. « A merveille ! dit-il en se soulevant pour la mieux voir; on dirait que je suis dans une fable de la Fontaine. J'oubliais qu'après le cheval et le chien il faut compter la femme pour le souverain bien. Celle-ci vient tout à propos. »

Il vit avec une joie du cœur qu'elle venait de son côté pour passer le ruisseau sur un petit pont de planches, ou plutôt sur deux planches servant de pont aux pieds alertes. Il se leva pour aller à sa rencontre. Que lui dit-il? que lui répondit-elle? Je n'étais pas là. S'il faut l'en croire, il lui trouva une très-jolie bouche, partant beaucoup d'esprit. Elle s'appelait Élisabeth, il l'appela Aline; elle avait seize ans; c'était la fille d'un fermier du vallon. Le chevalier lui voulut baiser le cou, ce beau cou de seize ans, pêche encore verte, mais déjà douce aux lèvres ! Le cheval hennit, les chiens aboyèrent. Elle se défendit comme un oiseau qui échappe à l'oiseleur; le pot au lait tomba; elle poussa un joli cri aigu, mais le baiser était pris. « Ah ! mon Dieu ! dit-elle avec un effroi enfantin en relevant son pot, voilà plus de la moitié du lait par terre ! — Attendez, dit Boufflers, ce n'est qu'un demi-malheur. »

Il alla remplir le pot à la fontaine. Il revint si gai, si tendre et si fou, il parla si bien sans raison, qu'Aline se laissa attarder durant une heure; elle l'écoutait avec une ravissante surprise, comme un doux murmure de fontaine, comme un gazouillement de bouvreuil. C'était mieux que tout cela : c'était l'amour qui parlait. Jamais l'amour n'avait pris la parole sur un plus beau théâtre. La brise, encore fraîche, répandait un parfum de bonheur idéal; les abeilles bourdonnaient gaiement sur les sainfoins; les demoiselles frappaient de leurs ailes d'or les verts nénufars du ruisseau; de beaux pigeons blancs venaient familièrement mouiller dans la rosée leurs jolies pattes roses.

« Ma chère Aline, je voudrais bien être votre frère (ce n'est pas cela que je voulais dire). — Et moi, je voudrais bien être votre sœur. — Ah ! je vous aime pour le moins autant que si

vous l'étiez. » En écoutant cela, elle se laissa embrasser une seconde fois sans trop de mauvaise volonté. Tout en parlant, Boufflers se pencha au bord du ruisseau, cueillit une marguerite blanche et rose, une tige de primevère à trois fleurs, une verte feuille de roseau, un brin de thym et de marjolaine, un *souvenez-vous de moi*, quelques autres fleurettes; et, nouant le bouquet avec un brin de jonc : « Je voudrais vous offrir cela avec un trône... Mais, poursuivit-il en attachant le bouquet au corsage d'Aline, ce bouquet n'en serait pas mieux placé. »

Aline disait à chaque instant qu'elle allait partir : « Il faut pourtant que je m'en aille! » mais elle demeurait toujours, les pieds enracinés dans l'herbe, le regard flottant dans le ruisseau. Des bûcherons vinrent à passer. « Adieu, dit-elle tristement.— Adieu, ma chère Aline. — Adieu ! — Adieu! »

Elle prit l'anse de son pot, elle soupira et s'éloigna lentement. « Ah ! dit Boufflers, que ne puis-je aller partout avec elle, toujours avec elle! » Il la suivit du regard; elle se retournait à la dérobée, mais bientôt elle se perdit sous un bouquet de hêtres. Il entrevit encore son petit bonnet mutin — son léger cotillon — une main qui faisait un dernier signe d'adieu; — enfin, elle disparut tout à fait.

Le chevalier sans peur et sans reproches s'élança sur son cheval, siffla ses chiens et reprit, tout en soupirant, le chemin de Lunéville. Un peu avant d'arriver, il rencontra au pied d'un vieil orme le grave abbé Porquet, qui lisait saint Augustin avec ardeur. « Je veille sur vous d'assez loin. D'où venez-vous, mon cher vagabond ? lui cria l'abbé en se levant. — J'ai pris sans vous, ne vous déplaise, une leçon de philosophie ; vous m'avez beaucoup parlé du souverain bien ; j'ai trouvé trois choses aujourd'hui : le cheval, le chien et la femme. — Saint Augustin, mon cher chevalier, a compté deux cent quatre-vingt-huit opinions sur ceci : nul philosophe ne pourra s'accorder sur ce chapitre. Selon Cratès, le souverain bien, c'est une heureuse navigation ; selon Architas, c'est le gain d'une bataille; selon Chrysippe, c'est bâtir un superbe édifice; selon Épicure, c'est la volupté; selon Palémon, c'est l'éloquence; selon

Héraclite, c'est la fortune; selon Simonide, c'est l'amitié d'un chacun; selon Euripide, c'est l'amour d'une belle femme. Les anciens philosophes n'étaient pas plus sages que vous, monsieur le chevalier. Nous allons, s'il vous plait, en retournant au logis, poursuivre notre leçon. Le souverain bien, c'est Dieu, monsieur, Dieu seul, qui peut à toute heure et en tout temps répondre aux aspirations de notre âme; tout le reste n'est que fragilité. Qu'est-ce que l'amitié humaine? qu'est-ce que la gloriole d'une bataille? qu'est-ce que l'amour d'une belle femme? un peu de fumée qui passe et nous aveugle. Tout est vain, tout est trompeur. Là où l'un cherche la liberté, il ne trouve que l'esclavage qu'entraînent les grandeurs; là où l'autre cherche la paix dans la solitude, il ne trouve qu'inquiétudes et agitations; là où celui-ci cherche la volupté, il ne recueille qu'amertume. Faux biens, ombres, illusions! L'âme est faite pour le ciel, tout ce qui lui vient d'ici-bas est indigne d'elle. L'âme est faite pour aimer Dieu, pour retourner au ciel, sa vraie patrie. Dieu s'est révélé partout, aux nations les plus barbares; écoutez Sénèque: *Nulla quippe gens unquam*... — Ah! pardieu! mon cher abbé, si vous parlez latin, c'est que vous ne savez plus ce que vous dites; pour moi, je n'écoute plus. — Allons, pour une phrase latine que je sais! je vous en passe bien d'autres. — Au bout du compte, je suis de votre avis: le souverain bien, c'est Dieu; mais Dieu est bien haut placé pour moi, et, en attendant que je monte au ciel, vous ne trouverez pas mauvais, monsieur l'abbé, que je cherche le souverain bien dans une belle femme, un beau cheval et un beau chien. Ah! si vous saviez le gai soleil qu'il faisait là-bas, surtout quand nous étions à l'ombre! Aline! Aline! que ne puis-je vous aimer ainsi tous les jours de ma jeunesse! — Allez, profane; allez pécheur, lâchez la bride à vos mauvaises passions. » Là-dessus Boufflers éperonna son cheval.

C'en était fait de lui, il avait trouvé le souverain bien des profanes: l'amour! la poésie! Ce jour-là, le seul de toute sa vie, il fut amoureux, il fut poëte! Pourtant une autre fois encore, dans sa vieillesse, nous le retrouvons poëte, grâce à ce magicien sublime qui s'appelle le souvenir.

II

Le reste du temps, l'abbé, le chevalier, le marquis de Boufflers, n'a été qu'un homme d'esprit plus ou moins rimeur; il s'est contenté de l'héritage des Grammont, des Bellegarde, des Saint-Simon, des Richelieu*. Il y a beaucoup d'abbés, de chevaliers et de marquis, j'imagine, qui vivraient brillamment en plus petit héritage.

Boufflers n'eut pas le temps de retourner dans la vallée au pot au lait. Au bout de quelques jours, il lui fallut partir pour Paris, selon les ordres du roi Stanislas. Qu'allait-il faire de lui, à Paris? Un évêque, disait sa mère. Il entra bravement au séminaire de Saint-Sulpice, une chanson gaillarde sur les lèvres. Le séminaire n'était plus tout à fait la vallée de Lunéville; on n'y rencontrait pas au matin, dans le sourire du soleil, une jolie laitière en cotillon rouge. Notre chevalier s'ennuya d'abord de tout son cœur; il se mit bientôt à regretter sa liberté verdoyante, son grand cheval anglais, ses chiens bondissants. Comme il ne pouvait pas prier Dieu de bonne foi, il ne le priait pas du tout : c'était plus simple et plus catholique. Il voulut sortir de là : comment faire? comment sortir sans scandale? Encore si c'était un joli scandale! Boufflers tint conseil avec lui-même : il imagina d'écrire son histoire avec Aline; il tailla sa plume et s'abandonna à elle. « Je m'abandonne à vous, ma plume; jusqu'ici mon esprit vous a conduite, conduisez aujourd'hui mon esprit et commandez à votre maître. Contez-moi quelque histoire que je ne sache pas. Il m'est égal que vous commenciez par le milieu ou par la fin. » Voilà le plus joli début de conte français. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que la plume, ainsi maîtresse d'un esprit indocile, commence tout simplement par le commencement. Mais poursuivons : « Pour vous, mes lecteurs, je vous avertis d'avance que c'est pour mon plaisir et non pour le vôtre que j'écris. Vous êtes entourés d'amis, de maîtresses et

* Saint-Lambert l'avait surnommé *Voisenon le Grand*. C'est là tout un portrait.

d'amants : vous n'avez que faire de moi pour vous amuser; mais moi, je suis seul, et je voudrais bien me tenir bonne compagnie à moi-même. » Tout le conte est sur ce ton charmant. Il aurait douze volumes qu'on le lirait avec délices; mais il contient à peine douze pages. Vous comprenez bien que la plume n'a rien de mieux à raconter que l'histoire du pot au lait; peu à peu, enhardie par la vérité de la première page, elle se lance dans toutes les fantaisies du mensonge; elle cherche à abuser Boufflers en lui présentant sous de douces métamorphoses l'image toujours souriante d'Aline : d'abord c'est une marquise adorable, ensuite une reine de Golconde, enfin une petite vieille encore aimable, vêtue de feuilles de palmier. Le temps se chargea de faire presque une histoire de ce joli conte.

Ce conte est tout l'œuvre de Boufflers ; ce qu'il a écrit à la suite n'est qu'une légère arabesque faite pour encadrer ce joli tableau au pastel.

Boufflers ne restait guère à Saint-Sulpice : il allait dans le monde, dans le beau monde; il allait même à Versailles. Selon Bachaumont, il lut son conte à madame de Pompadour. Elle fut si ravie de la laitière, qu'elle eut dès ce jour l'idée d'avoir des vaches à Trianon, de les traire avec ses joliés mains presque royales, de revêtir en certains jours d'ennui le blanc corset et le cotillon rouge, afin de séduire encore une fois Louis XV sous cette fraîche métamorphose.

En moins de quelques semaines, le conte se répandit de bouche en bouche, de grand seigneur à marquise. Plus de mille manuscrits s'éparpillèrent à Versailles et à Paris. Le séminaire de Saint-Sulpice lui-même n'en fut pas exempt. Tout le monde s'indignait et battait des mains, Boufflers tout le premier. Le conte fut imprimé et signé des initiales du nom de l'auteur; alors, le scandale dépassant les bornes du séminaire, l'abbé de Boufflers redevint le chevalier de Boufflers. Un beau matin, il mit de côté le petit collet, monta à cheval et partit bravement, l'épée au côté, pour la campagne de Hanovre. Le roi Stanislas lui avait, dès l'enfance, donné quarante mille livres de revenu en bénéfices. Comment un abbé peut-il abandonner de pareils

bénéfices? Rassurez-vous. Tout en prenant l'épée, il prit aussi la croix de Malte, le droit étrange d'assister à l'office en surplis et en uniforme, offrant par là le spectacle bizarre d'un prieur capitaine de hussards. Il écrivit à ce sujet une lettre que Grimm cite tout entière. En voici la plus jolie page :

« J'étais dans la route de la fortune; qui sait si quelques intrigues de plus ne m'auraient point mis à la tête du clergé? Mais j'ai mieux aimé être aide de camp dans l'armée de Soubise : *Trahit sua quemque voluptas*. Comptez-vous pour rien le cri d'indignation qui s'était élevé contre la liberté de ma conduite? Ce sont les sots qui crient, me direz-vous. Tant pis, vraiment; il vaudrait bien mieux que ce fussent les gens d'esprit : cela ferait moins de bruit. Les sots ont l'avantage du nombre, et c'est celui-là qui décide. Nous aurons beau leur faire la guerre, nous ne les affaiblirons pas : ils seront toujours les maîtres, ils resteront toujours les rois de l'univers, ils continueront toujours à dicter les lois. Il ne s'introduira pas une pratique, pas un usage, dont ils ne soient les auteurs. Enfin, ils forceront toujours les gens d'esprit à parler et presque à penser comme eux, parce qu'il est dans l'ordre que les vaincus parlent la langue des vainqueurs. D'après l'extrême vénération dont vous me voyez pénétré pour la toute-puissance des sots, ai-je tort de chercher à rentrer en grâce avec eux, et ne dois-je pas regarder comme le plus beau moment de ma vie celui de ma réconciliation avec les souverains du monde? Pardonnez-moi de m'égayer un peu dans le cours de mes raisonnements : c'est pour m'aider, et vous aussi, à en suppôrter l'ennui. D'ailleurs Horace, votre ami et votre modèle, permet de rire en disant la vérité, et le premier philosophe de l'antiquité n'était sûrement pas Héraclite. J'aurais pu, me direz-vous, d'après mon respect pour l'avis des sots, quitter mon état sans en prendre un autre; mais les sots m'ont dit qu'il fallait avoir un état dans la société. Je leur ai proposé d'avoir celui d'homme de lettres; ils m'ont dit de m'en bien garder, parce que j'avais trop d'esprit pour cela. Je leur ai demandé ce qu'ils voulaient que je fisse, et voici ce qu'ils m'ont répondu : « Il y a quelques siècles

« que nous avons voulu que tu fusses gentilhomme ; nous vou-
« lons à présent que tout gentilhomme aille à la guerre. » Là-dessus je me suis fait faire un habit bleu, j'ai pris la croix de Malte et je pars. »

Boufflers fut brave à la guerre, plein de folie et de gaieté, mais trop philosophe. Après un coup d'épée il réfléchissait : un soldat ne doit pas réfléchir sur le champ de bataille. Boufflers, d'ailleurs, fut toujours à côté de chacun de ses états : abbé libertin, soldat philosophe, courtisan satirique, diplomate chansonnier, républicain courtisan. En 1792, il émigre, et, du fond d'une solitude sauvage, il entreprend de défendre la liberté, il écrit un livre sur le libre arbitre ; à la fin de sa carrière, après avoir bien parcouru le cercle des folies, il écrit sur *la raison humaine* en vrai style d'académicien. O Boufflers! que vous étiez loin d'Aline !

Après la campagne de Hesse, il fit un voyage en Suisse, le bâton à la main, son équipage sous le bras, vrai voyage d'artiste. Ce voyage, vous l'avez lu dans les lettres à sa mère, lettres charmantes dont chaque mot dit quelque chose. Comme peintre de portraits au pastel, Boufflers a obtenu à Genève des succès sans nombre; il ne demandait qu'un petit écu pour peindre un mari, mais il faisait le portrait de la femme par-dessus le marché.

Au retour du voyage en Suisse, le maréchal de Castries le fit nommer gouverneur du Sénégal et de l'île de Gorée. Là-bas, tout le monde fut content sous ses ordres, excepté lui-même, qui revint bientôt se livrer corps et âme, comme naguère, aux enivrements d'une folle jeunesse toute fleurie d'amourettes, de saillies et de petits vers. Sa jeunesse dura jusqu'à près de cinquante ans; il semblait que le temps passât sans l'atteindre. Il fut du petit nombre de ceux qui ont trente ans durant un quart de siècle. Il suivait avec religion toutes les frivolités de la mode : étoffes à trois couleurs, broderies d'or et d'argent, paillons et paillettes, perruques à queue et à frimas; enfin, comme il le disait lui-même, on avait trouvé alors le secret important de mettre sur le dos d'un homme une palette garnie de toutes

les teintes et de toutes les nuances. « Ces habits, disait Grimm, donnent à nos jeunes gens de la cour un avantage décidé sur les plus belles poupées de Nuremberg. »

En 1788, un peu fatigué du bruit, de la toilette, des fêtes et des femmes, Boufflers, prenant enfin son parti sur l'âge, se décida à avoir cinquante ans : il fit ses visites pour l'Académie. Déjà il était des Académies de Nancy et de Lyon. L'Académie française l'accueillit en vieil enfant gâté. Son discours fut péniblement grave : il remonta au déluge, à la création du monde, au chaos ; c'était faire bien du chemin pour ne pas arriver. Ici finit Boufflers, le vrai Boufflers, dont l'histoire gardera un souvenir riant. L'Académie fut le tombeau de cet esprit, qui pouvait lutter par la grâce avec Hamilton, par le trait avec Voltaire. Donc *ci-gît le chevalier de Boufflers:* l'Académie en a tué plus d'un.

III

Il y a bien encore un autre Boufflers, connu sous le nom de marquis de Boufflers, qui se maria, qui fut député de Nancy aux états généraux, qui fonda un club avec Malouet et la Rochefoucauld, qui fit un traité du *Libre Arbitre*, qui devint agriculteur, qui mourut gravement en 1815 *; mais celui-là n'a rien de commun avec le nôtre. C'est le même, dites-vous ; c'est toujours le Boufflers qui aima si poétiquement la belle Aline dans la vallée au pot au lait. Vous avez raison : vous me rappelez un dernier trait que je vais vous raconter ; mais, avant tout, un mot en passant pour juger l'œuvre et le poëte.

Boufflers a été l'âme enjouée de ce beau monde perdu que 1790 a dispersé à jamais, ce beau monde qui vivait de joie et de fête sans souci de la mort. Il a effleuré dans ses courses

* Il mourut à Paris, et fut enterré au Père-Lachaise, où l'on reconnaît sa tombe à cette épitaphe digne d'un philosophe antique : « *Mes amis, croyez que je dors.* »

vagabondes le règne doré de madame de Pompadour, le gouvernail pourpré de madame Dubarry, la grâce adorable de Marie-Antoinette; il a été l'esprit le plus recherché de la cour du roi de Prusse et du roi de Pologne. Il était partout dans la même saison, mais surtout sur les chemins; il a été le plus intrépide voyageur en terre ferme de son temps. On disait de lui : « C'est le plus errant des chevaliers; » et tout le monde sait le mot charmant d'un autre esprit moins français : M. de Tressan le rencontre sur une grand'route : « Chevalier, je suis ravi de vous trouver chez vous. »

En feuilletant au hasard le léger recueil de Boufflers, nous allons retrouver l'écho déjà vieilli de son temps, les roses sans parfum dont il ornait le corsage de ses nobles maîtresses.

Mais faut-il aller plus loin dans son œuvre? Sa seule fantaisie digne d'un poëte, c'est la pièce intitulée le *Cœur*, où l'esprit fait presque pardonner à la licence. Chamfort appelait tout cela des meringues. Tout cela peut passer, quand c'est le poëte lui-même qui le dit à une duchesse oisive; mais ces gais gazouillements ne peuvent se faire bien écouter sans la mise en scène. C'était là le charme de cet improvisateur, ayant toujours un peu de rime et un peu d'esprit à son service, tour à tour pour la princesse de Ligne, pour madame de Luxembourg, pour la chatte de madame***, pour l'Arcadie de la princesse Radziwill, pour tout ce qui le charmait au passage.

Après avoir côtoyé la poésie légère, il s'est avisé de traduire les odes d'Horace, des pensées de Sénèque, quelques vers du *Paradis* de Dante, quelques stances de l'Arioste : que ces poëtes lui pardonnent! il a traduit les idées, il n'a pu reproduire la couleur, qui est la vie, l'éclat et le parfum de toute poésie.

Après les vers vient la prose, qui n'est pas de la plus mauvaise : rappelez-vous les lettres, rappelez-vous *Aline*. Il y a d'autres lettres et d'autres contes; on peut trouver encore du charme à relire le *Derviche*, —*Ah! si*...—quelques pages de philosophie arrachées à l'*Encyclopédie* et à son livre du *Libre Arbitre*. Ce livre, tel qu'il est, mérite une mention. Plus jeune, Boufflers

eût fait sur ce sujet un livre charmant à la façon de Sterne. Il déclare en commençant qu'il marche dans des régions inconnues, vers un but invisible; dés le premier pas, il s'égare dans les mille sentiers perdus de la métaphysique : il lui eût fallu toute sa jeunesse pour fleurir ces chemins-là et nous y entraîner; cependant il a conservé çà et là le tour ingénieux, la grâce délicate, la raison égayée de son meilleur temps. Il n'illumine guère la question, mais enfin il y pénètre quelquefois avec bonheur; il jette au hasard, j'imagine, des idées qui sont des images, des raisonnements qui sont des tableaux. Son livre est utile dans ce sens qu'il prouve que l'esprit humain ne s'élèvera jamais à ces hauteurs inabordables.

On pourrait faire un gracieux petit livre des pensées que Boufflers a semées sur les grands chemins :

Il en est des trésors de la pensée comme des autres : on devient plus avide à mesure qu'on est plus riche.

Le philosophe privé de ses biens ressemble à l'athlète dépouillé pour le combat.

En fait d'esprit personne ne sait son compte. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les plus pauvres sont les plus contents.

Seul entre tous, l'homme de lettres peut, suivant la belle expression d'un ancien, vivre à vœu découvert.

L'habitude est une seconde nature ; il y en a peut-être une troisième qui s'appelle l'imitation.

La renommée aime qu'on lui fasse des avances ; il y a tels personnages dont elle ne saurait que dire si eux-mêmes ne prenaient la peine de lui faire son thème.

L'espérance est un à-compte sur tous les biens.

Les rois aiment mieux être divertis qu'adorés. Il n'y a que Dieu qui ait un assez grand fonds de gaieté pour ne pas s'ennuyer de tous les hommages qu'on lui rend.

Parmi les divers portraits écrits sur Boufflers, je détache ces quelques traits, dus au prince de Ligne, qui savait à fond le cœur et l'esprit de tout le monde : « M. de Boufflers a beaucoup pensé ; mais, par malheur, c'était toujours en courant. On voudrait pouvoir ramasser toutes les idées qu'il a perdues avec son temps

et son argent : peut-être avait-il trop d'esprit pour qu'il fût en son pouvoir de le fixer quand le feu de sa jeunesse lui donnait tout son essor. Il fallait que cet esprit fût tout de lui-même et maîtrisât son maître ; aussi a-t-il brillé d'abord avec tout le caprice d'un feu follet, une profonde finesse, une légèreté qui n'est jamais frivole. Le talent d'aiguiser les idées par le contraste des mots, voilà les qualités distinctives de son esprit, à qui rien n'est étranger. Heureusement, il ne sait pas tout ; il a pris la fleur des diverses connaissances, et surprendra, par sa profondeur, tous ceux qui le savent léger, et, par sa légèreté, tous ceux qui ont découvert combien il pouvait être profond. La base de son caractère est une bonté sans mesure ; il ne saurait supporter l'idée d'un être souffrant, il se priverait de pain pour nourrir même un méchant, et surtout son ennemi ! *Ce pauvre méchant !* dirait-il. Il avait dans une terre une servante que tout le monde lui dénonçait comme voleuse : malgré cela, il la gardait toujours ; et, quand on lui demandait pourquoi, il répondait : Qui la prendrait ? Il a de l'enfance dans le rire, la tête un peu baissée, les pouces qu'il tourne devant lui comme Arlequin, ou les mains derrière le dos, comme s'il se chauffait ; des yeux petits et agréables, qui ont l'air de sourire ; quelque chose de bon dans la physionomie ; du simple, du gai, du naïf dans sa grâce. Il a quelquefois l'air bête de la Fontaine. On dirait qu'il ne pense à rien lorsqu'il pense le plus. Il ne se met pas volontiers en avant, et n'en est que plus piquant lorsqu'on le recherche. La bonhomie s'est emparée de ses manières et ne laisse percer sa malice que dans ses regards et son sourire ; il se défie tellement de son talent pour l'épigramme, qu'il penche trop peut-être, en écrivant, du côté opposé. Il a l'air de prodiguer des louanges pour empêcher la satire d'éclore. »

Ce croquis, bien étudié, représente Boufflers aux approches de la vieillesse, Boufflers devenu académicien, père de famille, homme politique.

Malgré son culte pour la liberté, il déserta la Législative au 10 août ; il partit avec sa famille, en vrai philosophe qui se soumet à tout, pour la cour de Prusse, où il fut accueilli à bras

ouverts par le prince Henri. De là il passa à la cour de Pologne, où il voulut fonder une colonie française. Son émigration, qui dura huit ans, fut très-supportable. Il vécut, quoique à la cour et en temps de guerre, dans le silence, presque dans l'étude; jouant avec sa fille et lui apprenant comment on joint, tant bien que mal, la rime à la raison; aimant sa femme, qu'il avait prise veuve et belle, sans trop d'esprit; se promenant au grand air, pluie ou soleil, selon son habitude. Quoique à peu près exilé, il avait encore des chevaux et des chiens: il fut donc le moins à plaindre de tous les émigrés.

En 1800, il rentra en France *, mais non plus courtisan ni député : à peine s'il fut encore académicien; il était fort désabusé des vanités humaines. Il se réfugia dans un petit château qu'il transforma presque en ferme; il devint agriculteur dans toute la simplicité des patriarches. Il bâtit un peu, planta beaucoup, cultiva à sa guise, c'est-à-dire en optimiste. Ses moissons furent belles, belles furent ses vendanges. Il était demeuré fidèle à l'amitié qui le venait visiter dans les beaux jours. « Voilà mon dictionnaire de rimes, disait-il en montrant sa charrue et sa herse. — Voilà mes poésies, disait-il en montrant ses blés, ses colzas, ses luzernes et ses avoines. — Ici, poursuivait-il, je suis toujours en belle inspiration, je communie avec la nature; c'est là une œuvre pie qui me fera pardonner toutes mes œuvres légères. »

IV

Mais il me tarde de finir pour arriver à ce dernier tableau qui achève de peindre Boufflers.

A travers les folies touffues de sa longue jeunesse, Boufflers avait çà et là pris le temps de demander des nouvelles d'Aline,

* « — Boufflers est sur la liste des émigrés; vous devriez ordonner qu'on le rayât. — Oui, sans doute, répondit Bonaparte; il nous fera des chansons. »

qui n'était pas tout à fait devenue reine de Golconde. Il a raconté de diverses façons, en prose et en vers, sa véritable histoire. En revenant de Berlin à Paris, en 1800, il voulut à toute force revoir Aline au passage ; il voulut retremper son pauvre cœur battu par mille tempêtes à l'eau de rose, aux sources fraîches de cet amour si printanier qui l'avait surpris au matin de sa vie.

Il s'arrêta à Lunéville. Mais qu'était devenu le palais enchanté de Stanislas, la cour de madame de Boufflers? Le poëte prit un cheval à l'hôtel de la poste et se mit en route pour le vallon. On était au printemps : il retrouva la nature toute fraîche et tout embaumée comme autrefois; toujours les mêmes couronnes verdoyantes et touffues sur les deux collines, toujours les bosquets gazouilleurs, les moissons déjà flottantes, les vergers épanouis; toujours le hameau qui fume et le clocher qui se perd dans le ciel avec le son des cloches. « Il ne manque qu'une chose ici, murmura Boufflers; c'est Aline, c'est mon amour, c'est ma jeunesse. La nature a beau faire, elle a beau répandre tous ses trésors, elle a beau chanter sur tous les tons, elle ne sera jamais qu'un cadre dont les passions de l'homme seront le tableau. Mais, que dis-je si gravement? j'ai l'air d'un philosophe. Hélas! est-ce un philosophe qui devait revenir ici? Voyons, soyons jeune encore, s'il est possible. »

Boufflers redemanda un instant de jeunesse à la magie des souvenirs; il descendit de son cheval, s'étendit sur l'herbe à l'ombre du vieil orme, au bord d'un ruisseau; il regarda vers la lisière du bois, comme si Aline allait revenir avec son pot à la main et son rouge cotillon. C'est en vain qu'il chercha à s'abuser; il n'était pas assez poëte pour évoquer les illusions couchées dans le tombeau des vingt ans. « Ah! oui, dit-il tout à coup, l'abbé Porquet a raison : Dieu seul dure longtemps; Dieu n'a pas fait notre âme pour la terre, excepté quand on a vingt ans et qu'on rencontre Aline sur son chemin. »

Il voulut aller jusqu'au bout dans son désenchantement; il remonta à cheval dans le dessein de déjeuner au petit hameau, où sans doute il aurait des nouvelles de l'héroïne du seul roman

de sa vie. Il s'arrêta au perron d'un mauvais cabaret dont l'enseigne ne promettait rien de bon. Il entra et demanda à manger, tout en s'asseyant à une table rustique encore humide de la dernière rasade. La cabaretière se mit sans retard à casser les œufs et à tordre de la chicorée. Boufflers allait lui parler d'Aline sans savoir comment débuter, quand il vit entrer une bonne vieille fermière en jupe rayée, qui venait au feu avec un pot de terre. « Mais je ne me trompe pas, s'écria-t-il, c'est bien cela, c'est Aline, c'est Élisabeth, c'est ma vieille vêtue de feuilles de palmier! »

De surprise la vieille fermière laissa tomber son pot, mais, cette fois, Boufflers ne s'élança pas pour le ramasser. « Quoi! c'est vous, monsieur le chevalier! Mon Dieu! quelle rencontre! J'en ai le cœur tout brisé. — Cette rencontre-là ne vaut pas la première, dit Boufflers en considérant sa pauvre Aline des pieds à la tête; ce n'est plus un pot au lait aujourd'hui. — C'est bien vrai : nous n'avions pas de cheveux blancs là-bas près du ruisseau. — Embrassons-nous un peu, dit Boufflers; cette fois nous pouvons le faire devant témoins. »

Ils s'embrassèrent avec une effusion qui toucha la cabaretière. « Vous allez déjeuner avec moi? — Oui, si vous voulez venir déjeuner à ma maison, à deux pas d'ici. J'ai tant de choses à vous dire! »

Boufflers paya vingt omelettes et trente salades à la cabaretière; il suivit Aline, qui avait détaché son cheval pour l'emmener. La pauvre femme avait le cœur si content qu'elle babillait à perdre haleine. « Figurez-vous que chaque fois que je vois un beau cheval, je pense tout de suite à l'aventure du lait répandu; tout à l'heure même, en voyant celui-ci, j'ai pensé à vous. Ah! si vous saviez que de fois j'ai passé là-bas pour le seul plaisir d'y passer! Je savais bien d'avance que je ne vous rencontrerais plus, mais je n'y passais pas moins avec bonheur. Nous avons fait là une belle folie; mais, comme dit le proverbe, une folie à deux est toujours bonne à faire. Je n'ai pas de regrets : on n'est jeune qu'une fois : vous ne sauriez croire comme toute ma vie a été pleine de tout cela. Chaque année, aux pre-

miers jours de la belle saison, — vous allez rire et vous moquer de moi, c'est égal, sachez-le, — je vais, malgré moi, entraînée par une puissance surnaturelle, je vais cueillir un bouquet sur les bords du ruisseau. Ah! le vôtre a duré bien longtemps! Venez voir le bouquet de l'an passé. »

Elle prit la main de Boufflers, le conduisit à son alcôve et lui montra un bouquet fané retenu sur la serge des rideaux par un rameau de buis bénit. « Vous ne sauriez croire, dit Boufflers à son tour, comme ce souvenir de jeunesse a toujours parfumé mon cœur; il a été plus de la moitié de ma vie; c'est au point qu'étant jeune encore, n'espérant guère vous revoir et cherchant à m'abuser, j'ai fait un roman qui s'appelle *Aline;* les premières pages sont vraies, mais le reste n'est qu'un conte. — Dites-moi donc ce conte-là, je suis curieuse de savoir ce que vous avez imaginé de beau sur moi. — Tout le monde l'a lu, excepté vous. C'est toujours ainsi! Je ne fais pas de vous une sainte du calendrier, mais je vous ai peinte sous des couleurs si fraiches et si attrayantes, que tout le monde vous a adorée à Paris, en province, ailleurs encore. — Je ne m'en doutais guère. Pendant qu'on m'aimait de si bon cœur, moi je plantais mes choux, je berçais mes enfants, je songeais à vous. Cela ne m'a pas empêchée d'être assez heureuse; cependant, depuis quelques années, tout s'en va autour de moi : me voilà veuve, j'ai perdu deux enfants, le champ qui m'a nourrie a été partagé; mais j'ai encore beaucoup d'enfants et de petits-enfants; et puis, comme j'ai un naturel heureux, quand j'ai pleuré et prié le bon Dieu, le temps passe encore assez doucement. »

Tout en parlant ainsi, la fermière allumait du feu; Boufflers promenait son regard à tort et à travers dans la maison. C'était un intérieur tout primitif : des dalles disjointes, des solives vermoulues où çà et là l'araignée filait dans l'ombre; un vieux bahut de chêne, sculpté à grands coups, orné de faïences grossières et de plats d'étain; de petites fenêtres défendues au dehors par un rideau d'osier; une saine odeur d'eau pure et de pain bis; un âtre digne des géants; deux gravures enluminées sur la cheminée, sous un fusil plein de rouille et de poussière;

enfin un parfum de bonne pauvreté facile, agréable au cœur : voilà ce que découvrit Boufflers dans cette maison de sa vieille Aline.

Ils déjeunèrent gaiement, cependant ayant chacun un grain caché de tristesse. Après déjeuner, Boufflers demanda à visiter le petit héritage de la fermière ; il comprit pour la première fois de sa vie le charme calme et sérieux que répand la terre pour ceux qui la cultivent ; il fit vœu de consacrer ses derniers jours à l'agriculture.

Les deux vieux amants s'embrassèrent pour la dernière fois ; l'adieu fut touchant : on essuya une larme à la dérobée, on se recommanda à Dieu avec une vraie religion ; enfin Boufflers monta à cheval et se mit en route. Le cheval, qui avait déjeuné pour le moins aussi bien que son maître ; le cheval, qui avait eu du meilleur trèfle et de la meilleure avoine, voulut traverser d'un seul bond la petite vallée ; mais Boufflers le retint en bride, voulant respirer encore à loisir toute l'ivresse du souvenir.

Il rentra à Lunéville tout pâle et tout abattu : il avait été poëte ce jour-là pour la seconde fois de sa vie. Que de rimeurs plus connus qui n'ont pas été poëtes une seule fois !

ARSÈNE HOUSSAYE.

PRÉFACE D'ALINE.

Par votre ordre, belle Éliante,
Je vais du léger Hamilton,
Avec une voix moins brillante,
Essayer de prendre le ton.
Il avait une douce lyre
Dont il jouait adroitement,
Même au milieu de son délire :
Moi, je n'ai qu'un sistre allemand;
Et les sons aigres que j'en tire
Ne peuvent, á ce que je crois,
Bien accompagner que ma voix.
Mais, sans m'arrêter davantage,
Je vais vous raconter comment
Aline, auprès de son village,
Troqua, dans un vallon charmant,
Son innocence et son laitage
Contre un joli petit enfant.
Vous, en pareille circonstance,
Voici ce que vous auriez fait :
Vous auriez mangé votre lait,
Et conservé votre innocence.
Aline, de cet enfant-là,

Dont le hasard m'avait fait père,
Fit à ses parents un mystère;
Mais sa taille à la fin parla;
Sa mère même apprit par là
Qu'elle serait trop tôt grand'mère.
J'ai remarqué que les parents
Ont tous un singulier caprice :
Ils veulent qu'on les avertisse
Avant de faire des enfants;
Mais il est rare qu'on le puisse.
Mon Aline n'avertit pas,
Faute d'avoir prévu le cas.
La maudite mère en furie
Donne cent coups à ma beauté;
Son doux visage est souffleté,
Sa gorge d'albâtre est meurtrie;
Et, pour comble de cruauté,
Mon brutal beau-père irrité
Chasse à jamais de sa patrie
Aline et ma postérité.
Cependant, malgré ce tapage,
Pour Aline rassurez-vous;
Le ciel est toujours assez doux
Pour la beauté qui n'est pas sage,
Et jamais un joli visage
Ne fut, dit-on, mangé des loups.
D'Aline une ville inconnue
Reçut un petit citoyen :
Partout elle fut bien reçue;
Elle ne manqua plus de rien,
Et des gens qui depuis l'ont vue
M'ont dit qu'elle se portait bien.

ALINE

REINE DE GOLCONDE.

Je m'abandonne à vous, ma plume; jusqu'ici mon esprit vous a conduite, conduisez aujourd'hui mon esprit, et commandez à votre maître.

Le sultan des ***Mille et une Nuits*** interrogeait Dinarzade, le géant Moulineau son bélier, et on contait des histoires : contez-m'en aussi quelqu'une que je ne sache pas. Il m'est égal que vous commenciez par le milieu ou par la fin.

Pour vous, mes lecteurs, je vous avertis d'avance que c'est pour mon plaisir et non pour le vôtre que j'écris. Vous êtes entourés d'amis, de maîtresses et d'amants: vous n'avez que faire de moi pour vous amuser; mais moi, je suis seul, et je voudrais bien me tenir bonne compagnie à moi-même.

Arlequin, en pareil cas, appelle Marc-Aurèle, ***imperator romain***, à son secours pour s'endormir : moi, j'appelle la REINE DE GOLCONDE pour me réveiller.

J'étais dans un âge où un univers nouveau se déploie

à des organes à peine développés; où de nouveaux rapports nous lient aux êtres qui nous environnent; où des sens plus attentifs, où une imagination plus ardente nous fait trouver de plus vrais plaisirs dans de plus douces illusions; j'avais quinze ans, en un mot, et j'étais loin de mon gouverneur, sur un grand cheval anglais, à la queue de vingt chiens courants qui chassaient un vieux sanglier : jugez si j'étais heureux! Au bout de quatre heures, les chiens tombèrent en défaut et moi aussi. Je perdis la chasse. Après avoir longtemps couru à toute bride, mon cheval était hors d'haleine; je descendis. Nous nous roulâmes tous deux sur l'herbe; ensuite il se mit à brouter, et moi à déjeuner.

Je déjeunais avec du pain et une perdrix froide, dans un vallon riant, formé par deux coteaux couronnés d'arbres verts : une échappée de vue offrait à mes yeux un hameau bâti sur la pente d'une colline éloignée, dont une vaste plaine, couverte de riches moissons et d'agréables vergers, me séparait.

L'air était pur et le ciel serein, la terre encore brillante des perles de la rosée; et le soleil, à peine au tiers de sa course, ne lançait encore que des feux tempérés, qu'un doux zéphyr modérait par son haleine.

Où sont-ils ces amateurs de la nature qui savent si bien jouir d'un beau temps et d'un joli paysage? C'est pour eux que je parle; car, pour moi, j'étais alors moins occupé de cet objet que d'une paysanne en corset et en cotillon blanc, que je voyais venir de loin avec un pot au lait sur la tête. Je la vis, avec un secret plaisir, passer sur une planche qui servait de pont au ruisseau, et suivre un sentier qui devait conduire ses pas auprès de l'endroit où j'étais assis. En approchant, elle me parut d'une grande fraîcheur; et, sans rien concevoir de ce qui se

passait au dedans de moi, je me levai pour aller à sa rencontre. Chaque pas que je faisais l'embellissait à mes yeux, et bientôt j'eus regret à tous ceux que j'aurais pu faire pour la voir plus tôt. La Géorgie et la Circassie ne produisent que des monstres en comparaison de ma petite laitière, et jamais une créature aussi parfaite n'avait orné l'univers. Ne sachant quel compliment lui faire pour entrer en conversation avec elle, je lui demandai à boire un peu de son lait pour me rafraîchir. Je lui fis ensuite quelques questions sur son village, sur sa famille, sur l'âge qu'elle avait. Elle répondit à tout avec la simplicité de son âge; et, comme elle avait une fort jolie bouche, je lui trouvai beaucoup d'esprit.

Je sus qu'elle était du hameau voisin, et qu'elle s'appelait Aline. — Ma chère Aline, lui dis-je, je voudrais bien être votre frère (ce n'est pas cela que je voulais dire). — Et moi, je voudrais bien être votre sœur, me répondit-elle. — Ah ! je vous aime pour le moins autant que si vous l'étiez, ajoutai-je en l'embrassant. Aline voulut se défendre de mes caresses, et, dans les efforts qu'elle fit, son pot tomba, et son lait coula à grands flots dans le sentier. Elle se mit à pleurer, et, se dégageant brusquement de mes bras, elle ramassa son pot et voulut se sauver. Mais, en courant, son pied glissa sur la voie lactée, elle tomba à la renverse; je volai à son secours, mais inutilement : une puissance plus forte que moi m'empêcha de la relever, et m'entraîna dans sa chute... J'avais quinze ans, et Aline quatorze : c'était à cet âge et dans ce lieu que l'Amour nous attendait pour nous donner ses premières leçons. Mon bonheur fut d'abord troublé par les pleurs d'Aline; mais bientôt sa douleur fit place à la volupté, elle lui fit aussi verser des larmes. Et quelles larmes ! ce fut alors que je connus vraiment le

et, comme vous aviez eu pour successeur immédiat le curé du lieu, votre fils lui échut en partage. Il en a fait depuis un très-joli enfant de chœur. Ma tante, espérant que ma beauté lui serait encore plus utile dans une grande ville, me mena à Paris, où, après avoir passé dans plusieurs mains différentes, je tombai dans celles d'un vieux président; une des premières personnes de l'État pour la dignité était une des dernières pour l'amour, et il se trouvait réduit à bien peu de chose quand il était dépouillé de sa perruque, de sa simarre et de son portefeuille. Cependant le peu qui en restait m'aima à la folie, et nous combla, ma tante et moi, d'argent et de pierreries. Ma tante mourut; j'en héritai : j'avais environ vingt mille livres de rente et beaucoup d'argent comptant : je trouvai le métier que j'avais fait jusqu'alors ennuyeux; je voulus faire celui d'honnête femme, qui a aussi son ennui. Pour quelques louis que je donnai à un généalogiste, je fus une fille d'assez bonne maison. Quelques liaisons que je formai avec des gens de lettres me valurent la réputation d'esprit, peut-être même un peu d'esprit. Enfin un homme de naissance, riche de plus de cent mille livres de rente, crut faiblement payer ma vertu en m'épousant, et la pauvre Aline est à présent pour le public la *marquise de Castelmont;* mais pour vous la *marquise de Castelmont* veut toujours être Aline.

— Et qui avez-vous plus aimé, lui dis-je, de tout ce que vous avez connu? — Pouvez-vous me le demander? me répondit elle ; j'étais simple quand vous m'avez vue, et je ne l'étais plus quand j'en ai vu d'autres. J'avais commencé à me parer, je n'étais plus si belle; j'avais besoin de plaire, je ne pouvais plus aimer. L'art nuit à tout : le rouge que nous mettons décolore nos joues; les sentiments que nous affectons refroidissent nos cœurs.

Je n'ai aimé que vous ; et, quoiqu'il soit aisé d'être plus fidèle que moi, il serait impossible d'être plus constante: votre idée, toujours présente à mon esprit dans les infidélités que je vous faisais, en empoisonnait presque toujours le plaisir. J'avouerai cependant qu'elle leur prêtait de temps en temps des charmes.

J'eus une véritable joie de retrouver ma chère Aline; nous nous embrassâmes avec les mêmes transports que dans ces temps heureux où nos lèvres n'avaient point encore rencontré d'autres lèvres, et où nos cœurs répondaient aux premières invitations de la volupté : nous arrivâmes chez elle; j'y restai à souper; et, comme M. de Castelmont était absent, je survécus à toute la compagnie, et j'usai de mes droits. L'amour fuit les alcôves dorées et les lits superbes; il aime à voltiger sur l'émail des prairies et à l'ombre des vertes forêts. Mon bonheur se borna donc à passer la nuit entre les bras d'une jolie femme; mais elle ne s'appelait et n'était plus Aline.

Amants qui voulez connaître l'amour, ou seulement la volupté, n'allez point en bonne fortune avec des lettres du ministre dans votre poche qui vous forcent à partir pour l'armée. C'est dans ces circonstances que je vis madame de Castelmont, et j'y perdis beaucoup. Jusqu'à quand la trompeuse voix de la gloire rendra-t-elle odieux le doux repos et les tendres plaisirs? jusquà quand préférera-t-on la gloire à l'amour? Je ne faisais point encore ces sages réflexions : quand on est brigadier comme je l'étais, on pense bien plus à devenir maréchal de camp que philosophe; et, malgré toute la sévérité des ministres, on en est ordinairement plus près. J'entrai donc dans ma chaise en sortant de chez madame de Castelmont, et je volai avec plaisir à de nouveaux ennuis.

Après avoir été quinze ans hors de ma patrie, après avoir essuyé à la fois bien des coups de fusil en Allemagne et bien des injustices à la cour, je passai aux Indes en qualité de lieutenant général.

Je laisse aux poëtes et aux Gascons le soin d'essuyer et de décrire des tempêtes. Pour moi, je voyage ordinairement sans accident. Tout était calme à mon arrivée, et mon séjour dans les Indes ressemblait plutôt à un voyage de plaisir qu'à une commission militaire. N'ayant donc rien à faire, je parcourus les différents royaumes qui partagent ce vaste pays, et je m'arrêtai en Golconde. C'était alors l'état le plus florissant de l'Asie. Le peuple était heureux sous l'empire d'une femme qui gouvernait le roi par sa beauté, et le royaume par sa sagesse. Les coffres des particuliers et ceux de l'État étaient également pleins. Le paysan cultivait sa terre pour lui, ce qui est rare, et les trésoriers ne recevaient point les revenus de l'État pour eux, ce qui est encore plus rare. Les villes, ornées d'édifices superbes, et plus embellies encore par les délices qui y étaient rassemblées, étaient pleines d'heureux citoyens, fiers de les habiter. Les gens de la campagne y étaient retenus par l'abondance et la liberté qui y régnaient, et par les honneurs que le gouvernement rendait à l'agriculture; les grands enfin étaient enchantés à la cour par les beaux yeux de leur reine, qui savait l'art de récompenser leur fidélité sans épuiser les trésors publics : art infaillible et charmant, dont les reines usent trop peu à mon gré, et dont le roi son époux ignorait qu'elle se servît. J'arrivai à cette cour, et j'y fus reçu avec tout l'agrément possible. J'eus d'abord une audience publique du roi, ensuite de la reine, qui, m'ayant aperçu, baissa son voile. Sur sa réputation, je l'avais soupçonnée de ne rien voiler : je fus très-étonné

de cette réception ; au reste, elle me reçut fort bien, et je n'eus à me plaindre que de n'avoir pas vu son visage, que je mourais d'envie de voir, d'abord parce qu'on le disait fort beau, ensuite parce que tout ce qui appartient à une grande reine est fort curieux.

De retour chez moi, je trouvai un officier qui me proposa de me faire voir le lendemain les jardins et le parc qui environnaient le palais; j'acceptai la partie : nous nous levâmes avec le soleil; on me mena, par de superbes allées, dans une espèce de bois touffu, où les myrtes, les acacias et les orangers mêlaient leurs odeurs et leurs feuillages. Nous trouvâmes un cheval attaché à un de ces arbres : mon guide sauta légèrement dessus, et, ayant sonné une fanfare avec une trompe qu'il portait sur lui, il s'enfuit à toute bride. Je suivis la route où j'étais, très-étonné de la conduite de cet officier, et ne pouvant concevoir qu'il y eût un pays où ce fût l'usage de mener perdre les étrangers au lieu de les mener promener. Mais quelle fut ma surprise quand, arrivé à la lisière du bois, je me trouvai dans un lieu parfaitement semblable à celui où j'avais jadis connu pour la première fois Aline et l'amour ! C'était la même prairie, les mêmes coteaux, la même plaine, le même village, le même ruisseau, la même planche, le même sentier : il n'y manquait qu'une laitière, que je vis bientôt paraître avec des habits pareils à ceux d'Aline et le même pot au lait. — Est-ce un songe ? m'écriai-je ; est-ce un enchantement? est-ce une ombre vaine qui fait illusion à ma vue ? — Non, me dit-elle ; vous n'êtes ni endormi ni ensorcelé, et vous verrez *tout à l'heure* que je ne suis point un fantôme. C'est Aline, Aline elle-même qui vous a reconnu hier, et qui n'a voulu être connue de vous que sous la forme sous laquelle vous l'aviez aimée. Elle vient se délasser

avec vous du poids de sa couronne en reprenant son pot au lait : vous lui avez rendu l'état de laitière plus doux que celui de reine. J'oubliai la reine de Golconde, et je ne vis qu'Aline. Nous étions tête à tête. Alors les reines sont des femmes : je retrouvai ma première jeunesse, et je traitai Aline comme si elle avait conservé la sienne, parce que les reines sont toujours censées ne la perdre jamais.

Après cette agréable reconnaissance, Aline reprit ses habits de reine, qu'une esclave de confiance, qui l'avait suivie, lui apporta. Nous rentrâmes dans le palais, où je lui vis recevoir toute sa cour avec une grâce et une bonté qui charmaient tout ce qui l'approchait. Elle regardait les uns, parlait aux autres, souriait à tous; en un mot, elle avait bien l'air d'être maîtresse de tout le monde, mais elle ne paraissait la reine de personne.

Après le dîner, pendant lequel tout le monde mangea avec elle, je la suivis dans une salle séparée, où, m'ayant fait asseoir à côté d'elle, elle me conta ainsi ses dernières aventures :

— Le marquis de Castelmont fut tué en duel environ trois mois après votre départ, et il laissa sa veuve éplorée avec quarante mille écus de rente pour toute consolation. Une partie de ses biens était en Sicile, et demandait, disait-on, ma présence. Je m'embarquai avec joie pour ce voyage. Mais un vent contraire força ma frégate de relâcher sur une côte éloignée, où un vaisseau encore plus contraire la prit et l'emmena. C'était un corsaire turc, dont le capitaine fit à l'équipage tous les mauvais traitements, et à moi tous les bons dont les Turcs sont capables; il me conduisit à Alger, de là à Alexandrie, où il fut empalé. Je fus vendue comme esclave avec toute sa maison, et tombai en partage à un marchand mogol qui

me conduisit ici et me fit apprendre la langue du pays, dans laquelle je fis en peu de temps de grands progrès. J'avais connu la misère, mais point le malheur, et je ne pus supporter l'esclavage : je me sauvai de chez mon maître sans savoir où j'allais ; je fus rencontrée par des eunuques qui, me trouvant belle, m'amenèrent au roi. J'eus beau demander grâce pour ma vertu, je fus enfermée dans le sérail, et, dès le lendemain, je reçus de tout ce qui m'entourait les honneurs de sultane favorite, que le roi m'avait accordés pendant la nuit. Bientôt la passion du roi n'eut plus de bornes, et mon autorité n'en eut pas davantage. La Golconde, accoutumée aux arrêts que je dictais au fond du sérail, me vit sans étonnement devenir l'épouse du souverain, qui n'était depuis longtemps que mon premier sujet. Je me suis ressouvenue dans mon palais de ce petit village où j'avais conservé mon innocence, et surtout de ce charmant vallon où je la perdis ; j'ai voulu retracer à mes yeux l'image intéressante de mes premières années et de mes premiers plaisirs. C'est moi qui ai bâti ce hameau que vous avez vu dans l'enceinte de mon parc ; il porte le nom de mon ancienne patrie, et tous ses habitants sont traités comme mes parents et mes amis. Je marie tous les ans un certain nombre de leurs filles, et souvent j'admets les vieux d'entre eux à ma table pour me retracer le tableau de mon vieux père et de ma pauvre mère, que j'aimerais à respecter si je les possédais encore. Les herbes de la prairie ne sont jamais foulées que par les danses des jeunes garçons et des jeunes filles du hameau ; la cognée respectera tant que je vivrai ces arbres imitateurs de ceux qui prêtèrent leur ombre à nos amours ; et mes habits de paysanne, conservés avec mes ornements royaux, ne cessent, au milieu de l'éclat qui m'environne, de me rappeler ma

première obscurité. Ils me défendent de mépriser une condition dans laquelle j'ai mieux valu que dans aucune autre ; ils me défendent de mépriser l'humanité : ils m'instruisent à régner.

O la charmante princesse que celle de Golconde ! elle était tout à la fois bonne femme et bon philosophe; elle était encore plus : elle était bonne jouissance. Hélas ! je ne le sus que pendant quinze jours, au bout desquels je fus surpris avec elle par son mari lui-même, et obligé de sortir de son royaume par la fenêtre de sa chambre à coucher. Je repartis peu de temps après pour la France, où je parvins aux plus grandes dignités et aux plus grandes disgrâces, ne méritant ni les unes ni les autres. J'ai erré depuis sans fortune et sans espérance, de pays en pays ; enfin je vous ai rencontrée dans ce désert, où je compte me fixer, puisque j'y trouve une solitude et une société.

Mon lecteur a peut-être cru jusqu'à présent que c'était à lui que je contais cette histoire ; mais, comme il ne m'en a point prié, il trouvera bon que ce récit s'adresse à une petite vieille vêtue de feuilles de palmier, ancienne habitante du désert où je suis retiré, et qui m'avait demandé de lui conter mes aventures les plus intéressantes. Elles ont pu ennuyer ceux qui les ont lues; mais elles furent écoutées de la vieille avec une attention singulière; elle n'en perdit pas une parole, et, quand j'eus fini, elle me dit : — Ce qui me plaît le plus dans votre histoire, c'est qu'il n'y a pas un mot qui ne soit vrai. — Qu'en savez-vous? lui dis-je ; peut-être que je vous ai menti d'un bout à l'autre. — Je suis sûre du contraire, me dit-elle. —Madame se mêle donc un peu de magie? repris-je. — Pas tout à fait, répliqua-t-elle; mais j'ai un anneau qui me fait juger de la vérité de tout ce que vous m'avez dit. — Je

ne connais, lui dis-je, que l'anneau de Salomon qui puisse avoir cette vertu. — Connaissez-vous celui d'Aline? dit-elle en souriant et en montrant sa main; Aline que vous avez fait monter sur le trône de Golconde, et que vous en avez fait descendre; qui, fugitive et proscrite, est venue chercher dans des lieux éloignés un asile contre la colère de son mari, à laquelle vous échappâtes en sautant par la fenêtre.

— Quoi! c'est encore vous? m'écriai-je; je suis donc bien vieux, car j'ai, si je m'en souviens, un an plus que vous; mais il est impossible d'avoir un an plus que votre visage. — Qu'importent, dit-elle d'un ton grave, notre âge et notre figure? Nous étions autrefois jeunes et jolis: soyons sages à présent: nous serons plus heureux. Dans l'âge de l'amour, nous avons dissipé au lieu de jouir; nous voici dans celui de l'amitié, jouissons au lieu de regretter. Il n'est que des moments pour le plaisir, et le bonheur peut remplir toute la vie; ce bonheur si désiré et si méconnu n'est que le plaisir fixé. L'un ressemble à la goutte d'eau, et l'autre au diamant. Tous deux brillent du même éclat; mais le moindre souffle fait évanouir l'un, et l'autre résiste aux efforts de l'acier. L'un emprunte son éclat de la lumière, l'autre porte la lumière dans son sein et la répand dans les ténèbres; ainsi tout dissipe le plaisir, rien n'altère le bonheur.

Ensuite elle me conduisit vers une haute montagne couverte d'arbres fruitiers de différentes espèces; un ruisseau d'eau vive et claire descendait de la cime en faisant mille détours, et venait former un réservoir à l'entrée d'une grotte creusée au pied de la montagne. — Voyez, me dit-elle, si cela suffit à votre contentement; voilà ma demeure: elle sera la vôtre si vous le voulez. Cette terre n'attend qu'une faible culture pour vous

payer abondamment des soins que vous aurez pris; cette eau transparente vous invite à la puiser; du haut de cette montagne, votre œil pourra découvrir à la fois plusieurs royaumes; montez-y, vous y respirerez un air plus vif et plus sain; vous y serez plus loin de la terre et plus près des cieux ; considérez de là ce que vous avez perdu, et vous me direz si vous voulez le retrouver.

Je tombai aux pieds de la divine Aline, pénétré d'admiration pour elle et de mépris pour moi. Nous nous aimâmes plus que jamais, et nous devînmes l'un pour l'autre notre univers. J'ai déjà passé ici plusieurs années délicieuses avec cette sage compagne; j'ai laissé toutes mes folles passions et tous mes préjugés dans le monde que j'ai quitté ; mes bras sont devenus plus laborieux, mon esprit plus profond, mon cœur plus sensible. Aline m'a appris à trouver des charmes dans un léger travail, de douces réflexions et de tendres sentiments; et ce n'est qu'à la fin de mes jours que j'ai commencé à vivre.

LE DERVICHE.

PRÉFACE DU DERVICHE.

Dans ce petit ouvrage, que des amis, trop indulgents sans doute, ont désiré voir publier, je ne puis me vanter d'avoir tout à fait ni le mérite de la vérité, ni celui de l'invention; mais, si la bonne intention peut être regardée comme un mérite, c'est celui-là que j'ambitionne. Le fait que j'entreprends de conter est arrivé; je le tiens de la bouche d'une personne aimable, qu'il vaudrait mieux entendre que de me lire : elle n'avait pas besoin de changer, comme moi, le lieu de la scène ni les noms des personnages pour prêter de l'intérêt et du charme à son récit. La vérité lui suffisait. Si j'avais pu retenir ses paroles, si j'avais pu noter ses accents, je serais sans inquiétude; mais la délicatesse, qui a tant de pouvoir sur le sentiment, laisse peu de traces dans la mémoire : la grâce tient à si peu de chose! Et ce peu de chose, si important, est en même temps si fugitif, si volatil, que, lorsqu'on cherche à se le rappeler, on ne se ressouvient que de l'émotion qu'on a reçue, sans pouvoir espérer de la transmettre. Il y a d'ailleurs des choses de ce genre qui sont le partage exclusif des femmes; et, si j'avais essayé de conter le fait comme je l'ai entendu, j'aurais bientôt reconnu combien le langage d'un sexe est intraduisible pour l'autre. Obligé de recourir à d'autres moyens, j'ai changé le lieu de la scène, j'ai déguisé

les personnages, j'ai imaginé des circonstances qui m'ont semblé devoir répandre plus d'intérêt sur la suite de l'histoire.

L'occasion s'est présentée pour moi de tracer en passant une esquisse légère des mœurs, des opinions, des entretiens d'une société de guerriers réunis depuis longtemps sous les mêmes drapeaux, et entre qui l'honneur, l'enthousiasme, l'intérêt commun, les périls même ont établi plus de cordialité qu'on n'en voit parmi des gens d'aucune autre profession ; j'ai tâché de peindre ce que j'ai vu et ce qu'on voit mieux sous les tentes que partout ailleurs : cette confiance noble, cette politesse franche, cette humanité consolante qui s'allient d'ordinaire à la vraie bravoure, qui l'épurent, qui l'embellissent encore des traits de la générosité, qui d'une qualité en font une vertu ; et j'ai en même temps pris plaisir à montrer les hommes vraiment supérieurs (tels que l'histoire indienne nous présente le sultan Akbar) comme les plus vrais amis de tout mérite, les plus éloignés de la persécution, les plus sensibles à la reconnaissance, et les plus passionnés pour le bonheur universel.

Mais tout cela n'est qu'épisodique ; mon véritable but en écrivant était de faire vibrer, si je le pouvais, dans tous les cœurs, deux sentiments, dont l'un est en quelque sorte la contre-épreuve de l'autre : la piété filiale et l'amour paternel, qu'on peut regarder comme les deux pivots de la société, comme les deux anneaux de la grande chaîne qui lie tous les êtres. En effet, que deviendrait le monde, si la perpétuité du genre humain tenait seulement à la reproduction des individus, et si l'Esprit d'harmonie, le *tendre Camadebo* (comme disent les Indous), ne planait point sur notre sphère? que deviendrions-nous tous s'il n'y avait point des êtres raisonnables chargés par la nature même d'aimer des êtres faibles qui ne peuvent point encore aimer, et si ces mêmes êtres, si faibles dans leurs commencements, n'étaient pas obligés, dans l'âge de la raison et de la force, à un culte d'amour et de reconnaissance envers ceux qui les ont aimés sitôt et si gratuitement? Je me reprends d'avoir dit que la nature nous y oblige ; elle ne fait malheureusement

que nous y engager, et la preuve en est qu'on y résiste quelquefois; c'est pour cela que tous les écrivains, chacun dans son genre et selon ses moyens, doivent s'efforcer d'ajouter, s'il se peut, quelque charme à cette exhortation de la nature, ou, pour mieux dire, de la montrer dans tout son charme. Quel plus bel emploi de son art que d'aider la nature, que de concourir à ses vues, que d'aimanter encore, en quelque sorte, sa chaîne magnétique, et de faire ainsi des sentiments innés une première législation irrésistible! Entreprise à jamais louable! qui, si elle réussissait, rendrait toutes les lois plus sacrées, plus faciles, et en même temps moins nécessaires; car, si le monde était rempli de bons pères et de bons fils, que resterait-il à désirer? La sagesse commanderait, l'amour obéirait; la raison de l'âge mûr deviendrait la règle des actions de la jeunesse, et les vieillards croiraient renaître dans les jeunes observateurs de leurs sages maximes; la jeunesse, à son tour, ne se lasserait pas d'honorer ces vénérables divinités domestiques à qui elle devrait tout le bonheur de son enfance, et l'on craindrait de les voir disparaître de l'intérieur de chaque foyer comme on craint de voir s'éteindre la lampe qui vous éclaire.

On a cru longtemps, et surtout en France, que les poëmes, les drames, les romans, ne pouvaient pas se passer d'amour; on a fait de l'amour un agent universel, un mobile tout-puissant de toutes les actions des hommes; mais, à force de l'employer, ce ressort, il a perdu son effet; et même, si l'on veut se rappeler toutes les émotions que les différentes compositions de ce genre ont excitées, on conviendra, qu'à peu d'exceptions près, les plus fortes ont été produites par d'autres sentiments que celui de l'amour. Oreste et Pilade se disputant à qui des deux mourra pour l'autre; Nisus conjurant les ennemis de lancer sur lui tous les traits qui menacent Euryale; Philoctète réclamant les droits de l'humanité, et redemandant les armes qui le nourrissent; Priam prosterné aux pieds d'Achille pour racheter les restes inanimés de son fils... ont tiré plus de larmes de tous les yeux que la plupart des amants dont les poëtes nous ont peint les transports et les chagrins. Quand les Grecs et les

Latins, nos maîtres à tous dans l'art d'émouvoir, ont entrepris de peindre l'amour, ils l'ont montré dans toutes ses fureurs, dans toute son énergie : c'est Phèdre, en butte à la vengeance des dieux, qui cède à un pouvoir que l'amour n'exerce point en France; c'est Didon, que Vénus et Junon, réunies une fois par leurs intérêts contraires, livrent sans défense à l'amour dont elle meurt. Mais quand ces Grecs et ces Romains nous peignent l'amour avec une aussi effrayante vérité, remarquez que c'est pour en détourner; au lieu que, dans notre littérature moderne, il est aisé de voir que c'est presque toujours pour y inviter. Et qu'arrive-t-il? c'est qu'on se blase sur ce qui devrait émouvoir; c'est que les cœurs s'amollissent au lieu de s'attendrir; c'est qu'il n'en résulte ni plus de douceur dans les mœurs, ni plus d'élévation dans les esprits, ni plus de sagesse dans la conduite; c'est enfin que, dans l'âge où l'on peut encore apprendre quelque chose, les jeunes gens n'apprennent que la galanterie, qui, assurément, de toutes les sciences, est la moins nécessaire. A Dieu ne plaise néanmoins que je la condamne! ce serait écraser, de propos délibéré, les plus belles fleurs du champ de la vie, et tant de sévérité me conviendrait moins peut-être qu'à personne. Il n'en est pas moins vrai que tout écrivain qui voudra, comme ils y sont tous appelés, contribuer pour sa part, quelle qu'elle puisse être, au perfectionnement de la société, doit essayer d'y répandre quelques semences de vertus qui germeront quand elles pourront : or, cet écrivain n'a aucun besoin pour cela de faire entrer l'amour dans ses leçons; l'amour n'est rien moins que désintéressé, rien moins que social; il ne cesse d'aspirer à une récompense et de solliciter un privilége exclusif. Mais il y a toujours au fond de la pensée de l'homme je ne sais quoi de grand, de généreux, qui attache plus d'estime, et par conséquent plus de prix, à la peinture d'un sentiment absolument épuré de tout intérêt, comme l'amitié, la fidélité, la piété, le patriotisme, comme tous ces beaux mouvements enfin qui élèvent l'homme au-dessus de l'homme, et qui sembleraient le dégager de tous les liens qui l'enchaînent à la nature animale.

Enfin, la littérature a ses devoirs ; plaire n'en est pas un ; car il n'y a de vrais devoirs que ceux qu'on est toujours maître de remplir. Eh ! qu'on serait heureux si plaire était du nombre ! plaire n'est que notre premier intérêt, qu'un moyen nécessaire pour devenir utile, car on ne persuade point si l'on ne plaît; mais lorsque la persuasion découle de la plume d'un écrivain comme des lèvres de Nestor, elle doit ressembler à ces eaux transparentes qui portent néanmoins avec elles des principes salutaires pour ceux qui veulent s'y désaltérer. J'en reviendrai donc toujours à penser et à dire que celui de tous les écrivains qui aura le mieux rendu et le plus encouragé tous les sentiments qui tiennent à la paix, à la justice, à la compassion réciproque, à la bienveillance universelle, que celui-là, dis-je, aura le mieux senti, le mieux rempli les obligations que le talent même impose à tous les hommes de lettres. Je me vanterai moins que personne d'y avoir réussi : l'esprit n'a point la connaissance de sa mesure, mais il a la conscience de son motif.

Il serait plus qu'inutile de prévenir mes lecteurs et de solliciter leur indulgence au sujet de la marche que j'ai suivie, ou plutôt négligée dans le cours de mon récit : j'ai toujours supposé qu'il n'y avait pas plus de règle pour de pareilles bagatelles que pour des rêves, mais qu'il suffisait de se laisser aller au cours de ses pensées et de les saisir à mesure qu'elles naissent les unes des autres ; car ce n'est pas nous qui devons les chercher, ce sont elles qui doivent venir à nous, et c'est bien assez du soin d'imaginer et de choisir les traits et les couleurs qui peuvent les représenter à peu près comme elles nous sont apparues.

On verra trop facilement que je n'ai point parcouru l'Asie, où cependant j'établis le théâtre de mon action, et que je n'ai pas même fait beaucoup de recherches sur la position des lieux dont il est question dans mon ouvrage, non plus que sur leurs noms, leur histoire, leur aspect, et autres choses qu'il vaudrait sans doute mieux savoir qu'ignorer : j'ai parlé au hasard, comme tant d'autres, pensant que je ne faisais ni une histoire, ni un traité de géographie, ni une statistique, mais tout

bonnement un conte ; espérant que mes erreurs en ce genre ne tireraient à aucune conséquence, que la plupart de mes lecteurs, si j'en ai, voudraient bieu prendre l'Asie comme je la leur présente, et qu'on daignerait étendre jusqu'à moi le beau privilége qu'Horace lui-même accorde à tous ceux qui se mêlent de peindre ou d'écrire :

. . . . *Pictoribus atque poetis*
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.

LE DERVICHE.

C'était pendant le règne du sultan Akbar, dont le nom doit être à jamais cher à la mémoire des hommes; Akbar, le plus vaillant des guerriers, le plus clément des vainqueurs. Jamais il n'avait craint un ennemi, jamais il n'avait repoussé un suppliant. Juste, humain, libéral, tolérant, affable, toutes les vertus se disputaient son grand cœur, qui pouvait à peine les contenir, et leurs excès étaient ses seules imperfections. Aussi l'a-t-on vu téméraire à force de courage, prodigue à force de générosité, confiant jusqu'à l'imprudence, compatissant jusqu'à la faiblesse : heureux défauts, puisque l'homme ne saurait être exempt de reproches, et qui rendaient Akbar plus aimable encore que s'il eût été parfait. Combien de troubles, de révoltes, de factions, ont exercé le grand cœur d'Akbar! Mais, semblable à l'or pur, que le frottement éclaircit, ses vertus en recevaient sans cesse un nouvel éclat. Enfin, après trente ans passés à triompher et à pardonner, Akbar jouissait du calme du monde, et son génie, égal à son courage, avait une seconde fois enchaîné ses conquêtes par la sagesse et la douceur de ses lois

Déjà la sécurité, fille de la paix, ramenait partout l'abondance et la joie, et la belle Asie reflorissait comme un fertile jardin après de terribles orages!... Le monde reposait; Akbar lui-même reposait, rassasié de gloire et savourant, suivant l'expression du poëte, les fruits de ses travaux. Il avait choisi la ville d'Agra, surnommée le diadème de la terre, pour y établir le siége de son vaste empire; depuis trente ans, quatre cent mille captifs ne cessaient d'y travailler sur les magnifiques plans du grand roi. Il l'avait enrichie des trésors du monde, des prodiges des arts, des trophées de la victoire, et il se proposait d'y passer le reste des jours qu'*Adaristo* (le Destin) lui gardait à protéger, à cultiver les sciences et les lettres, qu'il avait nommées dans un de ses poëmes (car Akbar était poëte aussi) les houris de la pensée, et sans lesquelles il disait que les héros ne sauraient que faire de leur gloire, ni les hommes de leur existence.

Déjà les ordres d'Akbar n'avaient plus besoin du secours de ses armes; le monde était heureux de lui obéir, et la volonté d'Akbar était le vœu des nations. L'armée victorieuse, devenue inutile à force de triomphes, fut réduite à moitié : soldats, fantassins, cavaliers, officiers, omrahs, émirs licenciés, retournaient gaiement chacun dans leur pays pour y jouir des richesses que le roi des rois leur avait généreusement réparties; et tous goûtaient d'avance en idée les charmes du repos, dont le guerrier se fait une image si douce dans les camps, et dont il se lasse si vite dans ses foyers.

Dans le nombre de ces braves voyageurs qui couvraient tout l'Indostan de leurs caravanes, suivant chacun la direction qui leur convenait, était une troupe composée de quelques-uns des émirs les plus distingués de l'armée, qui avaient pris leur route vers la ville royale; ils voya-

geaient à petites journées avec une suite nombreuse et de gros bagages, emportant presque tous avec eux un riche butin, et jouissant dans la route de toutes les commodités de la vie, en même temps que dès agréments de la société. Tous ces émirs étaient venus, pour la plupart, de pays très-éloignés entre eux pour se ranger sous les étendards du plus grand des rois; la différence des cultes ne les avait point arrêtés : Akbar les protégeait tous. Ennemi des persécutions que ses prédécesseurs exerçaient depuis tant de siècles, il ne suivait de l'Alcoran que les maximes propres à rendre les hommes meilleurs ; les religions diverses lui paraissaient des trésors de morale; il les regardait comme autant de vases de différentes formes, tous remplis d'une liqueur céleste. « Gardons-nous donc bien, disait-il souvent, de les briser, et garantissons-les même de se heurter entre eux. » Nos émirs, en apprenant la guerre sous un pareil maître, avaient en même temps appris la tolérance. D'ailleurs, un même métier, une longue réunion sous les mêmes drapeaux, des périls communs, des services rendus et reçus, et surtout une grande habitude les uns des autres, les avaient en quelque sorte assimilés, et l'armée entière avait fini par avoir à peu près la même opinion ainsi que le même langage. On ne s'informait plus si un tel était musulman, guèbre, Indou, sectateur de Zoroastre ou de Confucius : l'Indou mangeait du bœuf, le musulman du porc; ainsi du reste. On oubliait les jeûnes, on ne célébrait que les fêtes, et l'eau, bannie des repas, était réservée pour les ablutions : liberté de conscience, pourvu qu'on en eût une. Du reste, tous reconnaissaient un même Dieu au-dessus de tous les dieux ; tous servaient un même roi au-dessus de tous les rois; tous avaient la gloire pour idole et l'honneur pour loi ; tous étaient de la religion des braves gens.

Il ne faut donc pas s'étonner si, à chaque station, quantité de cuisiniers, marchant toujours à l'avant-garde, étaient continuellement occupés à préparer de leur mieux les mets les plus délicats, soit qu'ils fussent permis ou défendus ; si les meilleurs vins de Shiras, d'Yerd, et même d'Europe, y coulaient comme les ondes salutaires du Gange, et si on passait une bonne partie de sa vie à table, car, après toutes les privations et toutes les fatigues d'une longue guerre, c'est là qu'on se délasse le mieux. Là, point de cérémonie, point de réserve, point de secret ; la franchise règne entre les braves : ils ne craignent pas plus leurs amis que leurs ennemis ; et, soit qu'on fît durer le repas pour continuer la conversation, ou la conversation pour allonger le repas, c'était le moment que chacun choisissait de préférence pour entretenir la compagnie des projets qui l'occupaient. Tantôt c'était un bon Mingrélien qui décrivait avec enthousiasme la chaîne des rochers escarpés qui entourent l'étroite, mais fertile possession de ses pères ; là, il a laissé dans une habitation riante une jeune femme et de tendres enfants auxquels il n'a point songé tant qu'il a gardé sa cuirasse, parce qu'alors, comme dit un poëte d'Europe, il avait le cœur environné d'un triple acier. Il y pense maintenant au bout de huit ou dix années de distraction; quelle joie, quelle fête, quand il va les revoir ! Les enfants sont déjà grands, la femme est sûrement encore belle ; aucune inquiétude sur les enfants, aucune même sur la femme : les cœurs généreux n'y sont pas sujets. Son parti est pris ; il a donné sa jeunesse au service du sultan, il va se mettre au sien, et ce n'est pas trop de toute sa vie pour se reposer de sa jeunesse. — Mon cher Abufar, lui dit Koramed, au premier bruit de guerre, vous demanderez à marcher pour vous reposer de votre

repos. — Moi, disait un autre, grâce au grand roi, j'ai à ma suite un joli petit chameau chargé d'or : c'est plus qu'il ne m'en faut; il ne me reste plus qu'à jouir! J'ai de belles campagnes autour de mon habitation, mais elles sont pour ceux qui s'y promènent : je n'en ai pas encore vu un épi. — Ah! mon ami, crois-moi, reprend un brave Tartare, on ne fait jamais de plus belles récoltes que dans le champ de l'ennemi. Un autre parle de changer une vingtaine de superbes captifs qu'il traîne avec lui contre cinq ou six belles Circassiennes qui le désennuieront pendant la paix, pourvu qu'elle ne dure pas; mais il se promet bien, au premier bruit de guerre, de les changer à leur tour contre autant de chevaux arabes de la première noblesse et qui lui seront d'un meilleur usage. C'est ainsi qu'ils s'entredisaient tout ce qui s'offrait à leur pensée, hormis un seul, qui, depuis le départ, ne s'était encore mêlé d'aucune conversation, et que rien ne pouvait tirer de sa mélancolie; son nom de guerre était Mohély : on ignorait son vrai nom. Il n'était connu dans l'armée que par son costume extraordinaire, son courage et ses vertus. Du reste, on ne savait qui il était; toutes les questions qu'on avait pu lui faire sur sa famille et son pays n'avaient rien appris; son visage même était en quelque sorte un secret; on ne l'avait jamais vu qu'à moitié, toujours sous les plis d'une ample mousseline dont il s'enveloppait avec soin à la façon des femmes de Candahar. Était-ce quelque difformité naturelle, étaient-ce les suites fâcheuses de quelques blessures, qui l'obligeaient à cette espèce de déguisement? C'est un mystère qu'on avait inutilement essayé de percer et qu'on respectait. Mais cette mousseline, emblème de sa modestie, cachait à la fois un brave et un sage; on l'avait toujours vu l'exemple de tous, l'ami de chacun,

le rival de personne, disant quelquefois que l'humanité doit suivre le guerrier jusque dans la mêlée, qu'il ne doit faire que le mal nécessaire et s'en consoler en faisant tout le bien possible. Simple volontaire dans l'armée avec le rang d'émir, il n'avait jamais commandé, mais toujours combattu; accourant d'ordinaire à ses compagnons dans les occasions les plus périlleuses, les aidant de ses conseils dans les dispositions, de son bras dans l'action, et ne prenant jamais sa part de leur gloire. Mais, dans le commerce ordinaire de la vie, il voilait autant son esprit que son visage, et laissait d'ordinaire parler les autres émirs, qui se permettaient rarement de le tirer de ses rêveries. Cependant, au milieu de cette conversation, où il était question de ce que chacun méditait pour l'avenir, un des convives, nommé Goulam, qu'un peu moins de sobriété rendait moins circonspect, lui adresse la parole : — Et toi, brave Mohély, dit-il, qu'est-ce que tu comptes faire après ceci? — Ce que chacun fait ici-bas, répond Mohély : attendre et chercher. — Écrivez, dit Goulam, qu'il a parlé. — Mais en effet, dit à son tour Koramed, tu plains beaucoup plus tes paroles que ton sang, car il n'y en a pas un de nous, à commencer par moi, que tu n'aies secouru au besoin comme un frère, et que tu n'aies guidé comme un génie : beaucoup te doivent d'être encore au monde. — Il est vrai aussi, dit un autre, que beaucoup de l'autre côté lui doivent de n'y être plus. — Mais, reprend Goulam, tout cela se fait à la muette : il combat, il sabre, il tue sans mot dire, et, quand son homme est par terre, notre ami n'en est pas plus gai. — Il n'y a pas de quoi! dit Mohély. — Sitôt que tu apercevais quelqu'un de nous en péril, on te voyait voler à lui; fussent-ils vingt sur son corps, tu le délivrais, et puis tu rentrais tranquillement dans le rang

comme si de rien n'était; hors cela, tu n'as jamais défié personne au combat. — Le sultan, répond l'émir, a plutôt besoin d'un guerrier de plus que d'un ennemi de moins, puisque tous ses ennemis ont fini par devenir ses sujets. — Tu dis vrai, reprend Goulam : il n'y manquait que la façon. Mais, continue le bon convive, il faut surtout voir comme dans l'occasion ce brave homme-là régale ses amis; je n'oublierai pas une certaine partie de plaisir dans le désert, non plus qu'un certain verre d'eau que j'ai trouvé si bon. — La rareté donne du prix à tout, dit quelqu'un. — C'est, dit un autre, une petite infidélité passagère qu'il a faite à son régime, mais qu'il a bien réparée. — Par Mahomet! dit Goulam, il faut que je le raconte. — Conte-nous autre chose, dit Mohély. — Non, je veux qu'on sache un trait qui nous fait honneur à tous les deux, puisque toi tu as sauvé la vie d'un homme, et que moi j'ai bu deux grands verres d'eau. — Laissons cela, dit Mohély; on dirait que tu les as toujours sur le cœur. — Vous saurez donc, reprend Goulam, que l'émir et moi, pendant que l'armée prenait quelques jours de repos sous les murs de Damas, nous étions allés ensemble à la chasse dans le désert, et là, cherchant toujours et ne trouvant rien, nous finissons par nous égarer. Voilà que l'inquiétude nous gagne; nos provisions sont consommées, la chaleur nous étouffe, la soif nous dévore. En vain nous promenons nos regards sur cette mer de sable ardent, nous ne voyons que du sable et toujours du sable. Déjà nous sentions la fin de nos forces, et nous attendions celle de notre vie, lorsqu'enfin nous croyons apercevoir confusément à l'horizon quelque chose qui s'élevait un peu sur cette étendue uniforme; nous nous y traînons à tout hasard : c'était un dromadaire tombé mort à cette place, et qui semblait

nous annoncer notre sort ; sa charge était encore sur lui, et deux petits barils qui en faisaient partie avaient roulé l'un d'un côté, l'autre de l'autre dans le sable. Nous espérons qu'ils peuvent contenir quelques boissons, et nous convenons d'avance de nous en tenir chacun à celui que le hasard nous aura présenté. Hélas! dans le mien je ne trouve que de l'or, et qu'est-ce que de l'or dans le désert? Il y avait eu de l'eau dans celui de Mohély, mais à peine en restait-il de quoi remplir deux fois une tasse de coco telle que nous les portons à la chasse. Mohély, plus pressé de ma soif que de la sienne (—Voilà, dit Koramed, comme il est avec tout le monde.), m'appelle de son côté et m'invite à remplir d'abord ma tasse; mais, en la portant à mes lèvres, je tombe de faiblesse, la tasse m'échappe, et l'eau se perd! Mohély, au lieu de boire la sienne, m'en jette une partie au front pour me rappeler à la vie, et me force ensuite à boire le reste. Le prophète le vit sans doute, car presque aussitôt un nuage bienfaisant vient fondre sur nous, et nous rend avec usure toute l'eau que nous avions perdue.

Chacun applaudissait, et l'émir, embarrassé de leurs éloges, en faisait des reproches à Goulam. — Tu as beau te fâcher de son histoire, dit Malvear, tu ne m'empêcheras pas de conter la mienne. Te souviens-tu de la belle fille de Lucknouti? — Par Mahomet! je doute qu'il y en ait une là haut à lui comparer. Un régiment entier l'entourait : tous la respectaient, contre l'usage, parce qu'on était convenu d'en faire hommage au sultan, qui l'aurait magnifiquement payée. Il y avait là un vieux barbon qui ne la voulait point lâcher, qui se disait son grand-père, qui pleurait, qui hurlait, et qui ne savait à qui faire ses supplications. On allait, comme de raison, le tuer, et voilà Mohély qui se jette entre eux et les soldats ; il prend

le vieillard et la fille sous sa protection, les fait entrer dans la maison la plus voisine, y place une sauvegarde et chasse tous les curieux. — Ils étaient bien bons de s'en aller, dit Goulam; si j'avais été là, non; j'en jure par mon sabre, par ma lance! — Dis aussi par ton verre, dit Koramed. Eh bien! qu'est-ce que tu jures? Est-ce que tu n'aurais pas marché comme les autres au commandement? — Je ne dis pas cela; mais, par la mort! la fille aurait marché avec moi. Ici Mohély hausse les épaules, et, à travers les mousselines qui enveloppent son visage, laisse entrevoir un signe de pitié. — Eh quoi! continue Goulam en se versant une rasade, quand le prophète a bien voulu jeter un coup d'œil favorable sur un brave homme, sur un vrai croyant, et qu'il lui envoie une belle fille comme un à-compte sur son paradis, et qu'il ne s'agit, pour s'en saisir, que de tuer un vieux païen, n'est-ce pas une impiété que de la laisser aller? — Chacun a sa doctrine, répond froidement le guerrier; j'ai toujours regardé le sang des vieillards, des femmes et des enfants, comme une tache au glaive. — Il a raison! dirent tous les émirs à la fois... Par Mahomet! par Indra! par Foé! par tous les prophètes! par tous les génies! il a raison; l'homme qui parle peu parle bien. Et, au même instant, toutes les coupes sont remplies et vidées en l'honneur de l'homme qui parle peu. Les bons convives n'en parlent que davantage : la gaieté, toujours un peu bruyante; la confiance, toujours un peu verbeuse; les santés portées de droite et de gauche à grands cris; cinq ou six histoires contées et contestées à la fois; de longs éclats de rire d'un côté, des battements de mains de l'autre, le tapage, en un mot (qu'on me passe le terme à propos d'une si noble compagnie), allait toujours croissant, et déjà l'on ne s'entendait plus, lorsqu'à portée de la

tente une voix qui couvrait toutes les autres leur imposa tout à coup silence : c'était un âne qui s'était mis à braire; et, comme aucun des chefs n'avait un tel coursier parmi ses chevaux de bataille, on se tait, on s'étonne, on se regarde, et, se livrant de plus belle à la gaieté du festin, chacun demande : — Est-ce toi ? est-ce toi ? est-ce toi ? Mais voilà tout à coup le rideau de la tente qui s'entr'ouvre, et qui laisse paraître un saint personnage, un derviche, dont l'air vénérable fixe l'attention de toute l'assemblée. A cette apparition si peu attendue, le facétieux Goulam fait mine de se lever, et d'emporter avec lui coupes et flacons, craignant, disait-il tout haut, que ce ne fût quelque espion de la police du grand prophète, qui ne manquerait pas de les dénoncer. — Arrêtez, messeigneurs, dit le religieux en souriant, et ne vous troublez pas plus pour l'homme qui vous salue que vous n'avez coutume de le faire pour ceux qui vous combattent. — Tu promets donc, continue Goulam, de ne rien dire à Mahomet ? — Je serais trop mal venu, répond doucement le religieux, à vous accuser devant lui; car, si j'ai bien lu son histoire, je lui crois un peu de partialité en faveur des braves. Au reste, je n'ai point été élevé dans sa loi ; je serais fâché que ce fût un démérite auprès de vos seigneuries; mais croyez, messeigneurs, que, si Mahomet fait des héros, Brama fait aussi des hommes vertueux. — Brama ? dit le guerrier silencieux. Et il s'incline respectueusement; puis relevant la tête et regardant le derviche : — Saint homme, dit-il, votre loi ne vous défend point de prendre place parmi nous. — Notre loi, répondit-il, nous ordonne la fraternité avec tous les hommes. — En ce cas-là, sois le bien arrivé, dit Goulam, du moment que tu ne viens point ici pour nous prêcher la sobriété. — La guerre, dit le derviche, a dû vous tenir lieu à

tous de ramasan; elle a ses moments d'abstinence, et vous dégage du jeûne pour le reste de vos jours. — Vous nous permettrez donc de continuer? dit Mohély en lui faisant une place. — Malheur à moi, dit l'autre, s'il m'arrivait de troubler vos fêtes; et que ne puis-je plutôt en partager la gaieté! Mais les plaies de l'âme lui laissent peu de bons moments... Cependant, vous le dirai-je, messeigneurs? depuis longues années je ne me suis pas senti intérieurement autant de disposition à la joie, et même au bonheur. Du plus loin que j'ai entrevu cette tente, je ne sais quoi m'a donné le désir de m'y présenter; j'ai aussitôt demandé à Brama la faveur d'y être bien reçu; il me l'accorde, et je vous en rends grâce, ainsi qu'à lui, nobles émirs. Au moment même où j'écartais ce rideau, il me semblait écarter en quelque sorte les nuages de mon esprit, et je ne concevais rien à l'agréable émotion qui changeait tout à coup l'état de mon âme. — Puisse un si bon pressentiment n'être pas vain! dit Mohély. Allons, saint homme, oubliez peines et fatigues : il me semble que j'en fais autant, et délassez-vous avec nous. Esclaves, ajouta-t-il, ayez soin de la monture du saint homme. — Oui, reprend Goulam en riant, il faut que nos chevaux apprennent la politesse, et qu'ils invitent l'étranger à leur râtelier. — Ah! messeigneurs, c'est trop de gloire pour le pauvre derviche et son âne : ils ne sont accoutumés ni l'un ni l'autre à tant de civilités. — Cela doit vous étonner moins que personne, dit Koramed, vous qui croyez à la métempsycose, et qui pensez que le bien qu'on fait aux bêtes revient tôt ou tard aux hommes. — En effet, dit le derviche, le dieu Wishnou a résolu, dans sa sagesse et dans sa bonté, de prendre successivement toutes les formes des créatures pour juger par lui-même comment les âmes se trouveraient dans les différents corps que

Brama leur a destinés ; nous croyons donc qu'il s'intéresse même aux bêtes, même aux plantes ; car ce sont autant de logements préparés pour des âmes, et tout ce que nous faisons, même en secret, pour elles, s'écrit de soi-même là-haut sur la grande table de diamant ; Wishnou le lit et nous en tient compte. — Eh quoi ! dit un zélé mahométan qui l'entendait, vos dieux s'amuseraient à ces misères-là, au lieu de penser de préférence à ces braves qui lavent leurs fautes dans le sang de leurs ennemis, et qui prodiguent le leur pour la gloire de leur pays et de leur roi ? — Rien n'échappe aux regards des dieux, répond le derviche ; mais ils s'en reposent sur les hommes pour admirer, pour célébrer ces grandes actions qui portent leur gloire avec elles, comme le rubis porte sa pourpre, et ils se réservent la connaissance des actions secrètes qu'eux seuls peuvent observer, qu'eux seuls peuvent récompenser ou punir ; ils voient les pensées que la prudence cache ; ils entendent les soupirs que la crainte étouffe ; la charge leur en est donnée par le maître commun, par celui qui est le Dieu des dieux, comme Akbar est le roi des rois. — Brave derviche, tu parles comme un prophète, dit Goulam, tenant un flacon à la main ; tends-moi ta coupe, si tes amis invisibles te le permettent. — Les nobles esprits, dit le bramine, à qui les dieux ont confié la conduite des choses d'ici-bas, aiment mieux les hommes que les hommes ne s'aiment eux-mêmes ; ils sourient à nos plaisirs comme des pères et des mères aux jeux de leurs tendres enfants, et ne nous défendent que de nous nuire ; puis, tendant sa coupe d'un air gai, il la laisse emplir, et, prêt à la vider : — O Wishnou ! dit-il, ô Mahomet ! ô Mithras ! ô Foé ! et s'il est encore d'autres grands serviteurs du Maître suprême invoqués par des nations que j'ignore, daignez

arrêter vos regards sur une chétive créature qui adore celui que vous adorez; plus vous êtes au-dessus de moi, plus je croirais vous offenser en vous supposant jaloux du peu de bons moments que notre condition nous permet de goûter dans ce lieu de passage; ah! plutôt, laissez-moi tirer un bon augure de ce plaisir, trop fugitif sans doute, mais depuis si longtemps inconnu à mon cœur! Il boit ensuite avec l'applaudissement des convives, et, quand la coupe est vidée, pour se conformer à l'usage des festins militaires, il en recueille sur son ongle la dernière goutte. — Tu le trouves donc bon? dit Goulam. — Seigneur, s'il ne l'était pas, répond le derviche, vous ne le verseriez point, et même, ajouta-t-il en s'égayant, vous ne le boiriez sûrement point avec autant de plaisir. — Sais-tu d'où il vient? — Sûrement d'un bon canton. — Je parie que tu ne pourrais pas le nommer? — Seigneur, il ne siérait même pas à un pauvre derviche d'être si grand connaisseur. — Il est tiré de la cave du gouverneur de Lucknouti. — Ville malheureuse! s'écrie le vieillard en soupirant. — N'importe! répond Goulam, cela n'empêche pas que le vin ne soit bon; je l'ai acheté de nos soldats, à qui le bonhomme en avait fait cadeau. — Seigneur, oserai-je vous demander, dit le derviche, dans quelle occasion? — Eh! par Mahomet! quand ils l'ont jeté par les fenêtres de son palais. — Seigneur émir, dit le derviche attristé, votre prophète ordonne de vaincre, et en cela vous lui obéissez; mais il n'interdit sûrement pas la pitié pour les vaincus, ni le respect pour les morts; et quel brave oserait continuer la guerre contre de tels ennemis? A ces mots, prononcés d'un ton à la fois ferme et touchant, il règne dans toute l'assemblée un silence expressif, où l'un des deux pouvait trouver une leçon, et l'autre un hommage.

Bientôt après, la conversation recommence sur d'autres sujets, et la plupart des discours s'adressent au nouvel hôte ; il répond à tout avec sagesse, et se prête même quelquefois à la gaieté générale, autant que son âge et son habit le lui permettent ; mais, tout en rendant ce qu'il devait à chacun, on le voyait se retourner toujours du côté de Mohély avec un air de prédilection et de confiance qu'il était aisé de remarquer. Le derviche les jugeait tous par leurs paroles, et semblait trouver dans celui qui parlait le moins ce qu'il désirait de tous les autres. On suppose facilement que les entretiens de cette société toute guerrière roulaient en grande partie sur des histoires dont on avait recueilli provision suffisante ; car une longue guerre en fournit à chaque brave pour le reste de sa vie. Fais de belles actions, dit un Pandit indou, tu t'en souviendras toujours, et tu ne t'ennuieras plus. Pendant ces récits divers, le derviche observait curieusement jusqu'aux moindres impressions qui se laissaient entrevoir sur ce visage à demi voilé ; il voyait l'émir, indifférent pour les frivolités, mais attentif aux choses sérieuses, tantôt froncer le sourcil et marquer franchement son improbation s'il entendait raconter quelque action licencieuse ou sanguinaire, tantôt se dérider à chaque trait de courage, de désintéressement ou de compassion. Le saint homme avait surtout été frappé de l'intérêt et de la satisfaction que l'émir avait laissé apercevoir en l'écoutant parler de ces êtres invisibles qui tiennent un registre exact des actions secrètes, dont ils doivent rendre un compte fidèle à la suprême justice ; et il jugeait avec raison qu'il n'y avait que la vraie vertu qui pût se complaire ainsi dans cette pieuse pensée.

De son côté, l'émir silencieux ne se lassait point de considérer son voisin, et lui trouvait quelque chose de

mystérieux qui l'inquiétait et le charmait tout à la fois : ces cheveux blancs, cette barbe flottante, ce visage auguste dont les rides n'ont point altéré la beauté, cette physionomie tranquille, quoique abattue, cette raison forte et modeste, cette sainteté indulgente, cette sagesse amicale, rendue plus touchante encore par une certaine empreinte de tristesse que l'envie de plaire effaçait quelquefois... tout pénétrait l'émir d'un sentiment dont son cœur s'étonnait : c'était une curiosité respectueuse, une vénération mêlée de pitié. Doux tribut qu'en pareille circonstance l'homme vertueux aime à payer dans l'âge de la force, et à recevoir au déclin de ses ans. Hélas! c'est du moins une ombre de piété filiale qui semble reconnaître dans la vieillesse une image de la paternité ; et, s'il en faut croire le poëte, c'en est assez pour la dédommager de tout ce qu'elle perd sur la descente de la vie.

Néanmoins les émirs, qui avaient rarement entendu Mohély parler autrement que par monosyllabes, s'étonnent de le voir s'entretenir longtemps de suite à voix basse avec le derviche, et leur en font amicalement des reproches à tous les deux. L'émir convient du tort qu'il fait à ses compagnons, et cède à son ami Koramed le droit d'entretenir le sage étranger en lui recommandant de le faire parler, disait-il, pour l'instruction et le plaisir de toute l'assemblée.

— Digne ami du ciel, dit Koramed à haute voix, ces belles et modestes actions dont vous nous parliez tout à l'heure d'une manière à nous y exciter doivent malheureusement être plus rares dans les armées qu'ailleurs ; car les exploits sont la parure du guerrier, et l'on ne se pare point pour se cacher. — Je conviens, répond le derviche, que le guerrier ne regarde pas toujours le ciel à travers la visière de son casque : ce serait trop lui de-

mander, ajouta-t-il avec douceur; mais qu'il se souvienne quelquefois du moins que le ciel le regarde et le juge... Cependant, braves émirs, ce beau désintéressement de la gloire, que, par modestie sans doute, vous regardez comme si rare, n'est point à beaucoup près sans exemple dans votre noble profession; je pourrais en offrir pour preuve l'action sublime de ce guerrier demeuré jusqu'à présent inconnu qui a sauvé le sultan dans les vallées de Platila : il y a de cela quatorze ans; mais la chose est toujours présente à la mémoire du grand Akbar, qui n'a jamais oublié que des torts. Il a, dans le temps, inutilement cherché son défenseur; il commande aujourd'hui de nouvelles recherches, et son intention est qu'elles soient faites, s'il est possible, avec encore plus de soin que les premières, parce qu'un service resté sans récompense est un poids sur sa grande âme, et qu'il se croirait vaincu par le mortel avec qui il serait en reste. — Je le reconnais là, dit Koramed : les plus généreux sont les plus reconnaissants; mais, ajouta-t-il, je crains fort que le sultan ne soit pas plus heureux dans ses recherches qu'il ne l'a été d'abord. Le sage Mohély peut vous dire que nous avons tous autant d'intérêt que le sultan lui-même à connaître et à honorer le guerrier, car, si Akbar lui doit la vie, nous lui devons Akbar. Au reste, croyez-moi, bon derviche, il n'y a rien dans cette affaire-là qui ne passe la portée humaine, et le ciel y est pour tout. Si le guerrier est un envoyé d'en haut, c'est un prodige qu'Akbar méritait entre tous les hommes; si c'est un habitant de la terre, et qu'il ne se soit pas fait connaître, le prodige est encore plus grand. Qu'en pense Mohély? — Je pense, dit Mohély, que, si l'action est comme on l'a racontée, celui qui l'a faite en est plus que payé par le salut d'Akbar. — Quoi qu'il en soit, dit le derviche,

on sait dans la ville royale que le sultan a fait faire une relation exacte de ce grand événement, et qu'elle va être publiée dans tout l'univers; on ne désespère pas même, je ne sais trop sur quoi fondé, de trouver le guerrier. — Qu'on le trouve ou qu'on le manque, dit Goulam, c'est toujours un brave homme. Buvons à sa santé! — Buvons tous à sa santé! répète le derviche; le prophète même y boirait. A ce cri unanime, le vin coule à grands flots dans toutes les coupes, hormis celle de l'émir taciturne, qui n'est remplie qu'à moitié. — Allons donc, général, dirent les émirs en gaieté, on dirait que vous n'aimez pas le sultan. — Sur ce point-là, dit l'émir avec un geste expressif, je défie son armée; mais j'aime mieux garder ma raison pour le servir que la perdre pour le célébrer. — Brave émir, dit le derviche, celui que cherche le sultan n'aurait pas mieux répondu. — Et, dit quelqu'un, quelle récompense lui promet le sultan s'il se présente? — Il ne lui en doit point, reprend vivement Mohély. Qui ne fait que son devoir ne mérite pas plus de récompense que de punition. — Émir, émir, disent tous les autres, vous appelez cela ne faire que son devoir: — Moins que son devoir, dit l'émir, puisqu'en pareille occasion faire à son maître un rempart de son corps et une arme de son bras est un premier mouvement aussi naturel que de garantir son œil avec sa main. — Heureusement, noble émir, reprend modestement le derviche, que le grand Akbar n'en juge pas de même, car vos seigneuries seront à peine dans la ville qu'elles entendront proclamer un firman de Sa Hautesse qui promet un royaume au guerrier et une charge d'or à celui qui le fera connaître. — As-tu vu le firman? dit un des officiers. — Je l'ai vu, dit le derviche; il est parvenu jusque dans nos saintes demeures; et comme, à la faveur de

notre habit, on parcourt le monde en sûreté, nos supérieurs ont ordonné à plusieurs d'entre nous de tâcher de découvrir quelque trace de cet homme si différent de tant d'autres. — Espères-tu en trouver? dit Goulam. — Pas plus, dit le derviche, que des poissons qui à cette heure-là même se jouaient dans les eaux du Gange ou de l'Oby. — Eh bien! dit Goulam en le regardant avec une certaine assurance que donnent le vin et la gaieté, la charge d'or est à toi. — Comment cela? dit le derviche en souriant agréablement. — Oui, bon derviche, la charge d'or est à toi, et le royaume est à moi; il y a plus, c'est que je te fais mon grand vizir, et que tu peux, dès ce moment, entrer en charge. — Daignez m'expliquer ce mystère, dit le derviche en continuant à sourire. — Tu cherches l'homme, dit Goulam, et tu en es tout près! Regarde bien: tu vois celui qui a fait l'action. — Seigneur émir, je vous crois capable de la faire, dit le derviche; mais vous ne l'avez pas faite. — Eh! qui te l'a dit, vizir, pour oser me donner un démenti? — Seigneur, répond le vieillard, pendant que le guerrier combattait autour de Sa Hautesse, son casque s'est défait, et le sultan a distingué sur une des joues de son défenseur une tache exactement figurée en fer de lance. — Es-tu bien sûr de ce que tu me dis? — Oui, seigneur, à telle enseigne que la tache est couleur de pourpre; et la pourpre que je vois sur vos joues, ajouta-t-il, vous la devez à la boisson qui vous égaye. Toute l'assemblée applaudit au derviche; et, pour la première fois depuis le départ de la caravane, on vit le sourire éclaircir le visage de l'émir silencieux. Puis, reprenant la conversation : — Crois-moi, derviche, dirent-ils presque tous les uns après les autres, l'homme que tu cherches et à qui le sultan destine un royaume depuis quatorze ans n'est plus de ce

monde; en pareil cas, il n'y a qu'un mort qui ne réponde pas à l'appel. — Quoi qu'il en soit, messeigneurs, continue l'homme de bien, un pareil dévouement peut rester sans gloire, puisque les hommes en ignorent l'auteur; mais non sans récompense, puisqu'elle a eu les dieux pour témoins. Si le guerrier n'est point encore parmi eux, ils le voient ici-bas avec complaisance, et le plus cher de ses vœux sera comblé. — Vous le croyez, saint homme? dit Mohély avec émotion. — Ah! digne émir, répond le derviche, comment douter de la justice divine? — C'est une superbe action sans doute, reprend un des convives, très-zélé pour la loi de Mahomet, malgré le vin qu'il venait de boire; mais à quoi sert au guerrier tout son mérite, s'il n'est point serviteur du prophète? — Cela n'empêchera pas, répond le derviche, que le prophète lui-même ne soit son patron, parce qu'il ne voit rien de plus beau sur la terre que le courage et la vertu. — Mais, dit un Indou qui les écoutait (car il y avait là, comme on le sait, des hommes de différentes religions), si le grand Indra, du haut de son trône, a laissé tomber un regard sur l'exploit de ton héros, crois-tu qu'il lui en tienne compte, car il ne protége que les saints pénitents qui viennent pleurer dans la solitude sur les péchés du monde? — Le commun des hommes, répond le derviche, peut avoir besoin de l'intercession de quelques âmes pieuses qui leur servent comme de bouclier contre la colère du ciel, et dont les larmes éteignent la foudre souvent prête à les frapper; mais le brave dont nous parlons n'a pas besoin de protecteur; le corps céleste du grand Indra est parsemé d'yeux innombrables dont les regards lancent la vie avec la lumière, et ces regards attendent quelquefois pendant mille siècles qu'un mortel les réjouisse par une action épurée de tout intérêt humain.

— Hélas! dit un Persan qui se mêlait aussi de théologie, que je plains tant de vertu, si elle n'est point éclairée des purs rayons de la doctrine de Zoroastre, si bien nommé le soleil des pensées! car ton guerrier, tout brave, tout généreux que tu nous le montres, ne conversera jamais ni avec les Péris ni avec les génies, et il languira dans les cachots d'Arimane jusqu'à ce que l'ami du bien, Oromase, ait achevé son temps d'épreuves. — Quelque part que soit le juste, réplique le derviche avec dignité, il est heureux; sa récompense est partout, parce qu'elle est en lui. L'homme qui fait une grande action sans aucun motif d'orgueil ni d'intérêt croit à un Dieu qui l'approuve, ou porte en lui un Dieu qui l'inspire. Celui-là peut ne connaître ni Mahomet, ni Zoroastre, ni Brama, ni les autres; mais il est connu de celui qu'ils ont adoré chacun à leur manière, et qui sait tout ce qu'il faut aux grandes âmes. — Sage et pieux derviche, dit Mohély, ne craignez-vous pas de donner trop de prix à des actions humaines, pour lesquelles il suffit d'écouter le cœur qui bat au dedans de l'homme, et qu'on rougirait de n'avoir pas faites si on avait pu les faire? — Ce mouvement-là même, illustre émir, n'appartient point à beaucoup près à tous les mortels; mais il prouve du moins qu'il y en a parmi eux qui répondent sans le savoir à la divinité qui leur parle secrètement, et qui lui obéissent en croyant suivre leur propre nature. Heureux celui qui ne s'étonne point de sa vertu! Cependant, seigneurs émirs, le trait que je viens de citer n'est pas unique, et si je ne craignais d'abuser de la complaisance dont on m'honore... — Ne crains rien, saint homme! lui crie-t-on de toute part. — J'oserai donc leur raconter un fait ignoré de presque toute la terre, mais qui sans doute n'en est pas moins écrit là-haut. Ce n'était point un glo-

rieux sultan qu'il s'agissait de sauver, c'était un homme, et rien de plus. — C'en est bien 'assez, dit Mohély. — Vous vous souvenez sûrement, reprend le derviche, de ce funeste jour où la superbe Lucknouti, emportée d'assaut, périt dans les flammes de ses édifices et dans le sang de ses habitants, et disparut de la terre comme un météore léger de la surface d'un marais? — Ah! derviche, s'écrièrent plusieurs émirs à la fois, quel souvenir tu nous rappelles! — Oui, messeigneurs, dans ces moments de désolation, un de vos compagnons d'armes (puisse-t-il vivre encore!) voit, au déclin du jour, venir à lui un infortuné qui l'implore au milieu du tumulte et du carnage, et qui lui présente un sac rempli de diamants; le guerrier, attendri (je crois le voir), s'arrête, jette son large manteau sur les épaules de ce malheureux, lui tend la main, l'aide lui-même à s'asseoir derrière lui sur la croupe de son cheval; puis, se laissant guider par l'infortuné qu'il protége, ils traversent tous les deux cette déplorable enceinte livrée au pillage, au massacre, à l'incendie, foulant aux pieds du coursier qui les porte des amas confus de meubles fracassés, de tables, de coupes, de vases précieux, de tapis magnifiques, entre des chapiteaux et des tronçons de colonnes qui roulaient pêle-mêle avec des débris d'autels, avec des membres de dieux mutilés et semés de toute part dans une fange sanglante, comme autant de piéges sous leurs pas. Le plomb coulait des toitures en feu; des pans entiers de murailles s'écroulaient avec fracas, entraînant quelquefois de longues poutres enflammées qu'il fallait franchir sur d'énormes tas de décombres. Mais le péril n'était rien en comparaison de l'horreur. De tous côtés, des monceaux de corps palpitants, de tout âge et de tout sexe; ici l'adolescent expirait aux pieds de son père, qu'il tentait en vain

de défendre ; près de là, une mère tombait percée sur la faible créature qu'elle cachait au glaive ; ailleurs des vieillards et des matrones demandaient la vie, ou bien des vierges éplorées imploraient la mort ; plus loin, c'étaient les voix mourantes d'une troupe de captifs que des soldats altérés de sang et rassasiés de pillage immolaient stupidement pour s'épargner la peine de les conduire... Cependant le bienfaisant guerrier poursuit sa marche entre les lamentations des victimes et la joie plus attristante encore des vainqueurs, obligé souvent de se faire jour, les armes à la main, à travers une soldatesque effrénée et devenue sourde au commandement. Sortis enfin de ce théâtre d'horreur, ils arrivent, par des chemins connus du suppliant, à l'entrée d'une ancienne galerie de mines qui traverse une montagne peu distante de la ville, et qui a son issue au côté opposé de la montagne. Ici le derviche s'arrête, et la plupart des émirs ne savent quels éloges donner à la noble compassion du guerrier. Goulam seul n'en paraît point ému. — Par la mort! s'écrie-t-il avec le mépris d'un buveur pour tout autre chose que le vin, quel désintéressement ! mais le bonhomme n'avait-il pas un petit sac de diamants à la main ? — C'est la vérité, répond le derviche. — Et vive Mahomet ! reprend Goulam ; à ce prix-là le plus dévot sauverait la vie au diable. — Le sac a été offert, dit le bon derviche, mais refusé. « Garde tes diamants, a répondu le pieux émir, et qu'ils te servent à de bonnes œuvres. Hélas ! quelque part que tu ailles, tu trouveras des malheureux, car les hommes ne s'aiment point? — Au nom du ciel à qui vous êtes cher, dit l'étranger, apprenez-moi à qui je dois le reste de mes jours. — A un homme, dit le guerrier, un homme qui a senti un vrai plaisir à te servir, et qui sent une vraie peine à te quitter. Mais

adieu, mon devoir me rappelle. » Puis, laissant tomber son manteau pour que l'autre eût de quoi se garantir de l'air humide du souterrain, il disparaît. — Voilà bien des détails, saint homme! dit Koramed; tu connais donc l'homme au sac de diamants? — Hélas! messeigneurs, il est devant vous, voyant peut-être son libérateur, mais ne pouvant le reconnaître. — A la santé du derviche! s'écrie vivement Mohély lui-même. Et, au lieu de ne toucher à sa coupe que du bout des lèvres, comme il avait fait jusqu'alors, il la vide tout entière; puis serrant affectueusement la main du derviche : — Saint homme, dit-il, puisse le ciel continuer à vous protéger! — Eh quoi! dit Koramed, vous ne pourriez point vous rappeler les traits de votre sauveur? — Hélas! dit le derviche, le soleil n'était déjà plus sur l'horizon, et dans ces moments de confusion et de larmes... Ah! si le ciel me le représentait, je croirais voir un fils. — Quoi! il a persisté à ne pas vous dire son nom? — J'ai encore osé le lui demander à l'entrée du souterrain. « A quoi te servirait de l'apprendre? m'a-t-il dit. — Eh quoi! repris-je en continuant à lui présenter mon tribut, ne pourrai-je savoir quel mortel recommander au ciel dans mes prières? — Recommandez-lui tous les hommes, dit-il en continuant à repousser mon offre; ils ont plus besoin de vos prières que de vos diamants. » Pendant qu'il parlait ainsi, j'élevais mes regards vers les habitants des hautes demeures pour les remercier d'une aussi heureuse rencontre; je veux ensuite me tourner vers lui : il avait disparu. Ah! sans doute, quelque part qu'il soit, il est heureux, continue le derviche en essuyant ses yeux pleins de larmes, ou il le sera ; il trouvera ce qu'il cherche. — A la bonne heure! dit Goulam; mais toi, bon derviche, si tu cherches un bon verre de vin grec, adresse-toi à moi; allons, à la

santé du père ! — Ah ! messeigneurs, permettez, répond le derviche avec modération, que je m'en tienne là ; le régime des camps n'est pas tout à fait celui des couvents. — Eh bien ! saint homme, reprend Koramed, vous pouvez vous racheter par une histoire. — Hélas ! messeigneurs, répondit-il humblement, peut-être qu'à la longue la conversation d'un derviche ne vous conviendrait guère plus que son régime ; et, en effet, que raconter à ceux de qui on aura tant à raconter? — Trêve d'humilité, dit Koramed. Vous avez dû voir avec quel intérêt nous vous écoutions, et le sévère Mohély même nous en donnait l'exemple. — Personne ici n'en avait besoin, reprend Mohély ; mais vous, bon derviche, laissons là, si vous m'en croyez, les faits de guerre qui n'apprennent rien à nos compagnons, et, en votre qualité d'homme de paix, cherchez vos exemples ailleurs qu'au milieu du fracas des armes : le monde les a déposées aux pieds du grand Akbar ; une nouvelle vie commence pour nous : il nous faut de nouvelles mœurs.

— Eh bien ! nobles guerriers, dit le derviche, je me soumets à vous comme le reste de l'univers, et, puisque vous l'ordonnez, j'oserai vous raconter un trait particulier d'un homme de paix, d'un sage qui n'existe plus, si l'on appelle ne plus exister vivre d'une vie meilleure. La chose n'a par elle-même aucune importance, et paraîtrait ne convenir que pour amuser des enfants ; mais, comme dit le Pandit de Morani, les petites choses peuvent en renfermer de grandes ; la prunelle de l'œil du contemplateur est petite, et tout le ciel y est peint.

Il y avait loin, bien loin d'ici, un vieillard savant dans toutes les doctrines, dans toutes les lois, et, ce qui vaut encore mieux, dans toutes les vertus. Doux, facile, hospitalier, aimé de tous ceux qui le connaissaient,

aimant ceux même qu'il ne connaissait point, et persuadé qu'ici-bas les hommes de tout rang, de tout pays, de tout âge, sout au service les uns des autres, il avait coutume, quoique infirme et cassé, d'aller, à certains jours marqués, de sa demeure à un temple pour se rapprocher de la divinité par la méditation; car, si nous en croyons le pieux Arjown, la méditation tire, pour un moment du moins, l'âme humaine de sa prison, et lui fait respirer l'air céleste. Il allait à pied; la distance était à peine d'une heure de marche pour un homme encore dans sa force : il en fallait trois au vieillard; mais on eût dit que, pendant ce temps, les Deutas, les Péris, les Mounissourer, conversaient avec lui pour abréger le chemin. Or, un jour qu'il revenait tranquillement du temple à sa demeure, tenant ses deux gants dans une main et n'ayant pas songé à les mettre, absorbé qu'il était dans la prière et la contemplation, il sent le premier froid du soir, et songe à s'en garantir; mais il s'aperçoit qu'un de ses gants lui manque : le gant ne pouvait pas être loin; le vieillard revient sur ses pas pour le chercher; il l'aperçoit bientôt à la clarté de la lune, et, quand il en est près, il se met en devoir de le ramasser; mais son corps enroidi et ses reins douloureux ne lui permettaient pas de se baisser autant qu'il le fallait pour y parvenir. Après deux ou trois tentatives inutiles, il lui fallut renoncer à l'entreprise et reprendre sa route; mais à peine a-t-il fait quelques pas qu'il revient encore à l'endroit où était tombé le gant, non pour essayer de nouveau de le relever, mais pour y déposer l'autre. — Bon derviche, tu radotes, dit Goulam en continuant à boire. — Tais-toi, Goulam, dit Mohély avec un ton d'empire et d'indignation qu'on entendait pour la première fois, et respecte l'étranger. Puis, portant la main à son

kandjar et regardant fixement l'émir : — Respecte-le comme mon père. Il se retourne ensuite vers le derviche, et dit avec douceur : — Continuez, saint homme, continuez, et malheur à ceux que vos récits n'intéresseraient point ! — Où en étais-je? dit le derviche. — Le digne brame, dit Mohély, vient de laisser tomber son autre gant à côté du premier. — Oui, reprend le derviche ; il avait dit en lui-même : Si je ne rapporte qu'un de mes gants chez moi, à quoi me servira-t-il? et à quoi servira l'autre au passant, quel qu'il soit, qui le ramassera? Au lieu qu'en plaçant celui-ci, qui me devient à peu près inutile, à côté de celui-là, que je ne puis relever, l'homme qui les trouvera tous deux ensemble pourra s'en promettre quelque usage, et il en rendra grâces à son génie. L'objet sans doute est de peu de valeur ; mais c'est toujours quelque chose qu'un homme puisse éprouver quelque joie.

Goulam, toujours buvant, et qui, à travers les fumées du vin, ne voyait pas bien clairement le mérite de l'action, recommence à rire, et voudrait y engager ses voisins. Mohély fronce de nouveau le sourcil, et en impose encore ; mais, craignant de faire moins d'effet à mesure que le vin en fait davantage : — Sortons, dit-il à l'oreille du derviche, laissons nos convives achever gaiement le sacrifice du reste de leur raison, et, si vous le voulez, nous irons au delà de ce plant de bananiers chercher un endroit commode où l'on ne vienne point troubler nos entretiens. Ils sortent ensemble du pavillon, traversent les bananiers, entrent dans un petit bois, suivent une route sinueuse qui les dérobe à la curiosité des convives ; et, parvenus à la lisière du bois, ils ne tardent pas à trouver la place qu'ils cherchaient.

C'était au pied d'une de ces vertes et riantes collines

qui règnent au loin à l'entour de la ville royale ; un triple rang de palmiers, de dattiers, de cocotiers, en couronnait la cime inégale: plus bas étaient çà et là des plants d'arbres fruitiers, des touffes d'arbustes odorants, des champs de roses qui laissaient entre eux une belle pelouse, où d'heureux troupeaux se jouaient en liberté. La colline a pour base un entablement de rocher semblable à un mur que la nature s'est plu à tailler en demi-voûte ; il suit toutes les irrégularités du terrain qu'il supporte, et ses divers enfoncements présentent plus d'un asile aux bergères et aux pasteurs. Sur la crête du mur croissent à volonté des buissons fleuris, dont les branches élancées au dehors ajoutent par intervalle la fraîcheur de leur ombre mouvante à la fraîcheur du lieu; elle y est sans cesse entretenue par mille petits jets d'une eau vive qui se font jour par les fentes du roc, et vont se réunir à un bassin tranquille, au bord duquel des pierres, aplaties et couvertes d'une mousse épaisse, invitent nos deux amis à se reposer. Là, tous les objets qui viennent de les charmer, ce beau paysage, cette verte colline, ces palmiers qui la décorent, ces arbres dont elle est parsemée, ce gazon, ces troupeaux, cette grotte, ces siéges de mousse et eux-mêmes, reparaissent à leurs yeux fidèlement dépeints dans cette onde calme comme dans un tableau entouré d'une bordure de fleurs. A ce riant aspect se joint une harmonie qui le rappelle encore: le mugissement des génisses, le bêlement des agneaux, les chansons des pasteurs, le bruit léger des feuilles agitées, le murmure des sources, le ramage des oiseaux, le bourdonnement des abeilles, tout parlait à l'âme d'innocence et de paix; tout disait au contemplateur en extase: Arrêtez-vous ici, nulle autre part vous ne serez aussi bien.

— *Camdebo* (esprit d'amour)! *Camdebo!* s'écrie le derviche hors de lui-même, ta bonté surpasse encore ta puissance; tu as préparé dans tes desseins paternels tout ce qu'il fallait aux hommes. Et ils ne sont pas contents; est-ce ta faute ou la leur? Pourquoi leur offres-tu un bonheur qui n'excite point leurs désirs? ou pourquoi leur as-tu laissé concevoir des désirs qui ne les mènent point au bonheur, et qui, semblables à la flèche pointée trop haut, dépassent le but sans l'atteindre? Les hommes t'ignorent sans doute, puisqu'ils ne te cherchent point; mais, encore une fois, d'où vient qu'ils t'ignorent? tu leur as donné des yeux, ne peux-tu donc les dessiller? Tu as allumé en eux la lampe secrète de leur entendement, ne peux-tu la rendre plus vive? Tes bienfaits sont pour tous, pourquoi ne sont-ils connus que du sage?... Mais non, je ne te blasphémerai point; que ne puis-je plutôt sonder la profondeur de tes motifs? Tu as voulu que la plus noble des créatures terrestres, l'homme, fît son bonheur lui-même, afin qu'il fût plus heureux; tu as voulu le traiter selon sa dignité; tu as voulu qu'il trouvât le bonheur dans le mérite, et le mérite dans le bonheur... Puis, s'agenouillant sur la pierre où d'abord il était assis: — O Mounis! ô Péris! dit-il, ô Deutas, ô Messinguez! et toutes, tant que vous êtes, divinités du lieu, du haut des airs où vous habitez, dans des demeures transparentes que l'œil de l'enfant de la terre ne saurait distinguer, protégez-moi; je me mets sous votre garde, et je vous remercie du premier rayon de sérénité que vous faites luire au dedans de moi. Mais, s'il n'est point téméraire de demander encore plus, si un humble pénitent, jusqu'ici accablé de regrets et de douleurs, est quelque chose devant vous, voyez-moi, et lisez dans mon cœur. Après ces derniers mots, plusieurs fois répétés, le

derviche, devenu comme étranger à tout ce qui l'environne, élève les yeux et les mains vers la voûte céleste, et cesse de parler. L'émir, inquiet de ce silence et de cette immobilité, ose interrompre sa méditation. — Relevez-vous, mon père, lui dit-il ; pendant que votre âme est dans le ravissement, votre corps est dans la contrainte. Asseyez-vous ici, la mousse y est plus molle et plus épaisse, et daignez me permettre, avec vous, une confiance dont j'ai vraiment besoin. — Parlez, mon fils, dit le derviche en revenant à lui ; parlez, tout se tait en moi pour vous écouter, et mes pensées appellent vos questions.

Ils s'asseyent donc l'un à côté de l'autre sur le même banc. Mohély se tourne avec respect vers le derviche ; il lui prend affectueusement la main, la serre dans les siennes, et, le regardant fixement : — Saint homme, dit-il, croyez-vous à la sympathie ? — Ah! mon fils, répond le derviche, il n'y a que sympathie dans le monde, et dans ce moment, oui, dans ce moment surtout, comment n'y croirais-je pas ? — Sachez donc, saint homme, que votre abord a soudain fait naître en moi je ne sais quel trouble intérieur, je ne sais quelle confusion d'émotions qui ne laisse pas d'avoir, pour mon âme, un charme inexprimable, et dont vous avez pu vous apercevoir. — Généreux émir, répond le derviche, je m'en serais mieux aperçu si je l'avais moins senti ; mais mon trouble m'empêchait de voir le vôtre. — Eh bien ! mon père (c'est un nom que j'aime à vous donner), vous me pardonnerez donc la hardiesse que vous m'inspirez... êtes-vous vraiment un pénitent? — Mon fils, tout homme doit l'être ; où est la vie sans tache? — Il me semble, ô mon père ! que vos pleurs ne peuvent couler que sur les fautes d'autrui. — Hélas ! dit le derviche, je n'en verserai peut-être jamais

assez pour effacer les miennes, et en même temps celles d'un fils que je cherche par toute la terre. — Un fils! vous, bon derviche? — Hélas! oui, cher émir; et quel fils, grand Dieu! Non, je ne le méritais point. Imaginez, réunies dans une même créature, toutes les perfections que d'ordinaire le ciel partage d'une main avare entre quelques mortels favorisés: la bonté, la raison, la grâce, la force, la beauté... — Faut-il en croire un père? dit l'émir. — Oui, sur ses pleurs, répond le derviche. Malheureux! et c'est moi, c'est moi qui ai changé, qui ai arrêté, qui ai tranché peut-être le cours de ses belles destinées!

Pardonnez, continua-t-il, vous connaîtrez peut-être un jour les illusions d'un père; puissiez-vous n'en jamais connaître les chagrins! Encore une fois, émir, pardonnez mes larmes. — Ah! donnez, donnez-leur un libre cours, bon derviche, et puissent les miennes, qui s'y mêlent, en adoucir l'amertume! Mais que vous avez dû souffrir l'un et l'autre! vous, privé d'un fils tel que votre amour se plaît à le dépeindre; et lui, privé d'un père tel que je vous vois, tendre, humain, indulgent, offrant, dans tous vos discours et dans toutes vos manières, des leçons d'amour et de paix, et portant, comme un autre Brama, tout le genre humain dans votre cœur. — Oh! mon ami, je n'ai pas toujours été celui que votre belle âme se figure. Ma vie s'est passée à lutter contre mes défauts, et trop souvent avec désavantage. Ce n'est pas que mon esprit n'ait toujours cherché la vraie justice; mais plus d'une fois je me suis égaré, même en la cherchant. Ma raison, trop faible et trop lente, n'a pas toujours su prévenir en moi les brusques élans de la passion, et, si aujourd'hui ces élans paraissent comprimés, hélas! c'est l'ouvrage du temps et du repentir. Oui, mon

digne ami, du repentir; et, depuis dix-sept ans, j'expie trop de rigueur envers le moins imparfait des enfants des hommes. — Dix-sept ans! s'écria Mohély en levant les mains au ciel; puis, revenant à lui avec l'embarras d'un homme qui se reprocherait trop de vivacité ou qui craindrait d'avoir commis une imprudence :—Continuez, dit-il, bon derviche, votre ami promet de ne point vous interrompre; et cependant il répétait à voix basse, et comme malgré lui : Dix-sept ans! — Oui, mon ami, il y a dix-sept ans que mon fils, le plus tendre et le plus aimé des fils, a fui du toit paternel, emportant avec lui notre joie, et laissant le deuil dans nos murs. Rien ne m'eût retenu; mais j'avais encore un père : un père! et je savais trop ce que c'était que d'être abandonné d'un fils. Je ne voulus donc pas abandonner mon père; je restai près de lui, déplorant en secret ma faute, mais prenant sur moi pour lui donner des consolations dont je n'étais pas susceptible. Au bout de deux ans, il fallut le pleurer aussi, et, à peine lui eus-je rendu les derniers honneurs, que je ne songeai plus qu'à chercher mon fils par tout l'univers; je renonçai à tout, et je donnai la liberté à mes esclaves, pensant que tous les genres d'infortune sont autant d'ennemis invisibles qui planent sur toutes les classes des mortels, et que mon noble fils, désormais en butte à tant de hasards, pouvait aussi être tombé dans l'esclavage. Frappé de cette idée accablante pour un père, je rassemblai tout ce que je pus de diamants, de rubis et d'autres pierreries, pour avoir avec moi le moyen de racheter ce précieux enfant si le ciel, que je ne cessais d'invoquer, me le faisait rencontrer dans cet état indigne de l'homme. — Noble et tendre père! s'écrie Mohély en lui pressant la main. — Ou pour ajouter, continua le derviche, ce médiocre trésor à sa fortune, si quelque *Amadya*, quel-

que génie conducteur d'une brillante étoile, a daign faire luire sur mon fils un rayon de sa faveur. — Ah! bo derviche, dit l'émir en levant les yeux au ciel, les véri tables génies protecteurs des hommes sont des pères tel que celui que je vois. — Ces premières dispositions un fois faites, reprend le vieillard, je partis au milieu de l nuit, seul et caché sous l'habit que vous me voyez, à l faveur duquel je pouvais librement traverser les camp amis ou ennemis qui couvraient alors l'Iram et le Touram; et, après avoir passé, sans être reconnu, le fleuve qu'on ne repasse point, je parcourus différentes régions, n'ayant que l'inspiration pour guide. — Noble résolution, interrompt Mohély, et comme elle prouve bien que le courage ne s'éteint pas dans l'âme d'un vieux guerrier! — Mais vous avais-je dit, Mohély, que j'eusse autrefois été guerrier? — Eh! bon derviche, comment le saurais-je autrement? et qui d'ailleurs ne le jugerait pas à votre intrépidité? combien il en faut pour parcourir ainsi de vastes régions seul et sans défense! Je ne puis y penser sans frayeur. — Mon ami, les dieux sont une bonne escorte pour ceux qui s'y confient. — Mais les brigands dont l'Asie est infestée? — Les brigands ne s'adressent guère aux derviches. — Vous aviez cependant de quoi les tenter, ce sac... de peau de tigre, s'il m'en souvient. — Je me ressouviens très-bien, dit le derviche étonné, de vous avoir parlé à table d'un sac rempli de diamants, mais je ne me souviens pas de vous avoir dit qu'il fût de peau de tigre. — Eh! bon derviche, dit encore l'émir, comment le saurais-je autrement? — N'importe, cher émir; ce sac dont nous parlons me rappelle tous les jours la première origine de nos malheurs, car nous les devons en grande partie, cet infortuné jeune homme et moi, à sa passion immodérée pour la chasse, qui nous a fait ou-

blier un moment, à lui qu'il était mon fils, à moi que j'étais son père. — Ah! cet oubli-là, répond Mohély, a sans doute été bien réparé? — Vertueux guerrier, si je ne me reprochais à tout moment d'abuser de cette attention touchante qui mêle une volupté secrète aux douleurs que je vous confie... — Eh bien! mon père? — Je reprendrais les choses de plus haut; mais je craindrais de payer trop de bonté par trop d'ennui. — Mon père, dit Mohély d'un ton de voix altéré, lisez sur mon visage si l'ennui peut trouver place entre vous et moi. — Sachez donc, reprend le derviche, que jamais créature vivante n'a donné aux siens autant de joie, autant d'espérance, autant d'orgueil, que celui que je voudrais vous peindre; tout semblait surnaturel dans cet enfant : sa beauté, sa douceur, sa grâce, sa force, son intelligence, tout présageait en lui les plus hautes destinées; Ixora, sa tendre mère, en eut la première annonce dans un moment de délire, ou plutôt de ravissement céleste, qui précéda sa délivrance; et voici comme le jour même elle me l'a raconté :

« Je ne dormais pas ; mais, tout occupée à me figurer l'avenir de celui que je portais encore dans mon sein, tous les objets qui m'entouraient avaient disparu de devant moi, et je me suis sentie transportée tout à coup, je ne sais par quel enchantement, au milieu d'un vaste jardin rempli de mille sortes de fleurs que je voyais éclore à mesure que je les regardais. Pendant que j'admirais ce prodige, une harmonie délicieuse que j'entendis soudain résonner au-dessus de ma tête me fit tourner mes regards vers le ciel, et je crus voir toutes les divinités protectrices des hommes qui descendaient vers moi. L'éclat de leur beauté avait fait disparaître toute autre lumière, et des nuages, diversement colorés, qui leur

servaient de palanquins, les déposaient doucement entr les touffes de fleurs qui germaient de toutes parts toutes ces déesses portaient un arc d'or à la main ; mai l'expression de leurs traits et la grâce de leur maintie annonçaient tant de bienveillance, que leurs arcs n m'inspiraient aucune crainte. Bientôt elles se disperser çà et là, et chacune d'elles choisit une de ces fleurs my térieuses, et l'ajuste comme un trait à la corde de so arc ; puis tout à coup, se disposant en cercle, elles tirer en même temps sur une faible plante qui paraissa poindre au milieu de ce beau jardin. Tous les traits pa tent et frappent à la fois, et en un clin d'œil je vois jeune plante transformée en un arbre prodigieux, qui couvre à l'instant de toutes les fleurs qui viennent d'êt décochées. Les divinités remontent aussitôt sur le nuage, regardant l'arbre avec amour, et lui disant « Bel arbre, tu t'élèveras jusqu'aux cieux, car nous vei « lerons sur toi. »

Ma pieuse épouse, continue le derviche, trouve, en r venant de sa vision, un enfant dont la naissance ne lui coûté aucune douleur, et sur qui tout ce qu'elle avait v en figure parut s'être réalisé. Sa beauté charma d'abo tous les regards : mais de plus précieuses faveurs d ciel nous étonnèrent bientôt après : nous vîmes lui l'aurore de sa raison comme on voit les sommets d monts les plus élevés éclairés longtemps avant le res des campagnes. Avide d'apprendre et de comprendre, fut bientôt initié, comme par magie, à plusieurs con naissances qui, chez presque tous les hommes, exige de longues études; et chaque mois, dans le champ c *Saris-Ouaty* (la science), était marqué chez lui par de progrès qu'un autre enfant eût été heureux de faire dan une année entière. Indifférent pour les plaisirs de so

âge, il ne vivait en quelque sorte que dans son esprit; tout autre soin que ceux de l'étendre et de l'orner lui paraissait au-dessous de lui, et son corps lui était devenu comme étranger. —Encore une fois, derviche, dit l'émir en souriant, faut-il s'en rapporter entièrement à des yeux paternels? — Hélas! je n'en ai point d'autres, dit le derviche; mais des yeux plus clairvoyants que les miens, ceux de mon respectable père, me furent d'un grand secours. « Vous êtes fier de votre Idalmen, me dit-il un jour; mais son intérêt devrait vous être encore plus cher que votre gloire: croyez-moi, si vous voulez le conduire au point où il peut arriver, changez de route, et n'allez pas plus vite que le temps. Le premier âge a plus besoin de jeux que d'instruction; craignez que cette vie studieuse, qui a tant d'attraits pour cet aimable enfant, n'altère sa santé, car le corps doit avoir une grande part à nos premiers soins pour être ensuite plus en état d'obéir à l'âme; craignez qu'une manière de vivre trop délicate (c'est le malheur de nos pareils) ne le conduise bientôt à la mollesse, qui a trop besoin des secours des autres, car l'habitude d'être aidé nous ôte les moyens de nous aider nous-mêmes. Voyons toujours l'avenir de notre Idalmen; craignons les caresses et les applaudissements qu'on a tant de plaisir à lui prodiguer: ils pourraient lui donner à la longue le pire des défauts, l'orgueil. Oui, mon fils, l'orgueil, qui dans les hommes ne nous montre point nos semblables; l'orgueil, qui fait qu'on n'est pas aimé et qu'on n'aime pas: deux choses dont l'homme a tant de besoin! Laissez donc là pour quelques années, continuait mon père, les livres et les docteurs: votre fils touche à peine à sa dixième année; il aura le temps d'y revenir. Formez-le, si vous m'en croyez, aux exercices d'adresse, et même de force, qui font vraiment d'un en-

fant un homme. Dans quelque rang que le sort nous ait placés, l'habitude des travaux nous ramène, sous quelques rapports du moins, au niveau du reste des mortels; elle prépare nos corps à mille assauts qui nous menacent, tous tant que nous sommes et quels que nous soyons, dans le tumulte des choses; et du moins elle fait que, sans dépendre des services d'autrui, comme tant d'êtres efféminés, nous trouvons dans nos propres membres d'utiles serviteurs. Songez de plus, ajouta le vertueux vieillard, que, d'après les saintes lois de notre patrie, notre Idalmen est destiné, non à l'état de santon ou de bramine, mais à celui de guerrier; car, hélas! il en faut, puisqu'il y en a; et procurez-lui de bonne heure ce qui peut assurer ses jours et sa gloire. »

Ainsi parla mon père, et sa dernière pensée entra dans mon esprit. Je ne vis plus dès lors dans mon Idalmen qu'un être voué par *Adaristo* (le Destin) à l'immortalité des héros, et toutes mes leçons et tous mes soins n'eurent plus d'autre motif ni d'autre objet. Je lui mis entre les mains toute espèce d'armes; je prenais soin de les proportionner à sa taille, et je me plaisais à lui en apprendre l'usage. — J'admire, dit Mohély en regardant le derviche avec des yeux attendris, comme tout le fil de la vie d'un fils se déroule d'avance dans la pensée d'un père. — Cette seconde éducation, reprend le derviche, ne fut pas moins heureuse que la première : on eût dit qu'en ce genre aussi mon Idalmen avait reçu en naissant plus que les autres n'acquièrent. Il atteignait les daims et les gazelles dans les forêts; il s'élançait sur les chevaux les plus sauvages au milieu de leur course; il terrassait les taureaux en saisissant leurs cornes de ses mains encore enfantines; sa flèche obéissait à son œil, et l'aigle, presque invisible à d'autres regards, tombait

percé du haut des nues à ses pieds ; son cœur cependant ne s'endurcissait point à de pareils jeux ; il s'y exerçait surtout dans la vue du bien qui pouvait en résulter un jour, non pour la société (une telle conception était encore trop au-dessus de son âge), mais pour sa famille, mais pour moi, dont il espérait, disait-il, être le soutien au déclin de mes ans. Ce n'était pas qu'il fût indifférent au plaisir que l'homme attache naturellement à tout ce qu'il fait bien ; au contraire, l'arc et la fronde, où il excellait, devinrent pour lui des passions. Il en avait fait ses amusements favoris jusqu'à l'âge de douze ans, et je le voyais chaque matin revenir chargé des victimes de son adresse. Un jour cependant il rentra les mains vides ; je lui en demandai la cause : il venait de lire dans un Pandit indou un vers qui avait fixé son attention ; le voici :

Sur tout être qui vit l'humanité s'étend.

Et le croiriez-vous, bon émir, de ce moment il résolut de renoncer à toute autre chasse qu'à celle des animaux féroces ; il regardait ceux-là comme les ministres de *Shirven* (le génie destructeur), et, dans ses jeunes idées, il lui paraissait juste de leur faire la guerre pour la défense du reste de la création.

Bientôt un sentiment d'orgueil vint encore troubler ses plaisirs : Idalmen avait achevé dans la nuit la lecture d'un autre Pourana, et il y avait remarqué cette maxime, faite à la fois pour élever l'âme et pour l'adoucir :

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

Dès lors, tourmenté du premier aiguillon d'une noble ardeur qui commençait à bouillonner dans ses veines, il se persuada que l'homme ne s'élève réellement au-dessus

de sa condition que par une audace utile au monde, qui d'un être vulgaire fait un être protecteur ; tourmenté de cette pensée, il rougissait de n'avoir employé la force, l'adresse et la ruse qu'avec une parfaite sécurité : bientôt rien de ce qui était sans danger n'eut plus d'attrait pour lui. Il ne m'en parla point d'abord ; mais il faisait à mon insu divers essais qui lui firent assez connaître sa force et son courage ; et, toujours brûlant de se surpasser lui-même, il méditait à toute heure de nouvelles entreprises.

Un jour, continua le derviche, il entendit parler d'un tigre qui faisait de grands dégâts dans un canton voisin du nôtre ; aussitôt le jeune homme ordonne en secret une chasse pour le lendemain ; il dispose d'avance les meutes, assigne aux archers et aux lanciers les postes qu'ils doivent garder ; et, quand tous ses ordres ont été donnés pour le lendemain à la pointe du jour, il part au milieu de la nuit comme à son ordinaire, et devance la troupe. Je ne sais s'il était ambitieux d'avoir à lui seul tout l'honneur de l'action qu'il méditait, ou bien (et j'aime à le penser) s'il craignait d'exposer des hommes à ses périlleux plaisirs. Déjà il avait dérobé ses traces par plusieurs tours et détours dans cette vaste et sombre forêt qu'il avait cent fois parcourue, et qu'il connaissait comme les jardins de son père ; il poursuit, et, pendant que toute sa suite, inquiète et trompée, le cherche dans toutes les places où il n'est point, il examine jusqu'aux moindres indices, et ne tarde pas à reconnaître de larges traces toutes récentes qui lui annoncent l'ennemi qu'il cherche : aussitôt, pour ne pas exposer même son cheval à ses périls, il descend, l'attache à un palmier, et, se faisant jour au travers des broussailles épineuses, il aperçoit le terrible animal qu'il cherche arrêté à la lisière

du bois. Déjà mon fils était près de lui sans en être aperçu ; déjà il apprêtait sa hache d'arme pour le frapper, lorsque le tigre, attiré par un troupeau de brebis qu'il avait découvert au loin dans la plaine, s'y élance comme une flèche. A peine commençait-il à déchirer sa première victime, qu'Idalmen, aussi agile qu'audacieux, lui décharge sur la tête un coup de sa hache d'arme qui l'oblige à lâcher prise, et fait jaillir une partie de sa cervelle. Le monstre, prêt à succomber, n'en devient que plus féroce ; il se dresse avec rage, et cherche, dans ses dernières convulsions, à saisir mon fils entre ses affreuses griffes ; lui, sans s'effrayer, en fait tomber une d'un coup de sa hache; mais déjà l'autre griffe, profondément enfoncée dans la joue du jeune homme, en emportait un lambeau, lorsque le tigre, épuisé de sang et de force, tombe roide mort aux pieds de son vainqueur.

Cependant la troupe des chasseurs, que leur jeune commandant avait devancée, n'a vu le combat que de loin, et ne peut arriver qu'au moment de la victoire ; mais, dès qu'ils virent cette horrible blessure, les cris de joie se changèrent en lamentations. Mon fils leur rend le courage ; il se félicite de n'avoir exposé personne, fait envelopper sa plaie, remonte à cheval, et retourne gaiement à la maison paternelle.

Moi, de mon côté, j'étais resté chez moi, où je feignais d'ignorer ce projet, ces préparatifs et ce départ, voulant, par une sorte de délicatesse paternelle, laisser à mon ambitieux Idalmen ce plaisir si doux, si cher à l'adolescence (toujours un peu présomptueuse) de tout régler, de tout ordonner par soi-même. Cependant, au bout de quelques heures, je ne sais quelle inquiétude me force à tout quitter pour aller le chercher au fond des forêts. Bientôt les chants de triomphe, les fanfares, les hennis-

sements des chevaux, les aboiements des chiens, m'apprennent où je le trouverai ; et voilà ce malheureux enfant qui vient au-devant de moi avec la tête enveloppée à peu près comme je vois la vôtre en ce moment. Car, mon ami, je dois vous le dire, lorsque j'ai entr'ouvert le rideau de votre tente, il m'a semblé revoir mon fils comme je le vis alors, et vous me l'avez rappelé autant qu'un homme de votre taille et de votre âge peut retracer un enfant de douze ou treize ans. Mais, pour achever ce que j'avais commencé à vous raconter, du plus loin que je découvris mon jeune chasseur ainsi déguisé, je ne sus d'abord qu'en penser, et je m'avançai vers lui plus étonné qu'alarmé : c'était son air toujours serein, sa contenance toujours assurée ; je l'entendais même parler à ses compagnons avec une vivacité, une gaieté peut-être affectées (car de quoi son amour n'était-il point capable ?). Cependant sa démarche, plus lente que de coutume, commençait à m'inquiéter ; mais bientôt je vis la tristesse et la frayeur peintes sur tous les visages ; et puis cette pâleur si nouvelle sur celui de mon Idalmen, et ce sang qui perçait tous les plis et replis du voile... Ah ! cher émir, quelle vue pour un père que le sang d'un fils ! N'importe, je prends sur moi, comme il avait pris sur lui ; j'examine la plaie avec un sang-froid affecté ; j'y mets de ma main un premier appareil, et je ramène l'enfant au petit pas vers sa bonne mère, la tendre et sainte Ixora : j'avais eu soin de la faire prévenir un moment d'avance ; mais elle n'en est pas moins tombée, à l'approche de son Idalmen, saisie d'un tremblement universel. Nous examinons de nouveau la blessure : elle était plus effrayante que dangereuse. Instruit comme je l'étais dans les arts conservateurs de l'humanité, je jugeai que les chairs encore fraîches, avec un sang aussi pur que

celui de ce bel âge, ne seraient pas difficiles à rapprocher : elles reprirent en effet en peu de jours, au moyen des sucs dont j'avais la connaissance, et laissèrent seulement une cicatrice qu'il portera toute sa vie. Hélas! pourvu qu'il la porte encore! Ah! si jamais son père la revoyait !... — Vous la reverrez, bon derviche; oui, vous la reverrez. — Émir, vous prenez plaisir à me flatter; vous ressemblez au génie consolateur qui me la montrait encore cette nuit en songe : je l'ai revue effectivement; mais ce n'est qu'un songe, et comment y croire? — Saint homme, dit l'émir, les méchants qui sont livrés aux mauvais génies n'en reçoivent en dormant que des avis trompeurs ; mais il n'en est point ainsi des bons génies qui veillent sur le sommeil du juste. — Eh bien! cher Mohély, vous allez voir ici mon cœur dans toute sa faiblesse. — Dites sa bonté, sage derviche. — Lorsque, après la guérison de notre Idalmen, nous regardions cette tache qui le distinguait entre tous les mortels, mon épouse pleurait la perte de la beauté de son fils, jusqu'alors le plus charmant des enfants des hommes. Moi, au contraire, j'en étais glorieux ; je la considérais toujours avec une nouvelle admiration, et je voyais d'avance mon Idalmen marqué du signe des héros. Cette idée, si flatteuse pour un père, m'a toujours soutenu depuis que j'ai cessé de le voir ; et, au milieu de mes chagrins, elle luit dans mon esprit comme une faible étoile entre de sombres nuages. — Les dieux sont ingénieux à consoler ceux qui les servent. Ils ne vous abandonneront point, excellent père. — Il y a une chose que je ne puis vous confier qu'en rougissant ; mais l'intérêt avec lequel vous semblez m'écouter m'est doux comme le plaisir rêvé dans la douleur. — Parlez, parlez, bon derviche, lui dit l'émir d'une voix altérée, jamais mon âme (et vous la voyez

dans mes yeux) ne s'est sentie aussi délicieusement ag
tée par le respect, par la tendresse, par je ne sais quel
émotion incompréhensible que je suis fier de vous vo
partager. — Eh bien! émir, vous allez lire dans le foi
du cœur d'un père, vous allez voir jusqu'où sa rais
peut s'égarer. Lorsque le grand Akbar, revenu de s
conquêtes, s'est de nouveau rappelé ce guerrier dont
secours miraculeux avait sauvé ses jours, et que le sult
l'a désigné par une marque absolument pareille à la
catrice de mon Idalmen, mes entrailles ont tressailli :
me suis rappelé sa froide audace, et j'ai osé penser qu
seul entre les guerriers (noble émir, ne vous en offens
point), il avait pu être choisi par le ciel pour un au
grand exploit. Déplorable illusion! reprend le vieilla
avec un soupir douloureux, et qui me confirmerait e
core la perte de mon fils; car, si le guerrier existait,
monde le connaîtrait; tous les guerriers, tous les homm
fixeraient leurs regards sur cette marque si reconna
sable qui, au milieu de tant de périls, a frappé les ye
du grand Akbar, ô Idalmen! et ton père la verrait. M
c'est en vain que ses yeux la cherchent : Idalmen n'
plus! continua-t-il en sanglotant... — Bon derviche,
prit l'émir, rien n'est impossible au ciel, et quelquef
c'est du milieu des plus durs chagrins qu'il fait naître
joie, comme la source vive qui jaillit du rocher. Es
rez donc, espérez toujours : le désespoir des mort
offense leurs amis invisibles. Vous-même, sage vieilla
n'auriez-vous pas cru votre fils perdu pour votre amo
si vous aviez été instruit plus tôt de ce combat que vo
me contiez tout à l'heure en frémissant? et cependa
vous l'avez revu, ce fils, et il est venu à vous, tout bles
qu'il était, déposer à vos pieds la dépouille de ce tigre
— En effet, dit le derviche, il est venu me l'apporte

mais je ne croyais pas vous l'avoir dit.—Eh! bon derviche, répond l'émir comme il l'avait déjà fait, comment le saurais-je autrement ?

— Vous imaginez bien, dit le derviche en reprenant son récit, que je me défendis toute espèce de reproche ou même de leçon à faire à mon jeune fils jusqu'à sa parfaite guérison ; je le connaissais si prompt, si impétueux, et en même temps si sensible, si soumis, que, dans de tels moments, la moindre marque de mécontentement de ma part aurait pu mettre sa raison et même sa vie en danger. Hélas! pourquoi n'ai-je pas toujours eu la même prudence? Enfin, quand sa mère et moi nous fûmes hors de toute inquiétude, je lui fis une sévère réprimande; je le condamnai à être *trois choubers* (trois lunes), sans aller à quelque chasse que ce fût, et je lui défendis celle du léopard et du tigre pendant deux ans entiers, sous peine d'encourir ma malédiction. — Ah! derviche, quel mot dans la bouche d'un père! — Je ne le sais que trop, mon fils, c'est un tonnerre, mais qui frappe plus sûrement encore celui qui le lance. — Eh bien! derviche? — Eh bien! cher émir... Mais où trouverai-je la force de vous raconter le reste? Six mois, dix mois, un an s'écoulent; mon fils, au lieu de passer les jours et les nuits dans les forêts à la poursuite des animaux sauvages, les passait tranquillement à cultiver sa raison, ses pensées, à chercher la vérité sous les illusions qui la défigurent et les emblèmes qui la renferment. Avec quelle douce satisfaction je le voyais gagner tous les jours quelque mérite de plus, et passer en quelque manière de la nature sauvage à la nature céleste! Étudiant sans cesse les pouranas, le Védam, les philosophes qui ont deviné l'énigme du monde, et se plaisant surtout à cultiver la douce et sainte poésie, qu'il regardait comme la langue

du ciel. « Les dieux la parlent, disait-il, et les h(peuvent à peine la bégayer. »

Mais un jour... jour fatal! je me promenais ent épouse et mon vieux père dans un bocage voisin d(demeure, lorsqu'une famille éplorée vient se jeter pieds, et nous conter qu'un lion d'une grandeur surée, non content de dévorer les troupeaux, att aussi les hommes avec encore plus de fureur ; qu sortait plus des habitations qu'en tremblant ; que, une lune, douze victimes avaient péri ; que toute co nication particulière était interrompue ; qu'on ne chait plus qu'en troupe ; qu'on tenait jour et nu feux allumés devant toutes les portes pour écarte nemi ; enfin que tous les environs sont en alarm qu'on me supplie, au nom de tous les pères et de les mères du canton, d'y envoyer une troupe de l chasseurs, commandée par mon brave Idalmen, d(renommée avait publié les derniers exploits. J'étai et j'étais homme ; je connaissais trop bien les devoi l'humanité, et en même temps ceux de l'autorité, ne point accueillir une prière aussi juste ; et, sans r pliquer au sujet de mon fils, je renvoie ces infort avec la promesse d'un prompt secours. Ce trop che fant était, dans ce moment-là, plus près que je croyais, assis au pied d'un dattier, occupé, comme à ordinaire, à la lecture d'un pourana, mais placé de nière à pouvoir nous entendre sans être vu de nous troupe suppliante, en me quittant, passe par hasa portée de lui : on s'arrête, on se prosterne, on se jet ses pieds comme on avait fait aux miens, on les arros larmes ; on l'appelle un second Wishnou sur terre, et vance on le remercie de la sécurité qu'on va lui dev L'excellent Idalmen, touché de leur douleur, flatté

leurs hommages, passionné, comme je vous le disais, pour la gloire d'être utile, peut-être aussi fatigué du long repos auquel je l'avais condamné, conçoit pour la première fois le projet de se dérober à ma surveillance; il commence par différentes questions sur tout ce qu'il lui importe de savoir, sur la position des lieux, les refuites du lion, les heures et les endroits où il se fait voir le plus souvent; puis, quand il a une fois rassemblé tous les renseignements qu'il désire, il se travestit en simple chasseur, et part seul, au milieu de la nuit, sans même donner connaissance de ses projets à ceux qu'il voulait servir, et qui attendaient prudemment le retour du jour pour se joindre à nos chasseurs et marcher avec plus de sûreté.

Cependant l'heure de la retraite arrive : elle passe, elle est passée depuis longtemps, et Idalmen n'a point paru. Où est-il? où est-il? se disait-on les uns aux autres. On attend, on écoute, on s'inquiète, on s'agite, on appelle, on crie; tous les jardins, tous les portiques, retentissent du nom d'Idalmen; cent flambeaux allumés sont promenés curieusement de tous les côtés; pas une place, pas un recoin, pas un buisson qui n'ait été vu et revu. Enfin, après beaucoup de mouvements inutiles, j'arrive au pied de l'arbre où mon fils avait fait sa lecture; je trouve le livre encore ouvert, et noté de sa main à une stance qu'il lisait sans doute au moment où l'on était venu l'implorer; la voici : « Si tu entends le cri de l'infortuné, sois sourd pour tout le reste. »

Hélas! pendant que nous le cherchions à la lueur de tant de feux, Idalmen marchait seul dans l'obscurité de la nuit et dans l'épaisseur des forêts, ne songeant pas plus à son repos qu'à ses dangers. Il arrive au point du jour dans le canton qu'on lui avait indiqué la veille, et

voit tout ce que peut la terreur sur la raison. De
fants et leur mère venaient d'être dévorés pour
pas su, dans leur trouble, trouver l'entrée de lei
bane. C'était une consternation générale; on n'ent
que des gémissements dans toutes les maisons, de:
res dans toutes les pagodes; une douleur insensé
rait les plus courageux. Idalmen frappe à une por
croit entendre le lion, et, au lieu d'ouvrir, on s
ferme avec plus de soin; il insiste, on se barrica
interroge au travers d'une petite ouverture, et il o
avec peine qu'on lui réponde: le monstre, à les en c
est autre chose que ce qu'il paraît; c'est quelque
cien, quelque Azour, quelque génie malfaisant que
vhen (le dieu de la destruction) a chargé de dépeup
contrée. Rien ne l'arrête, rien ne l'effraye; il a ren
toutes les palissades, il a déchiré tous les filets; il
que de front les hommes armés, il les dévore avec
carquois et leurs javelots : les plus habiles archer:
frondeurs les plus adroits, n'ont pu seulement l'at
dre; les pierres, les flèches lancées contre lui de t
parts sont tombées sans force à ses pieds...

Tel était le délire de cette peuplade affligée; mais
qu'où ne va pas l'ignorance aidée de la superstit
Déjà l'on faisait des prières, des invocations au mon
et l'on se proposait de lui abandonner tous les jours
génisse avec une brebis pour se le rendre propice. l
men, enflammé du désir de rendre à ces infortuné
calme et la raison, avance fièrement au milieu d
bruyère où le lion avait coutume de se montrer tous
matins; il ne tarde pas à l'entendre, et, sans le voir
core, il le mesure à ses rugissements. L'ennemi pa
tout à coup; il voit mon fils, et s'arrête un mom
comme frappé de cette contenance fière à laquelle les

mides habitants de la contrée ne l'avaient point accoutumé ; puis, rugissant et se battant les flancs pour allumer sa fureur, il prend son élan vers le jeune champion, qui, de son côté, lui épargne la moitié du chemin. Alors le combat commence aux yeux, aux acclamations, aux applaudissements d'une foule de spectateurs montés sur tous les toits du hameau. Idalmen s'était débarrassé d'un large cafetan dont il s'était enveloppé dans sa marche ; il le tenait à sa main gauche rassemblé en plusieurs plis, à dessein, et l'oppose, comme une molle égide, aux premiers assauts de son terrible adversaire : l'animal furieux reste immobile et comme honteux de n'avoir déchiré que de l'étoffe, puis il revient plus impétueux à la charge. Idalmen, sans se troubler, déploie adroitement le manteau, le jette tout entier sur les yeux du lion, et profite du moment pour lui passer sa lance au travers du corps. Le monstre, aux abois, se roule sur la terre ; dans les convulsions de la mort, il brise, en se débattant, le bois de la lance qui le traversait, mais il en emporte le reste dans ses entrailles, et se traîne lentement jusqu'à un antre voisin, où il va mourir.

Pendant que tout cela se passait à notre insu, cette même inquiétude qui, l'année d'auparavant, m'avait conduit sur les pas de mon fils, m'y ramène de nouveau. Mon épouse, la tendre Ixora, quoique enceinte et déjà dans sa neuvième lune, voulut m'accompagner (une mère, en pareille circonstance, ne se fie pas même à un père) ; et déjà nous entrions dans la grande route de la forêt, lorsque, au moment où nous nous y attendions le moins, nous voyons arriver à toute course un cheval effaré ; c'était celui d'Idalmen, que les fortes épines qu'il avait traversées avaient mis en sang. Cette fuite, ce désordre, ce sang, élèvent en nous de tristes pensées ; la

malheureuse mère, presque au terme de sa gros
n'a point la force de les soutenir, et, à cette vı
frayante, elle tombe évanouie dans mes bras. M(
alors était loin sans doute de penser aux angoisses
nous causait. On m'a conté depuis qu'enivré de s
toire, comme on pouvait l'attendre de son âge, il :
pressé d'aller rassurer les familles encore tremb
qui l'avaient imploré. Déjà des cris de joie, prolon
répétés de proche en proche, grossissaient autour
une multitude reconnaissante; bientôt tout le voisi
étonné du retour de la sécurité, vient à sa renco
hommes, femmes, enfants, vieillards, s'avancent
chant deux à deux, dans l'ordre d'une solennité
gieuse, et lui portaient, comme à un dieu libérateu
simples dons que leur pauvreté leur permettait d
offrir. Le trop sensible jeune homme, attendri jusq
larmes de son propre bienfait, les remerciait à son
et, distrait de nos alarmes par leur joie, il conseı
s'asseoir entre eux au festin champêtre qu'on lui
préparé.

Émir, pardonnez-moi tous ces détails; souvenez-
que c'est un père qui vous parle de son fils. — Eh!
derviche, comment pourrais-je l'oublier? — J'ai que
plaisir à me peindre à moi-même ces instants de joie
mon Idalmen : le reste sera si triste! — Poursuivez,
digne ami; toutes vos paroles s'écrivent dans le cœu
votre ami. — Je vous ai dit que j'avais envoyé des (
seurs : j'en avais doublé le nombre; ils étaient arri
la place indiquée, et déjà la bande commençait à se
ser et à s'étendre au loin dans les plaines et dans
bois. Dispositions inutiles! le lion, comme je vous
dit, était allé mourir au fond d'un antre : on le che
en vain; mais on trouve le tronçon de la lance de ı

fils, avec son manteau déchiré et souillé de sang. A ces indices trop frappants, une douleur égale s'empare de tous les chasseurs; ils pleurent tous leur cher Idalmen, et n'ont plus d'autre soin que de se répandre çà et là pour en retrouver les restes.

Cependant sa mère et moi nous étions allés à sa rencontre sans rien savoir de ce qui se passait, et nous nous perdions en mille et mille conjectures qui se détruisaient entre elles; mais, depuis le retour du cheval, nos terreurs étaient balancées par bien peu d'espérance. J'essayais cependant, autant que je le pouvais, d'en concevoir, ou plutôt d'en donner; et, soutenant mon épouse affaiblie, nous suivions au hasard les routes de la forêt, quand, aux derniers rayons de ce triste jour, nous apercevons de loin des chasseurs qui revenaient à pas lents avec une contenance morne et dans le silence d'un cortége funèbre. Cette lenteur, ce silence, nous paraissent d'abord d'un sinistre augure; mais, lorsqu'en approchant nous entendons s'élever des gémissements et des sanglots, lorsque nous reconnaissons les deux plus fidèles serviteurs de ce fils si tendrement aimé portant, l'un ce vêtement sanglant, l'autre ce débris de son arme; lorsque nous les voyons se prosterner à nos pieds et les inonder de pleurs... non, cher émir, non, je ne puis vous dire ce qui se passa au dedans de nous; l'unique souvenir qui m'en reste, c'est que je me trouvai transporté, comme par prodige, au pied d'un lit où l'on avait déposé la déplorable Ixora; j'essayai de lui parler, elle ne répondit que par ces mots: « J'ai trop vécu! » et aussitôt l'ange de la mort, qui planait sur elle, vint s'emparer à la fois de la mère et de l'enfant.

Mais quoi! vous pleurez, généreux guerrier; mes peines deviennent les vôtres! Ah! ne vous en cachez point;

Indifférent! bon derviche. — J'avais comme oublié c'est à vous que je parle ; il me semble toujours voir fils à votre place : eh ! grands dieux ! où est-elle sa p et en a-t-il une? — Remettez-vous, excellent pèr pensez que les dieux ont des prodiges en réserve ceux qui les invoquent. Votre fils était coupable, v colère était fondée, votre douleur extrême, votre rig excusable. — Ah ! si les dieux avaient été aussi in gents que vous, bon émir, je serais maintenant avec i fils ; mais toutes les recherches ont été vaines : il a disparu dans l'obscurité de la nuit avec la rapidit l'étoile qu'on voit fuir d'entre ses compagnes pour bîmer dans les profondeurs célestes, et nulle trace i est restée. A ces tristes nouvelles, j'aurais voulu m' fuir moi-même pour le chercher, comme je le fais jourd'hui, dans toutes les régions du monde. L'idée se de mon père, je vous l'ai dit, je crois, m'a retenu : ab donné que j'étais de mon fils, je n'en étais que p obligé de ne pas abandonner mon père. — Cet aima vieillard, dit l'émir, qui a rapporté un de ses gants p de celui qu'il ne pouvait ramasser, afin qu'un passant profitât. — Celui-là même, dit le derviche; mais, m ami, vous avais-je laissé entendre que c'était mon pèı — Eh ! bon derviche, comment le saurais-je autremen — Ce brame vénérable a pleuré son petit-fils pendant deux années qui lui restaient à vivre ; mais, plus patie que moi, sa douleur a pris pitié de la mienne, et jam un reproche ne s'est mêlé à ses soupirs. Eh ! qu'elle belle aux yeux du ciel la douleur qui s'oublie pour douleur d'un autre ! Mais tant d'efforts à chaque insta répétés ont usé le peu de moyens qui lui restaient, quoique très-avancé dans la vie, ce n'est point de viei lesse qu'il est mort. Oui, Mohély, je lui ai fermé l

yeux; et, croyez-moi, la mort du sage est une grande et consolante leçon.

Je me les suis toujours rappelées avec une jouissance secrète, ces dernières heures paisibles où son âme, prête à remonter au ciel plus pure qu'elle n'en était descendue, osa croire, non sans quelque raison, qu'elle pourrait implorer une dernière grâce auprès des puissances invisibles à qui le père des êtres a confié la conduite des choses inférieures. « Parsonn, disait-il, et vous, Satya, et vous, Brama, qui, sur vos ailes de feu, portez les prières des justes au pied du grand trône, s'il est vrai que je n'aie pas cessé un moment d'aspirer à passer, après ces temps d'épreuve, de meilleurs jours avec vous dans le monde inconnu aux humains, voyez votre serviteur prêt à vous rejoindre; ne souffrez pas qu'il porte au milieu de vos hymnes et de vos fêtes l'empreinte des chagrins de cette vie humaine, et faites que mes yeux, avant de se fermer, voient luire un rayon d'espoir dans l'âme de mon fils... » A ces mots, l'auguste vieillard s'endort, mais non encore du dernier sommeil; il s'éveille au bout de quelques instants, et me fait signe de lui apporter un veidam; puis, l'ouvrant comme au hasard, et, me regardant d'un air inspiré, il promène un doigt tremblant sur les premières stances qu'il rencontre; mon œil suit son doigt, et je lis ces deux vers : *Je ne rejette point la prière du juste en faveur du pénitent* (observez que, dans le veidam, c'est Brama qui parle); puis, tournant brusquement la feuille, comme dans ces convulsions qui accompagnent les derniers adieux de l'âme et du corps, le même doigt s'arrête de nouveau sur ce passage mystérieux, qui semblait s'adresser particulièrement à moi : *Ame contristée, sois attentive à mes discours; tu pleures qui te pleure, tu cherches qui te cherche...*

Ils se rencontreront sans se connaître, et leurs cœur tront ; ils chercheront encore, et je ferai qu'ils se naissent, afin que l'un meure dans la paix, et que l' vive dans la gloire. Enfin le doigt, se dérangeant de veau, se place au bas de la feuille sur ces dernière roles : *Ame souffrante, ne demande rien de plus*. Dé yeux du mourant s'étaient fermés pour ne plus se rou et son esprit avait franchi l'espace qu'il a plu au n de laisser entre la terre tumultueuse et le ciel tranq je pleurai pour moi, mais je me réjouis pour lui ; c prodige annonçait qu'il était attendu au ciel...—Eh ! bon derviche, interrompit l'émir, depuis ce momen pérance doit toujours habiter au fond de votre cœ plus vous avez attendu, moins vous avez à attendre les paroles de Brama ne sont point vaines comme c des hommes; et aussi qui méritait mieux sa faveur ce digne vieillard qui lui avait bâti une pagode? — bâtie en effet, dit le derviche ; mais je ne me sou pas de vous en avoir parlé. — Eh ! bon derviche, ment le saurais-je autrement? — Il est bien vrai, d derviche, que les consolations de Brama sont ineffal nous lui devons l'espérance, qui est à l'esprit inc comme le murmure de la source cachée est à l'oreill voyageur dévoré par la soif dans les déserts du Curdis Sans l'espérance, la vie de l'homme serait une mort c sentirait jusqu'au dernier moment.

A ces mots, la conversation est suspendue de par d'autre par de pieuses réflexions; puis, après quelc instants de silence : — Je pense à présent, reprend l'éı à cette stance si remarquable... « Ils se rencontreı sans se connaître et leur cœurs battront. » – Oui, rép le derviche, ce sont les propres paroles du veidam. Répondez-moi, cher derviche, votre cœur a-t-il jan

battu, dans quelque occasion, d'une manière bien sensible? — Il bat en ce moment même, cher émir, et plus fort que jamais, puisque, pour la première fois depuis quinze longues années, je parle de mon fils, et qu'en vous parlant je m'enivre de son idée; car c'est comme si l'aimable déesse des illusions se présentait toujours à la pensée de son père. — Je sens tout ce que je vous dois, bon derviche, pour une si flatteuse réponse; mais rappelez-vous, si vous pouvez, la suite des impressions que vous avez éprouvées depuis ce temps, et parlez-moi comme si je vous étais, comme si vous m'étiez indifférent. — Il m'en coûterait trop, dit le derviche; mais, le croiriez-vous, cher émir, à cette mémorable catastrophe de Luknouti, vous y étiez peut-être?... — Oui, bon derviche, j'y étais. — Lorsque je ne savais de quel côté fuir, au milieu du bouleversement, du pillage, des massacres et de tous les excès d'une soldatesque effrénée, moi, pauvre voyageur inconnu à tous, en butte à tous les mépris, à toutes les insultes, et chargé du trésor que mon amour promettait à mon fils... — Ah! derviche, je frémis encore des périls que vous avez courus. — Alors même, cher émir, quand je rencontrai ce héros compatissant dont je vous entretenais à table, un sentiment, un frémissement inconcevable de joie et de tendresse s'empara soudain de moi, en quelque sorte malgré moi, au point que je me reprochais une ombre de plaisir au milieu de tant de maux; mais lorsque cet envoyé du ciel (car je ne puis le nommer autrement), au lieu de dédaigner, comme je m'y attendais, les prières d'un homme de la foule, me jeta son manteau pour m'en couvrir et me chargea sur son superbe cheval, je me sentis un mouvement d'orgueil qu'à peine le sultan lui-même aurait pu connaître au plus beau moment de tous ses triomphes. Je me ressouviens

toujours des douces paroles de ce vertueux protecteur pendant le chemin assez long qu'il nous fallut parcourir pour arriver au souterrain où je trouvai mon salut : j'essayais, comme vous devez le penser, de lui exprimer tout ce que je sentais : « C'est plutôt à moi, disait-il, homme de bien, à te remercier de m'avoir offert l'occasion de me sanctifier par une œuvre qui n'est vue que des invisibles : on ne saura jamais combien j'ai besoin de leur faveur. — Encore, disais-je, si, au lieu de moi c'était un vizir, un rajah, qui pût reconnaître dignement un pareil service ! mais un pauvre vieillard étranger, fugitif, un inconnu sans distinction, que vous rencontrez dans l'obscurité... — Ah ! mon ami, reprend le guerrier, le vieillard que je rencontre dans la nuit est peut-être mon père.—Oh ! oui, noble émir. » A ces paroles inattendues et qu'il prononçait d'un son de voix que j'entends encore, mes entrailles ont tressailli; puis, quand nous fûmes une fois arrivés à la caverne et qu'il a refusé ce don que je destinais à celui que je cherchais, mais qu'alors j'offrais au guerrier d'un aussi grand cœur que je l'eusse fait à mon fils lui-même, j'en ressentis quelque chagrin ; mais en même temps j'admirais sa vertu, et je la demandais à Brama pour mon fils. — Je sens tout cela, bon derviche ; mais qu'il fut à plaindre, ce guerrier, lorsqu'il lui a fallu vous abandonner devant cette caverne, et qu'il vous a seulement dit en vous quittant : « Adieu, mon père, puissé-je un jour te revoir ! » — Il me l'a dit en effet, répond le derviche avec un air surpris et pensif. Oui... il me l'a dit... mais je ne croyais pas vous l'avoir conté. Et, à cela, l'émir répond comme à son ordinaire: — Eh ! bon derviche, comment le saurais-je autrement ? — Voilà plus d'une fois, dit le derviche, que je me surprends à de pareilles absences ; peut-être que le vin

qu'il m'a fallu boire avec vos aimables compagnons m'aura fait dire, sans y penser, des paroles qu'il m'aura depuis fait oublier ; je le crains d'autant plus, que je me sens en ce moment la tête appesantie. — Ne vous refusez pas au sommeil, bon vieillard, c'est un don que Brama aime mieux faire aux bons qu'aux méchants. — Ah ! mon cher émir, dit le derviche en s'endormant, que vos paroles me font de bien !

L'émir, qui le voit appuyé d'une manière incommode contre le roc humide, lui soulève la tête avec précaution, et, détachant son turban ainsi que la pièce de mousseline dont il avait toujours soin de s'envelopper, il en fait un coussin qu'il passe doucement entre le roc et la tête du saint homme pour qu'il repose plus à son aise : alors il s'asseoit auprès de lui, se penche vers son oreille, et, le voyant bien endormi, il lui dit à demi-voix : — Abukar, la prophétie de ton père est accomplie, ton fils est à tes côtés. Le derviche ne s'est pas réveillé au discours de l'émir ; mais une expression visible de joie s'est manifestée sur ce visage, quoique endormi, et l'émir a pu juger que ses paroles, confusément entendues, ont pénétré jusqu'à l'âme du vieillard sous la forme d'un rêve agréable. Cependant, comme il craint toujours que cette âme, trop abattue et trop sensible, ne suffise point à l'émotion qui l'attend, il continue de son mieux à la disposer, afin d'y verser, comme dit le Pandite, l'essence du bonheur goutte à goutte, de peur que le vase ne déborde ; il s'approche donc de l'autre oreille, et prononce encore à demi-voix : — Ton fils est heureux, il a trouvé son père ; Idalmen est à côté d'Abukar. Le derviche, étonné, s'agite, prononce quelques mots sans ordre, se frotte les yeux, et prend son réveil même pour un rêve. En effet, l'émir était près de lui, attentif à ses moindres

mouvements; et, dès qu'il lui a vu les yeux ouverts : — Oh! le plus respectable et le plus désiré des pères, lui dit-il en se jetant à ses pieds, souvenez-vous de la ville embrasée, et reconnaissez celui que la nature même vous indiquait. — Est-ce vraiment toi! Est-ce mon Idalmen? dit le derviche. O Brama! ô Indra! ô Arjouan! ô tous, tant que vous êtes, dieux bienfaisants qui me le rendez, puissiez-vous jouir d'un bonheur égal à celui que je vous dois! Mais toi, toi, malheureux enfant, comment pouvais-tu croire à la malédiction d'un père? Ah! si tu l'es jamais, tu sauras combien, dans ces cruels moments, il y a loin de la parole à la pensée. — Pardonnez-moi aujourd'hui, bon père, de m'y être trompé; mais, à la vue des suites de ma désobéissance, le regret, la honte, la haine de moi-même, comme trois divinités ennemies, s'étaient emparées de votre fils; fuyant au hasard et seulement pour me fuir, j'arrive jusqu'au dernier sommet de la roche Mugara, dont vous savez que la dernière pointe se courbe vers la mer. La nuit était affreuse; un tonnerre continuel semblait me répéter ma sentence, et, dans les rugissements des flots qui battaient le pied de la roche, il me semblait distinguer les voix des esprits infernaux qui m'appelaient hors de la vie! Eh bien! voilà votre proie, m'écriai-je, et je m'élance au milieu des vagues en furieux qui brûle de périr. Mais, recueilli bientôt après par un navire persan, je fus rendu à la raison en même temps qu'à l'existence; alors je demandai pardon de mon attentat sur moi-même aux dieux, qui seuls ont le droit de nous ôter la vie qu'ils nous ont confiée pour l'utilité commune, et je reconnus que nos malheurs personnels ne nous dégagent point du service du monde.

Nous ne tardâmes pas à être attaqués par des pirates; nous combattîmes : on fut content de moi, et le chef du

bâtiment, qui m'avait pris en amitié, me fit connaître, sous le nom de Mohély, que je m'étais donné, à un des premiers officiers du grand Akbar; c'était ce brave Koramed, que vous avez dû remarquer entre tous pendant le repas, et qui joint tant de politesse et de prudence au talent et au courage. Koramed est aimé du sultan, qui se connaît en mérite; il obtint pour moi un grade honorable, où je me conduisis de mon mieux, cachant soigneusement ma cicatrice sous mon casque, ou sous le voile qui vous a frappé. — Eh! trop cher fils, pourquoi ce soin, pourquoi ce voile? — Hélas! bon père, afin de n'être point reconnu, si par hasard il se trouvait dans l'armée du grand Akbar quelques officiers ou quelques soldats du pays de Romanancor. Mon enthousiasme pour les grandes qualités d'Akbar m'a depuis retenu sous ses drapeaux sans en être connu; et cependant (je puis ici tout avouer) il semble que le hasard se soit toujours plu à me donner quelque part signalée à ses victoires. — Et ton malheureux père, interrompit le derviche d'un ton de voix humble et doux; ton père, cher Idalmen, tu ne lui pardonnais pas? — J'attendais son pardon, et, au bout de trois années, espérant que mes larmes avaient lavé ma faute aux yeux du juge des cœurs, et surtout à ceux d'un père plus affligé sans doute qu'irrité, je profitai d'un intervalle de paix, et, sous l'habit d'un simple soldat, j'osai franchir la distance qui me séparait du toit paternel. « Où est le sage Abukar? » disais-je à tous ceux que je rencontrais, et tous me répondaient avec chagrin : « Les *mounis* (les génies) le savent, nous l'ignorons : aussi pourquoi a-t-il passé le fleuve? pourquoi s'est-il dénoncé lui-même comme outchout au roi des rois? Nous aurions encore un père, et vous-même, jeune étranger, si vous venez vivre parmi nous, vous auriez un père

aussi, car il aimait l'étranger presque autant que son peuple; le tendre Kamadebo (l'esprit de paix et d'amour) avait soufflé sur son âme à l'heure de sa naissance; mais des chagrins... Hélas! bon jeune homme, les émirs, les rajahs mêmes, n'en sont point exempts.» A ces mots, le père et le fils s'embrassent en sanglotant. — Poursuis, cher Idalmen, reprit le derviche. — Eh bien! mon père, quand je vis que je ne pouvais recevoir aucune lumière des hommes, je voulus en obtenir du ciel. Je passai la nuit entière prosterné à l'entrée de notre sainte pagode; j'invoquai tous nos dieux et toutes nos déesses : j'osai m'adresser à Wishnou lui-même, dont tous les dieux ne sont que les ministres, et je lui promis de faire à mes semblables tout le bien que je pourrais, persuadé que de tous les vœux c'était le plus agréable au père et à l'ami du monde. A peine fut-il prononcé, ce vœu si cher à mon cœur, que je sentis l'espoir (c'était sans doute un premier bienfait de la Divinité); oui, dis-je, je sentis l'espoir d'en recevoir un jour la seule récompense que je pusse désirer. — Et quelle récompense, mon ami? — Vous le demandez, mon père? — Et puis, cher Idalmen?... — J'abandonnai de nouveau des lieux qui m'étaient devenus étrangers; je m'éloignai de ces murs, dont l'aspect semblait me reprocher nos calamités et où mes yeux humides croyaient toujours lire en lettres de sang la sentence douloureuse qui m'en avait exilé. Je revins donc auprès du roi des rois, qui marchait alors contre le roi de Platila, le perfide Hussein, auquel il avait déjà pardonné deux fois. La cause d'Akbar me semblait juste, et sa gloire m'était chère. Quelques premiers succès me firent de nouveau remarquer sous le nom de Mohély; Akbar me combla de ses dons, et, prévenu en ma faveur par Koramed, il voulut me donner un des plus braves

corps de son armée à commander. Je refusai, disant que je préférais d'être simple volontaire, pour ne pas laisser échapper une occasion de prouver au sultan mon zèle pour sa gloire et mon dévouement pour sa personne par un service absolument désintéressé. Ma fierté plut à son grand cœur, et la journée de Platila... — De Platila, dis-tu, mon fils? — Oui, mon père, dit l'émir en baissant la voix ; à cette mémorable journée, votre fils eut le bonheur de pouvoir joindre l'effet à la promesse. Le sultan ne l'a jamais su, et j'espère qu'il ne le saura jamais. — Quoi ! mon fils, c'est toi que le roi des rois fait chercher par l'Iram et le Touram ! c'est le plus généreux des guerriers, le plus vertueux des hommes, que le plus fortuné des pères embrasse en ce moment ! Mais pourquoi ce long silence? pourquoi pendant quatorze ans entiers garder le secret de ta gloire? — Eh ! bon père, on s'en passe si aisément ! le témoignage de la conscience suffit : les applaudissements sont de trop. — Mais, trop vertueux mortel, Indra lui-même n'a pas dédaigné la gloire. — Sans doute, mon père ; mais, plus elle a de prix à ses yeux immortels, plus j'espérais que le sacrifice lui en serait agréable quand je la lui offrais en expiation. Mon espoir ne m'a point abusé ; convenez-en, mon père, dit-il en lui souriant, et cette journée-ci en est la preuve. Dans les temps de douleur qui l'ont précédée, qu'aurait-ce été que ce frivole éclat pour un proscrit frappé de la malédiction paternelle? et dans ce moment si doux, qu'est-ce que cette fumée en comparaison de la joie de reconquérir un père?

L'heureux vieillard, ému au delà de ses forces, ne pouvait ni respirer ni parler ; il tenait les mains de son fils collées contre sa bouche, et les arrosait à la fois de larmes de joie et de repentir. Dès qu'il eut recouvré la

parole : — O mon fils, dit-il, oublions, s'il se peut, l'un et l'autre cette longue et fatigante interruption de notre vie ; montre-toi ce que tu es : la gloire d'un fils est le trésor d'un père ; ne me la ravis point. Tu te dois à ton père que tu as trop puni ; tu te dois au roi des rois, qui, dans sa cour et dans son camp, chercherait vainement un ami aussi digne de lui. Mon fils, que te dirai-je encore dans mon ravissement? tu te dois au monde entier, qui a tant besoin des exemples des justes, des services des braves et des conseils des sages. — Si vous persistez dans votre volonté, ô mon père, répond modestement Mohély, elle deviendra la mienne ; mais daignez, à votre tour, écouter les prières d'un fils, ce fils que votre amour redemandait à toute la terre : les dieux, pour son bonheur, daignent aujourd'hui vous le rendre ; votre mission est remplie, votre pèlerinage est achevé ; quittez donc ces humbles vêtements, et ne m'enlevez pas à moi-même l'éclat dont je suis le plus jaloux en continuant à cacher à tous les mortels l'illustre rajah de Romanancor.

A ces mots, le modeste Mohély, redevenu le noble Idalmen, s'éloigne quelques moments, et revient suivi de deux esclaves fidèles qui apportaient au vieillard des habits convenables à sa dignité. Comme le père et le fils étaient tous les deux d'une taille également majestueuse, également proportionnée, la métamorphose ne fut point difficile : le bon vieillard croyait rajeunir sous les habits de son fils, et l'émir s'enorgueillissait de joindre ses soins à ceux des serviteurs qui habillaient son père, lorsque tout à coup ils sont frappés d'un grand bruit de trompettes, de timbales, de cymbales, de tam-tam, de toutes sortes d'instruments de musique guerrière qui ne pouvait venir que de la ville royale, dont on

n'était qu'à très-peu de distance. Tous les deux sont curieux de savoir de quoi il s'agit; et, pensant que ce pouvait être un avertissement public ou un firman du sultan, ils approchent sans être aperçus : bientôt, à travers les derniers rangs des bananiers et des papayers qui les cachent, ils voient toute la caravane rassemblée autour d'une troupe de musiciens magnifiquement vêtus, et montés sur des chevaux superbes. La musique cesse; un héraut d'armes, placé au centre de l'orchestre, tire d'un étui d'or une feuille revêtue du sceau royal; il la porte à son front, puis, après avoir imposé, de la main, silence à toute l'assemblée, il lit à haute voix :

AKBAR

A TOUS LES HABITANTS DE LA TERRE

Salut et protection!

« Le ciel garde la mémoire des belles actions : le prophète a soin de les écrire lui-même avec la pointe de son sabre sur des tables de diamant. Ce que fait le prophète au ciel, Akbar le fait sur la terre : plus il est puissant, plus il veut être juste; et s'il a plus d'une fois oublié des offenses, il n'en sera pas de même des services.

« Vous vous souvenez tous des vallées tortueuses de la région de Platila ; ce fut là que l'ange des combats, l'ami du prophète, accoutumé à planer partout sur la tête d'Akbar, feignit un instant de nous abandonner pour éprouver notre grand courage, et pouvoir dire avec plus de certitude au prophète s'il avait réellement choisi le plus grand des habitants de la terre pour l'objet de toutes ses complaisances. Hussein n'est plus ; c'était alors l'ennemi d'Akbar : il était venu nous attaquer avec des forces

innombrables; son armée attendait la nôtre en avant des murs de Platila; mais, effrayé à la vue de nos braves, et comme s'il eût désiré de nous fléchir, il nous fait demander une entrevue; nous y consentons, car jamais Akbar n'a repoussé le suppliant. Les armées devaient rester immobiles dans les deux camps : les deux rois devaient se mettre en marche lorsque le soleil commencerait à se montrer sur le sommet du mont Érima; ils devaient marcher sans escorte et s'avancer l'un vers l'autre au pas de leurs coursiers; les conventions étaient signées, les otages étaient donnés, les serments étaient reçus... Mais l'esprit de vérité habitait en nous, et le démon de la perfidie conseillait notre ennemi; il faisait jour dans l'âme d'Akbar, il faisait nuit dans celle d'Hussein. Cependant Akbar, qui tenait toujours les yeux fixés sur le sommet d'Érima, part sans crainte, accompagné seulement de quatre émirs : notre ennemi parut faire comme nous; il feignit même de se prosterner à notre approche, car les hommages ne coûtent rien aux perfides : nous lui tendons la main de la clémence et nous commençons à l'écouter quand soudain mille de ses guerriers, élancés au même signal des creux des rochers et de l'obscurité des bois, ont fondu sur Akbar : mille autres les ont suivis. Notre armée, trop éloignée pour nous défendre et ne pouvant pas nous voir, était restée dans notre camp, fidèle à nos ordres et ne soupçonnant pas même que la trahison fût possible; nos quatre émirs (c'était alors toute l'armée du roi des rois) ont fait leur devoir : nous les avons vus combattre comme des lions à nos côtés; nous les avons vus tomber à nos pieds percés de mille coups, et leurs nobles âmes nous attendent à la cité céleste des héros. Privé de nos compagnons et réduit à notre bras, nous avons combattu quelque temps seul contre toute

une armée. Le carnage fut grand, et chacun de nos coups enrichissait l'ange de la mort. Mais déjà notre armure, entr'ouverte de toutes parts, se teignait de notre sang; notre lance brisée devenait inutile; notre glaive émoussé n'entamait plus le fer ennemi; notre généreux coursier, frappé aux jarrets, s'était abattu sous nous. Jusqu'alors, le perfide Hussein n'avait animé les siens que de la voix; mais, quand il nous voit désarmé et terrassé, il veut avoir la gloire du combat. Déjà il avait renversé notre casque d'or d'un premier coup de son large cimeterre. Peuples et roi, écoutez et frémissez : déjà le fer était levé de nouveau sur notre tête sans défense quand la tête d'Hussein et sa main encore armée tombent à nos côtés, tranchées du même coup. Un mortel (si c'est un mortel en effet), prompt comme l'éclair, terrible comme la foudre, avait franchi les monts et fondu sur les traîtres, qu'il écartait comme le chasseur écarte de faibles branches. Il tournait son agile coursier au milieu de leurs rangs confus, semant partout la mort, et semblait un tourbillon d'automne qui disperse des monceaux de feuilles desséchées. Puis, quand son glaive a nettoyé autour de nous une large enceinte, que nul guerrier n'ose plus franchir, il descend, nous relève de son bras invincible, nous arme de sa lance, détache son casque, en couvre notre tête, commande à son coursier de s'agenouiller, nous aide à nous y placer, et soudain, s'élançant sur celui d'un de nos ennemis, il disparaît. — Envoyé du ciel, lui crie alors Akbar, quel est ton nom? — Appelle-moi Fidèle, répondit-il en volant vers notre armée qui s'avançait, ignorant encore notre péril, mais inquiète de notre retard. C'est en vain cependant qu'il aurait voulu se dérober aux regards du roi des rois; un instant nous a suffi pour observer sur une de ses joues la forme

d'un fer de lance, imprimé sans doute par l'ange de la guerre lui-même, qui a voulu le marquer de son signe entre tous les braves.

« Dès le lendemain de ce jour dont la terre se souviendra, tous les émirs ont eu l'ordre de passer leurs troupes en revue pour découvrir le guerrier marqué du fer de lance : hélas ! le guerrier ne s'est pas trouvé !... Il est parmi les morts, a dit le roi des rois, et le roi des rois a versé des larmes : qu'on le cherche parmi les morts, avons-nous repris tristement, et qu'on l'amène devant nous, pour qu'au moins son corps soit arrosé des larmes de son maître. On est revenu dire au roi des rois : — Le guerrier que tu cherches n'a point été trouvé parmi les mort. — Il se peut donc qu'il vive, nous sommes-nous écrié, et le monde a vu un rayon d'espoir luire sur la face du roi des rois. — Rassemblez, avons-nous dit alors, tous les corps de nos ennemis tombés sous nos coups ; joignez-y ceux des braves que nous regrettons ; qu'ils soient tous portés sur la place où le grand émir a sauvé les jours d'Akbar ; qu'ils y soient placés les uns sur les autres, comme les pierres des pyramides de Memphis ; que les visages de nos ennemis soient tournés vers la terre, ceux des nôtres vers le ciel, et que les quatre nobles émirs tombés à nos côtés soient placés au-dessus de tous les autres ; les pierres des montagnes de Platila serviront à revêtir les quatre côtés de la pyramide, et deviendront la demeure des hommes qui étaient hier, et qui, aujourd'hui, ne sont plus ; l'histoire de cette journée sera gravée dans toutes les langues des hommes sur la base du grand tombeau ; et, sur la face exposée à la plus vive lumière du jour, des rubis étincelants incrustés dans une large table d'or pur offriront à tous les yeux cette inscription :

A SON AMI INCONNU
AKBAR RECONNAISSANT.

« Le grand tombeau a été élevé, et le roi des rois a dormi tranquille, persuadé qu'il avait satisfait à la reconnaissance autant qu'à la justice, et quatorze ans se sont écoulés depuis en travaux et en triomphes, sans que le guerrier se soit fait connaître. Mais, ô prodige! aujourd'hui que le monde est soumis, aujourd'hui que la paix règne dans l'Iram et le Touram comme avant qu'il y eût des hommes, aujourd'hui qu'on n'a pas plus besoin d'armes sur la terre que dans le ciel... Akbar ne dort plus tranquille. Toutes les nuits le guerrier nous apparaît en songe, marqué du fer de lance à la joue, et nous dit : — Akbar, tu m'as cherché en vain parmi les morts. Nous avons interrogé nos docteurs sur notre songe ; nous avons consulté les mages, les brames, les pénitents, les senicquis, les faquirs, les prêtres et les devins de toutes les religions des hommes ; tous ont répondu : — Le guerrier vit, car le roi des rois l'a rêvé.

« D'après ces témoignages, nous ordonnons qu'il soit fait les recherches les plus exactes sur toute la surface de la terre pour découvrir le défenseur d'Akbar ; voulons, dès qu'il paraîtra, que tout genou fléchisse devant lui comme devant nous-même ; voulons qu'admis devant notre trône plus près que les autres rois de la terre, il reçoive de notre main la couronne de Platila, et que le reste de ses jours et des nôtres se passe dans les douceurs de la plus tendre fraternité.

« Le roi des rois le veut ainsi. »

Le sage Abukar et son fils, cachés à tous les yeux pendant la proclamation, ne savaient à quoi se résoudre ; et,

dès que le héraut a cessé de parler, Idalmen, troublé, propose à son père de profiter de ce moment de surprise et d'agitation pour s'évader tous deux par des chemins connus de lui seul, et se soustraire à tous les honneurs qui les menacent. — Non, mon fils, non, mon Idalmen, répond l'auguste vieillard, les dieux vengeurs du sastra (du serment) me le défendent et te l'interdisent par la bouche de ton père. Je dois la vérité au roi des rois ; il la saura. Eh quoi! Idalmen, nous n'oserions pas même soustraire un coupable à sa justice, et tu me proposerais de dérober un héros à sa reconnaissance! N'oublie pas ce que je suis pour toi, et, près d'exercer l'autorité royale, reconnais une dernière fois l'autorité paternelle. C'est, ajouta-t-il en l'embrassant, un reste d'expiation de la faute que nous avons tant pleurée. — Mais, mon père, après avoir pris vous-même, ainsi que votre fils, la doucé habitude de l'obscurité, ne sentez-vous pas, comme lui, combien cet éclat subit va nous devenir incommode? et pour avoir des chaînes d'or en est-on moins captif? — Mon fils, répond l'ancien rajah, la vraie sagesse conseille le repos, mais elle prescrit le devoir ; ta gloire n'est plus à toi : elle appartient au monde entier ; tes exploits sont des diamants célestes tombés de la ceinture de la bienfaisante Drougah (la déesse de la vertu) ; les cacher, c'est les dérober ; et, si la joie de ton père est quelque chose pour toi, mon Idalmen, ne te refuse plus à mes prières. Hélas! assez et trop longtemps les hommes ont été les témoins de mon humiliation; qu'ils applaudissent aujourd'hui à mon triomphe, et qu'ils me voient rayonnant de l'éclat de mon fils.

A ces mots, il prend l'émir par la main, l'entraîne avec quelque peine, et, sortant brusquement tous les deux du bocage qui les cachait, ils frappent tous les regards de

leur double changement. Mohély, qu'on n'avait jamais vu sans casque ou sans voile, se montre embelli de sa noble cicatrice; on n'est pas moins étonné de l'air majestueux de l'ancien rajah, qui, appuyé sur l'épaule du héros, se plaît à fixer tous les yeux sur le signe éclatant que désormais la terre doit contempler avec amour et respect. — Oui, nobles émirs, disait-il, le demi-dieu qui a sauvé les jours du roi des rois, vous le voyez devant vous; ce signe que vous n'aviez jamais aperçu, et cette vertu que vous avez tant admirée vous l'attestent; suivez tous l'exemple que son père vous donne, et soyons les premiers à saluer l'invincible Idalmen. A l'instant un cri universel a répété trois fois : Vive à jamais le roi de Platila, l'ami du roi des rois! — Mon père, dit Idalmen en les embrassant tous les larmes aux yeux, vous oubliez mes titres les plus chers, celui de votre fils et de leur compagnon d'armes.

Dès la pointe du jour, Idalmen, à côté de son père, escorté de tous les émirs et des autres guerriers de la caravane, étaient parvenus à la cime des vertes collines qui servent de ceinture à la ville royale. Déjà l'on commençait à découvrir, au-dessus des vapeurs du matin, les sommets resplendissants des dômes, des tours, des obélisques, des minarets; déjà les trophées dorés qui couronnent la toiture du palais du roi des rois, frappés des premiers rayons de l'astre naissant se montraient comme autant d'enfants de la grande lumière, empressés de la saluer avant le reste de la nature, lorsqu'on découvre au loin deux files d'énormes éléphants, semblables à deux longues chaînes de montagnes, qui s'avançaient en pompe au-devant de la caravane. On en compte cent dans chaque file : les harnais sont recouverts de larges plaques d'or et d'argent : ils portent tous un riche pavillon dont les rideaux, relevés avec grâce, laissent voir

les plus admirables beautés de la Géorgie et de la Circassie. Chaque intervalle d'un éléphant à celui qui le précède est rempli par une troupe de cent cavaliers montés sur des chevaux assortis pour la figure et la couleur. En avant de chaque troupe, on voit quatre chameaux richement caparaçonnés, portant chacun deux archers adossés, qui, sur de longs bois de lance, élèvent dans les airs de larges queues de paon, et des croissants de cristal de roche; à la droite et à la gauche du cortége, cent mille captifs suivent du même pas sur deux colonnes ; un anneau de chaîne au pied de chacun atteste leur esclavage ; ils marchent désarmés, et tournant ver la terre les drapeaux que jadis ils ont suivis : leur con tenance, humble et triste, contraste avec la marche fièr des soldats de l'invincible armée qui les entoure comm en les ramenant du champ de bataille; le poli des arm qui couvrent les guerriers d'Akbar inonde l'horizon d ses reflets lumineux, tandis que, de toutes parts, u nombre innombrable de drapeaux, d'enseignes, d'éte dards, de bannières, de banderoles de toutes couleur flotte au gré des vents, et semble de loin un immen jardin de fleurs mouvantes suspendu dans le vide des ai

Parmi les éléphants, les chevaux, les chameaux, l bataillons qui couvrent la plaine, mille et mille bea enfants, sans autre guide, sans autre commandement q la gaieté de leur âge, dansaient, sautaient, couraient et là, s'exerçaient à mille jeux divers, et, tantôt réun tantôt éparpillés suivant leur jeune caprice, ils prése taient naturellement l'image d'un peuple libre et joye sous la protection de ses redoutables défenseurs, tan que des groupes de balladères et de musiciens, com errant au hasard, faisaient entendre alternativem leurs chants et leur symphonie, à tout moment int

rompus par les acclamations d'une multitude innombrable.

Au milieu de ce riant tumulte, les éléphants poursuivent gravement leur marche, conservant entre eux des distances toujours égales, comme les troupes les plus soigneusement exercées ; on distingue entre tous le superbe Orangas (l'éléphant royal), qui les surpasse en beauté, et marche gravement à leur tête, semblable à un père suivi de ses fils ; mille chevaux, plus blancs que la neige du mont Ararat, paraissaient fiers de l'entourer, et l'étendard royal flotte au-dessus de son pavillon de brocart d'or. C'était là que le sultan en personne était assis à côté de sa fille chérie, appelée à juste titre l'aridjata (ou l'Arbre du Paradis), et qui brillait entre les plus rares beautés de l'Iram et du Touram, comme une escarboucle entre des perles... Mais les regards ne faisaient que glisser sur toutes ces merveilles, et s'attachaient de préférence au roi des rois, qui, pour la première fois, daignait se montrer à cette innombrable multitude ; on aimait à se répéter les uns aux autres les exploits d'Akbar, ses bienfaits, ses travaux, ses dangers ; on lui rendait grâce de la paix du monde, et tous contemplaient avec un tendre respect cette contenance majestueuse où l'on voyait plutôt la sagesse que l'orgueil, et jusqu'aux rides prématurées de ce visage imposant, qui semblaient y tracer l'histoire d'une vie consumée en triomphes.

Arrêtons-nous un moment, et cherchons comment le mot de cette énigme, devinée si tard, a été si tôt répété au sultan. On peut se ressouvenir que Mohély, pendant le sommeil du derviche, a replié son voile pour lui en faire un coussin ; que le derviche, en s'éveillant, a reconnu son fils ; que l'émir, embarrassé peut-être de s'an-

noncer pour le fils d'un religieux, s'était pressé ‹
aller chercher des habits plus convenables, et qı
s'est point souvenu sans doute de reprendre son
Koramed, sans être aperçu de son ami, l'a vu passe
sage découvert : la tache couleur de pourpre dont il
été question pendant le dîner a frappé Koramed ; l
voure et la modestie de Mohély lui ont tout expli‹
On n'était plus qu'à un quart de journée de la
royale ; Koramed y a volé en moins d'une heure. A
transporté de joie, a sur-le-champ envoyé le firmaı
caravane ; Koramed y était déjà revenu pour salu
roi de Platila ; et, dès le soir, il était retourné v‹
sultan : rien n'est fatigant ni difficile pour l'an
L'ami de Mohély, à son retour, est nommé grand ‹
le sultan lui a confié son projet, et l'a chargé de ‹
l'ordonnance de la fête ; Koramed y a passé toute la ı
et maintenant on le voit à côté de l'Orangas, mont‹
le plus beau cheval de la Perse, brillant de pourpr‹
parure, et surtout de joie, au triomphe de son ami.

Cependant la caravane étonnée avançait toujours
rencontre du cortége ; Koramed aperçoit de loin son ‹
et le désigne au sultan. A l'instant même, toute l'ar
s'arrête, et le grand Akbar, déposant tout faste, oubl
toute étiquette (la joie n'en connaît point), descen‹
son éléphant, au grand étonnement de tout ce qui l
vironne, et marche au-devant d'Idalmen. L'émir, à c
vue, se précipite de son cheval et se prosterne aux pi
du sultan. Akbar le relève, le serre tendrement dans
bras ; puis, détachant la superbe aigrette qui brillait ‹
dessus de son turban, et que les rois seuls ont droit
porter... — Roi de Platila, lui dit-il, recevez de ma m
cette première marque de la royauté que vous devr
exercer depuis longtemps. Votre royaume n'est pas

don de mon amitié, c'est une conquête que vous tenez de votre vertu, de votre courage et de vos dieux. Faisant ensuite approcher le casque et la lance que l'émir lui avait autrefois prêtés, et que deux grands officiers portaient sur un tapis d'or enrichi d'émeraudes et de diamants : — Voici, dit-il, noble fleur des guerriers, voici qui vous servira partout de couronne et de sceptre. Reprenez-les, ces armes à jamais victorieuses ; elles m'ont donné l'empire du monde, et à vous le cœur d'un ami. Le sultan l'invite après à se montrer avec lui, ainsi que le vieux rajah, sur l'éléphant royal, et, faisant aussitôt imposer silence de toutes parts à la foule immense qui les entourait, cent porte-voix répètent en cent places différentes : — Saluez tous l'invincible roi de Platila, le frère et l'ami du roi des rois!

TAMARA

OU LE

LAC DES PÉNITENTS,

NOUVELLE INDIENNE.

La fille de Therma Rajah (le bon roi) était en méditation sur le sommet de Richi-Sombo, le mont des Contemplateurs. Indra, qui regarde à la fois toutes les choses et chaque chose, observait la pieuse Monghir au pied de l'arbre saint planté par Ardjown sur le sommet du mont pour servir d'appui aux saints personnages exténués par le jeûne, et pour ombrager le lac de Tamara, qui n'est formé que des pleurs des pénitents. Ses eaux, bien que plus transparentes que l'air serein, ne représentent point les traits de ceux qui viennent s'y regarder ; mais, par un prodige de celui qui peut tout, ce sont les âmes qui s'y peignent elles-mêmes sous des formes expressives et avec les symboles de leurs vertus ou de leurs vices. Honneur et gloire à Brahma, le père et l'ami des âmes !

Monghir était depuis trois jours assise au bord du lac, le dos appuyé contre l'arbre, jeûnant, priant, grossissant le lac de ses larmes ; elle tenait ses mains pures élevées vers le ciel, qui voit tout ; et tous les yeux du ciel qui s'arrêtaient sur Monghir paraissaient briller d'une douce compassion.

Monghir était belle aux regards qui lisent dans les âmes ; le grand Indra lui-même la distinguait entre les créatures humaines, et Chacta, la déesse de la vertu, habitait l'âme de la pénitente; la noble Sarisotani, la conservatrice de toutes les belles pensées, lui avait infusé la science; Satya, la vénérable déesse de la vérité, avait fait luire en elle cette lumière ineffable dont les moindres reflets conservent encore trop d'éclat pour des yeux mortels ;et l'esprit de Monghir, porté sur les ailes des bons génies, entre la région des nuages et celle des astres, pouvait tour à tour admirer la sagesse du Créatéur et les merveilles de la création. Les habitants des plaines de la lumière, les Peris, les Nevis, les Vritraspati, conversaient avec la sage Monghir, et lui révélaient des choses que les mortels ignorent Les hommes, les femmes, les sages mêmes, et jusqu'aux prêtres et aux prêtresses de Brahma, auraient pu envier les dons célestes de Monghir, et cependant Monghir n'était pas heureuse.

Monghir méprisait les richesses et les grandeurs qui plaisent aux âmes ordinaires ; deux filles dignes d'elle, Pravir et Méva, étaient les seuls biens terrestres qu'elle daignât priser : elle les aimait également ; mais elle n'était pas sûre d'être également aimée, et son âme, sainte comme les eaux du Gange, était en proie à une douleur qu'elle ne pouvait déposer que dans le sein de ses amis invisibles. Brahma, touché de sa peine, a inspiré à la belle Pravir, la fille trop froide d'une mère trop tendre,

cela, ton esprit s'est ouvert aux Thias, aux Azours, aux ennemis de nos bons génies, aux maîtres de l'orgueil. Ils t'ont fait rougir de ta bonne Monghir; ils t'ont persuadé que sa tendresse n'était qu'un artifice pour te subjuguer, pour faire de toi mon esclave. Mon esclave ! hélas! c'est moi qui suis la tienne, et je n'en rougis pas; mais tu me repousses. — Moi, repousser ma mère ! — Tu lui caches ton secret. — Mon secret, c'est que je n'en ai point. — Et pourquoi donc ce mystère qui, dans ce moment même, veille comme un espion invisible sur tes paroles, sur tes gestes, jusque sur les moindres mouvements de ton beau visage, et qui cherche à me fermer l'accès de ton âme? — Tu vois ce que tu veux voir, ma mère. — Ah! s'il était vrai, ma fille, que je serais heureuse ! Mais comment pourrais-je me dissimuler ce soin trop visible d'échapper à mes regards ; ce voile ténébreux dont l'esprit de ma fille s'enveloppe devant le mien ; ce besoin de te dérober aux caresses, aux empressements de celle qui t'a donné la vie et qui te donnerait encore la sienne? Crois-tu que j'aie été la seule à remarquer ton indifférence, ton éloignement pour ceux dont la bienfaisante Shiva t'avait environnée dans les projets de son amour pour les rendre heureux par toi, pour te rendre heureuse par eux? Tu ferais notre gloire et nos délices, et tu fixerais tous nos regards comme ce diamant doué de pensée qui ferme la ceinture de la reine des Péris et qui entretient un commerce éternel de lumière avec toutes les étoiles du ciel. Mais non ! tu te refuses à notre amour; le bocage, que tu embellis de tes charmes, est devenu comme une île où nous n'abordons qu'avec peine: tous ceux que tu aimes à rassembler autour de toi nous deviennent étrangers, et pour te plaire il faut nous fuir... Descends en toi, ma fille, et juge-toi. Que dirais-tu de la

fleur qui essayerait de se séparer de la tige qui la porte et des feuilles qui l'accompagnent? et, séparée une fois, que deviendrait-elle? — Ma mère, je ne te comprends pas. — Essaye de te comprendre toi-même. — Mais, ma mère, cette fleur, à qui tu daignes comparer ta fille, doit perdre sa beauté en s'éloignant de sa tige, et, si j'en crois tes louanges, je conserve la mienne : une mère doit-elle se contredire ainsi dans ses discours? — Ma fille, il existe d'autres yeux que ceux des mortels : ceux-là voient la vérité, tandis que les autres s'en tiennent à l'apparence. Ces traits ravissants, cette grâce, cette lumière de beauté qui te distingue entre toutes tes compagnes, tout cela n'était que des symboles. Tes beaux traits étaient destinés à représenter, et bien imparfaitement encore, ta belle âme dans sa paix, dans sa douceur, dans sa bienveillance native, et telle qu'elle est sortie du souffle de Brahma. Tant que ton âme a été tranquille et tendre, elle s'est montrée, elle s'est mirée dans ta beauté; mais, lorsque cette paix a été troublée, le trouble a paru, malgré toi, jusque sur ton visage, comme on voit la rose des bosquets resserrer ses feuilles délicates au souffle du Dewatas. — Tu me vois donc bien affreuse, ma mère? — Ma fille, ta mère ne te perd jamais de vue; tantôt ses regards s'arrêtent au dehors, et je me réjouis; tantôt je regarde au dedans, et je pleure; toi-même tu crains, quand je te regarde, que je ne voie au delà de l'apparence; tu ne veux pas que mon œil pénètre jusqu'à ta pensée; et, pendant que je te parle, tu commandes à toute ta personne de me dissimuler ce qui se passe dans ton âme. — Et qu'aurais-je à te dissimuler, ma mère? — Ton ennui, ton dépit, ton projet de ne plus t'exposer à de pareils entretiens, ton espoir d'inventer tous les jours des prétextes plausibles pour excuser tes négligences et tes

froideurs. — Et quand cela serait, ma mère, que t'importe? Tu crois lire dans mon âme; crois-tu que je ne lise pas dans la tienne? Non, non, je sais trop bien qu'au moment de ma naissance une main invisible, celle de Brahma lui-même, a écrit sur mon front que je ne serais point aimée de celle qui me donnait le jour; que toutes ses préférences attendaient cette Méva, cette sœur qui m'était destinée; que celle là réunirait tous les dons, toutes les faveurs que le ciel peut prodiguer à une fille de la terre; qu'elle serait élevée à tous les honneurs des Péris et des Néris; tandis que moi, toujours désagréable aux yeux maternels, je vivrais humiliée, méconnue, accusée de l'indifférence, de la jalousie, de l'aversion qu'on sentirait pour moi. Tu voulais de la sincérité, ma mère, en voilà... Mais que vois-je? ma mère! ma mère! éveille-toi!

En effet, en écoutant le discours de Pravir, le sang de la triste Monghir s'était arrêté soudain comme le torrent de la montagne au souffle du démon des frimas. — Ma mère, éveille-toi! répétait à grands cris Pravir effrayée, et Monghir ne s'éveillait point. Idma, le dieu du sommeil consolateur, avait étendu sur tous les sens de Monghir ses ailes protectrices; et, pendant que son corps pâle et froid paraissait privé de vie, le secourable Arjown avait porté l'âme de cette mère infortunée au pied de l'escarboucle flamboyante qui sert de trône au dispensateur de la lumière. Le dieu qui éclaire les choses hors de nous, et les images des choses au dedans de nous, le clairvoyant Indra, jette un regard propice sur Monghir : — Qui t'amène ici? dit une voix (c'était celle d'Indra). Qui t'amène ici, âme pieuse et triste? — Le chagrin, répond Monghir. — Et que viens-tu chercher? — La consolation — Je ne la refuse point aux âmes pieuses, dit encore la

voix ; ainsi, parle avec confiance. — Seigneur, ta bonté encourage ton esclave tremblante ; accorde-lui son humble prière, répands sur Pravir ce jour qui n'est pas fait pour des yeux mortels, et dont les rayons dardent jusqu'au fond de la pensée ; fais en sorte que les couleurs pures dont ta lumière se compose tracent pour elle un tableau qui lui montre ce qui se passe dans son âme, qui lui dévoile ses funestes illusions, qui démasque à sa vue les Daytas et les Azours, qui la séduisent comme les feux trompeurs qui entraînent les voyageurs égarés vers les marais, où ils s'enfoncent pour ne plus reparaître. Tu en as le pouvoir, flambeau vivant ; tu en sais les moyens : ton esclave soumise attend de toi son retour à la vie et à la félicité. Elle dit, et déjà son âme, ramenée par Arjown lui-même au corps demeuré sans chaleur et sans mouvement, commence à lui rendre le sentiment de l'air et la clarté des cieux. Son œil et son oreille ont retrouvé les objets et les sons : elle voit, elle entend sa chère Pravir ; *Manasidja*, l'invisible vainqueur des volontés, était auprès d'elle.

— Ma mère, ma mère, disait la tremblante Pravir d'un accent qui aurait attendri le diamant, ma mère, sauve ta fille du noir fantôme qui la poursuit et qui l'effraye ! — Je ne vois rien, dit la tendre Monghir. — Et toi, qui es-tu? disait Pravir en s'adressant au fantôme qu'elle voyait toujours dans le lac Tamara.

— Je suis toi, répond le fantôme. — Non, tu n'es pas moi, car si ma mère, si ma sœur, si les miroirs des eaux ne m'ont point trompée, je suis belle, et l'amour est toujours entre moi et l'œil qui me fixe ; au lieu que ton air farouche appelle la haine. — C'est toi-même, imprudente, répond le fantôme, c'est toi qui m'as défiguré ; vois-tu ces Azours, ces Daytas qui se sont emparés de ma

première beauté pour la dérober aux regards de Wishnou, qui s'y complaisait, pour l'éloigner de tous ceux que Wishnou t'avait donnés pour faire avec toi le trajet de la mer du temps?

— Vois-tu la fourberie à l'œil couvert, au regard louche, qui, sous un feint amour pour Wishnou, t'entraîne loin de lui et de ses voies? Le vois-tu, ce serpent caché sous les fleurs du jardin des Félicités, qui les a toutes flétries pour toi en les infectant du poison de la jalousie? Vois-tu les alarmes, les combats des bons génies qui te défendent malgré toi, et qui essayent encore de te disputer aux mauvais esprits à qui toi-même tu te livres? — Ah! je ne le vois que trop, dit Pravir en frissonnant; et toi, ma mère, les vois-tu? les entends-tu? — Hélas! oui, je les vois, je les entends, ma fille. — O ma mère! délivre ta Pravir! — Je ne puis rien sans toi. — Ma mère, suis-je donc condamnée à montrer aux yeux de mes compagnes cette figure si différente de la mienne et dont l'image m'obsède? — Ma fille, il ne tiendra qu'à toi de revenir à ta première forme en revenant à ton vrai caractère; ce qui t'arrive est une punition ou un bienfait de celui qui voit et qui fait voir : il a dit que tes traits représenteraient tes affections, et que tu paraîtrais toujours ce que tu serais. Le voile est enlevé, ma fille; ton visage, si cher à tous les yeux, a disparu; on ne voit plus que ton âme. — Malheureuse que je suis! et tu ne me plains pas, mère cruelle! — Non, ma fille; cette âme visible est livrée à son propre pouvoir. Que pouvait-elle désirer de mieux? Indra lui permet de se rendre aussi belle qu'elle voudra; il ne tient qu'à elle de se former et de se changer comme l'argile que l'ouvrier pétrit, et dont il fait à son gré un démon ou un dieu. — Ma mère, le nouveau décret du puissant Indra s'étend-il sur d'autres

mortels que sur Pravir? — Oui, chère enfant, détourne les yeux de ton âme pour lire dans la mienne; tu y verras l'amour d'une mère qui adore sa fille, la douleur d'une mère que sa fille n'aime point. — Non, ma bonne mère, dit Pravir en s'élançant dans les bras que sa mère lui tendait, je ne verrai plus que ton amour, tu ne verras plus que le mien.

Puis, en se retirant pleine de tendresse et de repentir, ses regards ont rencontré par hasard cette même image qu'elle craignait de revoir; elle la trouve comme un tableau dont tous les traits, auparavant difformes, auraient ensuite été corrigés par un habile maître. — O prodige! s'écria-t-elle, je me retrouve, ma mère; je me dois encore une fois à ton amour. — Non, ma fille, c'est au miracle qui atteste le pouvoir d'un dieu; rends grâce à Indra, qui a voulu te montrer presque ce que tu peux sur toi. Te voilà donc revenue presque entièrement à cette beauté qu'il t'avait donnée d'abord comme un modèle à imiter. Il s'en applaudissait, et t'invitait à rassembler en toi toutes les perfections dont elle offre l'image. Mais es-tu contente, ma fille? et ne vois-tu pas sur ce front une ombre qui n'est pas encore éclaircie? — Hélas! ma mère, c'est peut-être un reste de punition. — Non, ta beauté dépend de toi; mais cette ombre annonce qu'il reste encore quelque ennemi que tu ne connais pas, et qui plane au-dessus de toi. — Ma mère, défends-moi de notre ennemi, car c'est aussi le tien; dis-moi comment je puis le conjurer. — En aimant. Vois à côté de toi cette image que rien n'obscurcit, où Kama, l'ami des cœurs, se peint en traits de lumière; tu es plus belle peut-être à des yeux mortels, mais veux-tu l'être moins à des yeux qui voient tout? — O ma mère! c'est ma sœur; aidé-moi à l'aimer. — Eh! comment? — En me disant que

tu ne l'aimes pas mieux, toute pure qu'elle est, que la triste Pravir. — Ma fille, tu te reproduiras peut-être un jour dans des images vivantes de ta beauté, et tu sauras alors que l'amour d'une mère, semblable à celui des dieux mêmes, ne s'affaiblit point en se partageant... Mais lis ce que tu vois écrit sur cette feuille de lotos que la figure porte à sa main : *Ma mère, ma mère, rends-moi l'amour de Pravir, quand tu devrais la préférer à la tendre Méva.*

Pravir, à cette vue, saisie d'une tendre émotion, tourne ses yeux humides vers le lac, et voit une seconde fois son image, qui brille enfin de tout son éclat. De douces larmes avaient expié un long endurcissement, comme une pluie bienfaisante reverdit des plantes desséchées. Les âmes des deux sœurs, rendues à la vie de l'amour, ressemblent à des branches de lierre qui s'enlacent pour ne plus se séparer. Le puissant Indra laisse tomber sur elles deux un rayon brûlant qui les fond l'une et l'autre en une seule et même âme. — O bonté! ô félicité! s'écrie la plus tendre des mères ; ô mes enfants! mes enfants! vous faites plus pour moi que je n'ai fait pour vous! O mes enfants! combien je vous dois! — Eh! ma mère, disent-elles ensemble, qu'est-ce que tu nous dois? — Votre bonheur!

AH! SI...

NOUVELLE ALLEMANDE.

— Halte, halte, morbleu! halte, halte donc, misérable! ou je te brûle la cervelle! Telles étaient les paroles qu'un jeune voyageur prononçait d'un côté avec une voix de tonnerre en les accompagnant de tout ce que la langue allemande fournit de plus énergique. Du côté opposé, c'étaient deux petites voix de femmes criant autant qu'elles le pouvaient : — Arrêtez! arrêtez! Eh! mon Dieu! arrêtez donc, postillon! vous allez tout briser! On aurait facilement distingué l'accent de la colère d'un côté, et celui de la peur de l'autre. Cependant les voix s'approchent; les *halte! halte!* redoublent de force; les *arrêtez! arrêtez donc!* continuent sur un ton aussi clair, tout cela partait de deux voitures courant la nuit à toutes jambes à la rencontre l'une de l'autre sur le mauvais pavé de Flusseustat. La nuit était noire, la ville sans lanternes, la rue étroite, les postillons ivres... et voilà tout à coup qu'au plus fort de la course tout s'arrête avec un fracas épouvantable : les voitures se joignent, les roues s'engagent, les trains se brisent, les essieux cassent, les

ressorts volent en pièces, et les caisses, prêtes à tomber, n'ont plus de soutien que l'une sur l'autre. Dans cet état de choses, une tête d'homme et une tête de femme, sorties à la fois par l'ouverture des deux glaces voisines, se sont rencontrées, mais, par bonheur, un peu moins rudement que les voitures; et, de part et d'autre, on fut à peu près quitte pour un baiser auquel on ne s'attendait pas. — Ah! grand Dieu! madame, ne vous aurais-je pas fait de mal? dit le cavalier. — Non, monsieur; mais vous-même? — Ah! madame, bien au contraire; le hasard ne pouvait pas m'offrir une manière plus agréable de vous être présenté!

Au bruit du choc, aux cris des voyageurs, au piétinement des chevaux, aux jurements des postillons, la bourgeoisie de Flussenstat, étonnée d'entendre autre chose dans la nuit que des ronflements, se réveille avec une idée confuse que la fin du monde pourrait bien être arrivée. De tous côtés on bat le briquet, on allume lampes, chandelles, mèches, pipes, etc.; et voilà une troupe de messieurs en casaquins, en chemises, en vitchouras, en robes de chambre, qui s'assemblent officieusement autour des deux voitures, montant sur les siéges, sur les brancards, sur les marchepieds, au risque de faire tout effondrer, raisonnant entre eux de l'accident, plaignant les pauvres voyageurs, accusant les postillons, les chevaux, le chemin, l'obscurité, mais surtout ne concevant pas qu'à pareille heure on puisse être ailleurs qu'entre deux gros lits de plume, suivant l'antique usage de la bonne et flegmatique nation. Cependant M. de Gluksleben, qui a trouvé moyen de s'élancer par l'ouverture de la glace de devant, écarte poliment la foule des curieux, en leur montrant qu'il y va de leur sûreté, et qu'ils risquent eux-mêmes, tout légers qu'ils sont, de tomber avec les

voitures, que la moindre charge peut entraîner; puis il essaye, en montant comme il peut par-dessus une pile de chevaux culbutés les uns sur les autres, d'arriver jusqu'à la dame inconnue qu'il vient d'embrasser: mais ne voilà-t-il pas qu'une odeur de brûlé, bientôt suivie d'une assez grande flamme, le détourne de son projet! c'était la vieille robe de chambre de damas deM. le bourgmestre qui avait pris feu dans la bagarre à la lampe d'un jeune enfant. Quelque empressé que fût M. de Glucksleben d'offrir ses services à la dame, il pensa qu'il était encore plus urgent d'éteindre M. le bourgmestre; et, pendant que les bons compatriotes de cet honnête homme s'y disposaient avec réflexion, et que déjà même quelques-uns commençaient à se mettre en mouvement pour aller à une centaine de pas tirer quelques seaux d'eau au puits de la ville, la flamme montait toujours et gagnait la chemise. M. de Glucksleben, moins compassé dans ses mouvements que tous ces braves gens-là, saisit à tout hasard robe de chambre et chemise, et, aux dépens de ses mains, il étouffe le feu. Le bon gros bourgmestre, absorbé dans la contemplation de madame de Blumm, ne s'était d'abord aperçu de rien, et sa modestie s'étonnait que les empressements de M. le comte s'adressassent à lui de préférence à une aussi belle personne; mais une bouffée inattendue de chaleur plus qu'animale ne tarda pas à l'avertir qu'il se passait dans ses environs quelque chose de très-extraordinaire et qui méritait toute son attention. Aussitôt, sans perdre son temps en observations qu'il ne pouvait continuer sans danger, ni en remercîments qu'il ne pouvait faire avec décence, il se sauve, court vêtu, dans sa maison, pour en revenir peu après dans un costume un peu plus présentable.

Les feux du bourgmestre une fois apaisés, le comte,

qui avait déjà si heureusement rencontré le visage de madame de Blumm à une des glaces de la voiture, se présente inopinément à l'autre; et, ce que personne peut-être ne croira, c'est que ce fut avec le même bonheur; mais la destinée le voulait ainsi. — Mille pardons, monsieur! dit la dame. — C'est à moi, madame, à vous les demander, et surtout à rendre grâce à ce hasard si aimable qui redouble ses faveurs. Mais, avant tout, madame, je viens prendre vos ordres; mon valet de chambre a malheureusement pris le devant, et doit m'attendre à quelques postes plus loin; en sorte que vous n'avez ici d'autre serviteur que moi. — Et moi donc! monsieur, dit la petite Martine, croyez-vous que je n'aiderai pas ma marraine dès que je le pourrai, et avec plus d'amitié encore, puisque je la connais? — Je vous demande pardon pour elle, monsieur, dit la dame, vous voyez son âge. Mais, à propos, ne vous êtes-vous pas fait mal, avec cette ridicule robe de chambre? J'en riais d'abord, mais j'ai été ensuite bien effrayée; et, quoique j'eusse grand besoin de secours, quoique vous m'ayez laissée là pour ce pauvre homme, je n'ai pas pu m'empêcher d'applaudir à un si bon mouvement. — Moi de même, dit Martine, car c'est joli quand on voit un beau monsieur qui vous est encore bon par là-dessus. — Et, tout en vous admirant, continue la comtesse, je tremblais que vous n'en portassiez des marques. — Vous étiez et vous êtes trop bonne, madame; j'en suis quitte pour une légère brûlure. — Je vous plains. — Eh! quand il en coûterait un doigt pour sauver un homme! — C'est mettre un beau prix à un inconnu; que feriez-vous donc pour une personne qui vous serait chère? — C'est selon, madame; alors, je dirais peut-être : Quand il m'en coûterait ma personne pour lui sauver un doigt! — En vérité, je m'admire; il

faut que vous m'ayez fait passer votre courage, car nous faisons ici la belle conversation comme dans un salon de Paris. Cependant, il n'est que trop aisé de juger à notre position que la place n'est pas tenable; mais croyez-vous au moins que nous finissions par nous en tirer? — Oui, madame, à votre honneur, à ce que j'espère, et au mien. — Ah! monsieur, il ne me fallait pas moins que votre sécurité pour me rassurer. Mais, ajouta-t-elle en parlant français, de peur d'être entendue de l'assistance, nos voitures seront-elles en sûreté si je parviens à sortir de la mienne, car nous n'avons ici personne pour y veiller? — Au contraire, dit le comte, vous avez tout le monde; vous ne savez donc pas que vous êtes entourée de bons Souabes, qui sont la loyauté même, et qu'aucun peuple du monde ne surpasse en probité, s'il y en a qui les égalent.

Cette réponse ne fut pas sans effet; quelqu'un de l'assemblée, qui entendait le français, traduisit à un autre les paroles dernières de la dame et du cavalier; elles sont répétées de proche en proche, et voilà aussitôt tous ces bonnes gens qui entourent affectueusement le comte, flattés de son estime, et qui lui font mille offres de service. Déjà l'on avait apporté des cordes, des marteaux, des leviers, des tenailles, pour entreprendre de travailler aux deux voitures, lorsqu'on voit une grande porte s'ouvrir comme celles du palais du soleil, et donner soudain passage à des flots de lumière, au milieu desquels on reconnaît M. le bourgmestre, habillé pour cette fois de pied en cap, revêtu de tous les ornements de sa charge, et marchant comme un recteur suivi des quatre facultés, entre quatre valets de ville armés chacun d'un énorme flambeau qui paraissait destiné à éblouir autant qu'à éclairer. Au reste, à cette petite vanité près, qu'on peut

disait excellent, qui avait appris son métier à Bruxelles et à Paris... — Allons, ne perdons pas un moment à le faire éveiller, dit la comtesse: nous en serons quittes pour un écu de plus. Il n'y avait qu'un petit embarras : c'est que notre homme avait quatre-vingts ans, qu'il était paralytique, et qu'il gardait son lit depuis dix-huit mois. — Y a-t-il au moins un maréchal? dit le comte. — Oh! parfait, dit le bourgmestre. — Et point paralytique? dit la comtesse. — Non, madame, car il a été ce matin à cinq lieues d'ici pour la noce de sa sœur, qui se marie dans quatre jours à un maître serrurier. — Allons, prenons notre parti sur le maréchal, dit le comte; mais aurons-nous du moins un sellier? — Oh! un sellier très-habile; on est véritablement heureux d'avoir un ouvrier comme celui-là dans un endroit comme celui-ci; aussi est-il fameux dans tout le canton, et si fameux, que madame la baronne de Kalb, qui a ses terres à sept grandes lieues d'ici, l'a envoyé chercher hier, et dans son équipage encore, pour lui arranger une calèche. — Mais comment ferons-nous, monsieur le bourgmestre? dit la comtesse, car je perds courage. — En ce cas-là, madame, il faut prendre patience. — O Dieu! patience! — Eh! madame, sans cela, on n'irait jamais au bout de la vie; mais ne vous affligez pas; je vais écrire aux deux endroits où sont les ouvriers que je vous ai dits, et à un autre où il y a un charron, et tout viendra avec le temps. — Et la lettre, au moins, ira-t-elle un peu vite? — Oui, madame, par l'extra-poste. — Et quand part-elle d'ici, votre extra-poste? — Toutes les semaines. — Et quand est-elle partie? — Avant-hier. — Et marche-t-elle au moins un peu légèrement? — Comme toutes les estafettes à pied. — Grand Dieu! à pied! — La nôtre était un bon marcheur avant son entorse; mais cela n'empêche pas; il a bon

courage; il va toujours boitant, et ne veut pas qu'un autre marche à sa place. Qu'importe à nos bourgeois d'avoir des nouvelles vingt-quatre heures plus tôt ou plus tard? Il y en a plus de mauvaises que de bonnes, et celles-là, on les reçoit toujours trop tôt.

Les voyageurs consternés se regardaient sans oser proférer une parole. — Allons, monsieur et madame, dit le bourgmestre, je vais parler ici comme à un mari et une femme... Le comte sourit, la comtesse hausse les épaules... — Est-ce que monsieur et madame ne seraient pas mariés? dit le bourgmestre. — Eh! ne voyez-vous pas, monsieur, dit la comtesse, que nous allions à l'opposé l'un de l'autre? — Ce n'est pas une preuve, répond le bourgmestre avec un gros rire; voilà comme vont, à ce qu'on dit, les ménages de Paris : n'importe; allons, allons, monsieur et madame, encore un petit verre de ce bon *steivein*, et permettez-moi de vous saluer tous les deux. — De bon cœur, monsieur le bourgmestre. — Hélas ! ce sera pour moi le vin de l'étrier, dit l'excellent homme; car il faut que je parte tout à l'heure pour une maison de campagne à trois lieues d'ici, où l'on a besoin de mon ministère, et c'est avec bien du regret que je quitte ma maison quand elle est si bien habitée. — Quoi! vous partez, mon cher monsieur? disent à la fois le voyageur et la voyageuse; et qu'allons-nous devenir? — Je souhaite, dit-il, que cette maison-ci, toute bourgeoise qu'elle est, puisse convenir à vos seigneuries; elles n'y resteront jamais assez longtemps, et si je pouvais les y retrouver... — Nous y retrouver, bon Dieu ! s'écrie la comtesse; mais, monsieur, dit-elle en se reprenant, vous savez sûrement qu'il n'y a rien de malheureux sur la terre comme une femme arrêtée dans le cours d'un grand voyage : mes gens sont en avant avec ma berline et mes

chevaux, et celui qui m'accompagnait est resté en arrière, en sorte que me voilà seule, réduite à cette enfant que vous voyez pour toute ressource : c'est bien la meilleure enfant du monde; mais cela n'a que quatorze ans; cela sort de son village; cela n'a l'idée de rien.—Merci, marraine, dit Martine. — Cela ne sait pas plus ce que ça fait que ce que ça dit. — Merci, marraine... — Et je l'ai prise beaucoup plus pour me divertir que pour me servir. — Merci, marraine; c'est toujours quelque chose... — Ah! madame, dit le comte, qui est-ce qui ne briguerait pas l'emploi de tous les serviteurs qui vous manquent? Je vais, si vous le permettez, avoir un petit travail avec M. le bourgmestre; j'espère en tirer des lumières un peu plus satisfaisantes que celles qu'il nous a données jusqu'ici, et il ne tiendra pas à moi que vous ne soyez bientôt hors de toute inquiétude. — Enfin, monsieur, ce qui me rassure, dans l'embarras que je vous cause, c'est qu'en travaillant pour moi vous travaillez pour vous. —Madame, je l'oubliais. Le comte passe, avec le bourgmestre, dans son cabinet; il y reste environ une heure (que la comtesse trouve bien longue) à prendre des arrangements pour les ouvriers, pour le logement, pour la dépense; après quoi il revient auprès de la comtesse, qu'il trouve dans la désolation; elle ne s'en cachait pas, la pauvre dame. — Eh! bon Dieu, madame, dit le comte, qu'est devenu ce courage que j'étais si fier de vous avoir inspiré? — Ah! monsieur, ce bourgmestre qui s'en va! —Quoi! madame, vous l'aimez donc beaucoup, ce bourgmestre? — En vérité, dit-elle en commençant à rire et en continuant toujours à soupirer, je ne sais comment je me passerai de lui. — Oh! l'heureux bourgmestre! dit le comte, j'ai envie de lui acheter sa charge. — Vous badinez; mais, dans ce moment-

ci, le plus aimable homme du monde ne vaudrait pas pour moi un bourgmestre. — Eh bien! remettez-vous, madame; je le quitte, il m'a laissé ses pouvoirs, et c'est comme si vous le voyiez. — Non, parlons sérieusement; il n'y a rien qui contrarie autant que la plaisanterie quand on a du chagrin; dites-moi donc s'il y a quelque espérance. — Oui, madame, à moins que vous ne vouliez absolument la perdre. — Ah! je la perdrais bien sans vous; mais vous avez sûrement un cœur compatissant; je l'ai vu : vous ne m'abandonnerez point, n'est-ce pas? vous ne partirez point avant moi, n'est-ce pas? vous ne me laisserez pas à la discrétion de ces gens-ci, n'est-ce pas? — Non, madame, non, madame, encore une fois, non, madame. — Que d'ennuis, que de peines je vous donne, reprend-elle, et quelle triste rencontre vous avez faite ici! — Attendez au moins que je m'en plaigne. — Elle a été plus heureuse pour moi; car sans vous... — Madame, vous êtes fatiguée, vous êtes agitée, vous toussez, vous souffrez; permettez que je vous conduise dans votre appartement, pour qu'au moins vous puissiez prendre un peu de repos pendant que j'aurai le plaisir de veiller pour vous.

— Ah! l'aimable homme! dit Martine en déshabillant sa maîtresse; comme il est poli! comme il est obligeant! — Cela est vrai, dit la dame; mais les hommes de bonne compagnie ont tous à peu près le même ton et les mêmes manières. — Oh bien! tenez, marraine, je ne m'étais jamais avisée d'envier la bonne compagnie, j'aime trop mes pareilles pour cela; mais, ma foi, si l'on y trouve beaucoup de messieurs comme le vôtre... — Comme le mien! comme ça parle! allons donc, vous êtes folle! — Mais c'est que ce n'est pas seulement pour vous qu'il est honnête comme cela. — Comment donc!

on dirait que vous avez déjà fait grande connaissance avec lui. — Imaginez que M. le bourgmestre... eh bien! tenez, c'est un brave homme aussi. — La tournure est un peu différente. — Oui, je dis bien; M. le bourgmestre lui avait fait préparer cette belle chambre qui est ici à côté; voilà la porte. Ah! dame, il faut voir comme ça vous est joli : des tasses, des portraits, des images, des cristaux, des bijoux de buis, d'ivoire, enfin toutes sortes de belles choses comme ici. — Mais voyez quelle bavarde! eh bien! cette chambre, ce bourgmestre, quoi encore? finirez-vous? - Oui, madame; je dis vrai, c'te belle chambre, comme ça, était arrangée pour lui, et moi, pauvre fille, on m'avait donné un pauvre petit endroit, comme il convient; ce n'est pas que je m'en plaigne, da, mais il n'a pas eu de cesse que la grande pièce ne soit pour moi, et le petit endroit pour lui. — Petite imbécile, on voit bien qu'il n'y a qu'un mois que je vous ai fait sortir de votre village; en bonne foi, vous prenez cela pour vous? — Eh! pour qui donc? — Pour qui? pour qui? pour moi, petite niaise! — Pardi, en voilà bien d'une autre! c'est pour vous qu'il ne veut pas être la nuit auprès de vous! Ma fine, voilà une belle galanterie! — Et si je vous disais que c'est une délicatesse dont je lui sais très-bon gré, vous m'entendriez encore moins. — Une délicatesse? — Oui, une délicatesse; savez-vous seulement ce que c'est? — Mais, dame, c'est, t'nez, c'est comme...—Eh bien! comme quoi? – Comme queuque chose qui serait... là, bien délicat.— O l'imbécile! je vois que nous ne parlons pas la même langue; ainsi, bonsoir.

Madame a mal dormi; elle a beaucoup toussé; elle n'a cessé de se plaindre, et ce n'est que vers le point du jour qu'elle a pu s'assoupir, encore d'un sommeil de

fièvre, plus fait pour l'accabler que pour la reposer. N'importe, elle est courageuse, elle est pressée, rien ne peut la retenir; il faut qu'elle parte : elle partira. On appelle Martine, on se lève, on envoie savoir si ce monsieur (car on ne sait pas son nom) est éveillé, et s'il veut venir déjeuner avec madame avant que de se remettre tous les deux en route. — En route? dit Martine; ah pardine! marraine, il y a bien encore du chemin d'ici à la route; vous avez bien entendu ce que le bourgmestre vous a dit hier, ainsi. — Ce sont de ces lourdes plaisanteries de ces gens-là. — Oh! marraine, c'était bien vrai, si vrai que ce monsieur, qui ne dort pas plus la nuit qu'un rossignol, s'est informé des ouvriers qu'il pouvait y avoir comme ça dans le voisinage, et qu'il leux y a envoyé à chacun un chariot dans leur endroit, avec un ordre pour venir ni plus ni moins que si c'était lui le bourgmestre, da. — Quel orgueil! dit la comtesse. — Ah dame! il sait se faire servir, celui-là; demandez plutôt à ce valet de ville qui li sert comme de laquais. — Oh! je le crois comme si je l'entendais. — Mais c'est qu'il vous dira que ce monsieur-là vous a des façons, il faut voir : toujours alerte : j'aime ça; toujours l'argent à la main : j'aime ça; jamais embarrassé : j'aime ça; il vous parle à chacun autour de ce carrosse, comme si c'était un maître dans la profession : j'aime ça; et, avec cette figure de seigneur, c'est qu'il ne vous en est pas moins homme, dà : j'aime ça. — En vérité, dit la dame, que ces éloges-là n'ennuyaient point du tout, il me semble que vous avez toutes les amitiés du monde pour lui... — Dame, c'est que c'est comme ça, marraine. La petite Katel est comme moi; nous avons entendu tout ça en allant et venant dans la maison; et pis, est-ce que je l'ai pas vu lui-même de c'te fenêtre qui donne sur la cour? et t'nez, je parie aussi

que vous y avez un peu regardé. — Moi? — Eh pardi! marraine, c'est bien naturel; est-ce que vous n'avez pas vu cet homme qui travaillait avec les autres, et qui leux y montrait leur travail? — C'est vrai. — Et, quand vous lui avez crié, de votre petite voix toute douce : Oh! monsieur le maître, faites-les bien travailler, et vous serez tous contents, vous ne saviez pas à qui c'était que vous parliez? — Eh! comment veux-tu que je le sache? — Je le savais bien, moi, car je le voyais de côté; eh bien! t'nez, c'était lui. — Bon! — Oh! ni pus ni moins que lui, car il nous a regardées en riant, la demoiselle et moi, et puis il a mis son doigt sur la bouche pour nous faire signe. — C'est réellement un bien galant homme. — Mais c'est que, sans lui, les deux voitures seraient tout de leur long par terre; il fallait plutôt les porter que les tirer, da; et puis il y a une roue cassée à la nôtre aussi bien qu'à la sienne. Qu'est-ce qu'il a fait? il vous a pris mesure d'un côté, mesure de l'autre, c'est tout de même, quoi! et, quand il a vu ça, il vous a fait prendre sa bonne roue, et il l'a fait mettre à la place de notre mauvaise, quoi! aussi j'entendais les ouvriers qui riaient et qui disaient en arrière de lui : Si ce seigneur-là fait toujours des trocs comme ça, il ne sera pas longtemps riche. — En vérité, cela me touche, dit la dame; ce ne sont pas là les manières de tout le monde. — C'est un homme comme ça qui vous faudrait, ma marraine : oh! que j'aurais de plaisir à l'appeler mon parrain! — Dépêchez-vous, allons, point de folie, et dépêchez-vous, afin d'aller tout de suite prier ce monsieur à déjeuner; et, puisque vous l'aimez tant, je le prierai de permettre que vous déjeuniez avec nous; aussi bien je suis si souffrante, qu'il aurait en moi une bien triste compagnie : mais point d'extravagances, entendez-vous? — Oh! non, marraine; je ferai

plutôt un point d'aiguille à ma bouche. — Quand nous sommes seules, vous savez que je ne me fâche de rien, et que vous avez votre franc parler depuis que ma perruche est envolée; mais ne voilà-t-il pas que vous vous envolez aussi. — Dame, madame, c'est que vais chercher notre monsieur. — Notre monsieur? belle expression! — Mais t'nez, je l'aperçois par la vitre : Monsieur, monsieur... Ah! il m'a entendue : vous allez voir votre ouvrier. La comtesse s'avance avec l'air abattu : — Monsieur, dit-elle, j'ai de la peine à parler... — Ah! madame, je ne l'entends que trop. — Et, quand cela ne serait pas, reprend-elle, je ne saurais où trouver des paroles pour vous exprimer toute ma reconnaissance. — Madame, je n'ai fait que mon devoir : encore, si la circonstance était un peu moins contrariante. — Je vous dois de pouvoir la supporter; et, en vérité, sans vous... — Ah! oui, monsieur, sans vous, interrompt Martine, ma maîtresse resterait veuve, car elle allait pour se marier. Le comte sourit. — Qui est-ce qui vous a prié de parler, mademoiselle? — Je vous demande pardon, ma marraine, dit la pauvre petite toute honteuse, mais on m'a toujours dit que toutes les fois qu'on se mariait il n'y avait point de mal... — Madame, je conçois combien vous devez être impatiente, et cependant je répondrais qu'il y a quelqu'un plus impatient que vous. — Il faut vous être obligé de ce que vous dites, même au hasard; mais parlons de nos voitures. — Madame, j'y ai fait travailler, j'y ai travaillé moi-même depuis le point du jour. Le plus embarrassant c'était cette roue brisée; heureusement on en a trouvé une qui lui ressemble comme une sœur, et qui a pris la place. — Oui, monsieur, je le sais, et je dois vous en avoir autant d'obligation qu'à un estropié qui donnerait sa bonne jambe; mais les choses ne peuvent

pas rester comme cela. — Il le faut bien, madame, sans quoi ce seraient les deux voitures qui resteraient. — Ah Dieu ! monsieur, cela fait frémir. — J'aurais voulu, dit le comte, pouvoir en faire autant pour les glaces, mais on ne pourra les remplacer que dans la première grande ville. — Eh bien ! d'ici là, répond-elle, les stores en serviront ; tout sera bon, pourvu que je parte et que j'arrive. — Quoi ! madame, c'est comme cela que vous traitez votre rhume ? — Oh ! je ne suis pas délicate. — Vous savez peut-être aussi qu'il vous manque un ressort, et que les ouvriers du lieu ne sont pas en état de le reforger. — Est-ce qu'on ne saurait s'en passer ? — On pourrait à toute force mettre la voiture en état de gagner le premier gîte. — Monsieur, vous êtes si bon ! tâchez que cela puisse être arrangé bien ou mal, n'importe ! Mais dites-moi au vrai, combien cela durera-t-il ? — Madame, j'ai peur de le dire. — Encore. — Madame, on parle de trois jours. — Ah ciel ! trois jours, et trois jours ici ! — Trois jours, dit Martine en sautant : oh ! les trois bonnes journées que nous allons passer !.. La comtesse la regarde d'un air sévère. — Je désirerais pour vous, madame, reprit le comte, que vous pussiez prendre la chose aussi gaiement que mademoiselle Martine. — Voyez, dit la petite, il sait déjà mon nom, et je ne sais pas le sien. (Encore un regard imposant de la comtesse.) — Du moins, continua le comte, si vous pouviez vous armer d'un peu de patience. — De la patience, monsieur, répondit la comtesse en souriant, qui vous a dit que j'en manquais ? — Madame, c'est à vous que j'en appelle. — Eh bien ! je ne sais pas si vous vous en apercevez, mais il me semble, à moi, que j'ai déjà fait de grands progrès dans cette vertu-là depuis hier, et vous devinerez facilement à qui j'en ai l'obligation. — Je serais trop flatté que mon

exemple y fût pour quelque chose; mais je puis vous assurer que j'en aurais donné de moins édifiants à tout autre qu'à madame la comtesse de Blumm. — Ah ! je ne croyais pas être connue. — C'est une première obligation que j'ai à mademoiselle Martine. — Ah ! mademoiselle, dit la comtesse, je vous reconnais là. — Mais, madame, aussi comment voulez-vous que je réponde pas, moi pauvre fille, à M. le comte? N'est-ce pas lui qui m'a parlé le premier, là? Monsieur, dites vous-même, et qui m'avez pris les deux mains, et qui m'avez demandé, avec un air que je vois encore : Ma jolie petite demoiselle (ah ! oui, c'est bien comme ça que vous avez dit), comment est-ce que vous appelez la charmante dame à qui je viens de donner la main ? et moi j'ai dit : Monsieur, je l'appelle ma marraine; vous n'avez pas encore été content, là ; ai je tort ? et vous avez encore demandé comment qu'on l'appelle dans le monde ; ça n'est-il pas vrai ? — Oui, mademoiselle, dit le comte, à quelques petites fautes de grammaire près. — Oh non ! vous n'avez pas parlé de ma grand'mère, mais bien de ma marraine. Quand vous disiez : Quelle taille ! quelle noblesse ! quelle démarche ! quelle physionomie ! et ces jolis pieds, et ces belles mains, et ces superbes tresses, et bien d'autres choses encore ; et puis, il a dit avec chagrin : *Ah ! si*... — Voulez vous bien finir vos folies, Martine! monsieur n'a jamais eu le temps de prendre garde à tout cela ; vous faites parler monsieur. — Non, madame, dit le comte, c'est tout cela qui m'a fait parler. — Mais à propos, dit la dame pour changer de conversation, cette jolie petite personne qui a eu tant de soin de nous hier, où est-elle ? est-ce qu'elle ne déjeunera pas avec nous? — Non, madame, dit le comte, elle m'a confié ce matin... — Ah ! déjà des confidences... — Que,

vous offrir d'une espèce de thé dont j'ai toujours un paquet avec moi. Il est dans une cassette que mademoiselle Martine trouvera facilement dans ma chambre; je n'en ai vu que de bons effets. Martine apporte la cassette; le comte en tire les simples en question; puis, après avoir montré à Martine la manière de les infuser et dit à la comtesse comme elle doit les prendre, il se retire. — Oh! ma fine, le drôle de médecin! dit Martine; ça vous ressemble plutôt à un jeune marié qu'à un docteur; ça ne vous a que vingt-cinq ans tout au plus; ça ne vous porte ni canne ni perruque; ça vous marche comme un oiseau; ça vous rit, ça vous amuse, ça vous jase de tout, ça ne vous ignore de rien, et ça voudrait faire ni plus ni moins que si c'était un docteur. — Courage! Martine; donnez-vous-en bien pendant qu'il n'y a personne. — Tenez, ma bonne marraine, n'allez pas prendre ce qu'il vous a donné, car je parie que ce n'est pas de la drogue, et que ça ne vous a seulement pas un goût de médecine. — Quel malheur! dit la comtesse en riant; mais au fait, mon enfant, qu'est-ce que tu diras si son thé me fait du bien? et je sens d'avance qu'il m'en fera. — Tenez, voyez-vous ça! dit la petite en toute simplicité; rien que l'odeur, rien que la pensée. Ce que c'est qu'un habile homme! Ces messieurs-là, c'est, sans comparaison, comme des sorciers.

Cependant le thé se fait, il est versé, il est bu : on le trouve excellent, et à peine la seconde tasse est-elle prise, que la comtesse est endormie, et ses maux, et tous ses chagrins, et toutes ses impatiences avec elle. Enfin, au bout de dix heures du sommeil le plus tranquille, Martine est appelée pour le lever de sa maîtresse. On lui demande, comme à l'ordinaire, des nouvelles du travail. — Oh! marraine, il avance, il avance, que c'est un plaisir! — C'est peut-être tant pis; je crains tout ce qui va

si vite. — Les ouvriers sont là, dit la petite; entendez-vous comme ils tapent? — J'ai peur aussi qu'ils ne tapent trop fort, puisque taper y a, et qu'ils ne brisent le reste. — Mais dame, aussi, marraine, c'est que ce n'est qu'en tapant qu'on avance; et puis M. le comte est avec eux, qui les réveille, dà, comme il vous a endormie cette nuit; car il ne leux y plaint pas les *schnaps*. On dirait qu'il est quasiment aussi pressé que vous l'étiez hier; car, qui vous aurait écoutée, vous seriez plutôt partie à pied, quoi! que de rester. — C'est que la fièvre donne de ces impatiences-là; mais je me sens plus calme aujourd'hui: le thé de ce bon comte m'a fait tous les biens du monde. Si je ne l'avais pas rencontré, grand Dieu! qu'est-ce que je serais devenue? — Ma fine, c'est comme s'il avait mis du bonheur à la place de notre malheur. Mais, marraine, est-ce qu'ils sont donc tous comme ça, les comtes? — Allons, point de niaiseries, petite bête; descendez, dites-lui que je crains qu'il ne se fatigue ou qu'il ne s'incommode en restant toujours au grand air, et que je suis très-pressée de le remercier de ma guérison. Vous ressouviendrez-vous bien de cela? — Ah! pardi, si je m'en souviendrai! Mais, t'nez, c'est ni plus ni moins que s'il vous avait entendue; car le v'là lui-même. — Ah! monsieur, dit la comtesse, il faut avec vous passer sa vie en remercîments. — Souffrez plutôt que ce soit moi, madame, qui vous remercie. — Et de quoi? — De vous bien porter. C'est assurément un grand honneur que vous voulez bien faire à votre médecin, et auquel il est plus sensible qu'il ne pourrait vous le dire. — Je sens qu'avec votre thé je puis défier tous les maux. — Eh bien! madame, la boîte est là; permettez qu'on la place dans votre voiture. — Non, s'il vous plaît. Et si vous alliez en avoir besoin dans la route, et que je vous en eusse privé?

cette idée-là seule lui ferait perdre auprès de moi toute sa vertu. — Non, dit le comte, il vous a fait du bien; je le tiens quitte du reste : permettez-moi seulement de renvoyer chez moi un très-aimable compagnon de voyage, mais dont je doute que vous puissiez tirer grand parti. — Comment cela? — Parce que je crains qu'il ne parle pas votre langue. — De qui parlez-vous? dit la comtesse. — De Virgile, dit le comte en montrant un petit Elzévir qui se trouvait dans la cassette : j'en ai été charmé jusqu'à présent; mais j'ai peur, après ceci, ajouta-t-il avec un regard qui expliquait parfaitement sa pensée, qu'il ne me trouve beaucoup moins d'attention. — Marraine, dit Martine en les interrompant, voilà les ouvriers qui disent qu'ils ont fini, et qui viennent vous demander pour boire. —Mais l'ouvrage est-il vraiment fini? répond la comtesse; est-il bien fait? puis-je partir en sûreté? qu'en pensez-vous, monsieur le comte? et puis le ressort en question est il remplacé? — Non, j'ai déjà eu l'honneur de vous dire qu'il ne pourrait l'être que demain ou après Cependant, pour obéir à votre impatienee, on y a suppléé du mieux qu'on a pu, avec une forte pièce de bois que nous avons adaptée à la soupente, et qui soutiendra la voiture de reste, mais qui la rendra un peu plus rude.— Plus rude! monsieur, ah! voilà précisément tout ce que je crains; ainsi, attendons le ressort. — Je n'osais vous le proposer, dit le comte, de peur de vous paraître un conseiller intéressé. — D'ailleurs, ajouta-t-elle, j'avais la fièvre hier; et, malgré toute la science de mon Esculape, elle pourrait revenir demain. — Madame, il le craint lui-même; et, s'il avait quelque autorité sur vous, il ne vous permettrait certainement pas de rien brusquer. — D'un autre côté, ce qui me presse encore de partir, c'est que je vous arrête. — Rassurez-vous,

madame; il y a telle personne qui pourrait m'arrêter toute la vie. — Aussi bien, j'ai un jugement un peu hasardé à vous faire expier. — Hasardé? reprend-il, et à propos de quoi? — A propos de ce compagnon de voyage, dit-elle en montrant le Virgile, dont vous croyez que je ne pourrais tirer aucun parti. — Ah! madame, pardonnez si, au premier coup d'œil, je vous avais prise pour une femme. — Qu'entendez-vous par là, s'il vous plaît? — Oui, pour une personne charmante, mais auprès de qui mon ami perdrait son latin. — Voulez-vous, puisque vous me condamnez à garder la chambre, que nous prenions votre ami en tiers, et que nous en lisions quelque chose ensemble?

Là-dessus elle ouvre le Virgile au hasard, et tombe précisément sur le quatrième livre de l'*Énéide*. — Ah! dit-elle, c'est ici que les femmes apprennent à se défier des hommes. — Effectivement, dit le comte, nous devons tous rougir pour Énée; mais tout le monde n'a pas de si grandes affaires, ou du moins il faut espérer que les dieux ne se mêlent point des affaires de tout le monde. — Vous êtes étonné de ma science; mais sachez que ce qui m'a fait apprendre le latin, c'est que je ne pouvais pas supporter de lire Virgile en français. Quelle honte pour la France que le plus parfait des poëtes n'ait eu jusqu'à présent que d'aussi pitoyables traducteurs! — En effet, dit le comte, il a toujours été en mauvaises mains jusqu'à l'abbé Desfontaines. — Inclusivement, ajoute la comtesse; comment voulez-vous qu'un pédant comprenne un poëte? — Eh bien! soyez contente, il lui naît un vengeur comme pour sa Didon; et tel que vous me voyez. . — Comment! serait-ce vous qui vous chargeriez de l'entreprise? — Hélas! tant de gloire ne m'appartient point; mais je m'en repose sur un bon camarade

de classe que j'avais au collége de la Marche, à Paris, l'année d'avant Mahon, un petit Auvergnat qui, à quinze ans, est devenu amoureux de la poésie de Virgile. — Un amoureux de quinze ans! c'est un peu jeune pour les muses.— Jusqu'à présent c'est le plus favorisé. Déjà tout le pays latin le voyait d'un œil d'envie; on aurait dit que Virgile lui-même l'avait déclaré son héritier. — Alors il sera bien riche. — Ce qui le prouverait, c'est qu'il est impossible de lire de suite quelques vers de l'un comme de l'autre, sur le sujet le plus indifférent en apparence, sans être étonné de l'émotion qu'on éprouve. — Il faut donc que votre petit Virgile en herbe soit né aussi tendre que spirituel, aussi bon que fin? — Eh bien! quand il aurait été au couvent avec vous, au lieu d'être au collége avec moi, vous ne le définiriez pas mieux. — Il faut convenir, dit la comtesse, que l'esprit et la sensibilité sont deux beaux présents du ciel; sans cela point de poëtes. — S'il fallait opter, dit le comte, lequel choisiriez-vous? — Il suffirait d'avoir de l'esprit, dit la comtesse, pour ne pas préférer l'esprit : l'autre me paraît d'une nature bien supérieure; et ne trouvez-vous pas, comme moi, que le sentiment est comme l'âme de la pensée?

Après la découverte intéressante qui vient d'être faite des deux côtés, qu'un homme du grand monde et une très-belle dame peuvent quelquefois être dispensés d'ignorance, on commence à se regarder avec d'autres yeux : ce n'est pas que ces yeux-là ne fussent déjà suffisamment prévenus; mais toute prévention triomphe quand elle se voit justifiée, et redouble quand elle triomphe. La connaissance devient donc, je ne dis pas de jour en jour, mais d'heure en heure, plus intime; et quoiqu'on n'en fasse pas tout à fait autant pour l'amour du latin que pour l'amour du grec, chacun remercie en secret Virgile

du service qu'il rend à tous deux. Cependant l'heure de la retraite arrive ; et notre belle enrhumée, après avoir pris son thé, congédie son répétiteur, et se couche à peu près résignée à tout ce qui pourra l'empêcher de se remettre en marche le lendemain.

— Marraine, dit Martine en réveillant sa maîtresse vers neuf heures du matin, venez voir notre voiture par la fenêtre ; comme ça vous est bien raccommodé : le ressort est arrivé ; il n'y paraît plus. Et not' bon monsieur, qui vous est toujours là, quoi ! depuis la pointe du jour ! Ah dame ! on voit comme il vous aime, celui-là, et comme il a bien envie que vous partiez, et bien vite encore ; car il vous a fait graisser les quatre roues pour que ça vous roule mieux. — Taisez-vous, petite imbécile, dit la dame avec impatience, et allez l'avertir. Il arrive et rend compte de son travail ; on le remercie avec moins de vivacité, moins de franchise que la veille, et d'un ton un peu plus dolent. — Vous porteriez-vous moins bien? dit le comte. — Je ne sais, mais le ciel se couvre, l'air est refroidi ; je suis si sensible aux changements de temps !... et après être restée, comme j'ai fait, trois ou quatre jours sans sortir, je ne sais pas si je ferais bien de me hasarder. Vous riez, vous me trouvez sûrement bien timide? — Vous ne le serez jamais autant qu'on le serait pour vous, reprend le comte ; peut-être même auprès de vous, ajouta-t-il en baissant la voix. — Et puis (continue la dame, comme si elle n'y avait pris garde) ces glaces cassées, qui vont m'exposer à tous les vents, enrhumée comme je l'étais encore hier, toujours, dit-elle, avec une petite toux qui venait, je crois, du cœur. — Oh ! pour ça, dit Martine, les glaces ont été raccommodées avec du papier, si vrai, que c'est mademoiselle Katel qui les a collées elle-même comme des images. — Ce sera de joli

ouvrage! dit madame de Blumm en haussant les épaules. — Eh pardi! marraine, puisque c'était ni plus ni moins que M. le comte qui lui montrait à le faire. — Je ne sais pourquoi elle m'ennuie, cette petite personne. — Ah! marraine, elle est pourtant bien gentille! et puis si vous aviez vu comme elle vous travaillait de bon cœur, comme elle vous regardait toujours M. le comte pour bien examiner s'il était content; comme elle lui demandait souvent, avec sa petite voix toute douce : Fais-je-t'y bien? et puis comme elle se dépêchait pour que vous puissiez partir tout de suite. — Elle est donc bien pressée? mais elle me donnera au moins encore un jour, car je sens que j'en ai besoin; et puis des glaces rapetassées avec du papier, cela ne tiendra pas, et moi, les vents coulis sont ma mort. — Comment donc que nous allons faire, dit Martine, pour arriver à la noce? — Encore de vos niaiseries, mademoiselle? Monsieur le comte, je rougis d'être si peureuse et si importune; mais vous encouragez toutes mes faiblesses en vous y prêtant. — Commandez, madame, vos ordres n'ont pas besoin de préambules. — Serait-il donc impossible de me faire venir trois bonnes glaces qui me garantissent parfaitement? Cela doit se trouver dans quelque ville à portée; et vous qui avez déjà tant de connaissances dans le pays... Le comte, au lieu de répondre, va prendre les mesures des glaces à remplacer; il expédie, l'instant d'après, le petit chariot qui doit les rapporter, et revient presque aussitôt, ayant à peine laissé à la comtesse le temps de bien gronder Martine.

Voilà donc encore un jour, dirons-nous, de perdu ou de gagné! qu'en fera-t-on? On reprend Virgile, toujours plus ravissant à relire qu'à lire; on suit Énée et Didon dans leurs amours, si brûlants d'un côté, si froids de l'autre; on les suit même à la chasse, même dans la

grotte fatale... Mais on voit ensuite arriver Mercure; et quoique pour des amants il ne soit pas d'ordinaire un trouble-fête, le livre tombe des mains de la comtesse. — En voilà donc assez pour aujourd'hui, dit le comte; ainsi laissons là Virgile. — Point, lui dit la comtesse; mais son héros. Je ne saurais supporter l'idée d'une femme aussi malheureuse et aussi aimable, et encore moins celle d'un amant aussi aimé, aussi froid, aussi ingrat; je ne sais, mais cela me donne le frisson.

Le comte prenait de tout ce qu'il entendait ce qui lui en revenait; et, devenu de moment en moment plus confiant : — Si vous vouliez d'autres livres, dit-il, il y a ici près une grande bibliothèque, dont le bourgmestre m'a laissé la disposition; mais, par malheur, le jour commence à baisser, en sorte que nous ne pourrions en profiter que demain, et demain, dit-il d'un ton léger... — Eh bien! demain, répond la comtesse, pourquoi pas? — Oui, mais si les glaces arrivaient dans la nuit? — Ah! si elles arrivaient, il faudrait partir. — Vous en brûlez d'envie? disait-il avec un regard qui semblait demander si cela était bien vrai. — Le voyez-vous sur mon visage? répond-elle en souriant. — Au moins je tâche de ne pas l'y voir. *Ah! si*... Je n'en vais pas moins donner un coup d'œil à nos travaux pour que tout soit prêt comme vous le désirez, et qu'il n'y ait plus, s'il est possible, que votre volonté qui vous arrête; et alors je vous proposerais..... — Quoi? de partir peut-être? Y pensez-vous? dans l'état où je suis. — C'est bien votre médecin qui vous conseillerait une pareille imprudence! non, mais pour essayer vos forces. — Eh bien! — Nous tenterions une petite partie de promenade, d'autant plus que tous les gens et tous les chevaux du château sont à mes ordres. — Voilà qui serait bien fait pour me tenter; mais...

— Mais vous êtes si pressée, n'est-ce pas? — Encore le même refrain; on dirait que vous le désirez. — Allons, je vais dire à la petite bourgmestre. (Cette petite demoiselle me donne le cauchemar.) Je lui dirai donc que, si vous n'êtes point partie demain matin, on vienne vous prendre en calèche; mais bon! vous êtes si pressée, répète-t-il encore d'un ton plus gai, pour ne pas dire plus leste, et avec l'air de chercher, ou plutôt avec l'espoir de trouver dans les yeux de la comtesse une réponse favorable. Néanmoins, à cette seconde réponse, elle parut ou crut devoir paraître un tant soit peu plus sérieuse. Le comte, aussi attentif aux plus imperceptibles variations de cette charmante physionomie qu'il aurait pu l'être à chaque ligne du livre de sa destinée, eut peur d'avoir poussé la plaisanterie un peu loin; il pensait que la dame devait avoir trouvé dans son air, dans son ton, dans ses manières, je ne sais quoi d'avantageux, de sûr de son fait, que les dames les mieux disposées ne pardonnent que bien difficilement; il en est comme d'un vaisseau qu'on risque de submerger par le vent le plus favorable en déployant trop de voiles. Voilà donc ce pauvre comte occupé, sans qu'il y paraisse, à repasser dans sa mémoire jusqu'au moindre mot, au moindre signe, à la moindre mine qui aurait pu scandaliser la bonne comtesse. Il se la représente aussi sévère qu'il l'a vue facile jusque-là; il se fait des monstres de tout, il craint tout; car il n'y a pas de conscience plus timorée que celle d'une passion naissante, et l'amour vit de scrupules en attendant mieux. Enfin que faire? continuer sur le même ton serait trop hasarder; changer de ton serait s'accuser; entrer en explication serait une gaucherie, et il n'y a rien de pis; l'amour gauche est un sot enfant. Le comte jugea donc que le meilleur parti était d'avoir l'air de ne s'être aperçu

de rien, de prendre bien respectueusement congé de la dame, et d'aller comme à l'accoutumée veiller au travail de la voiture.

La comtesse, de son côté, ne laissait pas que d'avoir ses petits remords des airs légers de M. de Gluksleben; elle sentait bien au fond du cœur qu'elle les lui pardonnait; mais elle ne savait pas trop si elle devait se les pardonner elle-même. Le comte avait pris des manières un peu plus gaies, un ton un peu plus confiant, sans doute; mais de temps en temps un doux sourire, un doux regard, une douce parole ne l'y avaient-ils point autorisé? n'a-t-il pas vu clairement qu'il pouvait se le permettre, et ne doit-on pas même lui savoir gré des limites qu'il n'a point dépassées? Cependant le comte aura pu la croire coquette; mais elle sent bien qu'elle ne l'est pas, car la coquetterie n'est pas tendre. La coquetterie, avec l'air de se laisser aller, sait très-bien se maîtriser elle-même; et voilà ce que notre chère comtesse ne sait pas, du moins aussi bien qu'elle le voudrait. Mais que pensera le comte de ce changement de ton, de cette froideur affectée à la fin de la conversation?... n'est-ce pas de quoi le refroidir par la suite?... et quelle triste récompense de tant d'empressements, de tant de soins! D'ailleurs, pourquoi vouloir donner tant d'importance à ce qui n'en peut avoir aucune? c'est vraiment là de la pruderie. Ah! si le comte pouvait lire dans son âme, il verrait combien on est loin d'être une prude.

Voilà comme l'excellente personne se querellait en quelque sorte elle-même, et s'accusait pour excuser. Pendant qu'elle est ainsi livrée à toutes les oscillations d'un esprit hors de son assiette, la bonne et joyeuse Martine rentre en sautant, en riant, comme à son ordinaire, et la comtesse, qui ne savait sur qui passer son humeur, s'en

— Eh bien! petite folle, dit la comtesse, le comte n'est-il pas chez lui? — Oh! non, marraine; t'nez, regardez plutôt là-bas, là-bas, au fond de la cour, vous le verrez autour de notre carrosse. — Et l'homme d'ici qui le sert ne serait-il pas revenu? — Bon! il est allé au château. — La porte du comte est-elle ouverte? — Toute grande. — N'y a-t-il rien de dérangé dans la chambre? — Pas une papillote. — Où était la lettre? — Sur la table. — Était-elle au bout ou bien au milieu? — Au milieu; la place est encore marquée par la poudre; mais queuque ça fait, ça, marraine? — Cela fait beaucoup, petite niaise; car vous voyez bien que, si le comte en rentrant trouve la lettre à une autre place, il verra que la lettre a été touchée, et il pensera que sûrement elle a été lue. — Comment, bonne marraine, est-ce qu'une lettre touchée ou une lettre lue c'est la même chose? — Mais, en vérité, à peu près, dit la comtesse en souriant et en songeant apparemment à la curiosité des autres femmes. Allons, dépêchez-vous, car on peut revenir. Martine, remets la lettre. Est-ce bien comme cela qu'elle était? répète la comtesse en regardant de près sur la table. — Oh! oui, marraine, tout juste; mais t'nez, voyez-vous par la fenêtre M. le comte qui se retourne et qui revient? — Eh vite! eh vite! sauvons-nous. Et les voilà qui s'envolent toutes deux comme des colombes effarouchées.

Le comte ne tarde pas à remonter, un peu inquiet de la réception qu'on va lui faire; mais, au lieu d'un visage sévère, il en trouve un brillant de joie et d'amitié; il prend bonnement cet air gracieux pour la récompense des soins qu'il vient de se donner pour hâter le départ qu'au fond de l'âme il redoute. — Que de bontés! lui dit la comtesse, que de fatigues! et c'est moi qui en suis la cause; car je ne vous ai pas perdu de vue, et je disais en

regardant par la fenêtre : Encore, s'il me donnait un moyen de reconnaître tant de soins! — Ah ! madame, si j'osais, je vous en proposerais un bien doux pour moi. — Dites toujours. — Ce serait d'en profiter le plus tard que vous pourrez. — Je ne sais ce que vous en pensez, dit la comtesse, mais les choses s'arrangent presque d'une manière à vous le faire croire. — J'abuse peut-être d'une lueur de bonté, dit le comte; mais passez-moi une curiosité que chaque instant augmente, et que chaque regard justifie. — Il faudrait être bien ingrate ou bien dissimulée pour ne pas la satisfaire. — Vous êtes donc bien pressée? dit-il en la regardant avec une tendre inquiétude. — Bien pressée, répond-elle ; c'est, grâce au ciel, le premier mot que Martine vous a dit. Au fait, comment voulez-vous que je ne le sois pas? il y va pour moi d'un si grand intérêt! — Eh ! juste Dieu! reprend le comte, il y a de grands intérêts pour tout le monde ; mais, ajouta-t-il avec un ton qui expliquait parfaitement sa pensée, ils n'emportent pas toujours la balance. — Eh bien! monsieur, les attentions flatteuses... pour ne pas dire touchantes, que vous voulez bien avoir pour moi, vous acquièrent une véritable amie et me font un devoir de vous parler en toute confiance. Une affaire importante m'appelle à Prague. Vous souriez! — Moi, madame? et qui ne sourirait pas à tant de grâce et à cette aimable rougeur qui vous embellirait encore, si cela se pouvait. — Il n'y a là, reprend-elle, ni de quoi rire ni de quoi rougir ; Martine vous l'a dit, je vais me marier. Là-dessus, elle regarde le comte, le comte la regarde; puis, après un moment de silence des deux parts, qui ne signifiait sûrement pas qu'on n'eût rien à se dire :— Ah! madame, reprend le comte en soupirant, je crains pour vous une mésalliance. — En quoi donc? reprend la com-

tesse ; si la naissance est quelque chose, si la fortune est quelque chose, l'égalité s'y trouve. — Voilà bien deux égalités, dit le comte, mais il y en aura toujours une qui ne se trouvera jamais, non, jamais. Au moins êtes-vous aimée comme vous le méritez? — Je ne suis pas même connue, et je ne me marie, le croiriez-vous? que pour faire plaisir à une personne dont je ne veux plus me séparer ; le modèle des amies, des sœurs ! — Quelle complaisance ! — J'ai été élevée avec elle dès la plus tendre enfance ; nous avons sucé le même lait, car ma mère est morte en couches, et sa mère, la plus aimable des femmes de son temps, amie intime de la mienne, a voulu me nourrir en même temps que sa fille, qui est née le même jour que moi ; nous avons depuis toujours été entre les mains des mêmes gouvernantes, et en pension dans les mêmes couvents. — Je commence à concevoir votre résolution de continuer toutes les deux comme vous avez commencé. — Vous la concevriez bien mieux si vous la connaissiez. Sachez donc que notre amitié, préparée avant notre existence, et comme née avec nous, a pour ainsi dire grandi avec nous jusqu'à l'âge de dix-huit ans, époque fatale où des raisons de famille nous séparèrent. Un excellent oncle, que j'avais pour tuteur, obligé de revenir dans le Palatinat, m'y mena avec lui, et m'y fit épouser un de ses meilleurs amis ; c'était un homme très-riche, d'une grande naissance et d'un plus grand mérite, mais beaucoup plus âgé que moi, et d'une santé très-affaiblie, que j'ai soigné, servi et même regretté comme un second père. Il y a deux ans que je l'ai perdu, sans qu'il me soit resté aucun fruit de notre mariage : ces deux ans ont été consumés à des affaires, à des chicanes toujours renaissantes, presque toujours sans autre fondement que la grande fortune que mon mari

avait trouvé le moyen de me laisser, au grand chagrin des collatéraux; enfin, pour cette fois, la justice a prévalu; et, dès que je me suis trouvée maîtresse de mon bien comme de ma personne, je n'ai plus songé qu'à me rapprocher de ma noble nourrice et de ma tendre amie. Mon amie, de son côté, pour être plus sûre que nous ne nous quitterions jamais, m'a proposé de m'unir avec son frère; il est d'un premier lit; il a dix ans de plus qu'elle; il est assez avancé dans le service; il aura de grands biens, et il l'a persécutée pour me le faire épouser. — Et? — Et j'y ai consenti. Vous paraissez étonné; mais si vous connaissiez mon amie! — Je l'aurais épousée peut-être, mais à coup sûr je n'aurais épousé personne par amitié pour elle. — Elle me le peint comme un homme d'un extérieur imposant, qui a beaucoup de dignité dans les manières, beaucoup de fermeté dans le caractère, exact, rangé, sérieux, très-habile en affaires, toujours occupé de choses utiles, et qui paraît destiné à jouer un grand rôle dans le monde. Mais, comme il faut un contre-poids à tout, et que mon amie ne sait rien déguiser, elle ajoute qu'il serait disposé peut-être à un peu de jalousie. — Eh quoi! madame? — Quoi! monsieur? — Mille pardons; je m'étais imposé la loi du silence, j'y reviens. — Ah! je vous entends à demi-mot. Cette jalousie, n'est-ce pas? cela ne pouvait pas m'effrayer; je ne porte que mon amie dans mon cœur; et la douce pensée de rentrer sous le toit de l'amitié (moi qui n'ai, grâce au ciel, jamais connu un autre sentiment), de passer ma vie entre celle qui m'a donné son lait et celle avec qui je l'ai partagé, a fait disparaître toutes les autres considérations... — Non, je n'y tiens pas, dit le comte; comment! l'amitié, que je croyais une lumière de plus pour la raison, l'amitié aurait aussi ses imprudences? — Et quelles

imprudences? — Quoi! madame, vous faire épouser un inconnu! — On se trouve si mal en pareille circonstance de ceux qu'on croyait le mieux connaître, que souvent le meilleur parti à prendre, c'est... — En vérité, madame, c'en est un tout autre que celui que vous prenez. — Non, monsieur; c'est de laisser un peu agir le hasard, de s'armer au besoin de quelque adresse et de beaucoup de résignation; d'étudier le caractère de l'homme qu'on vous destine pour y accommoder le vôtre; de s'attendre à tout, de ne s'effrayer de rien; enfin, de penser qu'une âme tranquille, une humeur douce, une conduite irréprochable, doivent conjurer tous les orages... (M. de Gluksleben reste quelque temps sans parler.) — Vous ne répondez pas, monsieur? — Madame, j'écoute encore. — Et qu'est-ce que vous écoutez? — Les pensées qui naissent de vos paroles. — Vous me blâmez? — Oui, madame, autant que l'admiration en est capable. — Grâce pour les compliments, expliquez-vous. — Vous le voulez? je commence par applaudir du fond de mon cœur à ce noble et doux sentiment qui règne sur toute votre existence et qui vous inspire le généreux projet de payer de votre vie entière les soins donnés à vos premières années; mais devez-vous donc à la sœur d'épouser le frère, à la belle-mère de vous donner au beau-fils? Vous ne le connaissez pas ce frère, ce beau fils, je ne le connais pas non plus; mais, chère comtesse, dit-il avec un tendre intérêt voilé sous l'air du badinage, laissez-moi vous dire ce que j'en pense, et permettez-moi d'être ce qu'on appelle à Rome l'avocat du diable, pendant que vous vous disposez à faire un bienheureux. — Je vous l'abandonne d'ici à la signature du contrat. — Le croiriez-vous? je le juge d'après les propres paroles de sa sœur : *Un extérieur imposant*, dit-elle, *de la dignité*

dans les manières ; ces qualités-là me deviennent suspectes quand elles se font remarquer, et surtout par une sœur : il faut de cela, sans doute, mais il n'en faut pas trop, et il n'en faut pas en famille. *Il est ferme*, dit-elle ; mais une sœur n'a pas une autre expression pour parler de la rudesse de son frère : *il est naturellement sérieux ; sérieux*, en pareil cas, est un synonyme de triste ; *rangé*, c'est un éloge qui convient à tous les hommes parcimonieux ; *ne pensant qu'à l'utile*, et dès lors méprisant l'agréable ; *enclin à la jalousie*... à la jalousie ! Ai-je bien entendu, madame ? — Hélas ! oui, monsieur, dit la belle comtesse en souriant ; mais, encore une fois, qu'importe pour qui n'a pas d'autre projet que de se conduire de son mieux ? — Et vous croyez que cela suffit contre un caractère jaloux, chère comtesse ? les vierges sages y perdraient leur peine : vous ne savez donc pas qu'on est jaloux, non point parce qu'on en a quelque sujet, mais parce qu'on en a le défaut ? Vous aurez beau être exemplaire avec un homme comme celui-là, il vous suffira d'être belle, d'être spirituelle, d'être franche, d'être aimable, d'être douce, que sais-je ? d'avoir tous les défauts que je vous vois et tous ceux dont je vous soupçonne. — Vous me les feriez désirer. — La jalousie se sert de tout pour se tourmenter elle-même, excepté souvent de ce qui pourrait la justifier ; car, tout éveillée qu'elle paraît, elle a d'ordinaire les yeux fermés pour la réalité, et s'en tient à ses rêves. — En vérité, comte, vous devriez vous faire un scrupule d'inquiéter une pauvre femme sur un parti pris ; et ce malheureux homme, qu'est-ce qu'il vous a fait ? — Comment ! ce qu'il m'a fait, madame ? je le regarde d'avance comme un ennemi personnel ; il peut vous rendre malheureuse. — Je devrais peut-être me fâcher ; mais je vous remercie. — Je voudrais me trom-

per, mais je crains. — Et sur quoi fondé? — Le voici : il ne vous a jamais vue; il sait seulement depuis quelque temps que vous jouissez d'une grande fortune; et c'est depuis ce temps-là qu'il persécute sa sœur pour vous parler de lui; et vous cédez, et vous consentez, et la chose est comme faite. — Comme vous y allez! il est vrai que tous les arrangements sont pris, qu'il ne me reste qu'à me rendre auprès de mon amie le plus tôt que je pourrai, et que même le moindre retard pourrait tout faire manquer, puisque celui dont nous parlons est absolument obligé de partir sans délai pour son régiment. — Eh bien! attendez qu'il en revienne, dit le comte en riant. — J'attendrais longtemps, car il est cantonné aux extrémités de la Transylvanie. — Attendez toujours. — Il est destiné à faire la guerre en Turquie. — Attendez encore. — Non, vraiment, il n'y a pas un instant à perdre; et voilà pourquoi je pressais les postillons de tous mes moyens, craignant de ne pouvoir jamais leur promettre assez d'argent ni leur faire boire assez d'eau-de-vie... et vous voyez ce qui en résulte. — Et vous, chère comtesse, vous voyez comme j'en suis touché. — Mais ce n'est pas la peine de vous dire, ajoute la dame, que ma confiance n'est pas tout à fait désintéressée, et qu'elle attend la vôtre. — En vérité, dit le comte, j'admire comme nos situations se rencontrent presque aussi juste que nos voitures, et vous serez étonnée de voir que mon histoire est à peu près l'androgyne de la vôtre. — Contez-la-moi, quelle qu'elle soit, ne fût-ce que pour me distraire des inquiétudes que vous venez de me donner.

Il allait commencer, lorsque Martine arrive en courant : — Marraine, marraine, dit-elle tout essoufflée, venez, venez donc voir la jolie calèche et les beaux chevaux qui sont là-bas; j'ai demandé au cocher pour qui :

il m'a répondu que c'était pour M. le comte et madame la comtesse. — Voyez, ne dirait-on pas? — Oh! c'est vrai, dit Martine; il n'y a d'aucunes choses comme ça qu'on dit d'abord, et où ce qu'on ne pense qu'après; ce n'est pas que ça ne serait bien joli, da... —Pardonnez-lui, monsieur le comte, reprend la comtesse; c'est une si bonne fille, et qui s'est tant dépêchée de vous aimer; mais que signifie cette calèche? — Je vais vous l'expliquer : je me suis déjà vanté auprès de vous de ma nouvelle charge. —Laquelle, s'il vous plaît? — Celle de bourgmestre. — Ah! le bon homme! je n'y pense pas sans reconnaissance, et je serais vraiment fâchée de partir sans le voir. — Il ne tient qu'à vous. — Je lui sais si bon gré de sa passion soudaine pour vous; elle me met à mon aise; mais cette calèche. — Sachez donc qu'en sa qualité d'homme de confiance et honoré de l'intimité du seigneur d'ici, il commande en souverain dans un château que vous voyez de vos fenêtres, à une demi-lieue d'ici, au-dessous de la grande avenue. — Eh bien! quel acte de souveraineté a-t-il fait? — Il a mis château, jardin, parc, forêt, domestiques, voitures, chevaux, garde-chasses, chiens de chasse, fusils, que sais-je? tout à ma disposition pour être mis à la vôtre. — Qui est-ce qui aurait pu s'attendre à cela? dit la comtesse; mais le seigneur en sera-t-il bien content? — C'est ce qui doit le moins vous inquiéter : il m'a répondu qu'il ne faisait que remplir les intentions du respectable comte qu'il a l'honneur de représenter, M..... M..... On m'a bien dit son nom; mais j'ai beau le chercher..... — Comment oublie-t-on cela? — Que voulez-vous, quand on oublie tout? ce que j'ai le mieux retenu, c'est que c'est un homme de la vieille roche, autrefois passionné pour les dames, aujourd'hui leur adorateur désintéressé : il est

malheureusement à cinquante milles d'ici, en Bohême, je crois, ou en Silésie; et quand il apprendra quelle déesse (c'est le galant bourgmestre qui parle) est venue briller un moment dans ces lieux, il ne se consolera point de ne s'y être pas trouvé pour l'adorer. — C'est dommage que le temps nous manque. — Si c'est dommage, dit le comte en souriant, le temps ne vous manquera pas. — L'ouvrage de la voiture est-il bien avancé? — Il avance. — Mais il n'est pas fini, n'est-ce pas? — Non; et même il durera tant que vous voudrez. — Mais je vous prie de croire que je suis très-pressée; n'allez pas vous y méprendre, vous l'êtes aussi. — Plus que je ne voudrais, moins que je ne devrais. — Eh bien! profitons de la calèche. Voulez-vous que nous partions sur-le-champ? — A vos ordres; permettez seulement que j'aille donner un coup d'œil à votre voiture. — Toujours, et toujours cette voiture! elle commence à m'ennuyer.— Moi, au contraire, vous n'imaginez pas comme je l'aime dans son repos. — Et vous ne cessez d'y faire travailler, qui plus est, d'y travailler vous-même, pour la mettre plus tôt en campagne.—Si je m'en croyais, j'y travaillerais toute ma vie; quelquefois même la petite malice de Pénélope me vient dans la tête; mais, si je cédais à la tentation, que dirait votre impatience conjugale? — Conjugale! répète la comtesse en haussant les épaules; j'essayerais de la dissimuler. Allons, partons.... Les voilà dans la calèche, et en moins d'un quart d'heure ils arrivent à la lisière d'un bois dont la sombre majesté les frappe et les arrête au premier pas. Jamais encore ce reste auguste des antiques forêts des druides n'a connu les outrages ni du temps ni des hommes; et sa vigueur, que les siècles paraissent accroître, promet à vingt générations encore l'ombrage qu'il a déjà donné à vingt gé-

nérations disparues comme ses premières feuilles. — Salut, vénérables contemporains de nos fiers aïeux, dit le comte hors de lui-même, qui n'avez comme eux obéi à aucune volonté ; vos formes variées suivant les caprices mystérieux de votre nature, et vos racines qui touchent aux entrailles du monde, et vos cimes qui se baignent dans les nues, et vos flottantes chevelures que jamais le fer n'a profanées, et ces membres robustes que l'art ni la force n'ont fléchis ni redressés, réveillent en moi le souvenir de ces nobles compagnons d'Arminius, demeurés libres au milieu des nations subjuguées, et défiant encore l'orgueil des Romains.

La comtesse applaudit à un enthousiasme qu'elle partage; puis, après avoir parcouru lentement ce bois jadis religieux, pénétrés tous les deux de ce respect inné dans l'homme pour tout ce que le temps a respecté, ils trouvent des jardins variés, des bosquets, des vergers, des potagers, des parterres, établis par terrasses sur la pente d'une riante colline exposée aux plus doux rayons du matin, entre une foule d'arbres rares et de jolis arbustes dont chacun retarde encore leur marche. Enfin on découvre les balustres de la plate-forme d'un château bâti à mi-côte sur un terrain aplani, mais irrégulier dans ses contours, et où l'art a toujours conservé quelque respect pour la nature. Ils y arrivent par des chemins tour nants, entre des haies fleuries, et ne voient d'abord rien de magnifique ; mais ils jugent bientôt que c'est pour que tout soit agréable; car le goût et le faste sont malheureusement presque toujours ennemis. L'architecture de l'édifice ne se montre qu'à moitié au milieu des roses, des lilas, des jasmins qui l'entourent, mais qui, en cachant une partie de son élégance, ne laissent pas de lui en prêter. Une infinité de sources, plus vives, plus pures,

les unes que les autres, viennent par différentes cascades se réunir dans un joli étang qui baigne les murs du château, et continuent ensuite leur route vers une belle prairie où elles se divisent en mille rigoles, tracées de cette main invisible qui vaut celle de tous les maîtres. Les regards se promènent au loin sur cette vaste étendue, entre des groupes d'arbres qui en varient l'aspect, et de nombreux troupeaux qui lui prêtent le mouvement et la vie, jusqu'à une chaîne de coteaux éloignés où des bois, des vignes, des clochers, des hameaux, des châteaux disposés, assortis pour ainsi dire, à la fantaisie de l'œil, ne lui laissent rien à désirer.

La comtesse émue, comme toutes les belles âmes, à l'aspect des touchantes beautés de la campagne, qui offrent, en effet, tant de poésie et tant de philosophie à qui sait les comprendre, demeure quelques moments comme ravie en extase; puis, se laissant aller à son admiration : — Convenez, dit-elle au comte, que tous les jardins anglais font pitié quand on a vu celui-là : c'est la nature, c'est le génie inconnu des choses qui a pris soin de l'arranger, ou plutôt qui l'a laissé s'arranger de soi-même. Les hommes à côté d'elle sont des enfants qui gâtent tout; leur main est à la fois faible et grossière; celle de la nature est la puissance et la délicatesse même. Ah! comme elle sait bien, comme elle prépare bien ce qu'il nous faut; mais, pour la plupart, nous n'y croyons pas; nous ne savons point, nous n'osons point nous y attacher! — Il y a plus, dit le comte, c'est que nous la fuyons; c'est que nous inventons mille moyens, mille prétextes pour nous enchaîner loin d'elle. A la vérité, toutes ces chaînes-là sont imaginaires; mais notre servitude n'en est que plus réelle; c'est être soumis à des caprices, au lieu de l'être à des lois. — Gardez votre philosophie pour

vous, mon cher comte; il n'appartient pas à une femme de s'élever si haut. Les mésanges ne suivent pas les aigles (ajouta-t-elle avec un peu de malice); mais qu'il ferait bon vivre ici! n'est-ce pas? — Qu'il y fait bon, dit le comte, puisque vous vous y plaisez! — Mais vous, pour votre compte, qu'en pensez-vous? vous soupirez, qu'avez-vous? — Je m'attriste en pensant à cette belle et bonne nature à qui vous rendez en ce moment un si pur hommage, et qui nous présente à tous, tant que nous sommes, les seuls vrais plaisirs, les seuls vrais biens; et nous la quittons pour courir après des chimères! nous ne nous attachons jamais à ce qui nous convient, et souvent nous ressemblons à une personne sensible.... (Il s'arrête et la regarde.) — Vous n'achevez pas.... — qui laisse tout, qui renonce à tout pour ... — Pour? — Aller épouser un inconnu à qui elle croit bonnement qu'elle se doit. Encore cet inconnu que vous avez la bonté de ne pas aimer. — Oh! moins que personne... A propos, vous me devez votre histoire; elle ne sera pas écoutée avec moins d'intérêt que la mienne. — Vous le voulez, comtesse; au moins elle ne vous ennuiera pas longtemps. Sachez donc que moi, le détracteur des inconnus, je vais aussi épouser une inconnue. — J'imagine que c'est pour me flatter que vous le dites; un sage comme vous! — Ce sage, dont vous parlez bien à votre aise, en sa qualité de cadet d'assez bonne maison, a toujours été fort pauvre; mais un homme tout-puissant, un grand ministre, de tout temps ami intime de mon père, s'intéressait beaucoup à moi; il ne prenait pas moins d'intérêt à la veuve d'un premier commis auquel il avait fait faire une immense fortune; cet homme est mort, et sa femme, unique héritière de ses trésors, encore assez jeune, toujours très-jolie, à ce qu'on dit, a voulu avoir dans le

monde un rang qu'elle avait toujours inutilement désiré : notre patron à tous les deux a vu d'un côté une fortune sans nom, de l'autre un nom sans fortune ; il a voulu procurer à chacun ce qui lui manquait ; et, muni d'un consentement que ni elle ni moi ne pouvions lui refuser, il nous a réciproquement engagés par un écrit signé de chacun de nous. — Et c'est là pourquoi, dit madame de Blumm, votre voiture est venue avec tant d'ardeur se précipiter sur la mienne ! En vérité je ne vous le pardonne pas. — Vous conviendrez du moins, chère comtesse, que cette ardeur-là était bien réciproque : *Ah ! si*.... A ce mot il rougit. — Ah ! si je ne vous avais pas rencontré ! n'est-ce pas ce que vous voulez dire ? — Je vous laisse le soin de l'expliquer, répondit-il en rougissant un peu plus fort. — Vous soupirez, parce que vous seriez déjà aux pieds de votre belle, n'est-ce pas ? — Je ne dis pas que ce soit pour cela. — Cependant n'y eût-il que la belle fortune, c'est un genre de beauté qui tourne bien des têtes. — La fortune pouvait me tenter il y a quelques mois ; mais un vieux parent que je ne connaissais que de nom, et qui est mort au moment où je m'y attendais le moins, m'a laissé un superbe héritage qui m'a, de ce côté-là, mis au dessus du besoin, et même du désir ; en sorte que tous mes empressements se bornent à celui de tenir ma parole. — N'importe, c'est toujours une folie que d'épouser sans connaître. Ces paroles, monsieur le comte, sont tirées de votre dernier sermon. — Hélas ! j'ai dû prêcher avec bien du zèle, car c'était pour votre bonheur. — Et moi, le croiriez-vous ? je serais tentée de prendre la même liberté ; car, ajouta-t-elle avec un regard de bienveillance, comment ne pas vous rendre intérêt pour intérêt ? — Parlez, très-chère dame, parlez ; toute mon âme vous écoute. — Tenez, cher comte, je ne

connais ni votre ministre, ni votre dame, ni son premier mari, et surtout point assez le second; mais il me semble qu'entre voyageurs comme nous... très-impatients de se quitter... n'est-ce pas, comte? — Parlez pour vous, madame, — on est tenté de se dire :

Qui n'a plus qu'un moment à vivre
N'a plus rien à dissimuler.

Je vais donc me servir de vos armes, et vous prouver que je connais peut-être mieux votre prétendue que vous-même. — J'écoute. — Votre dame et son patron si déclaré me sont suspects; on sait quel prix beaucoup de ces nobles protecteurs ont coutume de mettre à de pareils services. — Madame, ne jugez-vous pas un peu légèrement? — Et vous, monsieur, n'épousez-vous pas un peu légèrement? Je vois ici une jolie personne... ne m'avez-vous pas dit qu'elle était très-jolie? — Je n'en sais que ce qu'on m'en a dit. — Eh bien! supposons-la très-jolie pour un moment; aussi bien cela ne durera-t-il guère. Un ministre très-puissant, et qui passe pour très-galant, fait épouser cette très-jolie femme à un de ses commis; ce commis, honoré (quel honneur!) de la faveur déclarée de son chef, est mis à portée d'acquérir des biens immenses; il meurt, et laisse tous ses trésors, bien ou mal acquis, à sa respectable veuve; le ministre ne la perd pas de vue (car je me figure que le crêpe et la batiste lui prêtent encore de nouveaux charmes). — Mais savez-vous que vous êtes aussi méchante que bonne? — Laissez-moi achever. Votre digne ministre avise, dans sa sagesse, aux moyens de consoler cette excellente veuve, et trouve que le meilleur de tous est un noble mari, qui donne à cette vertueuse amie un état assez honorable pour vivre, non plus seulement dans l'intimité, mais

dans la société de son cher protecteur. Après cela, regardez-vous vous-même au fond de votre pensée comme dans une glace merveilleuse qui vous montrerait votre destinée en traits symboliques, et jouissez d'avance des honneurs qui vous sont destinés. — Tout le monde ne voit peut-être pas cela des mêmes yeux que la plus aimable des femmes. — Pensez-y, croyez-moi, et rendez grâce à mon postillon d'avoir au moins retardé de quelques jours une aussi grande folie. — J'aimerais peut-être mieux de quelques années.

Tout cela se disait en calèche, pendant une promenade charmante dans un superbe parc attenant aux jardins du château; partout c'était la nature, mais la nature dans son plus beau moment et dans toute son action, même sur les âmes qu'elle épanouit comme les fleurs. Tous les deux s'abandonnaient sans crainte à son empire; cette bonne nature est un tiers si discret, si favorable, si encourageant! les discours étaient plus confiants, le silence plus expressif, et un témoin invisible aurait aisément lu dans les deux intérieurs plus que chacun n'y lisait soi-même.

On était de part et d'autre occupé de ces douces et secrètes pensées qu'un air pur et libre, un beau temps, une belle verdure, une température agréable et l'haleine embaumée de la végétation font germer dans les esprits, et déjà l'on ne voyait plus rien de ce que l'on pensait... lorsque le bruit de la calèche sur le pavé de la cour les tira l'un et l'autre de leur commune rêverie. La fille du bourgmestre les attendait dans le vestibule; elle les invite à voir les appartements, qui, en effet, méritaient une attention particulière. La jeune personne dit avec timidité qu'elle est bien fâchée que sa mère soit malade, et qu'il n'y ait qu'elle, pauvre fille, au château, pour re-

cevoir M. le comte et madame la comtesse .. (A ces deux mots, si souvent réunis, tous les deux sourient.) Elle ajouta qu'elle avait fait préparer une petite collation dont elle voudrait leur faire les honneurs; et, pour les conduire à la salle à manger, elle prend le comte par une main, pendant qu'il donnait l'autre à la comtesse : le comte ne saurait s'empêcher de crier; la jeune personne, sans le savoir, a serré, quoique bien légèrement, une brûlure que le comte s'était faite en étouffant celle du bourgmestre; l'autre s'en aperçoit; elle pense au danger que son père a couru et au bon monsieur qui l'en a délivré, et voilà cette pauvre fille au désespoir, qui se jette à genoux, et qui arrose la blessure de ses larmes. —Aimable et bonne enfant, dit le comte en l'embrassant, c'est le baume le plus souverain qui puisse couler sur ma plaie; restez ici avec madame la comtesse, et dites-moi seulement où je trouverai votre digne mère, pour que j'aille un moment la féliciter d'avoir un si bon mari et une si bonne fille.

Il revient au bout de quelques minutes, et, dès qu'il se voit seul avec la comtesse : — Il me semble, dit-il, qu'il y a dans cet intérieur je ne sais quoi de triste et de mystérieux qui, tout étranger que je suis, ne laisse pas de m'affecter. Ce bon et honnête homme est parti le lendemain de notre arrivée, comme il me l'avait annoncé, pour une grande affaire qui l'a inquiété : il a été mandé auprès d'une assez jeune personne qui ne veut pas être connue, et qui paraît avoir des vues sur la terre. Ces braves gens craignent de changer de seigneur : celui qu'ils ont depuis longtemps est la vertu et l'honneur même; mais il y a toute apparence qu'il est dangereusement malade (on ne dit pas de quoi), et ce digne seigneur veut vendre sa belle possession, parce qu'il craint, dit-on, de

mourir avant d'avoir arrangé ses affaires. — Ah! les pauvres gens! dit la comtesse.—Je sais bien, reprit le comte, que cela ne touche ni vous, ni moi, ni de près, ni de loin; mais ce bon père! mais cette bonne mère infirme! mais cette jolie personne! — Ah! oui, surtout cette jolie personne... Messieurs les gens du monde, voilà les vrais titres à votre charité! — Est-ce bien à vous, répond le comte, à me parler de ces titres-là? Voyez mes mains... — Pardon, mille fois pardon, cher comte; je suis tentée d'en faire autant que la petite. Souffrez-vous toujours? — Non, je vous regarde. — Comte, je vois là un beau tric-trac; y jouez-vous? — Prêt à faire votre partie. — Quel jeu jouez-vous? — Le vôtre. — Aimez-vous le gros jeu? — Je le crains. — Vous n'êtes donc pas de la grande force? —Si cela était, je le craindrais encore davantage. Au gros jeu, le plus faible ne sait pas qu'il donne la clef de son coffre; mais le plus fort se doute bien qu'il la tient. — D'après cela, ne nous exposons point de part ni d'autre, car vous n'avez pas l'air d'en vouloir à mon argent. — Arrêtez-vous à tout autre soupçon. — Jouons donc une discrétion à la volonté du gagnant. Je commence. Six cinq pour moi; vous de même : à moi sonnet. Je bats les deux coins : six points; à vous, deux et as; à moi, sonnet encore; six autres points. — La victoire est à vous, madame la comtesse, rien de plus juste; mais il m'est du moins permis de m'avouer vaincu, c'est toujours quelque chose. Il me reste à demander vos ordres. — Serait-ce être bien indiscrète que de vous condamner à m'écrire après votre départ? — C'est comme si j'avais gagné.

Vient ensuite la revanche; on n'amène des deux parts que de petits dés. Le comte fait son petit jan, et remplit de deux façons par une bezette; il a gagné. — Allons,

dit la dame, j'attends que mon vainqueur... (Ce mot de *vainqueur* n'a pas été prononcé sans quelque embarras; ce qu'il y a de pis, c'est qu'on a remarqué que le comte y prenait garde : ces choses-là se voient bien vite entre deux personnes qui ne se quittent pas des yeux.) J'espère au moins, dit-elle aussitôt, que le vainqueur sera généreux. — Plus qu'il ne voudrait, dit le comte. — Souvenez-vous qu'en abusant de la victoire on risque de la perdre. — Cela se peut; mais, en n'en profitant pas, c'est encore pis; est-ce donc exiger une rançon trop forte que de demander, en toute humilité, ce beau cheveu blond que je vois serpenter sur cette robe? — Un cheveu! c'est bien fort. — Je le sais; mais la loi du combat... Ainsi, croyez-moi, chère comtesse, ne le défendez point; que celui-là du moins ne soit pas pour l'inconnu. — Imbécile que je suis! j'allais le donner, tandis qu'il y en a tant et de si beaux qui vous attendent à Paris! — Ceux-là n'ont rien de magique. — Et quelle magie peut-il y avoir? — Madame, je ne sais que vous dire; un cheveu est un lien... — Bien faible! ce qui ne tient qu'à un cheveu... — Mais un cheveu a toute la force qu'on y attache; vous qui possédez si bien vos auteurs latins, vous devez vous souvenir du cheveu fatal de Nisus. Celui-ci sera de même pour moi; je sens que le fil de ma vie y tiendra. — En vérité, dit la comtesse, je me trouverais plus que ridicule de mettre tant d'importance à un cheveu; et, puisque celui-là ne tient plus à moi, je n'y tiens pas non plus. — Oh! pour moi, dit le comte en le prenant et en le serrant soigneusement dans son portefeuille, je le tiendrai si bien, qu'il ne me quittera pas. — Avant de partir, dit la dame, encore une partie, encore une discrétion; mais, de peur, ajouta-t-elle avec malice, de risquer plus qu'on ne voudrait perdre, convenons que la

discrétion sera cette fois à la volonté du perdant. La partie est décidée à peu près comme les autres, en quatre ou cinq coups de dé, et le comte a perdu par une école. Au moment de traiter de la discrétion, Martine accourt tout essoufflée : — Monsieur, dit-elle, voilà M. La Cour qui vient d'arriver au grand galop. — Qui est ce M. La Cour? dit la comtesse. — Mon valet de chambre, madame. — Oh! ma foi, reprit Martine, c'est ici que l'on peut bien dire : Tel maître, tel valet; car c'est bien le plus beau garçon, le plus joli homme, après vous, que j'aie jamais vu. — Allons, ma chère Martine, vous êtes une petite folle. — Oh! mais, c'est que c'est vrai, madame, il a tout l'air de son maître. Oh! si je pouvais avoir comme ça de l'air de madame, je ne serais pas embarrassée de ma noce! — En vérité, cette petite extravagante-là me fait toujours peur. — Il voulait venir ici, et dare, dare, dare, et patata, et patata; mais moi, qui voulais un peu causer avec lui, je lui ai dit, comme de fait, que monsieur et madame étaient à causer ensemble, et qu'il fallait bien prendre garde de les déranger. — Autre niaiserie! — Il a regardé les voitures, il a levé les épaules avec chagrin; mais, quand il a su que celle de madame n'avait été refaite qu'avec les pièces de la vôtre, il a dit : Mais, mais, où mon pauvre maître avait-il donc mis tout son esprit? — Allons, mademoiselle, laissez-nous, et allez retrouver votre M. La Cour. Et nous, monsieur le comte, nous remonterons, si vous le voulez, en calèche. Mais non; restons plutôt encore un moment : nous nous éloignerions trop vite de ces lieux... Dieu! si on pouvait y habiter avec un mari qu'on aimerait, comme on y oublierait le reste du monde! — Il y a bien un grand poëte qui parle aussi d'une agréable retraite, où il lui serait si doux à la fois d'oublier le monde et d'en être ou-

blié ; mais vous n'auriez jamais que la moitié de cette douceur-là. — Expliquez-vous. — Et comment pourriez-vous compter sur l'oubli de personne?

On arrive à la maison du bourgmestre ; le comte parle à son valet de chambre ; la comtesse, de son côté, gronde sa petite étourdie, et voit en même temps, par la fenêtre, M. La Cour remettre à son maître un paquet que l'autre a l'air de lire avec une grande attention. — Allons, mademoiselle, dit-elle, cherchez-moi le chapeau que vous savez que j'aime. — Oui, madame, j'entends, qui vous va si bien, le blanc avec la plume bleu-céleste. Oh! comme M. le comte aura, pour le coup, la tête tournée! — Vous serez donc toujours la même? Allons, dépêchons-nous, et tirez-moi en même temps cette robe brodée en toutes petites, toutes petites fleurs. — Comment, madame, en *vergiss mein nicht?* — Oui, précisément. — Mais, madame, mais, madame, vous n'y pensez pas ; elle est dans le fond d'une grande malle ; il faudra tout déranger pour cela. — Faites-vous aider. — Ce n'est pas ma peine que je crains ; mais vous êtes si pressée de partir... — Qui vous l'a dit? — Pardi! ça s'entend de reste ; quand on va se marier on ne s'amuse pas en chemin. — C'est bon ; faites ce que je vous dis. — C'est qu'en vérité je ne sais pas trop comment m'y prendre pour grimper sur la voiture, pour défaire les chaînes, pour détordre les cordes. Encore si vous n'aviez pas un de vos gens en arrière et les autres en avant. Mais non, quoi! il faut que nous voyagions ensemble toutes fines seules! Ce n'est pas que ça me fait plaisir, à moi, car je vous aime tant! je voudrais qu'il n'y ait que moi autour de vous, et M. le comte... Ah! je sais ce que je m'en vais faire ; je m'en vais prier ce beau M. La Cour de m'aider, en lui disant que tout ce que vous en faites, c'est pour son maître. —

Toujours de mieux en mieux ! N'allez pas vous aviser de cela, mademoiselle, entendez-vous ? — Eh bien, non, ce n'est pas la peine; M. La Cour fera bien quelque chose pour moi toute seule, car il m'a déjà regardée avec un air malin. — Ah ! ah ! — Quand je dis malin, c'est bon, en même temps. — A la bonne heure.

Cependant le comte, toujours occupé du radoub de cette voiture, et qui n'y avait épargné ni soins, ni peines, ni courses, ni argent, revient ensuite annoncer que tout est réparé, que le ressort qui manquait est remplacé, qu'on a même trouvé des glaces qui s'ajustent parfaitement, enfin que la voiture est au moins aussi en état de faire la route qu'en partant de Paris. — En vérité, monsieur, dit la comtesse, je ne saurais vous faire trop de remercîments ni trop priser cet empressement flatteur à vous débarrasser de moi. — Me débarrasser de vous ! me débarrasser de vous ! répondit-il avec le ton de la douleur et de l'étonnement; ah ! plutôt, plutôt me débarrasser de moi ! moi à qui vous faites tout oublier, excepté vos ordres; moi qui ne suis occupé jour et nuit que des moyens de vous revoir, de vous revoir souvent, de vous aller trouver, s'il le faut, au bout du monde; moi qui donnerais toutes les années de ma vie pour en passer une avec vous...

La comtesse, émue jusqu'au fond du cœur, continue sur le ton de l'humeur, pour ne pas prendre celui de l'attendrissement... — Passer la vie avec vous, ce sont des discours dont on berce toutes les femmes; mais faciliter, mais presser le départ d'une amie ! une amie ! — Une amie ! — Du moins je le croyais; et lui dire après toutes ces jolies choses-là, c'est lui creuser sa tombe pour avoir le plaisir d'y jeter des fleurs. — Oh ! que je vous remercie de votre charmante injustice ! mais au

moins convenez-en : ne m'avez-vous pas fait jurer de donner tous mes soins pour que vous puissiez partir la première ? — Cela se peut, monsieur ; mais, à présent, c'est moi qui jure de ne point partir avant vous. — Ah ! v'là qui va bien, dit Martine ; v'là M. le comte et madame la comtesse qui se font quasi quoi comme des compliments à une porte. — Laissez-nous, mademoiselle, dit la comtesse, on se passera fort bien de vos réflexions. Non, monsieur, je vous le répète, je ne partirai point avant vous. — Ni moi avant vous, madame. — C'est dit. Nous verrons qui des deux tiendra le mieux sa parole. — Est-elle donnée, madame ? — Oh ! bien donnée, répond-elle. — Et encore mieux reçue, dit le comte. Or sachez maintenant que je viens de recevoir une lettre de mon père, qui me demande, ou plutôt qui me commande, quelque part que je sois, de ne pas poursuivre ma route, et de l'attendre. — Il vient, monsieur votre père ? Oh ! comme je m'en réjouis : le mien était mort avant mon mariage, et je n'ai point connu le plaisir d'aimer un père. — Le mien n'a jamais eu de fille ; mais, quand il vous verra, il sentira combien il serait doux d'en avoir une comme vous ; il vous connaîtra, il vous aimera et vous parlera de son fils. — C'est moi qui lui en parlerai, cher comte. Elle allait continuer, et déjà ses yeux humides en disaient encore plus. Mais voyez comme sont les femmes : elle craint que le comte n'en tire avantage, et, au moment où son imagination se perdait dans une mer de délices, la dame part d'un grand éclat de rire. — Eh bon Dieu ! eh bon Dieu ! à quoi pensons-nous ? dit-elle ; et cette charmante personne qui se promène sûrement soir et matin sur la route, où elle espère apercevoir celui dont la main doit lui ouvrir les portes de l'Empyrée. — Et que devient, dit le comte un

peu piqué, que devient ce héros délicat qui, méprisant tout autre intérêt, vous aime uniquement pour votre bien, et ne veut emporter en Turquie d'autre gage de votre tendresse que votre fortune? — Au fait, reprend la comtesse, ils sont faits l'un et l'autre pour attendre; moi, je me trouve assez bien ici; et vous, comte? — Moi, trop bien; ainsi, que ce monsieur et cette dame prennent patience chacun de leur côté, ou, s'ils s'ennuient, qu'ils se marient, je donne mes pleins pouvoirs. Et vous, comtesse?—On m'a élevée à ne pas dire mon goût.

J'aurais beau essayer de persuader à mes lecteurs que ces aimables gens-là ne s'aiment point, on ne me croirait jamais. Oui, sans doute, ils s'aiment, et jamais ils n'ont été si heureux; jamais peut-être ils ne le seront davantage. Ce n'est pas que chacun ne sente au fond de sa conscience l'embarras d'une promesse donnée qu'il faudra remplir tôt ou tard; ce n'est pas qu'en promenant leurs pensées dans l'avenir il ne leur semble voir l'immensité qui va les séparer; ce n'est pas que, soumis comme ils le sont l'un et l'autre aux saintes lois de l'honneur, ils ne se fassent quelques scrupules d'un retard qui, de nécessaire, est devenu volontaire; mais le scrupule, au rapport même des âmes les plus timorées, devient quelquefois l'assaisonnement des plaisirs. Au fait, cette promesse, n'a-t-on pas la vie entière pour la tenir? et ce plaisir si imprévu, si aimable, n'est-il pas en même temps bien innocent? Un jour, et puis encore un jour, et d'encore en encore une semaine, sont des à-comptes si doux, si pardonnables, à prélever sur sa destinée! c'est une goutte de malvoisie sur le vase; mais peut-être, hélas! qu'ensuite le reste semblera de l'absinthe! Quoi qu'il en soit, les intentions sont droites, les cœurs sont purs, la liaison innocente: chaque jour ressemble à la

veille, mais ils n'en offrent et n'en offriront peut-être que plus de délices.

Faut-il donc que l'amour change sur sa route comme toutes les choses de la vie? D'où vient qu'il ne conserve pas plus longtemps sa première forme, sa première grâce, quand les cœurs mêmes où il est entré peuvent encore s'y tromper et le prendre pour l'amitié, semblable à un bel adolescent encore ignorant de lui-même, et qui laisse les premiers regards en doute sur son sexe? Au reste, je ne sais trop si notre comte et notre comtesse en sont encore là ; ce que je vois, c'est une confiance mutuelle que l'estime ne produit pas si vite : c'est des deux côtés un besoin égal, une soif toujours croissante de se voir encore plus à mesure qu'on se voit davantage, et une même terreur à l'idée d'une prochaine séparation. On se couche tous les jours plus tard, on se lève tous les jours plus matin ; une minute perdue paraît un diamant tombé dans la mer. Les jours se passent au dedans en lectures, en jeux, en conversations où l'un espère toujours être deviné, où l'autre espère toujours ne l'être pas ; au dehors, ce sont tous les jours nouvelles parties à pied, à cheval, en calèche, en gondole... On a vu et revu tous les environs à plus d'une lieue à la ronde ; on les voit et revoit encore, et toujours avec un nouvel intérêt, parce qu'on s'y voit toujours l'un et l'autre, et que chacune de ces places-là rappelle encore qu'on s'y est déjà vu.

Si deux personnes de ma connaissance en étaient à ce point-là, et qu'elles craignissent d'aller plus loin, je leur conseillerais prudemment de s'abstenir autant qu'elles le pourraient (hélas! ce serait peut-être comme si on le leur recommandait), je leur défendrais, dis-je, de se promener ensemble dans certains endroits champêtres, et surtout vers le soir d'une belle journée de

printemps, parce que c'est précisément cette saison-là, ce sont ces endroits-là, ce sont ces heures-là que l'ennemi invisible choisit de préférence pour tendre ses piéges les plus sûrs; là tout est danger, tout est amorce. — Craignez, dirais-je à nos deux soi-disant amis, jusqu'à ces oiseaux, qui ne chanteraient pas s'ils n'aimaient point, et qui, sous la feuille qui vous les cache, deviennent pour vous autant de sirènes; craignez jusqu'à ces images fugitives du plaisir fugitif, jusqu'à ces fleurs dont le parfum vous enivre si doucement, et qui vous invitent à les cueillir, à les offrir, à vous en parer. Défiez-vous de ces beaux arbres qui vous protégent de leur ombre, et de ces tertres qui vous offrent leur mousse, et de ces eaux dont le murmure semble vous dire : Faites comme nous, suivez votre penchant; vous sentez, vous goûtez, vous savourez cet air vif et léger, qui est à l'air des villes ce que l'eau de la source est à celle de la mare. Il vous semble qu'il parvient jusqu'à votre âme, et qu'il chasse loin de vous toutes les idées qui vous obsédaient. Vous vous fiez bonnement à la paix rassurante des champs, à la solitude amie des amis, qui ne vous montre à tous les deux que vous deux, et qui vous livre sans partage l'un à l'autre; à la nature enfin, qui est là dans toute sa puissance, qui ne se plaît que là, qui vous parle sans cesse, et qui, si vous l'écoutez bien, ne vous parle que d'amour. Que sera-ce donc quand le jour baissera, quand tous les objets qui pourraient encore vous distraire s'effaceront peu à peu, et céderont de moment en moment vos regards à l'objet qui maîtrise votre pensée? Jamais vous n'aurez trouvé autant de délices secrètes à le contempler; jamais vous n'aviez remarqué dans sa voix un accent aussi tendre, aussi pénétrant; jamais vous n'auriez dans tout autre moment écouté avec un si doux, mais si dangereux inté-

rêt, ces discours déjà plus familiers, et que tantôt l'embarras, tantôt la confiance, rendent si persuasifs ; jamais vous n'auriez si parfaitement compris ce langage du cœur au cœur, qui se passe si bien de paroles, et tant et tant de choses mystérieuses qu'on ne peut connaître si on ne les a senties, et qu'on n'essayera jamais d'exprimer si on les connaît.

Mais où tend cet avant-propos? Le comte et la comtesse n'ont sans doute rien à craindre de ce danger si délicieux, puisque l'un et l'autre ont un engagement d'honneur, et que l'un et l'autre ont de l'honneur ; ils peuvent regretter de l'avoir pris, cet engagement ; ils peuvent le maudire en secret, ils peuvent différer de le remplir ; mais ils ne peuvent point penser à le rompre. Cependant, un jour qu'ils respiraient ensemble la fraîcheur d'une soirée superbe dans une belle allée de charmille qui mène du château à la ferme , le comte, plus enivré, s'il est possible, ou du moins plus encouragé que de coutume , entretenait la comtesse de la manière dont il comptait disposer du reste de sa vie, car le premier regard d'une vraie passion embrasse toute l'existence. D'abord, comme l'honneur marche avant tout, il acquittera cette fatale promesse qui, pour être imprudente, n'en est pas moins sacrée. Il épousera donc cette maudite jolie femme ! il ne lui faut pour cela que trois ou quatre semaines ; mais combien d'avance elles lui paraissent longues ! Après quoi il est résolu de laisser, à ses risques et périls, sa jolie femme à Versailles (il espère qu'on lui en saura gré) ; quant à lui, son projet bien arrêté, c'est de voyager seul, non pour son plaisir, si on l'en croit, mais pour son bonheur ; non pour sa santé , mais pour sa vie ! et c'était dire assez de quel côté il devait voyager. Tout cela, dira-t-on, n'est pas bien moral ; mais, premiè-

rement, il n'y a jusqu'ici rien de fait, et puis l'amour ne se pique point, à beaucoup près, de moralité ; il ne s'occupe jamais que de lui, et c'est l'égoïsme en deux personnes. Ce n'est pas tout : on doit acquérir à tout prix la terre la plus voisine du château futur de la comtesse, et, si elle doit passer les hivers dans une ville, quelle qu'elle soit, fût-ce au Mexique ou à la Chine, on y achète une maison. La comtesse est le point de vue où toutes les lignes de ce beau plan se dirigent. — Ainsi, lui disait-il, chacun de mes jours me remontrera ce que je vois ici avec tant de délices, et le flambeau de... de l'amitié, continua-t-il en bégayant un peu (lui qui prononçait si bien), luira sur toute ma vie.

— Oui, l'amitié, reprend la comtesse qui jusque-là s'était abstenue de l'interrompre, le flambeau de l'amitié, c'est une lumière si pure, une chaleur si douce! — Douce pour vous, peut-être, qui craignez de vous en approcher; mais vous ne me donnerez jamais votre prudence. — Ne me louez pas trop, cher comte, et croyez-moi, sur ce point-là même... — Quoi! chère dame? — Oui, sur ce point-là même je ne suis point tout à fait sans reproches à mes propres yeux. Je vous blâmais tout à l'heure bien hardiment d'épouser une inconnue. — Ah! comme vous aviez raison, chère comtesse; mais convenez que j'avais raison aussi. — Que trop, peut-être! Mais vous, cher comte, convenez en même temps qu'on devrait mettre les mêmes précautions au choix d'un ami ; car un ami, c'est pour la vie, n'est-ce pas? dit-elle en le regardant... comme... comme ces amies-là regardent. — Pour la vie! pour mille vies, chère amie! dit le comte ivre de joie : ah! Dieu! pardonnez, dit-il en se reprenant, un accès d'orgueil et de délire! — Non, dit la comtesse, j'attendais ce titre-là pour vous le donner; mais, je le répète, nous

sommes des imprudents; j'ai beau me le dire et me le redire, il semble que je ne m'en croie pas moi-même, et je serais quelquefois tentée de m'accuser de pédanterie. — En vérité, vous auriez plus raison que vous ne croyez. — Cependant, mon ami, nous aurons toujours l'un et l'autre un vrai tort. — Et quel tort? — C'est que nous ne nous connaissons pas assez; c'est que ce n'est point la raison qui a commencé notre amitié; et vous savez peut-être mieux que moi qu'en fait de sentiment, ce qu'elle n'a pas lié ne tient pas. — En effet, dit le comte, ce n'est point à la raison que j'en ai l'obligation, c'est au hasard, ce premier ministre du destin. Je sais trop bien qu'il ne sait rien de ce qu'il fait; mais j'en suis si reconnaissant, que si j'ai jamais dans une de mes terres un jardin comme celui-ci ou autrement... — Ah! tâchez que ce soit précisément comme celui-ci; vous n'imaginez pas comme je l'aime! — J'en demanderai le plan à mon bon bourgmestre. — Mais je vous ai interrompu : qu'est-ce que vous voulez faire dans ce jardin? — Un temple. — Un temple! à qui? au dieu inconnu? — Non, au dieu qui ne connaît personne, au bon Hasard qui nous a rapprochés, et que je prie si dé votement de ne point nous séparer. — Quoi! dit la comtesse, ce hasard que tant de gens maudissent. — Moi, je ne serai jamais le détracteur de mon bienfaiteur; je lui dois le bonheur de huit jours, et peut-être, peut-être le malheur de ma vie : n'importe, je lui élève un temple, je lui voue un culte, et, dût-il, aveugle et bizarre comme on le peint, tourner toutes ses forces contre moi, je le défie, dès ce moment même, de me faire autant de mal qu'il m'a fait de bien. — Encore une fois, mon ami, il faut connaître davantage pour aimer autant. — Ah! croyez, ma nouvelle, ma seule amie, que nous nous connaissons mieux que beaucoup de soi-disant vieux amis!

— Eh quoi ! cher comte, vous prenez donc les jours pour des années? Oh ! nous ne comptons pas de même : moi qui prendrais plutôt les années pour des jours. — J'aime à être interrompu comme cela, dit-il ; mais je reprends mon apologie : une vingtaine de visites d'un quart d'heure chacune, quelques rencontres à des dîners, à des bals, à des promenades, suffisent dans le monde pour croire qu'on se connaît, et souvent même on prend le titre d'ami à moins que cela ; ici les journées se passent entre deux personnes qui ne voient qu'elles, qui ne conversent qu'entre elles, dont l'une s'ennuie peut-être. — Le croyez-vous? — Mais dont l'autre s'enivre à toute heure d'un bonheur toujours nouveau. — Dois-je le croire? — Et pour qui, au milieu de son ivresse, les approches d'une séparation sont les affres de la mort. — De la mort ! n'en parlons point, cher comte, n'en parlons point ; prenez sur vous, vous voyez trop que j'ai besoin d'un exemple de courage. — Cependant, chère comtesse, si l'ennemi de mon bonheur... — Qui? dit-elle. — Celui qui vous attend, cet inconnu vers qui vous volez, emportant avec vous tout ce que je chéris, tout ce que je regrette. — Ah Dieu ! cet inconnu ! — Sans doute, il ne sent point, quel qu'il soit, il ne sent point assez toute la félicité qui lui est réservée ; mais, s'il ressemblait au portrait que je m'en fais, s'il vous déplaisait. — J'ai, en effet, bien peur qu'il ne me plaise guère ; mais n'importe, c'est moins lui que ma bonne amie que j'épouse. — Enfin, si quelque incident, quelque hasard... vous connaissez ma dévotion au hasard. — Toujours ce hasard ! — Oui, s'il dérangeait ce fatal projet qui va changer le reste de mes jours en nuits... — Achevez. — Non ; répondez à ce que je n'ose pas dire. — *Ah! si...* dit la comtesse ! au reste, ajouta-t-elle en se reprenant, non sans quelque embar-

ras, je ne m'engage à rien ; car vous êtes attendu de votre côté, et sans doute le piége est trop bien dressé pour que vous l'échappiez. — Vous voyez au moins, dit le comte, que je ne m'y précipite point ; vos réflexions demeurent gravées là. — J'en suis fière. — Faite comme vous êtes pour égarer tant et tant de raisons, vous avez éclairé la mienne; mais l'honneur me commande. — Moi, je dis qu'il vous défend. — Enfin, mon père viendra tôt ou tard. — Votre amie l'attend, et puis (vous l'avez dit), rien n'est impossible au hasard; et croyez-moi, comte, votre amie l'invoque aussi bien que vous. — Eh bien donc, chère amie, si... — *Ah! si* ...

Le bienheureux comte, hors de lui, se précipite aux genoux de la dame lorsqu'au bout de l'allée ils voient tout à coup paraître la jolie fille de M. le bourgmestre, qui, craignant d'être arrivée mal à propos, disparaît sur-le-champ, et reparaît une minute après, quand elle croit qu'on a de part et d'autre repris ses esprits. Elle fait signe au comte qu'elle a quelque chose à lui dire, il y va ; la comtesse les observe, à quelque distance, se parlant avec une action qui ne lui fait aucun plaisir, avec des gestes qui l'étonnent, et qu'elle interprète à sa manière, mais pas tout à fait à sa fantaisie. Le comte revient au bout de deux minutes, et retrouve sa dame un peu plus froide qu'il ne l'avait quittée.—Vous me paraissez avoir ici des affaires très-intéressantes, dit-elle avec une certaine mine, un certain ton que mes lectrices, si j'en ai, sauront mieux prendre en pareille occasion que je ne saurais l'indiquer. — Madame, répond le comte sans avoir l'air de s'apercevoir de rien, quand on est, comme moi, revêtu soudain d'une haute dignité, et que pour la première fois on exerce les augustes fonctions de bourgmestre, le premier soin doit être de se rendre accessible.

— Oui, aux jolies demoiselles? — A celles-là comme aux autres : la justice pour tout le monde; et où en seriez-vous si la beauté n'avait pas aussi quelque droit à la justice? — Mais qu'est-ce que cette petite créature là peut avoir toujours à vous dire?... — Ne suis-je pas le représentant de son père? Ne me doit-elle pas confiance et amitié? D'ailleurs, n'y a-t-il pas des affaires à régler dans mon nouvel empire, ne fût-ce que les mémoires de nos ouvriers? — A propos, dit la comtesse un peu remise, avant de partir nous aurons beaucoup de comptes à solder. — Oui, sans doute, chère dame; mais je vous avertis qu'il me faut beaucoup de temps pour me mettre en règle. — Encore si j'étais sûre d'être la seule cause de vos lenteurs... — Serait-ce trop peu pour mon amie d'être le seul objet de mes empressements? — Pendant que nous parlons, dit la comtesse, le jour baisse; il faut qu'il soit tard, et l'air de la nuit est dangereux, surtout dans les berceaux de charmille. — Mais vous n'êtes pas seule. — Cela serait très-bon, monsieur le comte, si je ne craignais que de m'ennuyer; mais j'ai encore d'autres précautions à prendre. — Au moins, chère dame, avant de remonter en calèche, répétez ici même ces deux petits mots que ma bouche aime tant à prononcer, et qui, dans la vôtre, ont tant de douceur. — Quels mots? dit la comtesse avec une ignorance affectée. — *Ah! si...* dit le comte. — Eh bien! dit-elle avec un peu d'étouffement qu'il n'aurait tenu qu'à lui de prendre pour un soupir, *Ah! si...* Puis, comme si elle se le reprochait, elle court à la calèche et retourne à la ville.

Elle n'a pas dit une parole dans le chemin, et s'est retirée sans vouloir souper. Ce mot, ce petit mot, lui paraissait terriblement significatif de sa part; mais aussi le comte l'avait prononcé avec tant de grâce, tant de feu,

tant de passion... avec je ne sais quel accent... j'ai pensé dire un timbre si pénétrant, qu'elle n'avait pu l'entendre sans le répéter. Il en était à peu près comme d'un instrument qui vibre de lui-même aux accents d'un autre. Faible femme! se disait-elle en répondant à sa pensée, cet instrument, ce n'était pas ta voix, c'était ton cœur; mais au fait, répliquait-elle intérieurement, il n'y a rien là que de vague, rien, rien même dont cet homme, tout dangereux qu'il pourrait être, puisse tirer le moindre avantage. Ai-je donc manqué à mes engagements avec mon amie? Lui ai-je juré que personne ne me marquerait d'amitié, et que je n'en aurais pour personne? Il fallait donc promettre que je ne rencontrerais point M. de Gluksleben, et que je serais insensible à l'impression qu'il me semble je lui ai faite? Mais si j'étais de marbre, serais-je l'amie de mon amie? Est-ce une âme ingrate, un cœur féroce, qu'elle veut faire épouser à son frère? Enfin ma promesse reste tout entière, et je n'ai pas même pensé à l'éluder. *Ah! si*... Remarquez que tout ce qui a précédé ce dernier mot, l'aimable femme s'était contentée de le penser; mais que ces deux syllabes, en quelque sorte magiques, avaient comme forcé le passage de la voix : elle est étonnée, effrayée même de les entendre; elles lui montrent l'état au vrai de son cœur; mais, en même temps, elles lui rappellent et celui qui lui a comme appris à les prononcer, et cette grâce, ce ton passionné, cet accent d'amour, dont il les prononçait. De si douces pensées n'amènent que des rêves agréables : rapportons-nous-en, sur ce point, à l'imagination de la comtesse, et attendons son réveil.

Il arrive enfin ce réveil, et la première parole, écho de la première pensée, c'est : — Que fait M. le comte? — M. le comte, madame? répond Martine tout embarrassée;

madame ne sait donc pas... — Quoi donc? — Hier, dès que madame a été couchée... — Eh bien? — Il est venu une petite calèche. — Et qui est-ce qui était dans cette calèche? — Mademoiselle la bourgmestre. — Et puis? — Et puis elle est venue parler à M. le comte. — Le petit monstre! Et puis? — Et puis, madame, que voulez-vous que je vous dise? ils ont sauté tous les deux dans la calèche, et vogue la galère. — Et vite des chevaux! — Mais, madame, vous me donnerez le temps de remballer vos robes que j'ai tirées des malles. — Des chevaux! vous dis-je. — Comment, madame? celle que j'ai sortie hier, pas plus loin qu'hier? que vous aviez emportée de Paris pour la veille de la noce? — Des chevaux! des chevaux! des chevaux! — Mais il faut le temps de plier, d'emballer, de charger. — Laissez tout plutôt; que m'importe? Des chevaux! des chevaux! — Madame donnera sûrement pour boire aux gens de la maison et de la ville, qui l'ont servie avec tant de zèle? — Voilà ma bourse, arrangez tout; mais surtout des chevaux! — Madame ne laissera-t-elle rien à cette jolie fille de M. le bourgmestre? — Ma malédiction! — Elle paraît si attachée à M. le comte et à madame la comtesse; à M. le comte surtout. — Je vous défends de m'en parler. Allons, des chevaux! des chevaux! disait-elle toujours quand Martine était déjà loin; que je fuie, que tout ceci s'éloigne de moi; que je disparaisse moi-même, s'il est possible, à mes propres yeux! Enfin, à force de peines et de soins, et surtout avec l'aide de M. Lacour, qui rendait ce service-là bien à contre-cœur à Martine, la voiture est chargée, attelée et partie : à mesure qu'elle avance, la première agitation de l'aimable dame avait déjà fait place, sinon à un calme parfait, au moins à la mélancolie, qui ne console point sans doute, mais qui devient

au chagrin ce que l'engourdissement est à la douleur, et qui permet à une personne bien née d'écouter tour à tour en juge tranquille, mais rarement impartial, son affection et sa raison. — Pauvre Louisa ! disait-elle intérieurement, après une vie sans reproches, aurais-tu donc perdu ta propre estime en si peu d'heures? es-tu donc coupable? Quoi! la reconnaissance pour les procédés; quoi! la sensibilité, la tendresse même, cet attrait si naturel d'une âme pure vers une âme qu'on croit honnête seront des crimes ! Non, Louisa, tu es encore innocente; mais conviens que tu es heureuse de l'être encore ! Tu as été trompée, et qui ne l'aurait pas été? Non, Louisa, non, rassure-toi, le crime est au trompeur. Ah ! les hommes ! les hommes sont tous nos ennemis.

Pendant qu'elle s'occupait ainsi de son examen de conscience et qu'elle s'abandonnait à ses réflexions, Martine, qui avait tenu constamment la tête à la portière, regardant, sans trop savoir pourquoi, du côté de M. Lacour, s'écrie tout à coup : — Madame ! madame !... — Eh bien! quoi? mademoiselle, vous savez que je n'aime point qu'on me parle quand j'ai la migraine. — Mais, madame, c'est une grosse poussière que j'ai vue bien loin, bien loin derrière nous, et, quoique nous allions bien vite, la voilà tout près. — Eh! que me fait cette poussière? — C'est un homme à cheval qui court, qui court : oh dame ! il faut voir. — Levez la glace. — Madame, c'est M. le comte. — Baissez le store. — Madame, il a une lettre à la main ; il crie au postillon d'arrêter. — Mademoiselle, faites ce que je vous dis. La bonne Martine se mettait en devoir d'obéir, bien malgré elle, mais il n'était plus temps ; la main du comte était déjà passée par la portière, présentant un paquet. — Revenez à vous, disait-il; revenez à moi, ô la plus aimée des femmes ! et lisez. La

comtesse ne daigne pas répondre, et reste enfoncée dans le coin de sa voiture avec un voile constamment rabattu sur son visage, ne fût-ce que pour cacher des larmes qu'elle reprochait à ses yeux ; mais, entrevoyant l'adresse du paquet qui lui présente une écriture chérie : — Ah ! mon amie, ma seule amie, dit-elle avec émotion, elle ne m'oubliera, elle ne me trahira, elle ne me chagrinera jamais, celle-là ! Puis, s'adressant au comte d'un ton de voix sec et poli : — Mille grâces, monsieur, pour les nouvelles que vous voulez bien m'apporter de celui que je vais épouser : vos projets vous appellent du côté opposé à la route que je prends, et ce n'est pas moi, ajouta-t-elle avec un peu d'altération dans la voix, qui peux avoir des titres pour vous arrêter. — C'est à moi que cette modestie-là conviendrait avec vous, dit le comte d'un ton affecté ; aussi n'ai-je la prétention de vous retenir que le temps de lire cette lettre — Mais oserai-je vous demander de qui vous la tenez ? — De ce bon bourgmestre, à qui elle est parvenue il y a huit ou dix jours, dans un paquet qui lui était adressé. — Le bourgmestre ! et quel rapport mon amie peut-elle avoir avec lui ? Quant à ceux qu'il peut avoir avec vous, monsieur, je crois savoir à quoi m'en tenir. — J'espère que bien des choses s'éclairciront dans peu. — Oh ! non, monsieur, il y a des choses si claires qu'on ne saurait les éclaircir. — En attendant, madame, l'amitié vous commande d'oublier un moment tout ce qui n'est pas elle, et de vous occuper de votre amie absente. — Vous permettez donc, monsieur, dit la comtesse en ouvrant le paquet ? — Madame, si j'avais quelque pouvoir dans le monde, je ne défendrais que l'injustice.

La comtesse lit à demi-voix :

« Hâtez-vous, chère Louisa, non pas de remplir un des-

sein qui devait faire à jamais mon bonheur, mais de venir consoler celle qui sera la plus malheureuse des femmes tant que je ne vous verrai point. J'ai perdu mon père ; il était infirme et vieux : je le pleurais depuis longtemps ; je le pleurerai toujours : il était si vertueux, si tendre, si bon ! Hélas ! pourquoi, pourquoi mon frère lui ressemble-t-il si peu !... Mais non, je n'ai plus de frère ; celui qui, du vivant de notre père commun, ne savait quelles caresses me faire, quels hommages rendre à ma mère (à votre tendre nourrice), s'est tout à coup transformé en ennemi ; et, à peine la succession a-t-elle été ouverte, qu'il n'a plus songé qu'à nous dépouiller, ma mère de ses reprises, et moi de ma légitime. Hélas ! il ne savait pas qu'il pouvait tout sur nous en continuant à nous aimer, ou du moins à le feindre, et que nos sacrifices volontaires auraient été plus loin que ses prétentions ; mais nous attaquer devant les tribunaux ! nous accuser d'avoir abusé de la confiance d'un homme que ma mère et moi nous respections et nous honorions comme un Dieu ! oser affirmer en justice que ma mère, pendant l'agonie de son mari, qu'elle n'a pas quitté une seconde (vous la connaissez), oser dire qu'elle a profané les heures sacrées de l'agonie de son époux en retirant un coffre qui renfermait des richesses immenses ! »

— Ah Dieu ! dit la comtesse, dans quel abîme j'allais tomber ! — J'avais osé le craindre pour vous, madame.— Et que vous importe, monsieur, cet abîme-là pour moi ou un autre ? Au moins, me voilà sauvée ; j'en remercie le hasard. — Le hasard ? dit le comte en souriant. — Il y a des choses, dit la comtesse, à qui ce sourire-là déplaisait, qui ne sont pas toujours gaies, et des moments où la gaieté est bien déplacée ! mais, permettez que je continue :

« Il a été ouvert par autorité de justice, ce coffre ; et qu'y a-t-on trouvé? une correspondance de vingt-cinq ans. On y a vu les mécontentements que le digne homme confiait à sa seconde femme au sujet du fils de la première ; on y a vu les soins touchants que celle-ci prenait d'excuser sans cesse un beau-fils, et rallumer pour lui une tendresse paternelle prête à s'éteindre. Vous reconnaissez sûrement bien là votre aimable nourrice, ma Louisa ; mais apprenez le reste. J'ai un oncle général, un frère de ma mère que vous ne connaissez point, parce qu'il a passé vingt ans, soit à la guerre contre les Turcs, soit dans des quartiers au fond de la Transylvanie, et qui, après des services honorables, est revenu couvert de blessures achever sa vie dans sa famille. Il loge avec nous; et, comme ce digne homme a conservé dans son grand âge toute la délicatesse de sentiments et toute la fermeté de caractère qui distinguent les vrais braves, vous pensez bien qu'il n'a pas vu de sang-froid tant de chicanes, tant de manœuvres, tant d'avarice, tant de duplicité. Il a été en parler à mon frère, poliment, sans doute, mais avec une franchise et une autorité qui convenaient à son âge et à son grade. L'autre, qui est naturellement rude et fier (hélas! j'espérais que vous l'adouciriez), a mal pris la remontrance : mon oncle, animé de son côté, y a mis plus de force et même de roideur. Bref, on s'est échauffé de part et d'autre, au point que mon frère (si c'est là un frère) a parlé de se battre. Mon oncle, que son âge, sa haute réputation, ses belles actions, ses blessures, son grade même, autorisaient de reste à refuser le combat, a trop montré que l'honneur ne vieillit point dans les plus vieux guerriers. Il saisit son épée, malgré sa goutte et ses blessures ; et mon frère, profitant malheureusement de tous les avantages que sa force et sa souplesse lui don-

naièent sur le plus digne des hommes, le laisse étendu sur la place.

« Cette triste scène se passait à cinquante pas de nous, dans notre jardin que vous connaissez. Nous les avions d'abord observés, ma mère et moi, des fenêtres du salon, qui donnent, comme vous le savez, sur le parterre, se promenant et parlant avec une action qui nous étonnait. Nous croyions même remarquer dans la marche et les gestes de mon oncle une certaine vivacité, que nous ne lui avions jamais vue depuis son retour parmi nous. Sa tête était aussi haute, sa contenance aussi fière, son pas aussi délibéré que s'il n'avait eu que trente ans : ils entrent, l'instant d'après, tous les deux dans ce petit bois que vous avez vu planter. A cette vue, ma mère et moi, également frappées d'une terreur que nous n'osions pas nous expliquer, nous descendons plus mortes que vives, et la première personne que nous rencontrons dans le jardin, c'est mon frère... — Où est mon oncle? lui dis-je en hésitant. — Où est mon frère? lui dit ma mère en tremblant. — Là, répond-il avec un air et un ton sinistres en montrant du doigt le bosquet fatal; et il disparaît. Nous y allons... et que voyons-nous?... Funeste argent! funeste honneur! mon oncle immobile et nageant dans son sang! Les gens de l'art sont appelés; la blessure, qu'ils ont d'abord jugée mortelle, cède, au bout de deux ou trois jours, à leur science et à leurs soins. Enfin, ma chère (nous sommes au 11), il est hors de danger, mais il n'en veut pas moins mettre ses affaires en ordre, et il est résolu, en conséquence, à vendre sur-le-champ une belle terre immédiate qu'il possède en Souabe, où il n'ira jamais, accablé d'infirmités comme il l'est depuis longtemps, et avec une blessure qui doit laisser de longues suites. J'irai donc bientôt en Souabe pour la vente

qu'il désire. Dès que j'y serai, je vous le manderai ; et, comme j'aurai franchi la moitié de l'énorme distance qui nous sépare, si je puis encore, ou si vous pouvez franchir l'autre, j'oublierai, quelques moments du moins, cette horrible époque de ma vie ; et, après de si fâcheux orages, je reverrai encore des jours sereins. Adieu. »

— Où irai-je maintenant ? dit la comtesse ; continuerai-je ma route, au risque de me croiser en chemin avec mon amie sans nous connaître, et de la trouver partie à mon arrivée ? Et puis, voir cet homme ! ce bourreau qu'on me destinait ! je ne m'en sens pas le courage. — Et penser, dit le comte, qu'on était sur le point d'épouser cet homme-là ! — Il y en a peut-être, dit la comtesse, qui, sous des formes plus douces, ne sont guère moins effrayants. — Enfin, madame, votre projet n'est sûrement point de rester au milieu des champs ? — *Ah ! si...* dit-elle en soupirant. — *Ah ! si ?...* dit le comte. Ah ! si madame la comtesse voulait achever ces deux mots, auxquels un cœur, s'il pouvait s'en trouver un digne du sien, répondrait avec tant de délices ! ou si elle me permettait de les interpréter pour m'y conformer... — Dispensez-vous-en, monsieur ; le sens en est trop différent de celui que vous avez pu leur prêter. — Je vais donc essayer, d'après les nouvelles lumières que vous me donnez, de me les expliquer à moi-même : Ah ! si je n'avais pas toujours sous les yeux un homme qui m'obsède. — Je n'ai pas dit, et n'ai pas voulu dire cela. — Qui m'ennuie, qui me déplaît, qui s'est attaché à moi comme une chenille à une fleur. — J'admire, dit la comtesse en souriant amèrement, comme vous me faites parler de vous et de moi. Le comte poursuivant : — Un homme qui ne me quittera pas, qui a juré de ne vivre que pour moi. — Tout cela

serait charmant pour une personne qui ne saurait pas à quoi s'en tenir... Elle allait, je crois, parler de la promenade nocturne avec la petite demoiselle, quand ils sont interrompus tout à coup, et toujours par Martine, qui semblait n'avoir point d'autre charge auprès de sa maîtresse. Elle avait tenu constamment la tête à la portière, faute de pouvoir rien entendre de ce qui se disait. — Madame, madame, crie-t-elle sans se retourner, voilà une jolie voiture qui arrive; je ne vois pas ce qu'il y a dedans. Tiens! ne dirait-on pas que c'est la même où ce que M. le comte a emmené hier la fille de la maison? — Monsieur le comte, dit la comtesse rendue à sa première indignation, c'est trop vous gêner pour moi. Vous devez bien penser, ajouta-t-elle, que j'en suis honteuse, et vous auriez peut-être sujet de l'être au moins autant : ainsi séparons-nous; oublions-nous; et recevez mes adieux pour la vie. Allons! postillon. — Là-dessus elle lève les glaces, tire les stores, abaisse son voile, et se renfonce de nouveau dans le coin de sa voiture. — Madame, dit Martine la curieuse, qui ne partageait point ces caprices-là, et qui levait furtivement un coin du store pour regarder sur la route; madame, c'est que ce n'est point elle; c'est un vieux *monsieur* qui descend avec bien de la peine, et M. le comte, ah! il faut voir! qui saute comme un oiseau de dessus son cheval. Ma foi, vivent les jeunes gens pour avoir bonne grâce à tout ce qu'ils font! Quoi! ma fine, je ne sais pas seulement à quoi les vieux sont bons. — Halte! postillon, crie la comtesse par la glace de devant. — Tiens, dit Martine, voilà M. Lacour qui est descendu de l'autre côté, et qui est venu prendre le cheval de M. le comte par la bride... Tiens! tiens! mais, mon Dieu! queu drôle de chose! Voilà ce vieux qui ne sait plus de quel côté qui descendra; mais, là, je vous demande, avec sa

grande perruque toute dépoudrée d'un côté, son surtout de velours, et sa grande veste d'or et d'argent, et ses bas roulés, couleur de tabac, et ses souliers carrés... Il s'est d'abord mis en devant pour descendre, et pis apparemment que ça n'allait pas bien. Mon Dieu! mon Dieu! tous ces vieux-là me font rire. — Fi! Martine, c'est fort mal fait de rire de la vieillesse; c'est insulter, au fond de son âme, à son père et à sa mère. — Ah! le voilà qui descend à reculons, et M. le comte qui le soutient par derrière, et le vieux qui se retourne, et M. le comte qui l'embrasse.. Ah! mais en v'là bien d'une autre! ce bon M. le comte, on dirait que c'est trop d'honneur pour lui, car il lui baise la main, ni plus ni moins qu'à vous, le dernier bonsoir qu'il vous a dit. Mais, chut! les voilà qui viennent. —Madame, permettez-vous que j'aie l'honneur de vous présenter le meilleur des pères? — Monsieur, vous savez le désir que j'avais de lui être présentée, et le bonheur que j'attachais à le connaître. — Madame, dit le vieux comte, je vois d'abord combien mon fils a eu raison, et je l'applaudis. —En tout, monsieur le comte? — Oui, madame, en tout. — N'êtes-vous pas bien indulgent? comment, en tout?... — Mais tout est compris dans une seule chose; il aime, et je vois qu'il ne peut plus qu'aimer; et si une passion comme il n'appartient qu'à vous d'en allumer, une fidélité dont je me ferais garant, quand tout ce que je sais et tout ce que je vois ne le serait pas... — Ah! monsieur, la fidélité ne se connaît que par des épreuves, et quelquefois dès la première... Au reste, brisons là-dessus. Je rends justice, plus que justice à M. votre fils; plus touchée peut-être que je ne le devais de ses attentions, la manière dont il m'a parlé de vous, monsieur, a, s'il se peut encore, ajouté à mon sentiment pour lui; aussi ai-je ambitionné,

j'en conviens, le bonheur de joindre mes hommages aux siens pour un père tel qu'il aime à vous dépeindre, et de mériter de vous, à la longue, le nom de votre fille. — Ah ! madame, je sens déjà combien ce nom-là serait bientôt prononcé du fond du cœur. — Et qui peut donc encore s'opposer au bonheur du fils et du père? — Monsieur, vous savez mieux que moi qu'un acte d'empire comme celui-là sur toute la suite de la vie demande beaucoup de réflexions. — Il n'appartient pas à mon âge, madame, de combattre une prudence au-dessus du vôtre ; je m'en tiens à plaider la cause d'un fils dont la destinée heureuse ou affreuse est entre vos mains. — Cependant il m'a parlé de je ne sais quels engagements ..— Ils sont rompus, madame ; une vieille femme artificieuse, comme on en voit plus d'une autour des gens en place, était venue à bout d'engager mon fils dans des nœuds, ou, pour mieux dire, dans des filets que l'honneur m'a commandé de rompre, et je venais lui en porter la nouvelle. Hélas ! s'il était arrivé quatre jours plus tôt, le mal était sans remède ; et, sous ce rapport-là même, il doit rendre grâce au ciel de la cause de son retard. — Si je pouvais me flatter d'y être pour quelque chose, je m'en applaudirais. — Eh bien, madame? — Eh bien, monsieur, j'en reviens toujours à dire que toute démarche précipitée porte avec elle sa punition. En si peu de temps on ne se connaît point assez ; et quelquefois, ajouta-t-elle en soupirant, on se connaît trop. Joignez à cela, monsieur, que je me suis reconnu, à la vérité depuis peu, un défaut. — Un défaut ! vous, madame? — Oui, monsieur, entre beaucoup d'autres sûrement, mais qui pourrait faire le malheur de M. votre fils comme le mien. — Je l'attends encore ce défaut, madame. — C'est une sensibilité outrée, une inquiétude vague, une défiance,

bien ou mal fondée, de ce qui me plaît le plus, une disposition au soupçon qui doit rendre à la longue une femme insupportable à son mari et à elle-même. — Ces accusations-là, madame, dit le vieux comte, me sont suspectes, et j'y vois seulement deux choses dont je ne suis rien moins qu'effrayé pour celui qui aura le bonheur de les braver ; c'est un grand fonds de tendresse et de modestie : permettez donc que cela ne nous arrête point. — Non, monsieur ; s'il faut vous parler franchement, je n'épouserai point M. votre fils, et c'est dire en même temps que je ne me marierai jamais. Mon parti est pris ; j'attends une amie, celle dont le comte m'a remis une lettre tombée, je ne sais par quel hasard, entre ses mains. Le même jour nous a vues naître, le même lait nous a nourries et élevées ensemble ; jusqu'à l'âge de dix-huit ans, je n'avais connu qu'elle, elle n'avait connu que moi. Le sort nous a depuis établies l'une et l'autre aux deux extrémités de l'Allemagne ; mais toutes deux également affectées de notre séparation, et nourrissant toutes deux le projet de nous rejoindre tout ou tard, et pour la vie. Voici un moment où elle a eu de grands chagrins ; j'ai peut-être les miens ; nous les oublierons en nous revoyant : l'amitié est le baume du cœur. — Ah ! madame, l'occupation où je suis de mon fils, et le charme attendrissant de votre conversation, m'auraient presque fait oublier de vous remettre une lettre dont on m'a chargé ce matin pour vous ; elle pourrait bien être de cette même personne que vous attendez et qui va être si heureuse. La voilà, ouvrez-la tout de suite, et pardonnez-moi de ce que vous la lisez si tard.

« Eh bien ! me voici, ma Louisa ; me voici près de toi. Donne-moi un rendez-vous où tu voudras, dans le premier endroit venu : tous les lieux conviennent quand

on s'aime comme nous nous aimons, et celui où l'on se rencontre devient un paradis.

« Mon oncle est en pleine convalescence ; ma mère le soigne ; nos affaires sont arrangées : à la vérité, c'est à force de sacrifices ; mais il nous restera toujours de quoi être plus heureuses que celui qui s'enrichit à nos dépens. »

— Monsieur le comte, dit la comtesse, sommes-nous encore loin de la première station ? — On la voit d'ici, madame. — Auriez-vous la bonté de venir avec moi jusque-là, pour que je puisse faire une réponse à mon amie et vous en charger ? — Je vous avertis d'avance, madame, que ce n'est qu'une espèce de grange où vous ne trouverez point de gîte — Je ne m'arrêterai point. — Au lieu qu'à l'autre station vous pourriez attendre votre bienheureuse amie, et mon fils et moi nous passerions du moins encore quelques moments... — Mille grâces, monsieur le comte, dit-elle au digne homme ; mon parti est pris, bien pris ; et vous voyez, et vous savez sans doute pourquoi. Mes chagrins céderont peut-être au temps ; mais il y a des souvenirs que le temps n'efface point ; et celui que vous laissez, monsieur le comte, est du nombre.

On arrive à la poste ; la comtesse écrit en hâte ; le vieux comte prend le billet ; les chevaux se trouvent mis plus tôt qu'on ne s'y attendait ; la voitnre est là ; Martine est placée : la dame, prête à monter, se retourne. — Adieu, messieurs, dit-elle. Mais quoi ! M. votre fils serait-il déjà loin ? Ai-je donc mérité un pareil procédé de sa part ? Malheureuse ! je devais m'attendre à tout. — Madame, sans doute la douleur d'une séparation, peut-être éternelle... — Éternelle ! ah Dieu ! N'importe, monsieur le comte, recevez mes adieux pour vous et pour lui. — Le comte veut lui baiser respectueusement la main. — Non,

permettez, lui dit-elle en l'embrassant et en l'inondant de ses larmes, que j'use un moment des droits d'une fille avec le père que j'aurais tant désiré. Allons! postillon.

Et la voiture s'éloigna.

Comment rendre maintenant ce qui se passait dans l'âme de cette excellente personne au moment d'une aussi douloureuse séparation? C'est moi pourtant qui l'ai voulu, se disait-elle intérieurement; c'est cette jalousie insensée, cette funeste fille de la haine et de l'amour qui m'a égarée; j'allais être heureuse; à présent tout a fui, mon cœur est déchiré : encore s'il n'y avait que le mien! mais ce digne père d'un tel fils, que j'ai navré de tristesse. Ah! ce que je craignais, je le méritais; et qu'avais-je à craindre? Est-ce un homme comme cela qui aimerait une enfant dont l'esprit ne pourrait pas le comprendre, dont le cœur ne pourrait pas lui répondre? est-ce lui qui violerait l'hospitalité? est-ce lui, qui est l'honneur même, qui voudrait ravir l'honneur à une innocente créature, lui à qui son rang interdit de le rendre? est-ce lui qui me trahirait, qui m'outragerait, lui que je vois encore, que j'entends encore me jurer un amour si respectueux et si tendre? Non, non; s'il en était capable, il aurait mis à son crime d'autres formes, et surtout plus de mystère. Cette même publicité qui l'accuse le justifie. Ah! je suis la seule coupable; ingrate! et je désire peut-être de n'être pas la seule punie. Mais enfin, je verrai mon amie; il la connaît; mais d'où la connaît-il? n'importe, elle pourra lui parler, lui porter mes regrets... Fol espoir! il est déjà bien loin, il a fui indigné; plus de bonheur, plus de retour, plus de remède : au moins mon amie me reste; mais moi, que suis-je pour elle? Au milieu des angoisses, des regrets,

des remords, y a-t-il vraiment dans mon âme une place pour l'amitié?

Ainsi gémissait en silence la sensible Louisa, sans prendre garde à rien de ce qui se passait autour d'elle, tout entière à son accablement, et défiant pour ainsi dire le ciel et la terre de l'en arracher. Il n'en était pas ainsi de Martine; la bonne petite fille observait depuis longtemps que la voiture avait quitté la route de poste, et qu'elle changeait à chaque instant de chemin, tantôt une traverse, tantôt une avenue, tantôt sur des bruyères, tantôt à travers champs; elle en avertissait de temps en temps sa maîtresse, qui la faisait toujours taire, parce que la distraction déplaît encore plus, s'il est possible, à la douleur qu'au plaisir. Cependant la pauvre fille, qui n'était pas aussi entièrement désintéressée d'elle-même que sa triste maîtresse, prend sur elle de s'adresser au postillon. — Où sommes-nous? — Ici, répond le postillon d'un ton bourru. — Sommes-nous encore loin? — Vous le verrez. — Mais ce n'est point là le chemin. — Je sais ce que je fais. — Pour ça, vous êtes bien grossier. Hu! le malhonnête! Tenez, madame, ct' homme-là me fait peur avec sa vilaine houppelande, plus sale, plus déchirée, où il s'encapuchonne son vilain visage tout barbouillé, ses vilains cheveux d'ours qui tombent jusque sur son nez... Vous diriez d'un loup-garou qui veut nous mener au sabbat. Ah! que j'ai peur! et puis v'là qu'il se fait tard; on n'y voit quasiment plus goutte, et le voilà qui passe et repasse encore; on dirait qu'il est soûl comme déjà ct' autre. Oh! mon Dieu! mon Dieu! mais il se met à sonner: nous sommes quelque part où ce qu'il doit y avoir des maisons. Eh bien! qui est-ce qui dirait qu'un malotru comme ça sonne si gentiment; et puis le v'là qui est descendu; apparemment qu'il va voir si on va

ouvrir c'te porte qui me semble que v'là devant. Oui, frappe, cogne. Ah ! v'là qu'on vient ; et pis, lui, v'là qu'il remonte. Enfin, enfin, nous voici donc quelque part. Oh ! quelle triste journée ! mais peut-être que la nuit sera meilleure. Allons, ma bonne maîtresse (en lui baisant les mains), essuyez vos beaux yeux, qu'on ne les voie pas tout rouges : à quoi sert-il d'être si belle, si ça n'empêche pas d'avoir du chagrin? Ah ! pardi ! une autre qui aurait votre ressemblance, il faudrait voir comme elle serait contente ; mais dame ! je leur en souhaite !

La voiture arrête dans une grande cour, au pied d'un escalier obscur ; une femme arrive, un bougeoir à la main, ouvre la portière et donne la main à la comtesse. — Où me menez-vous, la bonne ? dit-elle. — Dans votre chambre, madame. A quelle heure madame ordonne-t-elle son souper? — Ah ! ma chère, répond-elle en soupirant, il me serait impossible de manger ! — Pauvre Louisa ! dit la femme. — A ce mot, prononcé d'un ton et d'un son de voix qui frappe la comtesse, elle soulève son voile, et fixant attentivement. — Ah ! ma Gustel, ma chère, mon unique amie ; toi que j'ai tant regrettée, tant désirée, pendant ces huit longues années... — Ah ! bien longues, bien tristes, ma Louisa ! mais oublions-les comme un mauvais rêve de huit ans, et recommençons la vie. — Ah ! que demandes-tu, ma sœur ? et quelle déplorable compagne tu retrouves ! — Il y a remède à tout, Louisa : il ne faut désespérer de rien, puisque nous nous revoyons ; mais suis-moi. . A l'instant une porte s'ouvre un homme s'avance, offrant la main à la comtesse : c'est le vieux comte, à qui elle croyait avoir fait d'éternels adieux ; rien ne la retient, elle vole à lui. et, se jetant dans ses bras : — Ah ! mon père ! s'écria-t-elle, mon père ! puis, reprenant : — Ah ! monsieur, pardonnez. —

Que je vous pardonne, ma fille! je ne vous pardonnerais pas tout autre titre. — Ah! mon père! ah! mon amie! je te reconnais au bonheur que tu me ramènes!... Mais je m'égare, je déraisonne; ayez tous les deux pitié d'une folle que ses idées tourmentent et ravissent tour à tour; répondez-moi, où suis-je? — Chez Votre Excellence, madame la comtesse, répond un gros homme qu'elle n'avait pas encore aperçu dans l'enfoncement de la chambre, et qu'elle reconnaît pour le bourgmestre. — Comment, chez moi! — Oui, chez vous, ma fille... — Oui, chez toi, ma Louisa... — Oui, chez Votre Excellence, madame la comtesse, ajoute le bourgmestre; et en voici la preuve dans un contrat en bonne forme, auquel est joint un mot de la main de Son Excellence M. le comte. Elle lit:

« La plus aimable des femmes et la plus belle des joueuses a peut-être oublié une dernière partie de trictrac où nous avions joué une discrétion, qu'il lui a plu de mettre au choix du perdant : j'ai perdu, et je remplis une obligation bien douce pour moi en offrant à madame la comtesse un séjour où elle a paru se plaire un moment, et dont mon esprit ne peut s'éloigner. »

— Je n'entends rien à cela : veut-on achever la ruine de ma faible raison? c'est sans doute une plaisanterie; mais trop de chagrin et trop de joie m'empêchent de m'en amuser. — Non, Votre Excellence, ce n'est point une plaisanterie qui puisse l'offenser; c'est une acquisition en belle et bonne forme, et soldée en belles et bonnes lettres foncières que M. le comte m'a bien et dûment remises en sa qualité de votre fondé de pouvoir. — Mais je ne lui avais point remis de fonds. — Sans doute M. le comte aura fait les avances; c'est à Votre Excellence à voir comment elle veut s'acquitter envers lui. Il ne me

paraît pas pressé... — Qui sait? dit madame Gustel en riant .. — Et que sont-elles devenues, ces lettres foncières, monsieur le bourgmestre? — Madame, je les ai fait passer sur-le-champ, par ma fille, en Silésie, à M. le général Rheeborn; elle a profité pour cela du retour de la voiture qui avait amené madame votre amie. — Mais qu'est-ce que j'apprends là? dit la comtesse; quoi! monsieur, c'est mademoiselle vótre fille qui est chargée de cette commission-là? — Oui, madame. — Et quel rôle avais-tu là-dedans, mon amie? — Un bien important: c'est moi qui ai vendu la terre. — Et cette jolie petite personne est partie? — Oui, dans la voiture que je renvoie à ma mère. — Ah! que je l'aime! dit-elle tout haut; et tout bas: Mais que je me hais! Et comment s'appelle cet endroit-ci? — Mais rappelle donc une fois tes esprits, bonne Louisa; comment! tu ne vois pas que tu es à Flussenhausen? — Pardonnez-moi tous : je suis si troublée, si agitée, mes pensées se perdent dans leur foule; mais cependant, reprit-elle, je ne suis pas encore assez dépourvue de mémoire et de raison pour consentir à une folie qui me dégraderait à mes propres yeux : non, monsieur le comte... — Madame, je ne réponds plus à ce nom-là. — Eh bien! donc, mon père (mais, bon Dieu! dit-elle à voix basse, où est donc son fils?), mon père donc (puisque vous m'y encouragez), j'espère que vous ne m'en croyez pas capable, et que vous allez employer ici votre autorité pour rappeler la raison de M. votre fils. — Madame, j'ai ratifié l'acquisition, et je ne suis point accoutumé à me rétracter. Mon fils était maître de ses actions, c'est à vous à traiter avec lui; mais je crois entre nous que l'amitié vous ordonne de garder ce que l'honneur lui défend de reprendre. — Mais où est-il? reprend la comtesse, oubliant tout ce qui était là; où est-il? on cherche en vain

à me bercer d'un espoir qui redouble ma peine; il n'a pas même reçu mes adieux; il a disparu, disparu pour jamais!...

Martine arrive : — Madame, madame, vous avez là un drôle de postillon.—Va te promener avec ton argent! m'a-t-il dit avec sa grosse voix. — Et qu'est-ce qu'il te faut donc, lui ai-je dit, vieux ours mal léché, que je le dise à ma maîtresse? — Dis-lui qu'il me faut, qu'il me faut du service dans sa maison. — Ah bien! oui! lui ai-je dit, moi, elle aurait là un fameux serviteur! mais attends du moins qu'elle ait une ménagerie, tu y auras une loge. Là-dessus, il m'a prise, il m'a fait faire la pirouette, et me voilà. — Mais tenez, je l'entends de l'autre côté qui joue un petit air. — Comment! dit la bonne demoiselle Gustel ; mais je n'ai rien entendu comme cela dans toute la Bohême, où il y a de si bons cors! Un air de Mozart! entends-tu, Louisa? — Oui; mais que me font les airs de Mozart? — Allons, écoute, suis les paroles; il semble que l'instrument les prononce :

Ah! laissez-vous, laissez-vous attendrir.

— Permettez-vous qu'il entre, ma chère fille? dit le vieux comte. En même temps, il sort, et, dès que l'air est fini, il revient suivi en effet du même postillon qui venait de faire la course, mais qui, débarrassé de ses moustaches postiches, de sa redingote tout usée et de son bonnet de poil, n'offrait plus aux yeux de la comtesse que l'homme qui lui a fait faire tant de chemin en si peu de temps... — O mon père, ô mon père! disent-ils à la fois, mon père! bénissez-nous!

POÉSIES.

LE COEUR.

Le cœur est tout, disent les femmes.
Sans le cœur point d'amour, sans lui point de bonheur :
Le cœur seul est vaincu, le cœur seul est vainqueur.
Mais qu'est-ce qu'entendent ces dames
En nous parlant toujours du cœur ?
En y pensant beaucoup, je me suis mis en tête
Que du sens littéral elles font peu de cas,
Et qu'on est convenu de prendre un mot honnête
Au lieu d'un mot qui ne l'est pas.
Sur le lien des cœurs en vain Platon raisonne,
Platon se perd tout seul et n'égare personne :
Raisonner sur l'amour, c'est perdre la raison ;
Et, dans dans cet art charmant, la meilleure leçon,
C'est la nature qui la donne.
A bon droit nous la bénissons,
Pour nous avoir formé des cœurs de deux façons ;
Car, que deviendraient les familles
Si les cœurs des jeunes garçons
Étaient faits comme ceux des filles ?
Avec variété nature les moula,
Afin que tout le monde en trouvât à sa guise :

Prince, manant, abbé, nonne, reine, marquise,
Celui qui dit *sanctus*, celui qui crie *Allah!*
Le bonze, le rabbin, le carme, la sœur grise,
Tous reçurent un cœur, aucun ne s'en tint là.
C'est peu d'avoir chacun le nôtre,
Nous en cherchons partout un autre.
Nature, en fait de cœurs, se prête à tous les goûts ;
J'en ai vu de toutes les formes,
Grands, petits, minces, gros, médiocres, énormes ;
Mesdames et messieurs, comment les voulez-vous?
On fait partout d'un cœur tout ce qu'on en veut faire ;
On le prend, on le donne, on l'achète, on le vend ;
Il s'élève, il s'abaisse, il s'ouvre, il se resserre ;
C'est un merveilleux instrument :
J'en jouais bien dans ma jeunesse ;
Moins bien pourtant que ma maîtresse.
O vous, qui cherchez le bonheur,
Sachez tirer parti d'un cœur.
Un cœur est bon à tout, partout on s'en amuse ;
Mais, à ce joli petit jeu,
Au bout de quelque temps, il s'use,
Et chacune et chacun finissent, en tout lieu,
Par en avoir trop ou trop peu.
Ainsi, comme un franc hérétique,
Je médisais du Dieu de la terre et du ciel.
En amour j'étais tout physique ;
C'est bien un point essentiel,
Mais ce n'est pas le point unique.
Il est mille façons d'aimer ;
Et ce qui prouve mon système,
C'est que la bergère que j'aime
En a mille de me charmer :
Si de ces mille ma bergère,
Par un mouvement généreux,
M'en cédait une pour lui plaire,
Nous y gagnerions tous les deux.

STANCES DE VOLTAIRE

SUR LA PIÈCE INTITULÉE LE CŒUR.

Certaine dame honnête, et savante, et profonde,
Ayant lu le *Traité du Cœur*,
Disait, en se pâmant : « Que j'aime cet auteur !
Ah ! je vois bien qu'il a le plus grand cœur du monde.

De mon heureux printemps j'ai vu passer la fleur,
Le cœur pourtant me parle encore.
Du nom de Petit-Cœur quand mon amant m'honore,
Je sens qu'il me fait trop d'honneur. »

Hélas ! faibles humains, quels destins sont les nôtres !
Qu'on a mal placé les grandeurs !
Qu'on serait heureux si les cœurs
Etaient faits les uns pour les autres !

Illustre chevalier, vous chantez vos combats,
Vos victoires et votre empire ;
Et dans vos vers heureux, comme vous pleins d'appas,
C'est votre cœur qui vous inspire.

Quand Lisette vous dit : Rodrigue, as-tu du cœur ?
Sur l'heure elle l'éprouve, et dit avec franchise :
Il eut encor plus de valeur
Quand il était homme d'église.

ÉPITRE A VOLTAIRE.

Je fus, dans mon printemps, guidé par la folie,
Dupe de mes désirs et bourreau de mes sens ;

Mais, s'il en était encor temps,
Je voudrais bien changer de vie.
Soyez mon directeur, donnez-moi vos avis;
Convertissez-moi, je vous prie :
Vous en avez tant pervertis !
Sur mes fautes je suis sincère,
Et j'aime presque autant les dire que les faire.
Je demande grâce aux amours :
Vingt beautés à la fois trahies,
Et toutes assez bien servies,
En beaux moments, hélas ! ont changé mes beaux jours.
J'aimais alors toutes les femmes :
Toujours brûlé de feux nouveaux,
Je prétendais d'Hercule égaler les travaux,
Et sans cesse, auprès de ces dames,
Être l'heureux rival de cent heureux rivaux.
Je regrette aujourd'hui mes petits madrigaux,
Je regrette les airs que j'ai faits pour les belles,
Je regrette vingt bons chevaux,
Que, courant par monts et par vaux,
J'ai, comme moi, crevés pour elles;
Et je regrette encor bien plus
Ces utiles moments qu'en courant j'ai perdus.
Les neuf Muses ne suivent guère
Ceux qui suivent l'Amour. Dans ce métier galant,
Le corps est bientôt vieux, l'esprit longtemps enfant;
Mon esprit et mon corps, chacun pour son affaire,
Viennent chez vous, sans compliment,
L'esprit pour se former, le corps pour se refaire.
Je viens dans ce château voir mon oncle et mon père.
Jadis les chevaliers errants,
Sur terre après avoir longtemps cherché fortune,
Allaient retrouver dans la lune
Un petit flacon de bon sens :
Moi, je vous en demande une bouteille entière;
Car Dieu mit en dépôt chez vous

L'esprit dont il priva tous les sots de la terre,
Et toute la raison qui manque à tous les fous.

RÉPONSE DE VOLTAIRE.

Croyez qu'un vieillard cacochyme,
Chargé de soixante et douze ans,
Doit mettre, s'il a quelque sens,
Son âme et son corps au régime.
Dieu fit la douce Illusion
Pour les heureux fous du bel âge ;
Pour les vieux fous l'ambition,
Et la retraite pour le sage.
Vous me direz qu'Anacréon
Que Chaulieu même, et Saint-Aulaire,
Tiraient encor quelque chanson
De leur cervelle octogénaire.
Mais ces exemples sont trompeurs;
Et, quand les derniers jours d'automne
Laissent éclore quelques fleurs,
On ne leur voit point les couleurs
Et l'éclat que le printemps donne :
Les bergères et les pasteurs
N'en forment point une couronne.
La Parque, de ses vilains doigts,
Marquait d'un sept avec un trois
La tête froide et peu pensante
De Fleuri, qui donna des lois
A notre France languissante.
Il porta le sceptre des rois
Et le garda jusqu'à nonante.
Régner est un amusement
Pour un vieillard triste et pesant,

De toute autre chose incapable :
Mais vieux bel esprit, vieux amant,
Vieux chanteur, est insupportable.
C'est à vous, ô jeune Boufflers,
A vous, dont notre Suisse admire
Le crayon, la prose et les vers,
Et les petits contes pour rire :
C'est à vous de chanter Thémire,
Et de briller dans un festin,
Animé du triple délire
Des vers, de l'amour et du vin.

A DORAT SUR SES BAISERS.

J'ai lu tes baisers élégants,
Je les ai lus à ma Lucile ;
Et, dans l'ivresse de mes sens,
J'en lisais un, j'en prenais mille.
Que vous êtes intéressants,
Baisers dictés par l'amour même !
Et que l'heureux chantre qu'il aime
Met de chaleur dans ses accents !
Il pénètre, il brûle, il enflamme,
Il trouve le chemin du cœur ;
A tout il imprime son âme,
Et partout il se rend vainqueur.
Tel est ton sort, nouveau Catulle ;
Ton ouvrage, en lettres de feu,
A la mère du petit Dieu
Sera présenté par Tibulle.
Pour nous, mortels trop malheureux,
Nous n'en pouvons faire l'emplette :
Bien qu'il soit l'objet de nos vœux,

Il est trop cher pour qu'on l'achète.
Les baisers coûtent à Paris
(Tout s'y vend, jusqu'à la tendresse);
Mais chacun dira : Prix pour prix,
J'aime mieux ceux de ma maîtresse.

A MADAME D***,

EN LUI ENVOYANT LE CONTE D'ALINE.

O vous que nous adorons tous
Sans vous avoir appris combien vous êtes belle ;
Qui pouvez dans vos fers voir maint amant fidèle,
Sans vouloir en souffrir un seul à vos genoux ;
Sous prétexte d'être parfaite,
Vous n'êtes pas sensible, et pas même coquette?
Vous avez toute la candeur
D'Aline sortant du village;
D'Aline reléguée en un désert sauvage,
Votre esprit a la profondeur.
Je serais peu surpris que le sceptre du monde
A vos attraits un jour en tribut fût donné ;
Mais je serais bien étonné
Que vous fussiez jamais la reine de Golconde.

A MADAME D***,

EN LUI ENVOYANT UN EXEMPLAIRE D'UNE NOUVELLE ÉDITION DES FABLES DE LA FONTAINE.

Voici le bon homme qui fit
Cent prodiges qui nous enchantent,

Des fables qui jamais ne mentent,
Et des bêtes pleines d'esprit.
La morale a besoin, pour être bien reçue,
Du masque de la fable et du charme des vers;
Et c'est la seule vierge, en ce vaste univers,
Qu'on aime à voir un peu vêtue.
Si Minerve même ici-bas
Venait enseigner la sagesse,
Il faudrait bien que la déesse
A son profond savoir joignît quelques appas;
Le genre humain est sourd quand on ne lui plaît pas.
Pour nous éclairer tous, sans offenser personne,
La charmante Minerve a pris vos traits charmants.
En vous voyant je le soupçonne,
J'en suis sûr quand je vous entends.

DE LA PART D'UNE DAME QUI ENVOYAIT DES CHEVEUX BLANCS A UN DE SES AMIS.

Les voilà ces cheveux que le temps a blanchis;
D'une longue union ils sont aussi le gage.
Je ne regrette rien de ce que m'ôta l'âge,
Il m'a laissé de vrais amis.
On m'aime presque autant, j'ose aimer davantage.
L'astre de l'amitié luit dans l'hiver des ans;
Elle est le fruit du goût, de l'estime, du temps;
On ne s'y méprend plus, on cède à son empire,
Et l'on joint, sous les cheveux blancs,
Au charme de s'aimer le droit de se le dire.

A MADAME LA COMTESSE DU BARRY,

SUR SON INIMITIÉ CONTRE M. LE DUC DE CHOISEUL.

Déesse des plaisirs, tendre mère des Grâces,
Pourquoi veux-tu mêler aux fêtes de Paphos
Les noirs soupçons, les fâcheuses disgrâces,
Et pourquoi méditer la perte d'un héros?
Ulysse * est cher à la patrie,
Il est l'appui d'Agamemnon ** ;
Sa politique active et son vaste génie
Enchaînent la valeur de la fière Ilion ***.
Soumets les dieux à ton empire,
Vénus, sur tous les cœurs, règne par ta beauté,
Cueille dans un riant délire
Les roses de la volupté;
Mais à nos vœux daigne sourire,
Et rends le calme à Neptune agité.
Ulysse, ce mortel aux Troyens **** formidable,
Que tu proscris dans ton courroux,
Pour la beauté n'est redoutable
Qu'en soupirant à ses genoux.

A MADAME DUBOURG,

EN LUI ENVOYANT UNE CAISSE D'EAU DE COLOGNE.

Du pays des lourds Allemands,
Après six mortels ans de guerre,

* Le duc de Choiseul. — ** Louis XV.— *** L'Angleterre. — **** Les Anglais,

Nous arrivâmes triomphants,
Apportant de l'eau toute claire.
De ce fruit de tous nos travaux,
Je vous donne ce qui me reste :
Cette eau guérit de tous les maux,
De l'ennui même et de la peste,
Deux fléaux qui, selon mon goût,
Sont bien à peu près même chose.
Quant au tourment qu'amour nous cause.
Mon secret n'y peut rien du tout,
Quelque forte qu'en soit la dose.
S'il joignait ce dernier pouvoir
A toutes ses autres merveilles,
Chaque jour, du matin au soir,
J'irais vous entendre et vous voir :
Mais je garderais mes bouteilles.

A M. LE PRINCE DE B***,

POUR L'INVITER A VENIR DANS UNE CAMPAGNE QUE SA SŒUR AVAIT MEUBLÉE POUR LE RECEVOIR.

Prince, venez ici passer des jours sereins ;
Ne dédaignez point un asile
Que l'amitié para de ses modestes mains.
L'intrigue de la cour, le fracas de la ville,
Font, pour vous enchaîner, des efforts superflus ;
Des goûts plus innocents, un bonheur plus tranquille,
Conviennent mieux à vos vertus.
Les fleurs et les moutons qu'on trouve en nos retraites
Valent vos dames, vos seigneurs :
Bien de ces messieurs sont des bêtes,
Peu de ces dames sont des fleurs.

A MADAME DE ***.

La sagesse est sublime, on le dit; mais, hélas!
Tous ses adorateurs souvent ne l'aiment guère;
    Et sans vous je ne saurais pas
    Combien la sagesse peut plaire.
Il fallait qu'à mes yeux elle eût tous vos appas.
    Devant vous toujours en alarmes,
    L'Amour se cache et rend les armes.
Il eût vaincu par vous, par vous il est vaincu;
    Jamais il n'aura tous les charmes
    Que vous prêtez à la vertu.
On la voit dans vos yeux. Et qu'elle y paraît belle!
Lorsque vous nous parlez, c'est elle qu'on entend;
Vous lui prêtez toujours une forme nouvelle;
Tantôt c'est de l'esprit, tantôt du sentiment;
    Enfin elle est si naturelle,
Elle a si bien vos traits, que nous ignorons tous
    Si c'est vous que l'on aime en elle,
    Ou bien elle qu'on aime en vous.

DE MADAME DE M***, A MADAME DE R***,

EN LUI ENVOYANT SON PORTRAIT FAIT DANS SA JEUNESSE.

Ces traits furent les miens, quand, presqu'en votre enfance,
A vous chérir toujours mon cœur s'est engagé;
En vous les rappelant, jugez de ma constance :
Mes traits ont disparu, mon cœur n'est point changé.
Que dis-je? il change aussi, mais dans un sens contraire:

Car, au lieu de s'éteindre, il se sent animer.
Sur quelque nouveau charme à toute heure il s'éclaire,
Et toujours votre amie apprend à vous aimer.

VERS PRÉSENTÉS PAR UN PETIT ENFANT
DE QUATRE ANS, AU PRINCE HENRI DE PRUSSE, LE JOUR DE SA NAISSANCE,
A PROPOS DE CE QU'IL DISAIT NE PAS AIMER LES ENFANTS.

Vous voyez nos papas avec des yeux de père;
Pour les petits enfants serez-vous plus sévère?
Grand prince, et n'ont-ils pas des droits à votre amour?
Mais bien qu'à mes pareils votre air froid en impose,
Faible enfant, je choisis, pour défendre leur cause,
Le jour où vous n'étiez qu'un faible enfant d'un jour.
Médire des enfants, n'est-ce point un blasphème?
Et ne seriez-vous pas contre votre système
L'argument le plus triomphant?
Car enfin, jugez-vous vous-même,
Et voyez ce que peut devenir un enfant.
Si vous nous dédaignez, tout petits que nous sommes,
Que n'en faites-vous donc autant pour tous les hommes?
Car, si j'en crois papa, tous les hommes, oui, tous,
De tous rangs et de tout âge,
Et le plus fin, et le plus sage,
Sont des enfants auprès de vous.

IMPROMPTU DONNÉ AU PRINCE HENRI,

PENDANT L'OPÉRA, PAR UN ENFANT A QUI CE PRINCE VENAIT DE DEMANDER
S'IL ÉTAIT NÉ D'UN ŒUF COMME CASTOR ET POLLUX.

Ma naissance n'a rien de neuf:
J'ai suivi la commune règle.

Je me croirais sorti d'un œuf
Si, comme vous, j'étais un aigle *.

A MADAME LA PRINCESSE DE RATZIVILLE

SUR UN CHARMANT JARDIN ANGLAIS QU'ELLE APPELAIT L'ARCADIE.

Séjour chéri d'Hélène, où son riant génie
De la Divinité remplit si bien l'emploi,
Où le marbre et les fleurs se rangent sous sa loi,
Où la nature à l'art par le goût est unie ;
Où, si j'en puis juger par moi,
Tout mortel au dehors voit régner l'harmonie,
Et la sent au dedans de soi.

Quand les beaux yeux d'Hélène échauffent cette terre,
La rose a plus d'éclat, l'oiseau de plus doux chants;
Tout rit, tout s'embellit, tout apprend d'elle à plaire;
Moi-même j'y retrouve à la fois deux printemps:
Celui de la nature et celui de mes ans.
Que le temps destructeur porte ailleurs ses ravages ;
L'on ne craint rien ici de l'arrière-saison,
Et sur les pas d'Hélène on foule, en ces bocages,
Les plantes qui jadis rajeunirent Éson.

* Le prince Henri, qui avait pris le nom de comte d'Oels, assistait à une représentation de l'opéra de *Castor*, à Genève. Il avait à côté de lui le jeune comte de Sabran, âgé de quatre ans, dont Boufflers épousa depuis la mère, et il s'amusait beaucoup de la curiosité avec laquelle l'enfant suivait le spectacle. « Qu'est-ce que *Castor et Pollux ?* lui demanda-t-il. — Ce sont deux frères jumeaux. — Et qu'appelle-t-on des jumeaux? — Ce sont des enfants sortis du même œuf. — D'un œuf? et vous-même, êtes-vous sorti d'un œuf?... » Tandis que l'enfant demeurait étonné et ne savait que répondre, Boufflers lui souffla ce joli impromptu.

Ainsi vous faites luire, ô nymphe d'Arcadie,
Un rayon de bonheur sur le soir de ma vie;
Chez vous, loin des horreurs de ce siècle pervers,
Mon âme rajeunie en doux pensers abonde;
Chez vous l'esprit se sent libre comme les airs,
Chez vous le cœur se sent aussi pur que votre onde;
Auprès de vous on croit, dans ces murs toujours verts,
Avoir enfin changé de monde,
Et voir l'échantillon d'un meilleur univers.

VERS SUR LA PAIX DOMESTIQUE.

Un toit de jonc suffit à la Divinité;
Son haleine attiédit l'air que l'on y respire,
Et des plus durs frimas émousse l'âpreté;
Les esprits qu'elle éclaire et les cœurs qu'elle inspire,
Aussi d'accord entre eux que les sons d'une lyre,
Conservent l'harmonie en leur diversité;
Riche de tous les biens que le sage désire,
Prêtant un charme à tout, même à la pauvreté,
Du secret d'être heureux seule elle sait instruire :
Mortels qui n'êtes point contents sous son empire,
Renoncez pour jamais à la félicité.

AU PRINCE DE LIGNE.

Mon prince est à la fois Turenne et Timaret,
Favori de Palès et de la Renommée.
Il a tous les talents : je crois qu'il mènerait
Un troupeau de moutons aussi bien qu'une armée.

Aux bergers, aux soldats, il donne des leçons;
Il aime également la guerre et la nature;
Et, pour mieux varier les genres de verdure,
Il cueille des lauriers et sème des gazons.

Dans ces bosquets riants un jour je m'égarais,
Étonné de leur maître et de son art suprême :
C'est le dieu des jardins! disais-je hors de moi-même :
Oui, me dit sa maîtresse, à quelque chose près.

A M. LE COMTE DE SÉGUR,

QUI AVAIT DONNÉ A SA FEMME UNE TRÈS-JOLIE TASSE DE PORCELAINE, MAIS SEULE.

Votre femme, à ce don bizarre,
Reconnaît un jaloux avare :
Mais, pour vous faire pardonner,
Demeurez-lui toujours fidèle;
Laissez-la seule à déjeuner,
Mais ne soupez jamais sans elle

RÉPONSE DE M. LE COMTE DE SÉGUR.

Vous me trouvez donc bien bizarre!
Vous me trouvez jaloux, avare,
Mais il faut me le pardonner :
Car si l'on me ravit ma belle,
Je veux au moins faire jeûner
Celui qui déjeune avec elle.

BOUQUET A SA MÈRE*

POUR LA FÊTE DE SAINTE CATHERINE.

Votre patronne, au lieu de répandre des larmes
Le jour qu'elle souffrit pour le nom de Jésus,
Parla comme Caton, mourut comme Brutus.
Elle obtint le ciel, et vos charmes
L'obtiendront comme ses vertus.
Reniez Dieu, brûlez Jérusalem et Rome,
Pour docteurs et pour saints n'ayez que les amours :
S'il est vrai que le Christ soit homme,
Il vous pardonnera toujours.

A UNE DAME

NÉE SOUS LE SOLSTICE D'ÉTÉ.

On vous ebauchait en automne,
On vous finit pendant l'été ;
Vous pourriez ressembler à Cérés, à Pomone,
Mais, à dire la vérité,
Vous tenez de plus prés à Flore qu'à personne.
Tout l'univers fit son devoir
Au moment où vous êtes née :

* Toutes les éditions précédentes portent pour adresse à ce bouquet : *A une dame*. Les *Mémoires de Bachaumont*, à la date du 1er janvier 1766, nous apprennent que cette dame n'était autre que la mère de l'auteur. Le ton de cette petite pièce rend ce fait très-curieux.

Le soleil s'arrêta pour vous mieux recevoir;
Et depuis, la terre étonnée
A trouvé que les jours les plus longs de l'année
Sont encor trop courts pour vous voir.

A UNE DAME

QUI LUI AVAIT DEMANDÉ TOUS LES CACHETS DES LETTRES QU'IL RECEVAIT, POUR EN FAIRE DES BATONS DE CIRE A CACHETER.

Chacun est épris de vos charmes,
De vos talents, de votre esprit;
Moi-même je vous rends les armes...
De tous les gens qui m'ont écrit.

A BRILLANT,

CHATTE DE MADAME DE ***

Jusques aux deux bouts de la terre,
Brillant, vos attraits sont connus :
D'Amourette vous êtes mère,
Des chats vous êtes la Vénus.
De votre grâce enchanteresse
Tout est charmé, tout parle ici :
Luxembourg est votre maîtresse;
Que n'est-elle la mienne aussi !

A UNE TRÈS-BELLE DAME

DONT LES YEUX ÉTAIENT DIFFÉRENTS L'UN DE L'AUTRE

Du monde vous seriez la huitième merveille;
Sur ses doigts Briarée eût compté vos appas,
Et trouvé que ses doigts ne lui suffisaient pas.
Vous n'avez point votre pareille,
Et chacun de vos yeux si doux
N'a pas plus son pareil que vous.

A UNE DAME.

QUI DEMANDAIT A L'AUTEUR UN MADRIGAL OU UNE SATIRE.

Vous vous montrez, Iris, à vous-même contraire
Dans les dons que vous unissez :
Vous êtes philosophe, et vous savez nous plaire;
Vous êtes femme et vous pensez :
Le madrigal et la satire
Trouveront à vous peindre un embarras égal;
Et qui parle de vous a même peine à dire
Assez de bien qu'un peu de mal.

SUR SA MAITRESSE.

J'ai plusieurs maîtresses en elle,
Et je jouis à chaque instant
Du mérite d'être constant
Et du plaisir d'être infidèle.

HISTOIRE DE LOTH*.

Il but
Il devint tendre,
Et puis il fut
Son gendre.

A JÉROME NAPOLÉON,

REVENANT D'UNE CROISIÈRE DANS LA MÉDITERRANÉE, ET QUE L'AUTEUR RENCONTRA CHEZ LA PRINCESSE ÉLISA.

Sur le front couronné de ce jeune vainqueur,
J'admire ce qu'ont fait deux ou trois ans de guerre;
Je l'avais vu partir ressemblant à sa sœur,
Je le vois revenir ressemblant à son frère.

ÉPIGRAMME

CONTRE UN BEL ESPRIT.

Peste ! quel orateur ! peste ! quel beau génie !
Tous les sujets divers, comme il vous les manie !

* Cette petite pièce est renfermée presque tout entière dans le dernier vers de ce distique de Deslandes :

Ci Loth, sa femme en sel, sa ville en cendre;
Il but et fut son gendre.

Il vous entretiendrait, ce grand Mirobolan,
Depuis le premier jour jusqu'au dernier de l'an.
De tout ce qu'il a dit je sens que je suis ivre,
Jusqu'à présent personne à tel point ne m'a plu.
Vous-même, convenez qu'il parle comme un livre.
— Oui, comme un livre qu'on a lu.

ÉPITAPHE DE BOUFFLERS

FAITE PAR LUI-MÊME.

Ci-gît un chevalier qui sans cesse courut;
Qui sur les grands chemins naquit, vécut, mourut,
Pour prouver ce qu'a dit le sage,
Que notre vie est un voyage.

AU BAS D'UN GROUPE OU LE TEMPS EST REPRÉSENTÉ SERRANT LES NOEUDS DE L'AMITIÉ.

O divine Amitié! ce temps qui nous outrage,
Loin de briser tes nœuds, les serre chaque jour.
Veux-tu donc toute seule avoir cet avantage?
Et ne diras-tu point ton secret à l'Amour?

INSCRIPTIONS DANS UN TEMPLE A L'AMITIÉ.

Aux lois du changement elle seule résiste;
Soumise à nos destins, sans varier comme eux;
Si nous souffrons, elle s'attriste,
Et jouit avec nous, si nous sommes heureux.

Du temps qui nous éteint son feu brave l'outrage,
Ses yeux, plus indulgents que les yeux des amours,
Pardonnent à des traits défigurés par l'âge,
Et sa main nous soutient au déclin de nos jours.

Pourquoi l'amour est-il donc le poison,
Et l'amitié le charme de la vie?
C'est que l'amour est fils de la folie,
Et l'amitié fille de la raison.

Quel appui trouvons-nous au sortir du berceau?
Qui sait nous consoler sur le bord du tombeau?
C'est toi, douce amitié, délice de tout âge,
Volupté de notre âme et passion du sage!
Amitié! te faut-il des temples ici-bas?
Et pourquoi tous les cœurs ne t'en servent-ils pas?

---

* Bonheur de chaque état, volupté de tout âge,
Tu doubles nos plaisirs, et tu charmes nos maux;
On te doit l'intérêt dans le sein du repos,
Et ton temple est voisin de l'humble toit du sage.

Réfléchissons et nous conviendrons tous
Que notre cœur ne fut point fait pour nous.

* Les inscriptions marquées d'une étoile ne sont pas de Boufflers.

O toi d'un cœur sensible espoir ou récompense,
Bonheur de tous nos jours, soutien de tous nos pas,
Sainte amitié ! ne souffre pas
Que des ingrats nuisent à ta puissance.

En vain pour la matière un esprit fort réclame,
L'amitié nous apprend que nous avons une âme.

---

* Au bonheur l'amitié sait joindre le repos ;
Sa main de nos vieux ans pare encor les ruines ;
Des roses de l'amour arrachant les épines,
Elle épure ses biens et répare nos maux.

Contre les coups du sort te faut-il une égide ?
Veux-tu voir dans tes maux ton courage affermi ?
Ouvre ton cœur à ton ami,
Ferme les yeux pour qu'il te guide.

Les dieux, voulant nous rendre tous heureux,
Ont envoyé l'amitié sur la terre ;
Les passions lui prêtèrent leurs feux,
Et la raison lui prêta sa lumière.

Pour avoir ici-bas le calme au lieu du trouble,
Pour voir nos biens portés au double,
Et nos maux réduits à moitié,
Au lieu de la fortune adorons l'amitié.

CONTES EN VERS.

L'OCULISTE.

Je suis un oculiste habile ;
Mais je dois mon malheur à l'étude des yeux ;
L'espérance d'en sauver deux
M'en a fait crever plus de mille.
Je pleure ceux que j'ai sauvés,
Et non pas ceux que j'ai crevés.
J'aimais, j'étais aimé : c'en est assez sans doute ;
Mais l'objet que j'aimais, que je hais aujourd'hui,
Ressemblait à l'Amour, était fait comme lui,
Et comme lui n'y voyait goutte.
Ses beaux yeux confondaient le jour avec la nuit ;
Un voile intérieur baissé sur sa prunelle
Ne rendait pas ma belle à tous les yeux moins belle ;
On l'aimait sans qu'elle le vît ;
Elle ne le savait que quand on l'avait dit :
Le langage des yeux était muet pour elle.
Le ciel, de tous nos biens dispensateur exact,
Au lieu de deux bons yeux avait daigné lui faire
Le don d'un esprit net, d'une mémoire claire,
D'une oreille très-fine, et surtout d'un bon tact.
Ce fut là ma ressource auprès de ma maîtresse :
Quand on sait plaire au tact, le reste suit de près,

Bientôt, soit force, soit adresse,
Elle comprit que je l'aimais.
Une aveugle qu'on aime aurait tort d'être fière;
Sur la mienne j'obtins une victoire entière;
L'amour sur tous ses sens étendit son pouvoir :
Tout m'adorait en elle, et tout disait j'adore :
Ses yeux seuls ignoraient encore
L'art d'aimer comme l'art de voir.
Des yeux l'amour fait grand usage;
On sait, lorsque l'on est ou que l'on fut amant,
Qu'ils font la moitié de l'ouvrage;
Mais, belles, convenez que l'on s'en dédommage
Par mille petits riens qui parlent clairement :
Des mots qu'on entrecoupe, un son de voix qu'on baisse,
Un soupir qu'à propos on pousse en vous parlant,
Une main qu'on vous serre, un genou qu'on vous presse,
Un timide baiser qu'on donne et qui se rend,
Valent bien ces regards que l'on nous vante tant;
L'amour aux yeux bandés vaut l'amour clairvoyant.
L'amour est un trésor; mais, dans sa douce ivresse,
Le cœur n'est content qu'à demi;
C'est beaucoup d'avoir sa maîtresse,
Mais il faut encore un ami.
J'en avais un beau, jeune et sage;
Nous avions même état, même âge,
Son cœur et le mien n'étaient qu'un;
Nous recevions du sort volage
Nos biens et nos maux en commun.
Ses goûts étaient les miens; ma gloire était la sienne;
Il était mon conseil, et je me trouvais mieux
De sa raison que de la mienne.
En amitié quoi qu'il survienne,
S'il faut délibérer, au lieu d'un l'on est deux;
Fort souvent, pour bien voir, il faut plus de deux yeux.
« Ami, lui dis-je un jour, je voudrais pour ma femme
Prendre l'aveugle objet de mon aveugle flamme;

Mais je suis combattu : dis-moi, ferai-je bien?
— Pourquoi non? puisqu'elle t'adore.
Ami, le cœur est tout, et les yeux ne sont rien;
S'ils servent quelquefois, ils nuisent plus encore.
— Moi j'ignore si c'est par raison ou par air,
Mais je désirerais que ma femme vît clair.
— Pour moi, ce n'est pas mon système;
Pourvu qu'on soit aimé, qu'importe qu'on soit vu?
Et dans un bon auteur j'ai lu
Qu'en mariage il est d'une prudence extrême
D'épouser une aveugle ou de l'être soi-même. »
Il me donnait un bon avis;
Mais souvent d'un mauvais on ne peut se défendre.
Au bout de quelque temps je dis:
Si quelqu'un à ma place allait un jour se rendre,
Ma femme pourrait s'y méprendre
Faute de cet utile sens
Qui sert à distinguer les époux des amants.
Je connais ma femme, elle est tendre;
Et, tant que son époux lui serait inconnu,
Elle pourrait l'aimer dans le premier venu.
Pour éviter le cocuage,
Je prétends donc que ma moitié
M'apporte avec son amitié
Un œil ou deux en mariage.
Il faut des yeux dans un ménage;
Il faut des yeux, sans doute, et ma femme en aura.
Dites-en, mon ami, tout ce qu'il vous plaira.
Oui, trop aimable enfant, le ciel m'était propice,
Même en te refusant le jour;
Il fermait tes beaux yeux pour que je les ouvrisse;
Tes yeux ne devaient être ouverts que par l'amour:
Après vingt ans de nuit ils verront la lumière;
Demain tu jouiras d'un nouveau sentiment;
Les rayons du matin frapperont ta paupière;
Le jour naîtra pour toi des mains de ton amant.

Le cœur plein d'espérance, et de crainte, et de zèle,
J'essayai dès le lendemain.
On eût dit que l'Amour sur les yeux de la belle
De sa main conduisait ma main.
Le tissu délicat de sa faible prunelle
Se sentit agité soudain
D'une vibration nouvelle :
Pour la première fois, de la voûte éternelle
La lumière descend dans ses yeux éperdus.
Il s'ouvre dans son âme une porte de plus;
Un nouveau monde naît pour elle.
Elle me voit, me fixe, et jette un cri d'horreur,
Puis lorgne mon ami : « Qu'est donc ceci? lui dis-je.
Me fuirais-tu? Par quel prodige,
En te donnant des yeux, ai-je perdu ton cœur?
Quand tu reçois un nouvel être,
Devais-je en attendre ce prix?
Ah! si je ne puis plaire à des yeux que j'ouvris,
Ton oreille du moins devrait me reconnaître. »
Elle ne répond qu'à demi,
Et lorgne toujours mon ami.
« Non, non, je vois bien ta méprise;
C'est moi que ton œil cherche en lui.
— Je suis, répondit-elle, également surprise
D'entendre et de voir aujourd'hui.
Il est des traits que dans mon âme,
Avant d'ouvrir mes yeux, l'amour avait gravés :
Ils faisaient mon bonheur, ils nourrissaient ma flamme;
Mon cœur les a bien conservés.
Cette image si chère à mon âme charmée,
C'est en lui seul que je la vois;
Et c'est de vous que vient la voix
Qui m'apprit que j'étais aimée.
— Mais tu me répondais... mais tu m'embrassais... Mais...
— Pardonnez, une aveugle a bien droit de confondre;
Quand je vous répondais je croyais lui répondre.

Ah! vous pouvez lui dire à quel point je l'aimais.
— Mais ne m'es-tu pas fiancée?
— Je le suis à quelqu'un. C'est un fait bien certain.
Mais, quand je vous donnais la main,
A lui je me donnais au fond de ma pensée. »
L'infidèle soutient son dire *mordicus*,
Ainsi qu'on le soutient d'ordinaire aux cocus,
Puis après elle ajoute, avec un air honnête:
« Entre vous deux, messieurs, je dois prendre un parti,
Et ne puis prendre qu'un mari;
Ainsi pour lui ma main avec mon cœur est prête,
Je la dois à lui seul, s'il la veut recevoir;
Quant à vous, je vous dois le bonheur de le voir;
Comme un ami commun vous serez de la fête.
Je l'aimais en vous; aujourd'hui
Je vais vous épouser en lui. »
Les cornes à ces mots me viennent à la tête.
Je sors de la maison, et je cours en tous lieux
Pour fuir, ou pour crever, si je puis, tous les yeux.
Les malheurs du bon oculiste,
Ami lecteur, vous apprendront,
Si vous êtes bon moraliste,
A laisser les gens tels qu'ils sont.

LA FILLE ET LE CHEVAL*.

Dans un sentier passe un cheval
Chargé d'un sac et d'une fille;

* Le chevalier de Boufflers avait fait six vers sur les rimes de ce conte. « On le défia d'en faire *trente* de la même manière; il l'acheva « en *quarante-quatre*, et composa ce badinage piquant, où l'on ne « sent ni la gêne ni la contrainte des bouts-rimés. » (*Mémoires secrets de la république des lettres*, par Bachaumont, à la date du 30 avril 1785).

J'observe, en passant, le cheval,
Je jette un coup d'œil sur la fille ;
Voilà, dis-je, un fort beau cheval ;
Qu'elle est bien faite, cette fille !
Mon geste fait peur au cheval,
L'équilibre manque à la fille ;
Le sac glisse en bas du cheval,
Et sa chute entraine la fille.
J'étais alors près du cheval ;
Le sac tombant avec la fille,
Me renverse auprès du cheval,
Et sur moi se trouve la fille,
Non assise, comme à cheval
Se tient d'ordinaire une fille,
Mais comme un garçon à cheval.
En me trémoussant sous la fille,
Je la jette sous le cheval,
La tête en bas. La pauvre fille !
Craignant coup de pied de cheval,
Bien moins pour moi que pour la fille.
Je saisis le mors du cheval,
Et soudain je tire la fille
D'entre les jambes du cheval ;
Ce qui fit plaisir à la fille.
Il faudrait être un grand cheval,
Un ours, pour laisser une fille
A la merci de son cheval.
Je voulais remonter la fille ;
Preste, voilà que le cheval
S'enfuit et laisse là la fille.
Elle court après le cheval,
Et moi je cours après la fille.
Il paraît que votre cheval
Est bien fringant pour une fille.
Mais, lui dis-je, au lieu d'un cheval,
Ayez un âne, belle fille ;

Il vous convient mieux qu'un cheval,
C'est la monture d'une fille.
Outre les dangers qu'à cheval
On court en qualité de fille,
On risque, en tombant de cheval,
De montrer par où l'on est fille.

LA CHANOINESSE *.

Une superbe chanoinesse
Portait dans ses sourcils altiers
L'orgueil de ses seize quartiers.
Un jour, au sortir de la messe,
En présence de l'Éternel,
En face de tout Israël,
Tandis qu'elle fendait la presse,
Et s'avançait le nez au vent,
Un faux pas fait choir la déesse,
Jambes en l'air, et front devant.
Cette chute fut si traitresse,
Qu'en dépit de tous ses aïeux,
Qui voulut vit de ses deux yeux
Le premier point de sa noblesse;
Car, on ne peut nier cela :
Toute noblesse vient de là.
Ce point en valait bien la peine;
L'ivoire, le rubis, l'ébène,
N'ont rien de plus éblouissant :
Elle avait raison d'être vaine.

* Ce conte, que les précédents éditeurs de Boufflers ont compris dans ses *Œuvres*, a été également recueilli par l'éditeur des *Poésies* de de Rhulières. Nous laissons le public juge de ce procès en revendication.

Le beau chevalier qui la mène,
Noble et timide adolescent,
La relevait en rougissant,
Et recouvrait d'un air décent,
Mais plein de feu, mais plein de grâce,
La pudeur prise au dépourvu.
« Eh ! monsieur, dit-elle à voix basse,
Ces messieurs bourgeois l'ont-ils vu ? »

LE GASCON.

Certain Gascon, sortant du cabaret,
Voulut avoir l'état de sa dépense :
Il le voulait seulement par décence,
Car le payer n'était pas son projet.
L'hôte aussitôt, pour finir cette affaire,
Fit son mémoire en franc apothicaire.
Le bon Gascon le lit et le relit,
Le trouve gros et son argent petit,
Mais ne dit rien. L'hôte, dans l'intervalle,
Parlait des rats qui minaient sa maison,
Et s'informait s'il était un poison
Propre à chasser cette race infernale
Le Gascon dit, en prenant un air doux :
De vous servir, monsieur, j'aurai la gloire ;
Lorsque les rats arriveront chez vous,
Pour les chasser donnez-leur ce mémoire.

LA RÉSIDENCE.

Un évêque de grande mise
Et dont le nom me reviendra

Et qui doivent prêter leurs ombres maternelles
A mille et mille oiseaux dont je me crois parent.
Je fis ma confidence à ma seconde mère,
    Qui me répondit en pleurant :
Pauvre petit ami, quoi ! vous prétendez faire,
Dans les airs, le métier de chevalier errant?
Je sens, lui dis-je, en moi quelque chose de grand,
Qui n'annonce rien moins qu'un pinson ordinaire ;
Je veux tenter fortune et m'abandonner au sort.
Des pinsons mes aïeux je veux voir la patrie,
On se plaît au berceau de ceux de qui l'on sort.
Pauvre petit ami, dit encor mon amie,
    Vous allez en terre ennemie,
    Hélas ! pour y trouver la mort :
Connaissez mieux les bois, la paix en est bannie :
Le plus fort y domine et le plus faible a tort :
Et que peut espérer un pinson, je vous prie,
    Dans le domaine du plus fort?
Ces discours, j'en rougis, ont vaincu mon courage,
    Et j'ai fait, non sans quelque effort,
    Vœu de clôture dans ma cage.
En effet, dans vos bois on ne vit qu'à demi,
Là, jamais de nos ans la trame n'est complète,
Et la race pinsonne, à l'escrime peu faite,
A toute heure y rencontre un nouvel ennemi.
Vers minuit, sous la feuille êtes-vous endormi,
Gare le chat-huant et gare la belette ;
Au lever du soleil, l'oiseleur a son tour;
Si vous vous éloignez des piéges qu'il vous dresse,
Un chasseur vient sur vous éprouver son adresse ;
Au chasseur échappé, vous trouvez le vautour...
Toujours fuir ! à ce prix la vie est par trop chère ;
Mais c'est peu du péril auprès de la misère :
    Tantôt la soif, tantôt la faim ;
Point d'eau dans les chaleurs, en hiver point de grain ;
    Et puis le grand air est malsain,

A ce que dit mademoiselle ;
On change de climat du soir au lendemain,
Samedi l'on brûlait, et dimanche l'on gèle...
Dites si l'on m'a fait un rapport infidèle,
Et croyez-vous, d'après cela,
Qu'on soit plus mal ici que là ?
Mais vous restez muet ; répondez donc, mon maître.
Ami, dit le captif encor plus attristé,
Sois heureux, puisque tu peux l'être
Dans la prison qui t'a vu naître ;
Moi, j'ai connu la liberté.

LE RAT BIBLIOTHÉCAIRE.

Qu'on dise, si l'on veut, que les rats sont des bêtes ;
Pour moi, mille raisons me les font estimer ;
Mille femmes d'esprit en logent dans leurs têtes,
Et, certes, ce commerce est bien propre à former.

Timides commensaux dont la plupart des hommes
Font rarement assez de cas,
Ils n'en pensent pas moins quoiqu'ils ne parlent pas,
Différents en ce point de tous tant que nous sommes ;
Que dis-je ? ils ont du goût pour les arts libéraux,
Et dans plus d'un grenier se trouvent des musées
A l'usage des rats amateurs de tableaux ;
Ils tiennent aussi des lycées,
Où plus d'un critique mordant
A plus d'un pauvre auteur donne des coups de dent ;
Plusieurs d'entre eux, vrais petits gnomes,
S'exercent sous la terre au métier des mineurs ;
D'autres, dans les donjons, rusés observateurs,
Se donnent des airs d'astronomes.
Ils ont, ainsi que nous, des savants de tous rangs,

Ainsi que nous encore ils ont des ignorants;
Bref, en petits formats ce sont nos seconds tomes.
Mais je veux parler dans mes vers
Du premier rat de l'univers;
C'était Grignot, l'honneur de la nation grise;
Le monde entier voyait Grignot avec surprise;
Tous les siens étaient fiers d'un aussi docte rat;
Rat de ville ou des champs, ou de cave, ou d'église,
Pas un seul, Dieu merci, qui ne le vénérât;
Tous en pélerinage arrivaient d'une lieue,
Pour baiser le bout de sa queue;
Rates et rats de tous pays
Envoyaient leurs enfants en foule à son école,
Comme si c'eût été Pic de la Mirandole
En fourrure gris de souris.
De lui toute sa classe est enthousiasmée,
Les autres professeurs de lui sont tous jaloux:
On voit que c'est comme chez nous;
Mais qu'importe à la renommée?
Son favori craint peu les envieux;
Et quand ils seraient une armée,
Ne sont-ils pas à terre, et lui parmi les dieux?

C'est assez discourir, venons à notre affaire:
Ratapolis voulait un bibliothécaire
Pour soigner un dépôt trop longtemps négligé;
Le rat qu'auparavant on en avait chargé,
Faute de savoir lire, avait eu son congé,
Chose que parmi nous souvent on devrait faire.
Notre docteur, nommé par acclamation,
Entre aussitôt en fonction;
Aux plus petits détails il donne un soin extrême,
Point d'objet qui par lui ne soit coté, noté,
Et de sa patte étiqueté;
Car le docteur a pour système,
Qu'un bon chef doit tout voir, tout faire par soi-même.

Il rassemble d'abord les mémoires des rats,
Pour servir à quiconque écrira leurs histoires,
Et puis les manuscrits des chats,
Comme pièces contradictoires ;
Il sauve, non sans peine, un gros tas de journaux,
Gardés dans le dessein d'allumer des fourneaux,
Et des ballots d'écrits que nos savants ignorent,
Et mille poëmes charmants,
Et cent mille jolis romans
Que nous ne lisons point, mais que les rats dévorent;
Et les bons mots de Psicarpax,
Et la morale de Rapax,
Et surtout le récit de ce fameux voyage,
Que jadis un rat en bas âge,
A l'exemple d'Hannon entreprit le premier,
Lorsqu'il osa fanchir l'Apennin, le Caucase,
Et prouver, trottinant du Tibre jusqu'au Phase,
Que les rats ont aussi leur petit Tavernier.
Leur nouvelle Odyssée en parle avec emphase,
Car il faut un poëte, et l'on ne peut nier
Que, sans Homère, Ulysse aurait perdu sa peine,
Comme le souriceau sans le bon La Fontaine.
Au milieu de tant de trésors,
Que fit le bibliothécaire?
Il en fit des extraits, mais sa façon d'extraire
Nourrissait un peu moins son esprit que son corps;
Et ce grand amas de science
Passa dans l'estomac, non dans l'intelligence.
Or savez-vous, messieurs, ce qu'il en arriva?
Il en creva.

Petits esprits, ce que je viens de dire,
C'est bien pour vous que je l'ai dit :
Ce n'est pas assez de tout lire ;
Il faut digérer ce qu'on lit.

CHANSONS

RONDES ET COUPLETS.

MON RÊVE.

Air : Avec les jeux dans le village.

Jeune Iris, pourriez-vous bien croire?
(Ah! que n'est-ce la vérité?)
Ce que tous deux dans l'ombre noire
Tour à tour nous avons été?
Morphée, en fermant ma paupière,
Fit de moi l'acier le plus doux;
D'aimant vous étiez une pierre,
Et vous m'entraîniez après vous.

Ce dieu, par un doux stratagème,
De cet aimant fit un écho;
J'étais couplet; je disais : J'aime;
Et vous me répétiez ce mot.
Par un caprice plus insigne,
Il me rendit petit poisson;
A mes yeux vous parûtes ligne,
Et je mordis à l'hameçon.

Le bon Morphée, à ma prière,
M'ayant fait voyager par eau,
Vous devîntes une rivière,
Et je vous fis porter bateau.
Le froid prit ; vous voilà de glace :
Pour tirer parti de ce tour,
Sur deux semelles je pris place,
Et je patinais tout le jour.

Pour dernière métamorphose,
Devenu nectar des plus doux,
J'étais dans un vase de rose,
Iris, et je coulais pour vous.
Une goutte sur vous s'attache,
Vous étiez alors tout satin ;
A mon réveil, j'ai vu la tache,
Mais j'ai cherché l'étoffe en vain.

CHANSON

CONTRE MOLÉ DE LA COMÉDIE FRANÇAISE.

Quel est ce gentil animal,
Qui, dans ces jours de carnaval,
Tourne à Paris toutes les têtes,
Et pour qui l'on donne des fêtes ?
Ce ne peut être que Molet *
Ou le singe de Nicolet.

Vous eûtes, éternels badauds,
Vos pantins et vos ramponeaux :

* Molé se nommait *Molet* de son nom de famille, et ce n'a été qu'afin d'éviter les quolibets qu'il a écrit *Molé* pour en changer la prononciation.

Français, vous serez toujours dupe.
Quel autre joujou vous occupe?
Ce ne peut être que Molet
Ou le singe de Nicolet.

De sa nature cependant,
Cet animal est impudent :
Mais, dans ce siècle de licence,
La fortune suit l'insolence,
Et court du logis de Molet
Chez le singe de Nicolet.

Il faut le voir sur les genoux
De quelques belles aux yeux doux,
Les charmer par sa gentillesse,
Leur faire cent tours de souplessse :
Ce ne peut être que Molet
Ou le singe de Nicolet.

L'animal, un peu libertin,
Tombe malade un beau matin :
Voilà tout Paris dans la peine,
On crut voir la mort de Turenne;
Ce n'était pourtant que Molet
Ou le singe de Nicolet.

La digne et sublime Clairon
De la fille d'Agamemnon
A changé l'urne en tirelire,
Et, dans la pitié qu'elle inspire,
Va partout quêtant pour Molet
A la cour et chez Nicolet.

Généraux, catins, magistrats,
Grands écrivains, pieux prélats,
Femmes de cour bien affligées,
Vont tous lui porter des dragées :
Ce ne peut être que Molet
Ou le singe de Nicolet.

Si la mort étendait son deuil
Ou sur Voltaire ou sur Choiseul,
Paris serait moins en alarmes,
Et répandrait bien moins de larmes
Que n'en ferait verser Molet
Ou le singe de Nicolet.

Peuple, ami des colifichets,
Qui porte toujours des hochets,
Rends grâces à la Providence,
Qui, pour amuser ton enfance,
Te conserve aujourd'hui Molet
Et le singe de Nicolet.

COUPLETS SUR M. DEVEAU.

AIR : De la Camargo.

Si monsieur Deveau
Était un peu beau,
Que monsieur de Beauveau
Fût un peu moins beau;
Ce monsieur Deveau
Serait un Beauveau,
Et monsieur de Beauveau
Ne serait qu'un veau.

Si le frère
De ma mère
Par hasard eût été veau,
Ses parentes
Et mes tantes
Seraient un troupeau
De nymphes Io.

Hélas ! s'il était veau,
Ce valeureux Beauveau
Que toute sa famille redoute,
Je me doute
Que la croûte
D'un grand godiveau
Serait son tombeau.

A UNE JOLIE JANSÉNISTE.

Air : Je cherche un petit bois touffu.

Que dans vos yeux Jansénius
Trouve de fortes armes !
Que la bulle *Unigenitus*
Tient peu contre vos charmes !
Pour vous plaire, Iris, de bon cœur
Je me fais janséniste ;
Mais ayez pour moi la douceur
D'une âme moliniste.

Je vois l'Amour armé de traits
Qui vous suit à la trace ;
De votre air vif, brillant et frais
La grâce est efficace.
Je soutiendrai ce dogme-là,
Et ma thèse est publique.
Quand on devrait chez Loyola
Me traiter d'hérétique.

Je défendrai vos doux appas
En docteur de Cythère ;
Contre eux on ne me verra pas
Signer le formulaire

Si par malheur votre courroux
  Me condamne ou m'exile,
Je n'en appellerai qu'à vous,
  Non au futur concile.

N'allez pas, comme avec Quesnel
  En usa le saint-père,
Me faire un procès criminel ;
  Je crains votre colère.
Pour mes tendres réflexions
  Quelle heureuse fortune !
Si de cent propositions
  Vous en acceptiez une !

On voit en vous du Port-Royal
  Ressusciter l'élite :
Vous avez l'esprit de Pascal,
  Et d'Arnaud le mérite;
On peut exalter vos attraits
  Sans craindre l'hyperbole,
Et j'aimerais mieux vos essais
  Que ceux du grand Nicole.

LA BERGÈRE.

Air : du mot pour rire.

Dans de riches appartements,
On a vingt meubles différents,
  Un seul m'est nécessaire.
Mieux qu'avec un sopha doré
Mon petit réduit est paré
  D'une simple bergère.

L'étoffe en est d'un blanc satin :
Elle a de la fleur du matin

La fraîcheur printanière.
Le lustre en est aussi parfait
Que le même jour que j'ai fait
L'essai de ma bergère.

Dans des contours bien arrondis,
Entre deux coussins rebondis,
Mon bonheur se resserre ;
J'aime à m'y sentir à l'étroit,
Et chaudement, quand il fait froid,
Je suis dans ma bergère.

Le jour, la nuit, sans embarras,
Joyeux, je goûte dans ses bras,
Un repos salutaire.
Avec délices je m'étends :
Ah ! quel plaisir quand je me sens
Au fond de ma bergère !

Je n'en sors qu'avec des regrets ;
Souvent j'y rentre, et j'y voudrais
Rester ma vie entière.
Je lui sais plus d'un amateur,
Mais c'est moi seul qui, par bonheur,
Me sers de ma bergère.

CHANSON.

Air : Que ne suis-je la fougère.

Quand le bon Dieu fit la terre,
Fit le ciel, enfin, fit tout,
Il montra dans cette affaire
Beaucoup d'esprit et de goût.

Par sa science profonde,
A peine eut-il fait le jour
Que, pour mieux peupler le monde,
Il imagina l'Amour.

Bientôt il fit la Sagesse,
Qu'il tira de son cerveau ;
Elle était d'une tristesse !
C'était l'Ennui peint en beau ;
Lorsqu'un jour cette déesse
(Ce fut par oubli, dit-on)
Voit l'Amour et le caresse ;
Ah ! quelle distraction !

Dieu, qui sentit la méprise,
Craint que sa divinité
Ne fasse quelque sottise,
Qui l'eût fort déconcerté :
Par prudence ou par finesse,
Peut-être aussi par pitié,
Pour occuper la Sagesse,
Il inventa l'Amitié.

LES *ON DIT*.

AIR : Mon père était pot.

Voulez-vous savoir les *on dit*
Qui courent sur Thémire ?
On dit que parfois son esprit
Paraît être en délire.
Quoi ! de bonne foi ?
Oui ; mais, croyez-moi,
Elle sait si bien faire,

Que sa déraison,
Fussiez-vous Caton,
Aurait l'art de vous plaire.

On dit que le trop de bon sens
Jamais ne la tourmente;
On dit même qu'un grain d'encens
La ravit et l'enchante.
Quoi! de bonne foi?
Oui; mais, croyez-moi,
Elle sait si bien faire,
Que même les dieux
Descendraient des cieux
Pour l'encenser sur terre.

Vous donne-t-elle un rendez-vous
De plaisir ou d'affaire,
On dit qu'oublier l'heure et vous
Pour elle c'est misère.
Quoi! de bonne foi?
Oui; mais, croyez-moi,
Se revoit-on près d'elle,
Adieu tous les torts,
Le temps même alors
S'enfuit à tire-d'aile.

Sans l'égoïsme rien n'est bon,
C'est là sa loi suprême;
Aussi s'aime-t-elle, dit-on,
D'une tendresse extrême :
Quoi! de bonne foi?
Oui; mais, croyez-moi,
Laissons-lui son système;
Peut-on la blâmer
De savoir aimer
Ce que tout le monde aime?

LE BOUDOIR.

Air : du Vaudeville de la Rosière.

Thémire un jour dans son boudoir
Avec un disciple d'Apelle
S'explique ainsi sur son vouloir :
Mon cher artiste, lui dit-elle,
Rendez-moi ce séjour charmant;
Mais ne m'y faites point d'enfant.

Votre désir devient ma loi,
Lui répond poliment l'artiste;
Mais que va-t-on dire de moi?
Ah! rien que d'y songer m'attriste :
L'on doutera de mon talent,
Si je ne vous fais pas d'enfant.

A quoi servent donc les boudoirs,
Si d'amour il n'est point de traces?
C'est changer en sombres manoirs
Des temples parés pour les grâces :
Un boudoir fut dans tous les temps
Bien propre à faire des enfants.

N'insistez pas pour vos pinceaux,
Artiste qui voulez séduire;
Vous aurez toujours pour rivaux
La taille et les yeux de Thémire;
Il lui suffira de vouloir,
L'amour naîtra dans son boudoir.

LA FEMME ET LE PHILOSOPHE.

Air : L'avez-vous vu, mon bien-aimé?

LE PHILOSOPHE.

Pour la raison,
C'est un poison
Que d'avoir l'âme tendre.

LA FEMME.

De ce poison
N'a pas raison
Qui cherche à se défendre.

LE PHILOSOPHE.

Douce raison!
Triste poison!

LA FEMME.

Charmant poison!
Triste raison!

LE PHILOSOPHE.

Point de poison,
A la raison
Il faut bien qu'on se rende.

LA FEMME.

Point de raison,
C'est du poison,
Monsieur, qu'on vous demande.

COUPLETS.

Mademoiselle de B*, pour qui ils ont été faits, conservait la fraîcheur de son teint avec des blancs d'œufs.**

Air : O ma tendre musette!

Gens de Paris, vous êtes
Sans esprit, sans attraits;
Jamais sur vos toilettes
Vous n'avez mis d'œufs frais :
Voyez mademoiselle
Qui ne manqua jamais
D'ôter, pour être belle,
La vie à six poulets.

Tous les jours ses gros charmes
Sont armés d'un couteau;
Le poulailler en larmes
La prend pour son bourreau :
La fille, d'un air ferme,
Met les œufs en éclats;
Elle y trouve le germe
De cent nouveaux appas.

D'une action si dure,
La poule en vain se plaint;
Le coq en vain murmure
Du besoin de son teint;
Plus fraîche que l'aurore,
La vierge s'embellit;
La poule gronde encore,
Mais le coq applaudit.

LE FILS NATUREL *.

AIR : Dans cette aimable solitude.

O toi qui n'eus jamais dû naître,
Gage trop cher d'un fol amour,
Puisses-tu ne jamais connaître
L'erreur qui te donna le jour!
Que ton enfance
Goûte en silence
Le bonheur qui pour elle est fait;
Et que l'envie,
Toute la vie,
Ignore ou taise son secret.

La nature, au nom de ta mère,
Va t'offrir ses premiers bienfaits;
Un air pur, un lait salutaire,
De doux fruits, un ombrage frais.
Que ton enfance, etc.

Renonce au rang, à l'opulence,
L'honneur t'en fait la dure loi;
Ne crains pourtant pas l'indigence,
L'amour l'écartera de toi.
Que ton enfance, etc.

* « Les femmes de la cour sont infiniment au-dessus des scrupules des bourgeoises, et craignent moins d'annoncer leurs faiblesses : c'est sans doute ce qui a autorisé M. le chevalier de Boufflers à divulguer la chanson suivante. Elle est adressée au fils naturel qu'il a eu de madame la comtesse de Cr..., né à Saint-Domingue. » (*Mémoires secrets de la République des lettres*, 31 décembre 1781.)

Souvent une main inconnue
T'offrira quelque don nouveau :
En secret une mère émue
Viendra pleurer sur ton berceau.
Connais ta mère ;
L'honneur sévère
Lui défend de se découvrir :
Mais par tendresse,
Mais par faiblesse,
Une mère aime à se trahir.

D'un air plus touchant et plus tendre,
Peut-être un jour tu la verras
Tour à tour dans ses bras te prendre
Et te remettre entre mes bras.
Connais ta mère, etc.

A MADAME DE L***,

A qui madame de L***, sa grand'mère, et tante de l'auteur, avait donné pour étrennes un fichu de tourière et un tablier de cuisinière garnis de dentelles.

AIR : Philis demande son portrait.

J'applaudis à l'emploi nouveau
Qu'on donne à ma cousine ;
Jamais aussi friand morceau
N'entra dans la cuisine :
Elle aurait tort de répugner
A l'état qu'elle embrasse ;
C'est où le bon goût doit régner
Qu'elle est mieux à sa place.

On sait que des goûts délicats
Son goût est le modèle;
Ceux même qui ne le sont pas
Le deviendraient par elle;
Mais, ma tante, on vous avertit
Que votre cuisinière
Ne sait qu'éveiller l'appétit,
Et point le satisfaire.

A LA TOURIÈRE.

Vous en qui mon œil prévenu
Vit une cuisinière,
Passez-moi d'avoir méconnu
La plus digne tourière.
Pieux costume, doux maintien,
Prévenance discrète :
O ma tourière! on le voit bien,
Au tour vous êtes faite.

Entre la grille et les mondains,
Ma divine tourière
Semble habiter sur les confins
Du ciel et de la terre.
Tous deux, à son aspect émus,
Doivent rendre les armes;
Les immortels à ses vertus,
Les mortels à ses charmes.

A UNE DAME MAL PEIGNÉE.

Air : Nous sommes précepteurs d'amour.

Aux attraits les plus séduisants,
A la beauté la plus soignée,

Je préférerai constamment,
Qui donc? S... la mal peignée.

Sur sa raison les envieux
N'ont jamais pu trouver à mordre;
Et ce n'est que dans ses cheveux
Qu'on aperçoit quelque désordre.

De l'amour c'est un trait nouveau;
S..., il venge son injure :
Il n'a pu troubler ton cerveau,
Il s'en prend à ta chevelure.

COUPLETS

A UNE DAME * QUI FAISAIT LE PORTRAIT DE L'AUTEUR.

AIR : Je vis Cloris, bientôt j'aimai.

D'un procédé sûr et nouveau
Vous vous servez, ma jeune Apelle ;
Pour animer votre tableau,
Vous enflammez votre modèle.

Vous prenez cent tons différents,
Du plus sombre jusqu'au plus tendre ;
Pour vous peindre ce que je sens,
Quel est celui que je dois prendre?

De mon secret votre talent
Vous instruira bientôt lui-même ;
Quand mon portrait sera parlant,
Il vous dira que je vous aime.

* Madame de Sabran. (*Correspondance secrète*, par Mettra.)

POUR MADAME DU DEFFANT,

DE LA PART DE MADAME DE LUXEMBOURG *, QUI LUI AVAIT DONNÉ POUR ÉTRENNES UNE PARURE DE COULEUR BLEUE.

Êtes-vous l'envoyé de Dieu?
Descendez-vous de ce beau lieu
Où tout est tapissé de bleu?
Tout en vous me l'atteste;
Tête-bleu,
Ventrebleu,
Vous êtes céleste.

Si j'avais gagé, palsambleu!
J'aurais perdu, mais de bien peu;
Vous avez en effet beau jeu
Pour nous donner le change;
Car morbleu,
Ce corbleu,
Loge un esprit d'ange.

CHANSON

SUR TROIS DAMES, AMIES DE L'AUTEUR, DONT LE NOM COMMENÇAIT A L'UNE PAR UN A, A L'AUTRE PAR UN B, ET A LA TROISIÈME PAR UN C.

Arts, sciences, philosophie,
A vous suivre j'ai renoncé,
Et je ne veux plus de ma vie
Étudier que l'A B C.

* Madame de Luxembourg avait demandé à M. de Boufflers une chanson avec tous les jurements en bleu.

Mais l'étude que je projette
Veut un travail un peu forcé ;
Agathe, Belise et Colette
Font ensemble mon A B C.

Dans une plus belle science
L'esprit ne peut être exercé ;
C'est Amour, Bonheur et Constance
Qu'on apprend dans mon A B C.

Vous, messieurs de l'Académie,
Tout faux orgueil à part laissé,
Ne vous prendrait-il point envie
De vous remettre à l'A B C ?

A MADAME DE B***,

A QUI L'ON AVAIT DONNÉ SIX DOUZAINES DE PAIRES DE GANTS POUR SES ÉTRENNES.

AIR : De Joconde.

Fille du Ciel, au maintien doux,
  A la noble apparence,
Tout ce qui nous touche est en vous
  Grâce, esprit, innocence ;
Pour qui voit tous vos traits charmants
  Vous êtes une Astrée ;
Mais pour qui verrait tous vos gants
  Vous seriez Briarée.

AIR : Monsieur le prévôt des marchands.

Sur le phénix tous les savants
Sont en débats depuis longtemps,

Savoir s'il est mâle ou femelle :
Les juges les plus clairvoyants
N'ont pu décider la querelle,
Et vous seule en aurez les gants.

Vit-on quelqu'un chez nos aïeux
Plaire à l'esprit autant qu'aux yeux,
Montrer une sagesse aimable,
Une raison mûre au printemps,
Un cœur tendre, mais imprenable?
Non, vous seule en aurez les gants.

Où rencontrer une beauté
Sans défaut et sans vanité,
Vertu sous les grâces cachée,
Esprit caché sous le bon sens?
Salomon en vain l'a cherchée,
Et vous seule en avez les gants.

LES TROIS JOURS DE LA VIE.

HIER, AUJOURD'HUI ET DEMAIN.

AIR : Je n'ai pour toute maison.

Toujours ma condition
En expirant est de renaître,
Et, pour me donner mon nom,
On attend que je cesse d'être :
Mon successeur est aujourd'hui,
Hier je m'appelais comme lui;
Mais à son tour il est certain
Qu'il portera mon nom demain.

Du temps qui vient et qui fuit
Je coupe l'intervalle immense;

Par moi le passé finit,
Et par moi l'avenir commence :
Malheureux mortel, saisis-moi,
De tes jours je suis seul à toi ;
Hier n'est plus rien à tes yeux,
Et demain ne vaut guère mieux.

Demain est un jour qui fuit,
Lorsque nous croyons qu'il s'avance
Au milieu de chaque nuit
Il perd son nom dès sa naissance :
Dès qu'on croit s'assurer de lui,
On trouve que c'est aujourd'hui ;
Jamais encore aucun humain
N'a pu voir arriver demain.

RONDE.

Être jolie, être belle,
Ce n'est rien que tout cela ;
Il faut être comme celle,
Comme celle que voilà.

L'œillet, la rose nouvelle,
Ce n'est rien que tout cela,
Pour en parler près de celle,
Près de celle que voilà.

L'honneur, la gloire immortelle,
Ce n'est rien que tout cela ;
Il vaut mieux vivre avec celle,
Avec celle que voilà.

Un cœur tendre, un cœur fidèle,
Ce n'est rien que tout cela,

Si je ne puis plaire à celle,
Plaire à celle que voilà.

CHANSON.

AIR : A quoi s'occupe Madelon ?

Tu m'aimas pendant un instant,
Je t'aimai toute ma vie;
Et le prix d'un amour constant,
Fut un amour d'un instant.

Pourrais-je cesser un instant
De t'adorer ma Silvie,
Quand le prix d'un amour constant
Serait l'amour d'un instant?

Je feignis de ne plus t'aimer,
Je ne pouvais que le feindre :
Et pourrait-on cesser d'aimer
Qui ne cesse de charmer?

LES MOEURS A LA MODE.

AIR : Bonsoir, la belle fille.

Le sexe enfin s'éclaire,
Il permet de changer;
On peut être léger,
Sans risquer de déplaire.
Les tendres feux
Sont ennuyeux

Quand ils sont trop fidèles.
La constance est de mauvais ton :
Nous n'avons plus de Céladon;
Et les dames trouvent fort bon
Que l'on change comme elles.

Il n'est si douce chaîne
Qui ne blesse à la fin :
Ce qui plaît au matin
Souvent le soir nous gêne.
Sans liberté
La volupté
N'est bientôt qu'une peine.
Que parmi nous tout soit commun :
Plus de tyran, plus d'importnn;
Et que chacune et que chacun
En aime une douzaine.

CHANSON.

Air : Un troubadour béarnais.

Allons tous deux vivre ailleurs,
Fuyons la cour et la ville;
Loin du bruit et des grandeurs
Choisissons un humble asile :
Qu'importe notre séjour,
Si nous y menons l'Amour?

Entre ces sauvages monts,
Dans ce vallon solitaire,
Tous deux nous habiterons
Où tu vois cette chaumière :
Qu'importe notre séjour,
Si nous y menons l'Amour?

Nous entendrons les concerts
Des oiseaux du voisinage;
Et des sapins toujours verts
Nous offriront leur ombrage :
Tout charme dans un séjour
Où l'on est avec l'Amour.

Oublions, avec Paris,
Luxe, élégance et dorure;
Si pour nous l'art a son prix,
Il ne vaut pas la nature;
Et rien ne vaut un séjour
Où l'on est avec l'Amour.

Nos cœurs, dans des nœuds si doux,
Béniront notre fortune;
Elle suffira pour nous,
Puisqu'elle sera commune :
Rien ne manque en un séjour
Où l'on est avec l'Amour.

Ceux qui d'abord nous plaindront
De fuir vers ces lieux sauvages
Peut-être eux-même envieront
Notre chaume et nos bocages;
Ils envieront un séjour
Où l'on est avec l'Amour.

Ton bel âge sans mépris
Voit approcher ma vieillesse,
Et mes cheveux bientôt gris
N'effrayent point ta tendresse;
Non, jamais de ce séjour
Nous ne verrons fuir l'Amour.

CHANSONS.

COUPLETS

A UNE DAME NOMMÉE FRANÇOISE, LE JOUR DE SA FÊTE, CHEZ LE PRINCE HENRI DE PRUSSE.

AIR : du Vaudeville de Tom-Jones.

Le bon François, moine par excellence,
Depuis longtemps est bien déchu ;
Mais il est moine, et veut en conséquence
Regagner plus qu'il n'a perdu.
« La foi, dit-il, cesse d'être efficace
Depuis que l'homme ouvre les yeux :
Remplaçons la foi par la grâce
Les choses n'en iront que mieux.

« Ne vois-je pas dans ces lieux une belle
Qu'un sage adore sous mon nom?
Dieu me la montre, il faut me servir d'elle ;
Tout moyen pour mon ordre est bon.
Céleste objet des plus flatteurs hommages,
Soyez propice à mes desseins ;
Lorsque l'on peut tant sur les sages,
Ne pourrait-on rien sur les saints?

« Vous savez comme à la terre asservie
J'imposai mes très-humbles lois ;
Mon pouvoir tombe, et François vous confie
Ses intérêts avec ses droits :
Pour ces temps-ci ma règle est trop austère ;
Les cœurs sont durs, soyons plus doux ;
L'art de régner, c'est l'art de plaire,
Françoise, et c'est affaire à vous.

« Le monde aveugle, en son erreur profonde,
Prend mes enfants pour des cafards;
En bon chemin vous remettrez le monde,
En l'éclairant de vos regards;
Un mot de vous fera tomber les armes,
Et du sophiste et du moqueur;
L'esprit, à l'aspect de vos charmes,
Passe dans le parti du cœur.

« Sous mon vieux froc, il faut, quoi que l'on fasse,
Que le bon sens reste étouffé;
Votre coiffure a bien meilleure grâce;
Aussi de vous tout est coiffé.
Montrer Françoise est une sainte ruse
Pour forcer à d'éternels vœux;
De mon cordon la trame s'use,
Tout, jusqu'au temps, serre vos nœuds.

« Mais quand mon cœur à cet espoir se livre,
Le premier point reste en oubli;
Il faut songer que tout moine doit vivre,
Et surtout vivre aux frais d'autrui :
Nous vivions tous du beau droit de la quête;
Ce droit aussi nous est ôté;
Exercez le droit de conquête,
Amour fait plus que charité.

« A nos besoins c'est Dieu même qui veille;
En vous voyant, oui, je le vois;
Pour opérer chez nous une merveille,
D'une merveille il a fait choix :
Voilà mes vœux, le ciel les trouve étranges;
Et Françoise y fait des jaloux :
Mais si je vous préfère aux anges,
C'est qu'ils ont moins d'esprit que vous. »

AIR : Des fraises, des fraises.

Aimez-vous les vérités ?
Je vous dirai les vôtres :
C'est que vous nous rebutez,
Et que vous nous dégoûtez
Des autres, des autres, des autres.

AIR : Des fraises, des fraises.

L'on croit qu'il m'en coûte cher,
Mais, sans dépense aucune,
Ma maison a fort bon air,
Et partout il y fait clair
De lune, de lune, de lune.

A MADAME DE CAMBIS.

Le grand comte nous en conte
Quand il compte jusqu'à dix.
Comte, ce compte est un conte;
Nous savons bien que jadis,
Six à six,
On eût réglé ce décompte;
Mais Cambis
Eût crié *bis*.

COUPLET SUR UN DÉFI DE RIMER EN *ONCLE*.

AIR : Que ne suis-je la fougère.

On veut que je rime en *oncle*,
Plaignez ma condition ;
Rime en *oncle* ne fut *onc le*
Refrain d'aucune chanson.
Pour finir je prendrai *donc le*
Parti de dire que l'on
Trouve encor plus à mon *oncle*
De rime que de raison.

CHANSON POUR MADAME ***.

AIR : de Gabrielle de Vergy.

Lorsque je me plains de ma chaine,
Conviens que j'en ai bien sujet :
En vain je te choisis pour reine,
Tu me refuses pour sujet :
Plus tu vois mon ardeur extrême,
Plus ton air est indifférent ;
Et je vois trop bien que je t'aime !
Comme les gueux aiment l'argent.

LE BON AVIS.

Faisons l'amour, faisons la guerre,
Ces deux métiers sont pleins d'attraits :

La guerre au monde est un peu chère;
L'amour en rembourse les frais.
Que l'ennemi, que la bergère,
Soient tour à tour serrés de près...
Eh ! mes amis, peut-on mieux faire,
Quand on a dépeuplé la terre,
Que de la repeupler après?

TRADUCTIONS.

D'UNE STANCE DE L'ARIOSTE.

On hait la feinte, et c'est avec raison :
D'un mauvais cœur c'est l'indice ordinaire;
Mais convenez qu'en mainte occasion
Au genre humain elle fut salutaire :
La bonne foi n'est pas sans embarras;
On n'y voit point assez clair dans la vie
Pour distinguer l'amitié de l'envie,
Et l'on rencontre un piége à chaque pas.

DE SANNAZAR.

Dum parit et longas, etc.

Nise touche à son terme, et, pendant ses longs cris,
En double faction l'Olympe se divise;
Les Grâces veulent voir une seconde fois Nise;
Les Muses font des vœux pour que Nise ait un fils :

Les Muses ont Minerve, et les Grâces Cypris;
Mars tient pour son amante, Apollon pour Minerve,
Et, sans se déclarer, Jupiter les observe;
Mais l'Amour menaçant paraît au milieu d'eux :
Tous ont senti ses traits, tous redoutent ses ruses;
Il les met tous d'accord; et le maître des dieux,
Souriant à l'Amour, fait éloigner les Muses :
Nise alors devient mère, et la douce Vénus
Ajoute à son cortége une grâce de plus.

DE SANNAZAR,

SUR UN SABLIER QU'UN AMANT, EN MOURANT, AVAIT ORDONNÉ QU'ON REMPLÎT DE SA CENDRE.

Vois ce cristal rempli d'une poudre mobile,
Du temps qui vient et fuit indicateur agile;
Il renferme Damon, qui brûla pour Mirrha.
Dans ce vase il voulut que l'on gardât sa cendre,
        Pour montrer à qui la verra
Qu'un amant au repos ne doit jamais s'attendre.

LE MIROIR DE VÉNUS.

Vénus, prends ce miroir; que ta grâce immortelle
S'y contemple à jamais; moi, je ne m'en sers plus :
Pour Laïs qui vieillit sa glace est trop fidèle;
J'y vois ce que je suis, et non ce que je fus.

DE L'ANTHOLOGIE.

Vénus frappait l'Amour ; je demandai pourquoi.
— Il a perdu ses traits, dit Vénus en colère.
— Ces traits, dis-je à l'Amour, qui les a pris ? — Glicère.
— Comment? — Elle m'a dit : Amour, donne-les-moi ;
Et j'ai cru les rendre à ma mère.

DE L'ANTHOLOGIE.

Léonice et son fils sont beaux comme le jour ;
Mais tous deux n'ont qu'un œil ouvert à la lumière :
Bel enfant, rends le tien à ta charmante mère,
Elle sera Vénus, et toi l'aveugle Amour.

DE L'ANTHOLOGIE.

D'une blanche teinture Iris en vain se teint,
Elle perd à la fois sa teinture et son teint.

DE L'ANTHOLOGIE.

ÉPITAPHE.

Mortels, sous cet abri je ne suis plus des vôtres ;
Fortune, espoir, amour, vous en tromperez d'autres.

DE MARTIAL.

Ami, quel noir chagrin semble absorber ton âme?
— Ai-je tort? Je reviens du convoi de ma femme.
— Quoi! le ciel a permis que la mort l'enlevât!
Quoi! tu ne verras plus cette femme charmante
Qui te laisse en mourant dix mille écus de rente!
Ah! tu méritais peu que cela t'arrivât.

DE MARTIAL.

Ami, si tu n'as rien, n'attends rien de personne :
Les riches sont ici les gueux à qui l'on donne.

DE MARTIAL.

Tu veux l'épouser, et lui non :
Vous avez tous les deux raison.

ÉPITRES.

DE DELILLE A BOUFFLERS.

Honneur des chevaliers, la fleur des troubadours,
Ornement du beau monde et délice des cours,

Tu veux donc, dans le sein de ton champêtre asile,
Vivre oublié ; la chose est difficile,
Pour toi que le bon goût recherchera toujours.
En vain, dans un réduit agreste,
Le campagnard mondain, le poëte modeste,
L'aimable paresseux veut être enseveli;
Toujours pour toi coulera le Permesse,
Et jamais le fleuve d'oubli.

Ces vers pleins de délicatesse,
Où ta muse présente au lecteur enchanté
La grâce et la raison, l'esprit et la bonté,
La bonhomie et la finesse,
L'élégance avec la justesse,
La profondeur et la légèreté,
Souvent, avec un art extrême,
Prête au bon sens l'accent de la gaieté,
Et se calomnie elle-même
Par un air de frivolité :
Ces titres heureux de ta gloire
Seront toujours présents à ta mémoire.

Digne à la fois des palais et des champs,
Ton Aline toujours aura ces traits touchants
Qu'elle reçut de ta muse facile.
Lorsque ton pinceau séducteur
Toujours brillant, toujours fertile,
Gai comme ton esprit et pur comme ton cœur,
Entre le dais et la coudrette,
Entre le sceptre et la houlette,
Nous peint cet objet enchanteur,
Moitié princesse et moitié bergerette,
Malgré toi tout Paris répétera tes chants;
Et toujours tu joindras, dans ton aimable style,
A la simplicité des champs
Toutes les grâces de la ville.

Puis, quand il serait vrai que tes modestes vœux
Puissent s'accommoder de ces rustiques lieux,
Pourrais-tu bien, au fond d'une campagne,
Enterrer l'aimable compagne
A qui de tes beaux jours nous devons les douceurs?
Si tu n'avais, de ton doux hyménée,
Reçu pour dot qu'un immense trésor,
Jé te dirais : Va dans la solitude
Cacher tes jours, et ta femme et ton or,
Et d'un triste richard l'avare inquiétude.
Mais l'esprit, la beauté, sont faits pour le grand jour;
La ville est leur empire, et le monde leur cour.
Le sage créateur du monde
Ensevelit les métaux corrupteurs
Au sein d'une mine profonde;
Il cache l'or, et nous montre les fleurs.

Si toutefois, dans ton humeur austère
Las du monde et de ses travers,
Tu veux dans le fond des déserts
Cacher ton loisir solitaire,
Avec tes goûts nouveaux permets-nous de traiter;
Prenons un temps : pour nous quitter,
Attends que tu cesses de plaire,
Et tes vers de nous enchanter.
Alors, puisqu'il le faut, sois agricole, range
Tes fruits nouveaux dans tes celliers,
Tes blés battus dans tes greniers,
Tes blés en gerbe dans ta grange,
Dans tes caveaux tes choux rouges ou verts;
Mais que m'importe la vendange,
A moi qui m'enivrai du nectar de tes vers,
Et quelquefois de ta louange?
Plus d'un contrefacteur du vin le plus parfait,
Des pressoirs de Pomard et des cuves du Rhône,
Des crus de Jurançon, de Tavelle et de Beaune,

Sait assez bien imiter le fumet ;
Même d'un faux Aï la mousse mensongère,
En petillant dans la fougère,
Trompe souvent plus d'un gourmet ;
Mais tes écrits ont un bouquet
Que nul art ne peut contrefaire.

DU CHEVALIER DE BONNARD A BOUFFLERS.

Tes voyages et tes bons mots,
Tes jolis vers et tes chevaux
Sont cités par toute la France ;
On sait par cœur ces riens charmants
Que tu produis avec aisance ;
Tes pastels frais et ressemblants
Peuvent se passer d'indulgence.
Les beaux esprits de notre temps,
Quoique s'aimant avec outrance,
Troqueraient volontiers, je pense,
Tous leurs drames et leurs romans
Pour ton heureuse négligence
Et la moitié de tes talents.
Mais, pardonne-moi ma franchise,
Ni tes tableaux, ni tes écrits
N'équivalent, à mon avis,
Le tour que tu fis à l'église.
Nos guerriers, la ville et la cour,
Admirant ta métamorphose,
Battirent des mains tour à tour :
La Gloire en sourit, et l'Amour
Crut seul y perdre quelque chose.
On a tant célébré Grammont,
Son esprit, sa gaieté, ses grâces !
Il revit en toi ; tu remplaces

Le héros de Saint-Évremont.
Les ris le suivirent sans cesse,
Et, dans son arrière-saison,
Semèrent des fleurs à foison,
Comme aujourd'hui sur ta jeunesse.
En vain le Temps, de son poison,
Voudrait amortir ta saillie,
Tu donnerais à la raison
Tous les grelots de la Folie.
Jouis bien d'un destin si beau,
Brille dans nos camps, à Cythère :
Sûr de plaire, et toujours nouveau
Chante les plaisirs et Voltaire;
Lis Végèce, Ovide et Follard,
Et vois les lauriers du Parnasse,
Unis aux palmes de la Thrace,
Couvrir ton bonnet de hussard.
Garde ton goût pour les voyages,
Tous les pays en sont jaloux;
Et le plus aimable des fous
Sera partout chéri des sages.
Sois plus amoureux que jamais;
Peins en courant toutes les belles,
Et sois payé de tes portraits
Entre les bras de tes modèles.

DE DUCIS A BOUFFLERS.

Prodigue de bons mots, ton esprit enjoué
Sur les roses du Pinde en naissant s'est joué.
Un sylphe, de ton front caressé par ses ailes,
Fit jaillir la saillie en vives étincelles.
Apollon m'a conté qu'Amour et les neuf Sœurs

T'éveillaient par leurs chants, t'endormaient sur les fleurs;
Tu fus, dès ton berceau, l'objet de leur tendresse;
Et leurs folâtres jeux t'environnaient sans cesse.

Mais bientôt à leur cour par Hamilton conduit,
De sa main dans leur temple en secret introduit,
Ton talent y puisa dans les sources antiques;
Tu manias la lyre et les pipeaux rustiques,
Et joignis l'agréable et l'utile en tes vers,
Des vergers des neuf Sœurs fruits heureux et divers.
Aussi, quand le printemps, ranimant nos bocages,
De nids et de concerts a peuplé leurs feuillages;
Quand ton œil, s'égarant sur la campagne en fleurs,
Voit l'épi se gonfler, la vigne fondre en pleurs,
A ta maison des champs tu cours marquer ta place.
Là, tu prends ton Ovide, ou relis ton Horace;
Horace, humble, élevé, charmant, fêté toujours;
Ce sage en négligé, qui chanta les amours,
Le vin, les fleurs, la table; et, sans perdre un sourire,
Eut toujours pour la mort une corde à sa lyre.
« A peu de frais, dit-il, amis, vivons contents.
Il faut si peu pour l'homme, et pour si peu de temps!
Regardez ce cyprès : pourquoi, sur le rivage,
Tant de vivres, d'apprêts, pour deux jours de voyage? »

Mais le plus violent, le premier de nos vœux,
Ce n'est pas le bonheur, c'est de paraître heureux.
La sotte vanité, voilà notre misère.
Nous voulons tous briller dans notre fourmilière :
Toi, ce bien des mortels, ce bonheur précieux,
Tu l'as mis dans ton cœur, et non pas dans leurs yeux.

Quant à nos vers, laissons le Temps sur le Parnasse
Leur marquer, comme à tout, leur véritable place.
Ce vieillard juge à froid de ce que nous valons.
Il met dans son creuset nos fastueux galons;

En sépare l'or pur; le faux, il le rejette.
Il compte, pèse, écrit, paye à chacun sa dette;
A Pradon, peu de chose; à Racine, beaucoup:
Des monts d'or à Molière; aux Cotins, rien du tout:
Mais il faut de sa part que chacun se contente.

Heureux de sa raison qui suit toujours la pente;
Qui, sans chercher au loin un bonheur hasardé,
S'est avec son destin sans peine accommodé;
Craignant, désirant peu, modeste, sans système,
Sachant trouver tout fait son bonheur en soi-même,
Ami des champs, de l'ordre, et de la simple foi!
Qui connait l'homme à fond aime à rester chez soi.
Qu'à son gré la fortune ou le cherche, ou l'évite,
Ce qu'il veut, c'est la paix, le sommeil dans son gîte,
C'est qu'il n'ait point la ruse à craindre à tout moment,
Ni du mensonge en face à subir le tourment.
Partout, sur le bonheur, hélas! que d'imposture!
Faut-il, pour être heureux, se mettre à la torture?
Oh! qu'il est d'ennuyés, d'ennuyeux innocents!
Et, sous un front serein, que de cœurs gémissants!
Ce qui nous suit partout, c'est notre caractère.
Tel ne vit qu'isolé, qui se croit solitaire.

Aux champs j'ai désiré, Boufflers, te voir chez toi.
Soldini, mon voisin, sur la route avec moi,
(Chacun de nous n'ayant que l'autre pour escorte),
M'offre un bras, m'accompagne, et me quitte à la porte.
Il remontait tout seul le val de Feuillancour;
Mais tu cours après lui; tous deux en ton séjour
Nous rentrons; nous trouvons les trésors de Pomone.
Bacchus d'un jus nouveau voyait fumer sa tonne.
Ta compagne était là, rangeant ses fruits, ses fleurs.
La santé la parait des plus vives couleurs.
A grands traits sur ton front brillait la paix écrite;
Voilà, dis-je, à ce signe, un véritable ermite!

Il rêve ou fait des vers, content, près de son feu.

Le conjugal amour ici n'est point un jeu.
Les livres n'y sont pas une vaine parure.
Ici d'aise et de luxe abonde la nature.
Mais la table a paru : notre appétit joyeux
Y savoure des mets, un vin délicieux ;
Le dessert nous enchante ; et Soldini dévore
Un muscat parfumé dont il me parle encore.

Viennent les mots heureux, les entretiens charmants,
Où les heures pour nous se changeaient en moments ;
Les récits du passé ; ces faits que la mémoire
Conserve en son dépôt pour les rendre à l'histoire ;
Ces coups brusques du sort, ces traits frappants des cours,
Dont la noble fermière animait ses discours.

Mais déjà sur l'airain le temps frappe six heures.
Nous allons donc quitter ces heureuses demeures,
Cher Soldini, partons. « Non, non, vous resterez.
Votre feu luit déjà, vos lits sont préparés ;
Écoutez : d'un vent sourd tout le vallon résonne. »
Nous gagnons notre couche à ce bruit monotone.
Les pavots sont doublés. D'un bon sommeil muni,
Nous voyant le matin : « O mon cher Soldini,
Lui dis-je, mon conseil, mon camarade ermite,
Prions qu'ici de Dieu la paix toujours habite ! »

Nous déjeunons bientôt, charmés avec raison
D'un lait crémeux et chaud fourni par la maison.
Après avoir gémi du départ qui s'approche,
Des fruits de l'espalier senti gonfler ma poche,
Remercié surtout nos hôtes généreux,
Jeté l'œil sur le temps, pèlerins vigoureux,
Nous quittons à regret la retraite d'un sage,
Né Boufflers, mais bon homme, autrefois plus volage,

Brillant, prêt au plaisir, riche en vrais impromptu,
Raillant sans amertume, et jamais la vertu,
De nos légèretés hypocrite adorable;
Aujourd'hui vif encor, facile à vivre, aimable,
Ami sûr, philosophe et poëte, et fermier,
Mari tendre et fidèle, et Boufflers tout entier.

VOYAGES.

A MADAME LA MARQUISE DE BOUFFLERS.

Du 4 octobre 1764.

Le mauvais temps et les bonnes façons nous ont retenus deux jours à Bruyères. Nous voici à Colmar, d'où nous partons, faute d'y trouver madame du Comte, qui fait actuellement ses vendanges. Nous avons voulu nous donner pour peintres ; mais mon habit bleu a donné des soupçons à beaucoup d'officiers du régiment de Penthièvre, avec qui j'ai soupé à table d'hôte; au reste, je me suis fort amusé. J'y ai trouvé un autre Sarobert*, qui m'a fait des récits de guerre aussi ornés que ceux de Donnereau ; par exemple : « J'ai vu, mordieu! la cavalerie du roi qui battait les ennemis du roi partout où ils se montraient. Mordieu ! à Guastalla leur front nous dépassait, et par un à droite et un à gauche nous les avons enveloppés sans tant de manœuvres, mordieu! et nous sommes entrés dedans comme dans du beurre. Ils

* Sarobert était le capitaine des chasses de Chantilly, espèce de sauvage qui jurait toujours Dieu en buvant, et même en ne buvant pas. *Édit. de* 1776.)

avaient ce jour-là du canon, mordieu! et ils nous en fouettaient tout au travers du nez; c'étaient des boulets comme à l'ordinaire, qui étaient suivis de quatre petites balles grosses comme des œufs, mordieu! et qui faisaient un rrrravage épouvantable, sacredieu ! »

Mesdames de Cambise et de Cucé, qui ont une jolie voix, pourront mettre ces paroles sur l'air; mais le visage de l'auteur manquera toujours. Je serai demain à Bâle, d'où je vous écrirai. Adressez-moi vos lettres, si vous m'écrivez, chez M. de Voltaire, sous le nom de Charles, en le faisant prier de me les garder jusqu'à mon passage. J'ai pris le parti de réformer mon cocher et mon postillon, et deux chevaux, dont l'un, nommé vulgairement *la Grise*, sera vendu à quelque prix que ce soit; et l'autre, appelé par mes gens *le Grand entier*, et par moi *l'Évêque de Toul*, sera donné pour quinze louis. Je vous prierai de vouloir bien charger l'abbé Porquet de cette exécution-là; qu'il veuille bien écrire à M. Rollin pour avoir l'argent nécessaire, et qu'il dise à mon piqueur de faire hacher de la paille pour ceux qui resteront, et surtout pour le grand maigre, surnommé *la Lanterne*, à cause de sa transparence; et que le susdit abbé Porquet soit toujours bien persuadé qu'il n'a jamais eu d'élève aussi soumis que moi. Adieu, ma très-belle maman; je me réjouis de parler de vous à M. de Voltaire, et de lui dire tout ce que j'en pense; car je parie qu'il n'avait pas assez d'esprit pour sentir tout votre mérite.

Il faut que l'habit du cocher reste, et qu'on l'en dédommage par une petite gratification prise sur la vente du premier cheval; pour celui du postillon, comme il est en loques, il peut partir.

Du 9 octobre 1764.

Me voici chez le chevalier de Beauteville, qui m'a reçu comme un Suisse qui descendrait du ciel à cheval sur un rayon*. Il est en vérité charmant. Je suis arrivé au moment de son entrée et des députations des treize cantons qui viennent le reconnaître. Il va y avoir une diète pour différentes affaires, dont le succès est très-incertain; les dénoûments prévus ôtent de l'intérêt. La ville de Soleure devient le rendez-vous de toute la Suisse; les femmes y sont charmantes : je serais même tenté de les croire coquettes, si les femmes pouvaient l'être.

Ce peuple-ci me représente le peuple gaulois : il en a la stature, la force, le courage, la fierté, la douceur et la liberté. Il n'y a pas plus d'hommes à proportion qu'en Lorraine. Le pays en lui-même est moins bon, mais la terre y est cultivée par des mains libres. Les hommes sèment pour eux, et ne recueillent pas pour d'autres. Les chevaux ne voient pas les quatre cinquièmes de leur avoine mangés par les rois. Les rois n'en sont pas plus gras, et les chevaux ici le sont bien davantage. Les paysans sont grands et forts, les paysannes sont fortes et belles. Je remarque que partout où il y a de grands hommes il y a de belles femmes; soit que les climats les produisent, soit qu'elles viennent les chercher, ce qui ne serait pas décent. Cette nation-ci ne s'amuse guère, mais elle s'occupe beaucoup. On y est fort laborieux, parce que le travail est un plaisir pour qui est sûr d'en retirer

* Ceci est une allusion à saint Denis, qui voyage toujours sur un rayon du soleil dans le poëme de la *Pucelle*, quand il n'est pas sur son âne. (*Édit. de* 1776.)

le fruit ; il y a autant de plaisir de labourer que de moissonner. Les lois des Suisses sont austères ; mais ils ont le plaisir de les faire eux-mêmes : et celui qu'on pend pour y avoir manqué a le plaisir de se voir obéir par le bourreau.

Adieu, madame. Je me porte bien; je suis enchanté de M. Belpré*. L'ambassadeur le traite à merveille. Faites souvenir le roi que, dans le pays le plus libre, il y a à cette heure le plus fidèle de ses sujets; et vous, chantez de ma part : *Aimez-moi comme je vous aime.*

Du 26 octobre 1764.

Me voici dans le charmant pays de Vaud; je suis au bord du lac de Genève, bordé d'un côté par les montagnes du Valais et de Savoie, et de l'autre par de superbes vignobles, dont on fait à cette heure la vendange. Les raisins sont énormes et excellents; ils croissent depuis le bord du lac jusqu'au sommet du mont Jura; en sorte que d'un même coup d'œil je vois des vendangeurs les pieds dans l'eau, et d'autres juchés sur des rochers à perte de vue. C'est une belle chose que le lac de Genève. Il semble que l'Océan ait voulu donner à la Suisse son portrait en miniature. Imaginez une jatte de quarante lieues de tour, remplie de l'eau la plus claire que vous ayez jamais bue, qui baigne d'un côté les châtaigniers de la Savoie, et de l'autre les raisins du pays de Vaud. Du côté de la Savoie, la nature étale toutes ses horreurs, et de l'autre toutes ses beautés. Le mont Jura est couvert

* C'était un garde du roi Stanislas, qui se mêle de peinture, et qui remporta cinquante louis d'or de Genève. (*Édit. de* 1776.)

de villes et de villages dont la vigne couvre les toits, et dont le lac mouille les murs; enfin tout ce que je vois me cause une surprise qui dure encore pour les gens du pays. Mais ce qu'il y a de plus intéressant, c'est la simplicité des mœurs de la ville de Vevay : on ne m'y connaît que comme peintre *, et j'y suis traité partout comme à Nanci. Je vais dans toutes les sociétés, j'y suis écouté et admiré de beaucoup de gens qui ont plus de sens que moi, et j'y reçois des politesses que j'aurais tout au plus à attendre de la Lorraine. L'âge d'or dure encore pour ces gens-là. Ce n'est pas la peine d'être grand seigneur pour se présenter chez eux; il suffit d'être homme. L'humanité est pour ce bon peuple-ci tout ce que la parenté serait pour un autre.

Il vient de m'arriver une aventure qui tiendrait sa place dans le meilleur roman. J'ai été chez une femme qu'on m'avait indiquée pour lui demander de vouloir bien me procurer de l'ouvrage; son mari l'a engagée, quoique vieille, à se faire peindre : j'ai parfaitement réussi. Pendant le temps du portrait, j'ai toujours mangé chez elle, et elle m'a fort bien traité. Ce matin, quand j'ai donné les derniers coups à l'ouvrage, le mari m'a dit : — Monsieur, voilà un portrait parfait; il ne me reste plus qu'à vous satisfaire et à vous demander votre prix.

Je lui ai dit : — Monsieur, on ne se juge jamais bien soi-même; le grand mérite se voit en petit, et le petit se voit en grand; personne ne s'apprécie, et il est plus raisonnable de se laisser juger par les autres : nos yeux ne nous sont pas donnés pour nous regarder.

* Le chevalier de Boufflers, ayant le talent de peindre, avait imaginé de voyager en Suisse en qualité de peintre; il menait avec lui ce garde du roi Stanislas, qui, comme on l'a déjà dit, fit à Genève plusieurs portraits. (*Édit. de* 1776.)

— Monsieur, m'a-t-il dit, votre façon de parler m'embarrasse autant que la bonté de votre portrait. Je trouve que, quelque chose que vous me demandiez, vous ne sauriez me demander trop.

— Et moi, monsieur, quelque peu que vous me donniez, je ne trouverai point que ce soit trop peu; je vous prie de n'avoir de ce côté-là aucune honte, et de compter pour beaucoup les bons traitements que j'ai reçus de vous, dont je suis plus content que je ne le serai de quelque argent que je reçoive.

— Monsieur, je vous devais au delà des politesses que je vous ai faites; mais je vous dois encore infiniment pour le plaisir que vous m'avez fait.

— Monsieur, si j'avais l'honneur d'être plus connu de vous, je hasarderais de vous en faire présent, et ce n'est que pour vous obéir que je recevrai le prix que vous voudrez bien y mettre; mais conformez-vous, s'il vous plaît, aux circonstances du pays, qui n'est pas riche, et du peintre, qui est plus reconnaissant qu'intéressé.

— Monsieur, puisque vous ne voulez rien dire, je vais hasarder d'acquitter en partie ce que je vous dois.

A l'instant le pauvre homme va à son bureau, et revient la main pleine d'argent, me disant : — Monsieur, c'est en tâtonnant que je cherche à satisfaire ma dette. Et en même temps il me remit trente-six francs.

— Monsieur, lui dis-je, souffrez que je vous représente que c'est trop pour un ouvrage de cinq heures au plus, fait en aussi bonne compagnie que la vôtre. Permettez que je vous en remette les deux tiers, et qu'en échange je donne à madame votre portrait en pur don.

Le pauvre homme et la pauvre femme tombèrent des nues ; j'ai ajouté beaucoup de choses honnêtes, et je m'en

suis allé, emportant leurs bénédictions et leurs douze livres, que je leur rendrai à mon départ.

Il y a pourtant ici quelqu'un qui me connaît : c'est M. de Courvoisier, colonel-commandant du régiment d'Anhalt, qui était à Metz sous les ordres de mon frère, et qui m'y a vu. Quand j'ai su qu'il était ici, j'ai été le chercher, et il m'a donné sa parole d'honneur du secret : il le garde même dans sa famille.

Il a un vieux père et une vieille mère de cette ancienne pâte dont on a perdu la composition. Il a deux sœurs, dont l'une a quarante ans et l'autre vingt ; la cadette est belle comme un ange. Je la peins à cette heure, et elle n'est occupée qu'à chercher des pratiques pour me faire gagner de l'argent.

Nous allons, M. Belpré et moi, dans toutes les assemblées sous le même nom ; et nous voyons plus d'honnêtes gens dans une ville de trois mille habitants qu'on n'en trouverait dans toutes les villes des provinces de la France. Sur trente ou quarante jeunes filles ou femmes, il ne s'en trouve pas quatre de laides, et pas une de catin. Oh ! le bon et le mauvais pays !

Adieu, madame ; voilà une assez longue lettre ; si j'y ajoutais ce que j'ai toujours à vous dire de mon adoration pour vous, vous mourriez d'ennui. Mettez-moi aux pieds du roi, contez-lui mes folies, et annoncez-lui une de mes lettres, où je voudrais bien lui manquer de respect, afin de ne le pas ennuyer. Les princes ont plus besoin d'être divertis qu'adorés. Il n'y a que Dieu qui ait un assez grand fonds de gaieté pour ne pas s'ennuyer de tous les hommages qu'on lui rend.

Oh! pour le coup, me voilà dans les Alpes jusqu'au cou. Il y a des endroits ici où un enrhumé peut cracher à son choix dans l'Océan ou dans la Méditerranée. Où est Pampan *? c'est ici qu'il ferait beau le voir grossir les deux mers de sa pituite, au lieu d'en inonder votre chambre. Où est l'abbé Porquet **? que je le place, lui et sa perruque, sur le sommet chauve des Alpes, et que sa calotte devienne, pour la première fois, le point le plus élevé de la terre.

Pardonnez-moi mon transport, madame; les grandes choses amènent les grandes idées, et les grandes idées les grands mots. J'ai resté longtemps à Vevay; c'est une ville charmante, où il y a une compagnie très-agréable. Malgré tout ce que j'avais entendu dire de la sagesse et même de l'austérité des mœurs de ce pays-là, j'ai vu que La Fontaine avait raison de dire que la femme est toujours femme. Non-seulement la femme y est femme, mais elle y est belle.

Je suis à cette heure dans le Valais, frontière d'Italie. C'est le pays le plus indépendant de toute la Suisse; c'est le seul où les femmes aient conservé leur ancien habillement. Ce sont de petits corsets assez bien faits, des mouchoirs croisés assez singulièrement, de petits béguins de dentelles et de petits chapeaux par-dessus, avec des nœuds de ruban. Je suis occupé d'avoir des vulnéraires de ce pays-ci pour le roi : ils sont infiniment supérieurs à ceux du reste de la Suisse. J'ai dîné et soupé

* C'est monsieur Devaux, officier dans la maison du roi Stanislas. (*Édit. de* 1776.)

** Précepteur du chevalier. (*Ibid.*)

avec le grand et célèbre Haller; nous avons eu pendant et après le repas une conversation de cinq heures de suite, en présence de dix ou douze personnes du pays, qui étaient très-étonnées d'entendre raisonner un Français; mais, malgré l'attention et l'applaudissement de tout le monde, j'ai vu que, pour parvenir à une certaine supériorité, les livres valent mieux que les chevaux. Dans peu de jours je verrai Voltaire, dont Haller n'est pas assez jaloux; et, par échelons, après avoir été d'Haller à Voltaire, j'irai de Voltaire à vous. Mettez-moi toujours aux pieds du roi, et dites-lui que la vue des peuples libres ne me portera jamais à la révolte.

Adieu, maman; je vous aime partout où je suis, partout où vous êtes.

Du 10 décembre 1764.

Il faut, ou que vous n'ayez pas reçu mes lettres par la négligence de mon palefrenier qui a oublié de les affranchir, ou que vous vous souciiez bien peu du sang de votre sang, de la chair de votre chair, des os de vos os.

Je suis ici dans l'île de Circé, sans être ni aussi fin, ni aussi brave, ni aussi sage, ni aussi cochon qu'Ulysse et ses compagnons. Lausanne est connue dans toute l'Europe par ses bons pastels et la bonne compagnie : je vis dans une société que Voltaire a pris soin de former, et je cause un moment avec les écoliers avant d'aller écouter le maître. Il n'y a pas de jour où je ne reçoive des vers et où je n'en rende; pas un où je ne fasse un portrait et une connaissance; pas un où je ne prenne une tasse de chocolat le matin, suivie de trois gros repas;

enfin, je m'amuse au point de vous souhaiter à ma place.

Voici quelques-uns de mes impromptus.

Une fois j'envoyai à une dame de Gentil un portrait du diable avec des cornes et une queue; elle me demanda à quel propos :

Ce n'est point sans raison, marquise trop aimable,
Que j'envoyai chez vous le diable et son portrait :
Je ne sais s'il vous tenterait;
Mais, vous, vous tenteriez le diable.

Une autre fois deux autres femmes revenaient du prêche, et me demandaient ce que j'avais fait pendant ce temps-là :

Ce matin, comme de vrais anges,
Vous étiez toutes au saint lieu;
Et moi je chantais vos louanges
Quand vous chantiez celles de Dieu.

Je vais après-demain à Ferney, où Voltaire m'attend ; il m'a écrit une lettre charmante : je me réjouis de vous parler de lui. Vous avez mieux pris votre temps que moi pour le voir, mais on boit le vin de Tokai jusqu'à la lie. Surtout assurez bien le roi que je reviendrai vrai *philosophe chrétien* *.

Adieu, maman ; je vous aime comme on admire le roi dans ma romance pour sa fête.

* Le roi Stanislas, qui a beaucoup écrit, qui même avait traduit l'*Ancien Testament* en vers polonais, fit un petit livre intitulé le *Philosophe chrétien*, pour prouver que les plaisirs innocents ne sont point du tout contraires au système chrétien, ou plutôt au système janséniste. Un nommé Solignac, son copiste, ci-devant jésuite, travailla à ce livre et le mit en lumière. (*Édit. de* 1776.)

J'oublie de vous dire quatre bouts rimés que j'ai remplis dans l'ordre suivant :

Quand je n'aurais ni bras ni *jambe*,
J'affronterais pour vous la balle et le *boulet ;*
Ranimé par vos yeux je me croirais *ingambe*,
Et je pourrais encor mériter un *soufflet*.

Adieu encore une fois ; je vous écrirai de Ferney des choses plus intéressantes.

De Ferney.

Enfin, me voici chez le roi de Garbe ; car, jusqu'à présent, j'ai voyagé comme la fiancée. Ce n'est qu'en le voyant que je me suis reproché le temps que j'ai passé sans le voir : il m'a reçu comme votre fils, et il m'a fait une partie des amitiés qu'il voudrait vous faire. Il se souvient de vous comme s'il venait de vous voir, et il vous aime comme s'il vous voyait. Vous ne pouvez point vous faire d'idée de la dépense et du bien qu'il fait. Il est le roi et le père du pays qu'il habite ; il fait le bonheur de ce qui l'entoure, et il est aussi bon père de famille que bon poëte. Si on le partageait en deux, et que je visse d'un côté l'homme que j'ai lu, et de l'autre celui que j'entends, je ne sais auquel je courrais. Ses imprimeurs auront beau faire, il sera toujours la meilleure édition de ses livres.

Il y a ici madame Denis et madame Dupuis, née Corneille. Toutes deux me paraissent aimer leur oncle. La première est bonne de la bonté qu'on aime ; la seconde est remarquable par ses grands yeux noirs et un teint

Écoutez-en un charmant que Voltaire a fait pour moi à propos de madame Cramer :

Mars l'enlève au séminaire,
Tendre Vénus, il te sert ;
Il écrit avec Voltaire,
Il sait peindre avec Hubert ;
Il fait tout ce qu'il veut faire ;
Tous les arts sont sous sa loi.
De grâce, dis-moi, ma chère,
Ce qu'il sait faire pour toi.

Adieu, madame. Je vous aime comme il faut vous aimer quand on est votre fils, en même quand on ne l'est pas.

Janvier.

Je vous envoie pour vos étrennes un petit dessin d'un Voltaire pendant qu'il perd une partie aux échecs. Cela n'a ni force ni correction, parce que je l'ai fait à la hâte, à la lumière et au travers des grimaces qu'il fait toujours quand on veut le peindre ; mais le caractère de la figure est saisi, et c'est l'essentiel. Il vaut mieux qu'un dessin soit bien commencé que bien fini, parce qu'on commence par l'ensemble et qu'on finit par les détails.

Je continue à m'amuser ici : je suis toujours fort aimé, quoique j'y sois toujours. Vous ne sauriez vous figurer combien l'intérieur de cet homme-ci est aimable: il serait le meilleur vieillard du monde, s'il n'était point le premier des hommes : il n'a que le défaut d'être fort renfermé, et sans cela il ne serait point aussi répandu. Il est venu hier chez lui un Anglais qui ne peut se lasser de

l'entendre parler anglais, et réciter tous les poëmes de Dryden comme Pampan récite la *Jeanne*. Cet homme-là est trop grand pour être contenu dans les limites de son pays; c'est un présent que la nature a fait à toute la terre. Il a le don des langues et des in-folio; car on ne sait pas comment il a eu le temps d'apprendre les unes et de lire les autres.

J'ai peint ici une jolie petite femme de Genève, minaudière, avec un grand succès, et, comme on la croyait fort difficile, tout le monde est à mes genoux pour des portraits; mais je suis trop las de ne pas vous voir au milieu des différents plaisirs que j'ai ici pour céder aux instances qu'on me fait : j'ai beau m'amuser, vous me manquez partout; il me semble presque que tous mes plaisirs ont besoin de vous.

Adieu, madame la marquise. Il est deux heures, je meurs de sommeil, et je crois même que je vous endors par ma lettre.

Janvier.

Vous jouez un peu le personnage *ggio muto* dans notre correspondance; je dirais à quelque autre qu'elle n'en est pas moins aimable : mais vous ne gagnez rien à vous faire prier ; vous avez une avarice d'esprit qui n'est point pardonnable avec vos richesses. Je vois qu'il faudra bientôt que je retourne à Lunéville pour vous aider à m'écrire. Enfin, j'ai rompu le vœu que j'avais fait de ne point faire des vers chez Voltaire : il m'en a fait de si jolis, que cela est devenu pour moi une affaire de reconnaissance. Les dieux ont récompensé la pureté de mes

intentions, et, pour la première fois de ma vie, j'ai fait quelques vers de suite sans être mécontent de moi.

Souvenez-vous de moi, madame, auprès de vous et auprès du roi ; dites-lui de ma part, sur la nouvelle année :

De tout temps unanimement,
Sire, on vous la souhaite bonne ;
Et, pour répondre au compliment,
Votre Majesté nous la donne.

Et vous, ma chère maman, comme vous valez mieux que tout ce qui m'amuse ici, pour briser tous mes liens, mandez-moi que vous êtes malade et que vous avez besoin de moi : ce sera une raison pour tout brusquer et pour revoler à vous. Mais n'allez pas vous y prendre grossièrement, parce que je serai obligé de montrer votre lettre.

MAXIMES ET PENSÉES.

I. — La clarté du style est le premier indice et le plus sûr garant de celle de l'esprit ; semblable à la lumière du jour, qui se compose de plusieurs rayons, elle dépend non-seulement de la propriété des expressions, mais du choix des images, de la justesse des tours, et surtout de l'ordre des idées. Il y a, dans tous les genres, depuis le plus grave jusqu'au plus frivole, depuis l'épopée jusqu'à l'idylle, depuis la sublime philosophie jusqu'à la plaisanterie la plus légère, une marche constante, une dépendance successive, un enchaînement invariable, et presque une filiation de causes et d'effets, de principes et de conséquences, qui, observée ou méconnue, produit la lumière ou l'obscurité.

II. — Les ténèbres étaient avec le chaos, et la lumière parut avec le monde ; les travaux de l'esprit sont eux-mêmes une sorte de création ; ce qui n'était qu'idéal, ils le rendent sensible et donnent une existence à ce qui n'en avait point ; les plus étonnantes productions tiennent à une idée mère, à un premier germe dont la simplicité renferme les moyens secrets de son développement ; ce premier germe, il faut qu'une réflexion assidue le féconde ; il faut qu'elle suive, qu'elle dirige ses accroisse-

ments divers ; que, des principales divisions, elle s'étende aux plus petites parties; que, toujours attentive à ne rien admettre d'étranger, à ne rien négliger du nécessaire, elle assigne aux moindres détails leur place, leur forme et leurs raisous, et qu'après avoir tout fait elle ne laisse au langage que le soin de tout dire. Une tâche ainsi préparée offre plus de charmes que de peines ; toutes les idées, clairement aperçues, semblent avoir adopté d'avance les expressions qui leur conviennent ; et les mots naissent des choses dans un esprit bien clair, comme dans une eau bien pure les images naissent des objets.

III. — La rhétorique peut chercher d'autres secours ; mais la fière éloquence les dédaigne ; elle dicte, et l'autre essaye de répéter ; l'une cherche dans ses paroles un soutien à la faiblesse de ses pensées ; l'autre attend de ses pensées mêmes les expressions qui les manifestent ; enfin l'une est à l'autre ce que la galanterie est à la passion : ce sont les mêmes discours, ce n'est point le même accent. Pensez donc avant d'écrire, dirais-je à un jeune écrivain, et n'écrivez que ce que vous avez pensé, et tous les points seront remplis. Ne vous défiez pas de la langue : un faible talent peut s'en plaindre, mais elle n'a jamais trompé le génie ; vous la verrez s'enrichir à mesure que vous penserez ; ayez des notions précises, et chaque terme sera juste, et les expressions ne manqueront pas plus à vos idées que les chiffres aux nombres. L'auteur ne cesse d'être entendu que lorsqu'il a cessé de s'entendre ; l'inspiration est si rare, la disposition si variable, la méditation si facilement interrompue, que souvent les idées échappent, dans leur vol, à la mémoire qui veut les arrêter et au discours qui essaye de les peindre ; souvent le portrait est à peine commencé, et déjà le mo-

dèle a disparu ; alors suspendez le travail, ou renoncez au succès ; craignez surtout de montrer votre détresse en essayant de la cacher sous le luxe imposteur, cette parure artificielle si chère à la médiocrité, si prodiguée par le mauvais goût, voile inutile dont on couvre, ou des beautés qu'il valait mieux laisser voir, ou des défauts qu'il valait mieux éviter ; rejetez les faux ornements, les véritables s'offriront d'eux-mêmes ; et bientôt, au lieu d'être cherchés au loin, arrangés avec inquiétude, et comme appliqués de force, vous serez surpris de reconnaître qu'ils faisaient partie de votre premier plan ; que, sans vous en occuper, vous les aviez conçus, et qu'ils sortent naturellement du sujet, comme les feuilles et les fleurs de la plante qu'elles décorent ; croyez enfin que le projet d'orner son style tend presque toujours à le déparer. L'idée que vous avez à rendre est-elle agréable, laissez-la se présenter elle-même sous les traits qui vous ont séduit ; est-elle forte, qu'a-t-elle besoin de secours ? il leur suffira de paraître comme elles vous ont apparu : ce sera Vénus sortant de l'onde avec sa ceinture, ou Minerve s'élançant toute armée du cerveau de Jupiter.

IV. — C'est un grand art sans doute que celui de s'exprimer clairement ; mais c'est un art dont la nature est tout le secret, dont elle prescrit ou plutôt dont elle dirige toutes les opérations presque à l'insu de ceux qui la prennent pour guide. Les femmes en offrent un exemple bien sensible : est-ce au travail qu'elles doivent ce style si léger, si facile et si clair, dont quelquefois nous sommes jaloux ? Non, c'est à la nature. N'attendez pas qu'elles réfléchissent longtemps sur l'ordre à mettre dans leurs idées ; mais leurs idées, rapidement exprimées, se trouvent dans l'ordre où la réflexion les aurait placées ; rivales, dans leurs jeux, de nos plus heureux efforts, les difficultés

mêmes qui nous effrayent le plus ne les arrêtent point, et leur légèreté, qui franchit l'obstacle, nous apprend que la pénétration voit mieux que l'étude, et que la nature en sait plus que la science. Ne leur disputons point un avantage qui tient de si près à tant d'autres charmes : tout en elles est plus expressif ; des fibres plus délicates, une physionomie plus mobile, un accent plus flexible, un maintien plus naïf, tout parle plus clairement à nos regards, tout porte mieux l'empreinte de leur caractère, de leurs affections et de leurs pensées ; leur âme enfin semble moins invisible ; et, par ce qu'elles paraissent, on juge mieux de ce qu'elles sont, depuis la rustique habitante de la plus humble chaumière jusqu'à la fille des Césars que nous admirons sur le trône qu'elle embellit, dont l'air, aussi auguste que son rang, dont l'éclat, vainqueur de l'éclat du diadème, laisse en doute qui des deux a le plus fait pour elle, de la nature ou de la destinée.

V. —Pourquoi donc tant d'auteurs semblent-ils craindre d'écrire ce qu'ils pensent et de se montrer tels qu'ils sont? Est-ce, comme Jupiter, pour ménager des yeux trop délicats? Est-ce, comme Protée, pour échapper à des regards trop curieux?

VI. — Plus d'un lecteur, lorsqu'on lui explique ce qu'il comprend, semble accuser l'écrivain de ne pas lui rendre justice : l'esprit, toujours actif, prend plaisir à chercher, à trouver lui-même son chemin ; il aime, après quelques écarts, à se rencontrer avec son guide, à le devancer, à l'attendre, à le rejoindre ; enfin il veut être associé au travail, et sait plus de gré de ce qu'il devine que de ce qu'on lui démontre.

VII. —La vérité, aperçue de trop loin, ne présente à l'esprit qu'une idée vague et confuse qui n'attire ni son

attention ni sa confiance; souvent l'erreur offre un ensemble plus remarquable et des traits mieux caractérisés. La première est comme une terre éloignée qui, dans les vapeurs de l'horizon, s'est montrée au navigateur sous l'apparence d'un nuage. La seconde est comme un nuage qui s'est montré sous la figure d'une terre éloignée; chaque regard voit celle ci abandonner sa première forme ; chaque regard ajoute à l'autre un nouveau degré de confiance et de vérité : ainsi la vérité se confirme et l'erreur se dissipe à la réflexion ; ainsi, dans le style même, où cette réflexion répandrait toute sa lumière, la vérité trouverait sa preuve et l'erreur sa réfutation.

VIII. — L'homme a beau faire, la nature prend toujours le dessus, et se venge intérieurement de ceux qui l'ont méconnue. En général, la vie des villes, même les plus agréables, est beaucoup moins heureuse, pour les gens même à qui tout semble rire, que celle des campagnes ; le plaisir fuit ceux qui le poursuivent ; les fêtes, les repas, les jeux, les spectacles imaginés comme autant de remèdes contre l'ennui, perdent bientôt leur vertu et manquent leur effet ; les égards, les usages, les procédés, imposent un joug impossible à secouer; la gêne se mêle de toutes les parties, et cet ennui contre lequel on s'était ligué se trouve au milieu de vous sans que vous puissiez ni le fuir ni le chasser : heureux encore si on en restait là, et si toutes les passions attisées, électrisées par tant de contacts, ne s'emparaient pas de l'âme de ces pauvres diables, et ne les tyrannisaient pas jusqu'à leurs derniers moments !

L'orgueil, la cupidité, l'envie, la bassesse, la fourberie, tout cela travaille plus fort à mesure qu'il y a plus d'hommes ensemble ; en sorte que, si messieurs les citadins y pensaient bien, ils trouveraient qu'ils ont précisé-

ment choisi le moyen d'être malheureux, qu'ils ont laissé l'or pour le clinquant et abandonné l'Élysée pour le Tartare. Ils verraient que ces bons campagnards qu'ils méprisent, et dont l'ignorance ou la gaucherie est le sujet de leurs plaisanteries, tiennent le bon bout; que la nature est pour ces bonnes gens-là, et qu'elle leur donne au moins la liberté, la santé, la force et la paix ; ils verraient que, si les mains des campagnards sont moins propres, au moins leur sang est pur ; ils reconnaîtraient que, si la ville offre quelquefois des plaisirs plus recherchés, on trouve à la campagne des mœurs plus irréprochables, et qu'à la longue les mœurs valent bien les plaisirs ; ils compareraient un plat bourgeois à un bon métayer ; ils compareraient leurs belles fanées à ces belles faneuses qui se reposent de leurs travaux par la danse et par le chant ; ils compareraient leurs enfants pâles et malingres, qu'ils ont tant de peine à élever, aux enfants des campagnards, à ces roses mouvantes qui acquièrent bientôt la force des chênes à l'ombre desquels elles fleurissent ; ils s'apercevraient que la gaieté même après laquelle ils soupirent n'existe réellement qu'à la campagne, et qu'ils n'en ont que l'image ; ils conviendraient enfin qu'à la campagne on s'amuse de tout, tandis qu'à la ville on ne se divertit qu'aux dépens d'autrui ; et que, si l'on y rit quelquefois, c'est de moquerie, tandis qu'à la campagne c'est de joie.

Qu'en penses-tu, ma chère, de cette sortie, ou, pour mieux dire, de ce bombardement général contre toutes les villes ? Tu crois peut-être que cela vient de ce que, pour me désennuyer, j'aurai lu quelques pages de Rousseau ; que c'est son éloquence qui échauffe ma bile, et que je fais comme les petits chiens, qui ne manquent pas d'aboyer quand leur maître élève la voix. Point du

tout, mon enfant, c'est parce qu'un petit chien (puisque petit chien y a) bien tondu, bien peigné, en me voyant passer dans la rue avec ma redingote boutonnée et mon chapeau enfoncé à la Jacques Rosbiff, s'est mis à japper de toutes ses forces, comme s'il avait vu passer un gros loup, et qu'il m'a poursuivi, en faisant toujours le même carillon, pendant deux ou trois rues : j'avais beau m'examiner, je ne trouvais pas ce qui lui déplaisait dans ma personne ; mais, ne pouvant point le ramener par la raison, et n'osant point lui porter un coup de pied, qui aurait pu être trop sensible à sa maîtresse (car il avait l'air d'un chien de dame), je prenais le parti de la modération et du mépris affecté; cependant ne voilà-t-il pas que le petit misérable, redoublant de glapissements, ameute tous les chiens de la rue contre moi, qui, dociles à ses instigations, se mettent à répéter tout ce qu'il me dit, et je me vois pour le coup chassé dans toutes les règles, comme un autre Actéon, excepté que, par pure décence, je ne pressais point mon allure. Ce n'est pas tout : les polissons, accourant à la voix des chiens, viennent augmenter mon cortége et servir de piqueurs à la meute ; car plus ils voyaient les chiens animés, plus ils les animaient encore, suivant la nature et l'habitude de tous les polissons.

J'essayais en vain d'entrer en négociation avec ces messieurs, tant à deux qu'à quatre pattes ; mais mon allemand, inintelligible pour eux, comme le leur pour moi, ne faisait qu'augmenter la confusion. Cependant je gardais toujours mon sang-froid, et, au lieu de cet Achille qui te faisait frémir à Solinguen par ces grands coups qui renversaient des bataillons de petits écoliers, tu aurais vu la grave retraite d'Ajax, que le divin Homère compare si majestueusement à un âne assailli à coups de

pierres par de petits vauriens, et qui n'en marche point un petit pas plus vite. Hélas! ce pauvre âne, que tu honores de tes bontés, allait bientôt subir le sort du peccata du combat du taureau, lorsque, par hasard, nous arrivons tous à une porte où il n'était pas permis à toute espèce de monde de passer. La sentinelle, apparemment un peu moins estomaquée de ma figure que toutes les personnes de ma suite, veut bien faire une exception en ma faveur, et la canaille, tant au propre qu'au figuré, est obligée d'abandonner sa proie. Après cela, ai-je tort d'être indigné contre les villes et de tourner toutes mes affections du côté de la campagne, où les enfants, et même les chiens, savent distinguer un honnête homme d'une bête fauve?

IX. — L'homme est vraiment en quelque sorte roi des choses; mais, par malheur. il ne l'est pas de lui-même. C'est à cause de cela que mon projet est de me démettre de mon autorité sur ma personne, et de la confier à une petite reine de ma connaissance, qui en disposera suivant son plaisir.

X. — Il y aura toujours quelque chose à dire sur les femmes tant qu'il en restera une sur la terre.

XI. — L'homme opulent se fait tort à lui-même de tout le superflu qu'il ne partage point.

XII. — Dans la conversation, chose si superflue et si nécessaire, les uns ne disent pas toujours ce qu'ils savent, et les autres ne savent pas toujours ce qu'ils disent.

XIII. — La plupart des hommes qui vivent dans le monde y vivent si étourdiment, pensent si peu, qu'ils ne connaissent pas ce monde qu'ils ont toujours sous les yeux, par la raison qui fait que les hannetons ne savent pas l'histoire naturelle.

XIV. — L'homme trouve en lui une force dont il est maître et une sensibilité dont il est esclave ; ses affections ne dépendent pas de lui, mais ses mouvements en dépendent ; s'il réfléchit à son état, s'il cherche quel est son véritable apanage, il hésite entre la liberté et la servitude, mais un penchant victorieux le décide pour la liberté, sans laquelle il ne se croirait point homme. Une fois décidé, d'après je ne sais quel sentiment de sa dignité native, il continue à chercher si cette liberté, qu'il regarde comme le pivot de sa constitution morale, est réelle ou seulement apparente ; si elle s'étend à tout, ou si sa sphère d'activité se borne à un certain nombre d'objets au delà desquels règne pour nous l'immuable nécessité. Sommes-nous comme l'aigle aux ailes étendues, qui semble prêt à s'élancer de l'espace dans l'immensité, ou comme des captifs auxquels il serait accordé de se promener de temps en temps dans le préau de leur prison, mais qui, au bout de quelques pas, trouveraient de tous côtés des murs, des barreaux et d'énormes verrous ? Comparaison attristante, sans doute, et, cependant, on serait encore bien heureux, peut-être, qu'elle fût exacte ; car, enfin, il n'est prison si forte qui ne puisse être forcée; il n'est verrous ni barreaux à l'épreuve de la lime ou de l'acide ; il n'est si épaisse muraille que la persévérance et l'industrie, conseillées par le malheur, encouragées par les progrès, ne viennent à bout de miner ou de percer. Enfin, on a vu plus d'une fois toutes les précautions de la tyrannie la plus vigilante déjouées par le courage et la ruse ; et, alors, il resterait toujours à l'intelligence captive la douceur qui reste à tous les captifs, l'espérance.

XV. — L'histoire des peuples divers nous apprend et nous montre que c'est particulièrement pendant les trou-

bles civils, et au plus fort des tempêtes de l'anarchie, que les plus grands orateurs se font connaître ; de même, c'est dans les désordres intérieurs, et pour ainsi dire dans les tumultes du cœur humain, que les passions montrent le plus d'éloquence : toutes ont leur adresse, toutes ont leurs sophismes, plus entraînants, pour qui a le malheur de les écouter, que les plus solides raisonnements.

Je crois entendre la volupté répéter en cent manières différentes à l'homme, et, certes, d'un ton bien persuasif : Ne savez-vous pas qu'on ne vit qu'autant qu'on jouit? hélas! et les bons moments sont si doux, et ils sont si rares, et le reste est si peu de chose! Pensez-y bien : il y a tel ou tel quart d'heure qui vaut mieux qu'un siècle, comme un diamant vaut mieux qu'une pierre de taille.

Le lâche entend, jour et nuit, une voix secrète qui lui dit : Ne rougissez pas d'estimer la vie; et que pourriez-vous mettre en balance avec elle? Serait-ce l'honneur, que, pour votre bonheur, vous ne connaissez point, et qui ne fait que des dupes ou des victimes? Non, le vrai trésor de l'homme, c'est son existence ; et, ce trésor, la crainte le défend mieux que le courage.

Deux mots suffisent à l'avare : amassez et conservez : voilà tout l'art de bien vivre ; avoir, c'est être, et qui n'a rien, n'est rien. Qu'est-ce, au fait, que le monde? un grand marché, où, pour votre or, vous pourrez acheter tous les plaisirs ; mais voyez en même temps si, dans tous les plaisirs, il en est un qui vaille pour vous celui d'amasser de l'or.

L'éloquence de l'ambition n'est pas moins entraînante pour qui l'écoute : Les premières places sont les meilleures, dit-elle, tâchez d'en avoir une ; vous en êtes loin, peut-être, n'importe, avancez. N'y a-t-il donc pas quel-

que chose en vous qui vous dit que vous n'êtes pas condamné à rester dans la foule? Voyez le commun des hommes, tous sont mécontents : c'est une preuve qu'il n'y a point, en somme, assez de bonheur pour tous tant qu'ils sont. La nature avait d'abord fait les parts trop courtes, la fortune les fait trop inégales ; tachez de faire la vôtre vous-même, et la plus forte que vous pourrez.

L'envie, d'ordinaire, parle bas, mais tout le monde n'est pas sourd à sa voix : Examinez-vous bien, dit-elle à certaines gens, vous êtes triste, vous n'êtes point heureux ; et pourquoi n'êtes-vous point heureux? Je vais vous le dire : c'est que d'autres le sont. Il faut remédier à cela par tout moyen ; la force ouverte est trop dangereuse ; croyez-moi, la ruse, la trahison, la calomnie sont plus sûres : servez-vous-en discrètement, et nuisez à tout si vous pouvez, mais surtout au mérite.

L'atrocité même plaide aussi sa cause au fond d'un scélérat ; et je suppose que voici comment : Tous les hommes vous haïssent, vous pouvez en juger par ce que vous sentez pour eux, et votre aversion vous avertit de la leur ; ne les épargnez donc point ; traitez-les en ennemis irréconciliables ; attaquez pour vous défendre ; jouissez du mal que vous leur ferez, et regardez-le comme une douce représaille du mal qu'ils cherchent à vous faire.

Tel, et mille fois plus captieux sans doute, est le langage que les diverses passions ne cessent de nous tenir. J'oserais presque en appeler à la multitude qui leur cède, et au petit nombre qui leur résiste. C'est ainsi que les plus effrayants désordres en morale remontent tous à une première erreur. De faux aperçus entraînent de faux jugements ; de ces faux jugements naissent de plus faux raisonnements ; le cœur s'égare bientôt à la suite de l'esprit, et le sophisme a perdu le monde.

XVI. — L'homme est à la fois son maître et son esclave ; mais, de tous les maîtres, le plus doux ; de tous les esclaves, le plus fidèle ; disons mieux : il est la société intime et constante de deux amis ; et c'est, en dernière analyse, le charme de l'amitié dont tout homme jouit en éprouvant le sentiment de l'existence. — Qu'est-ce qu'un ami ? demandait-on à un philosophe. — Un autre moi, répondit-il. — Mais si un ami est un autre moi, le moi est donc un ami, et quel ami ? le premier que la nature ait donné à chacun, l'ami de tous les âges, l'ami qui aime toujours, l'ami qui sert de modèle à l'amitié même. Voilà celui auquel il faudrait renoncer pour devenir une autre personne ; voilà le moi qu'il faudrait changer contre un autre moi ; voilà celui dont il faudrait se séparer (que dis-je ?), qu'il faudrait immoler pour un inconnu. Est-il un prix, est-il une offre qui puisse nous y déterminer ? Et, pour peu qu'on se fasse une idée de tout ce que renferme le seul mot amitié, qu'est-ce qui pourrait hésiter entre l'ami le plus pauvre et le plus riche bienfaiteur ? Or, cette confiance, cette reconnaissance de l'homme envers lui-même, ce concert imperturbable entre le moi qui sent et le moi qui agit, entre le moi qui délibère et le moi qui exécute ; cette fidèle subordination de l'action à la sensibilité est un bien inaliénable, dont, à la vérité, l'habitude fait oublier le prix, comme on oublie celui de la santé, et que du moins on estimerait davantage si, comme la santé, on pouvait quelquefois le perdre et le retrouver. Mais ne méprisons pas toutefois cette jouissance primitive, dont toutes les autres jouissances éclosent comme les fleurs de leurs plantes, et qui n'a pour l'homme léger que le défaut de ne le point quitter. J'en appelle à tous tant que nous sommes : il n'est aucun de nous qui, rentrant dans son intérieur,

et plongeant, pour ainsi dire, sa pensée au fond de lui-même, n'y découvre au moins quelques faibles traces de ce doux sentiment de l'existence, qu'un philosophe de nos jours a si bien nommé le plaisir d'être. Or, c'est ce sentiment dont, si l'on veut, tout nous distrait, mais qui demeure indépendant de tout ce qui peut nous en distraire; c'est cette affection toujours plus vive, au dedans de tous les êtres sensibles, qui motive pour eux leur libre consentement à l'ordre actuel des choses environnantes, et qui forme dans ces êtres la base fondamentale de leur harmonie individuelle, en même temps que leur consonnance plus ou moins parfaite avec la grande harmonie.

XVII

L'amour, par ses douceurs et ses fureurs étranges,
Offre aux amants le ciel et l'enfer tour à tour :
La jalousie est la sœur de l'amour,
Comme le diable est le frère des anges.

XVIII

On passe par différents goûts
En passant par différents âges :
Plaisir est le bonheur des fous,
Bonheur est le plaisir des sages.

XIX

Ne demandez-vous pas qui des deux au bonheur
Mène plus sûrement, de l'esprit ou du cœur?
    En qualité de bon apôtre,
     Je réponds : Ni l'un ni l'autre.
Dans ce chemin glissant, qu'à toute heure, avec soin,
Pour nous faire tomber, sous nos pas le temps fauche,
C'est la seule raison dont nous avons besoin ;
    Car l'esprit mènerait trop loin,
    Et le cœur mènerait à gauche.

FIN.

TABLE.

HISTOIRE DE BOUFFLERS, par Arsène Houssaye. 5
ALINE, REINE DE GOLCONDE. 27
LE DERVICHE. 47
TAMARA OU LE LAC DES PÉNITENTS, NOUVELLE INDIENNE. 120
AH! SI..., NOUVELLE ALLEMANDE. 131
POÉSIES. 214
CONTES EN VERS. 236
FABLES. 245
CHANSONS, RONDES ET COUPLETS. 252
MAXIMES ET PENSÉES. 307

La Nouvelle Héloïse de J.-J. Rousseau

Magnifique édition, illustrée par Tony Johannot. 2 vol. gr. in-8° jésus, ornée de 58 grav. sur papier de Chine tirées à part, et d'un grand nombre de vignettes dans le texte. — 6 fr., au lieu de 25 fr.

Les Confessions de J.-J. Rousseau

Magnifique édition, illustrée par Tony Johannot, format grand in-8° jésus, ornée de grav. sur papier de Chine, tirées à part, et d'un grand nombre de vignettes dans le texte. — 5 fr., au lieu de 20 fr.

Manon Lescaut, par l'abbé Prévost

Magnifique édition, illustrée par Tony Johannot, avec la vie de l'abbé Prévost, par Jules Janin. 1 vol. grand in-8° jésus. — 5 fr., au lieu de 18 fr.

L'Arche de Noé

PAR SAINTE-BEUVE, ARSÈNE HOUSSAYE, LOÈVE-VEYMARS, CHARLES NODIER.

1 magnifique volume grand in-8° jésus, illustré et orné de 10 belles gravures sur acier. — Prix : 10 fr. (*Sous presse.*)

Les Grotesques, par Théophile Gautier

Études sur la vie et les œuvres des poëtes des quinzième et seizième siècles : Villon, Scalion de Virbluneau, Théophile de Viau, Pierre de Saint-Louis, Saint-Amant, Cyrano de Bergerac, Colletet, Chapelain, Georges de Scudéry, Paul Scarron. 2 volumes in-8°. — 5 fr.

Histoire de l'Art en France

Documents annotés par les critiques contemporains. 1 fort vol. in-8°.— 7 fr. 50.

Histoire de la Peinture Flamande et Hollandaise

PAR ARSÈNE HOUSSAYE

Un volume in-folio avec 100 magnifiques gravures, d'après Rubens, Van Dyck, Rembrandt, Téniers, Ruysdael, etc. — Prix : 250 francs.
Édit. en 2 vol. in-8., 10 fr. — Édition allemande, in-f., avec 50 grav. : 150 fr.

Collections de l'Artiste. — 1831-1852. — 1,500 fr.

L'Artiste est le livre le plus beau et le plus considérable qui ait jamais été publié. C'est toute une encyclopédie des arts et des lettres par le texte et par les gravures. Il n'est pas aujourd'hui un seul nom glorieux qui n'ait apporté son talent à ce Recueil, tout à la fois recherché par les artistes et les gens du monde. Les belles collections sont hors de prix dans les ventes publiques.
46 vol., 2,000 grav. hors du texte, avec l'abonnement à 1852. — 1,500 fr.

La Vertu de Rosine

ROMAN PHILOSOPHIQUE, PAR ARSÈNE HOUSSAYE

1 joli vol., édition diamant. — 1 fr.

Émaux et Camées, par Théophile Gautier

1 joli volume, édition diamant. — 1 fr.

Les Maîtresses à Paris, par Léon Gozlan

1 joli vol. édition diamant. — 1 fr.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA

LIBRAIRIE A PRIX RÉDUITS

DE

ADOLPHE DELAHAYS

ACQUÉREUR

DU FONDS DE LIBRAIRIE DE M. LEBIGRE-DUQUESNE

Et d'une partie du fonds de M. Lecou

SEPTEMBRE 1855

PARIS. — RUE VOLTAIRE, 4 et 6

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA

LIBRAIRIE A PRIX RÉDUITS

DE

ADOLPHE DELAHAYS

PREMIÈRE SÉRIE

Volumes grand in-18 jésus vélin, dit format anglais.

AGNEL (Émile). Code-Manuel des propriétaires et locataires de maisons, hôteliers, aubergistes et logeurs, ouvrage dans lequel sont exposés méthodiquement leurs obligations et leurs droits respectifs, d'après le texte des lois, la jurisprudence des cours et tribunaux, l'opinion des auteurs et des modèles de tous les actes sous-seing privé relatifs aux locations ; 3e édition. Paris, 1855. 1 vol. 3 fr. 50, net. . . . . 1 fr. 50 c.

ALBERT-AUBERT. Quelques chapitres de la Vie et des Voyages du célèbre Monsieur Boudin, suivis des Secondes noces du seigneur Pandolphe, et du Songe d'une nuit d'été dans le parc de Versailles. Paris, Hetzel, 1845. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr.

ALBY (Ernest). Histoire des prisonniers français en Afrique, depuis la conquête. Paris, 1847. 2 vol., 7 fr., net. . . . . 1 fr. 25 c.

ANCELOT (F.). Poésies; nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée d'un grand nombre de pièces inédites. Paris, Charpentier. 1853. 1 vol. 3 fr. 50 c., net . . . . 1 fr. 50 c.

ANDRÉ (le Père). Œuvres philosophiques du Père André, de la Compagnie de Jésus, avec Notes et une Introduction sur sa vie et ses ouvrages, tirés de sa correspondance inédite, par Victor Cousin. Paris, 1843. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. 1 fr. 75 c.

ANGELO DE SORR. Le Vampire, roman fantaisiste. Paris, 1852, 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 25 c.

ANGLETERRE (l') comparée à la France sous les rapports constitutionnels, légaux, judiciaires, religieux, commerciaux, industriels, fiscaux, scientifiques, matériels, etc., par un ancien avocat à la Cour de cassation et au conseil d'Etat. Paris, Courcier, 1851. 1 vol., 5 fr., net. . 1 fr.

ARAGO (Jacques). Pujol, chef de miquelets. Paris, 1854, 1 vol., net. 1 fr. 25 c.

ARÉTIN (P.-A.). Œuvres choisies, traduites de l'italien, pour la première fois, avec des Notes, par P.-L. Jacob, précédées de la Vie abrégée de l'auteur, par Dujardin, d'après Mazzuchelli. Paris, Ch. Gosselin. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 50 c.

ARNAULD (Antoine). Œuvres philosophiques. Nouvelle édition, collationnée sur les meilleurs textes, et précédée d'une Introduction par Jules Simon. Paris, 1841. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 75 c.

ARNOULD ET FOURNIER. Struensée, ou la Reine et le Favori, histoire danoise de 1769. Paris, Ch. Gosselin, 1843. 1 vol., 3 fr. 50, net. 1 fr. 25 c.

AUGER (Victor). L'Empereur; simples récits. Paris, J. Dagneau, 1853. 1 fort vol. de près de 700 pages. Prix : 3 fr. 50, net. . . 1 fr. 25 c. (Histoire complète de Napoléon Ier.)

AYCARD (Marie). Nouvelles d'hier. — La Faustolla. — L'acteur Mac Gregor. — La Dame blanche à Caen. — Un Souper de Diderot. — Un Article du Code. — La Couleur nacarat. — Madame Sidi Coggia. — Mademoiselle Christine de Langeron. — Le Flacon d'éther — La mort d'une Carpe. — Les trois parties d'Echecs. — Le prince Kœnig. — Une Lettre de Madame de Sévigné. — Mondorge. — Un Tour de Page. Paris, J. Dagneau, 1854. 1 vol., 3 fr., net. . . . . 1 fr. 25 c.

BALZAC (Honoré de), Œuvres. Paris, Charpentier :

Scènes de la vie de province : Les Célibataires. — La Femme abandonnée — Illusion perdue. — La Vieille Fille — La Grenadière. — Message — La Grande Bretêche. — L'Illustre Gaudissart. 2 vol. 7 fr., net. . . . 4 fr.

Scènes de la vie parisienne : La Femme vertueuse. — Profil de Marquise. — L'interdiction. — Les Marana. 1 vol. 3 fr. 50 c., net . . . . . 2 fr.

Balthazar Claës, ou la Recherche de l'Absolu. 1 vol. 3 fr. 50 c., net. 1 fr. 50 c.

Histoire des Treize : Ferragus, chef des Dévorants. — La duchesse de Langeais. 1 vol. 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 50 c.

César Birotteau : César à son Apogée. — César aux prises avec le Malheur. — Triomphe de César. 1 vol. 3 fr. 50 c., net . . . . . . 1 fr. 50 c.

Louis Lambert, suivi de Séraphita. 1 vol. 3 fr. 50 c., net. . . 1 fr. 50 c.

BALZAC. Théâtre. — Vautrin. — Les Ressources de Quinola. — Paméla Giraud. — La Marâtre. Paris, Giraud et Dagneau, 1853. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 2 fr. 50 c.

- La dernière Incarnation de Vautrin. Nouvelle édition, collationnée sur le manuscrit de l'auteur; suivie de Une Rue de Paris et son habitant. Paris, Giraud et Dagneau, 1852. 1 vol., 2 fr., net. . . . . . . 1 fr.

— Le Faiseur, comédie en cinq actes et en prose, entièrement conforme au manuscrit de l'auteur. Paris, A. Cadot, 1853. 1 vol. Prix : 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr.

BARTHET (Armand). Nouvelles : Pierre et Paquette. — Henriette. — Le Nid d'Hirondelles. — Les Saisons. Paris, D. Giraud, 1852. 1 vol., net. 1 fr.

BASCHET (Armand). Les Années de voyage de Ste-Adresse à Bagnères-de-Luchon. Itinéraire humoristique. Paris, 1852. 1 vol., 2 fr., net. 65 c.

BAWR (Œuvres de Mme de). Nouvelles contenant : Louise. — Michel Perrin, une Réjouissance en 1770. — La mère Nacquart. — Rose et Thérèse. — Le Schelling. — Maria-Rosa. Paris, Passard, 1854. 1 vol. 3 fr., net. 1 fr. 25 c.

— Robertine, nouvelle édition, 1854. 1 vol. 3 fr. net . . . . 1 fr. 25 c.

— Raoul, ou l'Enéide, nouvelle édition, 1854. 1 vol. 3 fr., net. 1 fr. 25 c.

— Mes Souvenirs, 2e édition; ouvrage entièrement inédit, 1854. 1 vol. 3 fr., net. . . . . 1 fr. 25 c.

BEAUDOUX (Mme Cl.) La Science maternelle, ou Éducation morale et intellectuelle des jeunes filles. Paris, Didier, 1844. 1 vol., 3 fr. 50 c. net. . . . . 1 fr. 25 c.

BEAUMONT (Gustave de) ET **TOCQUEVILLE** (A. de). Système pénitentiaire aux Etats-Unis et de son application en France; suivi d'un Appen-

dice sur les colonies pénales et de Notes statistiques. 3e édition, augmentée d'une Introduction et suivie du rapport de M. de Tocqueville sur la réforme des prisons, et du texte de la loi adoptée par la Chambre des Députés. Paris, Ch. Gosselin, 1845. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . 1 fr.

BÉCHARD (Ferdinand). De l'Administration intérieure de la France, avec un Appendice sur les lois municipales des principaux Etats de l'Europe. Paris, Giraud et Dagneau, 1852. 2 vol., 6 fr., net. . . . . 2 f.

— Lois municipales des Républiques de la Suisse et des États-Unis. 1852. 1 vol., 2 fr., net. . . . . 65 c

— La Commune, l'Eglise et l'Etat, dans leurs rapports avec les classes laborieuses. 2e édition. Paris, 1851. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . 1 fr. 25 c.

BEECHER STOWE (Mme Henriette). La Case du père Tom, ou la Vie des nègres en Amérique, traduit par DE LA BÉDOLLIÈRE. Nouvelle édition, augmentée d'une Notice par George SAND. 1853. 1 vol., net. 1 fr. 25 c.

BENVENUTO CELLINI, orfévre et sculpteur florentin. Œuvres complètes. Mémoires, Traités de l'orfévrerie et de la sculpture, Discours sur le dessin et l'architecture, etc.; traduites par LÉOPOLD LECLANCHÉ, traducteur de Vasari. 2e édition. Paris, Paulin. 2 vol. 7 fr., net. . 2 fr. 50 c.

BERNARDI. Le Glacier impérial, ou l'Art de donner des bals et des soirées. 1 vol. orné de 6 planches. Paris, 1853, net. . . . . 1 fr. 25 c.

BERTRAND (Jules) ET **COLLOT** (Emile). Les Ombres blanches, poésies, précédées d'une Lettre-Préface par M. Méry. Paris, Giraud, 1853. 1 vol., net. . . . . 1 fr.

BESCHERELLE AÎNÉ. Plus de Grammaire, ou simples Règles d'orthographe, de syntaxe et de prononciation; Manuel usuel et populaire, 1851. 1 vol., 3 fr. 75 c., net . . . . 2 fr.

BIBLE (la Sainte). Traduction nouvelle. Paris, Perrodil, 1846. 2 vol. imprimés à deux colonnes; 10 fr., net. . . . . 4 fr.

BLAZE DE BURY (la baronne). Voyage en Autriche, en Hongrie et en Allemagne pendant les événements de 1848 et 1849. Paris, Charpentier, 1851. 1 vol. 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 75 c.

BOCCACE. Le Décaméron ou les Dix Journées galantes, translatées de l'italien en français par SABATIER DE CASTRES; nouvelle édition, revue et précédée d'une étude critique par P. CHRISTIAN. Paris, 1846. 1 fort vol. 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 50 c.

BOITARD. Guide-Manuel de la bonne compagnie, du bon ton et de la politesse. 1851. 1 vol., net. . . . . 3 fr.

— Les Vingt-Six infortunes de Pierrot le Socialiste. 1853. 1 vol., 3 fr. net. . . . . 1 fr. 25 c.

BONNEMERE (L.). Histoire de l'Association agricole et Solution pratique. Ouvrage couronné par l'Académie de Nantes; par l'auteur des Paysans au dix-neuvième siècle. Paris, Dusacq, 1850. 1 vol., 1 fr. 50 c, net. . . . . 25 c.

BONVALOT (A.-F.). Théosophie ou les Fondateurs des cultes primitif devant la postérité, — le Temple, — la Prairie. 1853. 1 vol., 3 fr. 50 c. net. . . . . 1 frs

— Les Fous et les Anges. 1844. 1 vol., fig., 3 fr., net. . . . . . 50 c.

BOSSUET. Défense de l'Eglise gallicane. Paris, 1845. 1 vol., 3 fr. net. . . . .

BOSSUET. Elévations à Dieu ; ouvrage suivi de l'Ordinaire de la sainte Messe, et précédé d'une Notice sur Bossuet, par V. de Perrodil. Paris, Royer, 1845. 1 vol. 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 75 c.

BOUGY (A. de). La Luizina. Paris, 1852. 1 vol. 3 fr., net. 1 fr. 50 c.

BOURDON (Isidore). Illustres Médecins et Naturalistes des temps modernes. Ouvrage dans lequel on apprécie les travaux de Cuvier, Boërhaave, Lamarck, Haller, Bordeu, Camper, Barthez, Bichat, Corvisart, Béclard, Hahnemann, Dupuytren, etc., etc. Paris, Comptoir des imprimeurs-unis, 1844. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 25 c.

— Lettres à Camille sur la Physiologie. 2e édition, augmentée des deux tiers. Paris, Gosselin, 1843. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 25 c.

BOUVET (Francisque). La Turquie et les cabinets de l'Europe depuis le quinzième siècle, ou la Question d'Orient. 2e édition, augmentée d'une préface. Paris, Giraud, 1854. 1 vol., 3 fr., net. . . . . 1 fr. 50 c.

BRIFFAULT (Fr.). Le Prisonnier de Ham. Ouvrage composé d'après les documents fournis par le prince Louis-Napoléon lui-même, contenant le portrait du prince et plusieurs fac-simile, dont un de son écriture. Paris, Plon, 1849. 1 vol., 2 fr., net. . . . . 50 c.

BUCHEZ. Histoire de l'Assemblée constituante. 2e édition, revue, corrigée et entièrement remaniée par l'auteur, en collaboration avec MM. Jules Bastide, de Bois-le-Comte et A. Ott. Paris, Hetzel, 1846. 5 vol., net. . . . . 6 fr. 25 c.

— Histoire de l'Assemblée législative. 2e édition, revue, corrigée et entièrement remaniée par l'auteur, en collaboration avec MM. Jules Bastide, de Bois-le-Comte et A. Ott. Paris, Hetzel. 1848. 2 vol. (les seuls parus). 7 fr., net. . . . . 2 fr.

BUFFIER (le Père), de la Compagnie de Jésus. Œuvres philosophiques, avec Notes et Introduction par Francisque Bouillier. Traité des premières vérités. — Eléments de métaphysique. — Examen des préjugés vulgaires. Paris, 1843. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 75 c.

BURETTE (Th.). Histoire de France. Paris, 1842. 2 forts vol. Prix : 7 fr., net. . . . . 1 fr. 25 c.

Du même, Histoire moderne. Paris, 1842. 2 forts vol. 7 fr.; net, 1 fr. 25 c.

BURNEY (miss). Évelina, trad. de M. Léon de Wailly. Paris, 1849. 1 vol. 3 fr. 50 c., net. 1 fr. 75 c.

BURNS (Robert). Poésies complètes, traduites pour la première fois de l'écossais, par M. Léon de Wailly, avec une introduction du même. Paris, 1853. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 75 c.

CAMPENON (V.). Œuvres poétiques, précédées d'une Notice sur sa vie et ses ouvrages, par E. Mennechet. Paris, Charpentier, 1844. 1 v. 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 25 c.

CAPEFIGUE. Hugues Capet et la troisième race. Nouvelle édition revue et corrigée. Paris, Charpentier, 1845. 2 vol. 7 fr., net. . 3 fr. 50 c.

— Philippe d'Orléans, régent de France (1715-1723). Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée. Paris, Charpentier, 1845. 1 vol. 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 75 c.

CARPENTIER. Tanger et Mogador, poëme. 1845. 1 vol. 2 fr., net. 25 c.

CATALOGUE des Écrits, Gravures et Dessins condamnés depuis 1814 jusqu'au 1er janvier 1850; suivi de la Liste des individus condamnés pour délits de presse. Paris, Pillet, 1850. 1 vol., net. . . 1 fr. 25 c.

CÉLESTINE (la). Tragi-comédie de Calixte et Mélibée, contenant, en oûtre d'un style agréable et facile, une grande quantité de sentences philosophiques et de conseils fort nécessaires aux jeunes gens, ayant pour but de leur faire connaître tout ce qu'il y a de ruse et de fausseté chez les serviteurs et les entremetteuses. Ce livre est composé pour servir de leçon aux amoureux extravagants qui, vaincus par une passion désordonnée, donnent à leur maîtresse le nom de la divinité. — Traduit de l'espagnol, annoté et précédé d'un Essai historique par Germond de Lavigne. Paris, Ch. Gosselin, 1843. 1 vol. 3 fr. 50 c., net. 2 fr. 50 c.

(Quelques exemplaires seulement).

CERFBEER (A.-E.). La Guyane. — Civilisation et Barbarie. — Costumes et Paysages. Paris, D. Giraud, 1854. 1 vol. Prix : 3 fr. 50, net. 1 fr. 75 c.

CERVANTES (Michel), Histoire de Don Quichotte de la Manche, traduite sur le texte original et d'après les traductions comparées de Oudin et Rosset, Filleau de Saint-Martin, Florian, Bouchon-Dubournial, Delaunay et L. Viardot, par F. de Brotonne. Paris, Didier, 1847. 2 vol. 7 fr., net. . . . . 3 fr. 50 c.

CHARRIRE (Mme de). Caliste, ou Lettres écrites de Lausanne. Nouvelle édition, avec une Notice par M. Sainte-Beuve. Paris, J. Labitte, 1845. 1 vol. 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 25 c.

Correspondance inédite de Mme Charrière, relations avec Benjamin Constant, Mme de Staël, d'après les pièces originales et les documents de M. Gaullieur.

CHAUDES-AIGUES (J.). Les Ecrivains modernes de la France. Paris, 1841. 1 vol. Prix : 3 fr. 50, net. . . . . 2 fr. 50 c.

(Épuisé. Quelques exemplaires.)

CHATEAUBRIAND. Paris, Lefèvre, 1853. 1 fr. le volume au lieu de 5 fr. Atala; René; le Dernier Abencérage; Moïse, tragédie; Poésies diverses. 1 vol. — Les Natchez, 2 vol. — Voyage en Amérique, en Italie, etc. 2 vol. — Etudes ou Discours historiques, 4 vol. —Les Quatre Stuarts; Mémoires sur la vie du duc de Berry, 1 vol. — Mélanges politiques, 2 vol.

CHAUVELOT (Barnabé). Proudhon et son livre. Paris, Giraud et Dagneau, 1852. 1 vol. 2 fr., net. . . . . 65 c.

CHEVALET (Émile). Le Livre de Job; roman par l'auteur de la Quiquengrogne. Paris, 1854. 1 vol. Prix : 3 fr. 50, net. . . . . 1 fr.

CLARKE (Samuel). Œuvres philosophiques. Nouvelle édition, collationnée sur les meilleurs textes, et précédée d'une Introduction par Amédée Jacques. Paris, 1843. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 75 c.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE (Saint). Œuvres choisies, précédées des Discours de saint Bernard, traductions publiées par Genoude. Paris, 1846. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 25 c.

CONSTANT (l'abbé). La Mère de Dieu, épopée religieuse et humanitaire. Paris, Ch. Gosselin, 1844. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . . . 50 c.

COOPER (Fenimore). Le Dernier des Mohicans, traduit par de la Bédollière. Paris, 1853. 1 vol., net. . . . . 1 fr. 25 c.

CORNEILLE (P.). Œuvres, précédées d'une Notice sur sa vie et ses ouvrages, par Julien Lemer. Paris, 1855. 2 vol., 6 fr., net. . . . . 3 fr.

(Édition nouvelle, imprimée par Simon Raçon.)

COUSIN (V.). Fragments de philosophie cartésienne. Paris, 1845. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. 2 fr. 50 c.

CYRANO DE BERGERAC. Œuvres précédées d'une Notice par le Blanc. Voyage dans les Etats et Empires de la Lune. — Voyage comique dans les Etats et Empires du Soleil. Paris. V. Lecou, 1855. 1 vol. . . . 3 fr.

DAMAS HINARD. Romancero général, ou Recueil des Chants populaires de l'Espagne, romances historiques, chevaleresques et moresques. Traduction nouvelle et seule complète, couronnée par l'Académie française, avec une Introduction et des Notes. Paris, 1844. 2 v., 7 fr., net. 3 fr. 50 c.

DANIÉLO (M.-J.). Visites pastorales de monseigneur Sibour, archevêque de Paris; recueillies et publiées par Daniélo. Paris, 1854. 1 vol. orné d'un joli portrait gravé sur acier. Net. . . . . 1 fr.

DEFFAUX (M.-Marc). Manuel des Propriétaires et des usufruitiers, usagers, locataires et fermiers, ou Dictionnaire encyclopédique des lois des bâtiments et des lois rurales de la France, avec ce qui a rapport à la voirie, aux usines, aux bois et forêts, aux fleuves, rivières et étangs, aux mines et carrières, à la chasse et à la pêche, à la police municipale, etc. Ouvrage au moyen duquel tout propriétaire ou possesseur peut connaître, exercer et défendre ses droits sans le secours d'un guide étranger, par Marc Deffaux, juge de paix, auteur de l'Encyclopédie des huissiers, 1852. 1 fort vol. de 712 pages, net. . . . . 6 fr.

— Guide-Manuel général du garde champêtre et du messier, ou Traité raisonné de leurs fonctions, comprenant notamment un Commentaire du Code rural et de tout ce qui concerne la police du roulage, la chasse e la pêche. Ouvrage également utile à MM. les préfets, sous-préfets, membres des conseils généraux et d'arrondissement, juges, maires, adjoints juges de paix, avoués, huissiers, commissaires de police, etc., 1843. 1 v. net. . . . . 3 fr

DE LA VARENNE (Ch.). Les Rouges peints par eux-mêmes; Biographies intimes. 1re partie, ex-Gouvernants; 2e partie, les Représentants; 3e partie, les Grotesques. 2e édition. Paris, Allouard, 1850. 1 vol., net. 1 fr.

— Du même. Vie ou Mort de la Bourgeoisie, 1851. 1 vol., net . . 33 c.

DELÉCLUSE (E.-J.). Dante Alighieri, ou la Poésie amoureuse. Vie de Dante, — la Vie nouvelle, — Correspondances poétiques des fidèles d'amour, — Poésie amoureuse avant Dante, — Chansons de Dante, — Observations sur les chansons, — Poésie amoureuse après Dante, — Dernière interprétation des ouvrages de Dante. Paris, 1854. 2 volumes, 7 fr., net. 2 fr. 50 c.

DELRIEU (André). Le Rhin. Son cours, ses bords. — Légendes, monuments, ruines, châteaux, traditions, hommes célèbres, fastes guerriers, caractères sociaux. — Arts, villes, paysages, chroniques, mœurs. — Histoire du fleuve depuis sa source jusqu'à son embouchure, avec 36 dessins représentant les costumes, les vues des villes, des bords du Rhin. Paris, 1846. 1 vol. de 500 pages, édition compacte, renfermant la matière de 2 forts vol. in-8, net. . . . . 2 fr.

DESNOIRESTERRES (G.). Les Talons rouges, esquisses de mœurs au dix-huitième siècle. — Le Toutou de la Maréchale. — La Courtisane amoureuse. — Le Magnifique. — La Perruque de M. de Sartine. Paris, J. Dagneau, 1854. 1 vol., 3 fr., net. . . . . 1 fr. 25 c.

DESNOYERS (Louis). Les Aventures de Robert-Robert et de son fidèle compagnon Toussaint Lavenette. 4e édition, entièrement refondue. Paris, 1853. 2 vol., net. 6 fr.

— Les Mésaventures de Jean-Paul Choppart. Nouvelle édition, entièrement refondue, 1854. 1 vol. orné de 8 jolies vignettes, net. . . . . . 3 fr.

DIDIER (Charles). Rome souterraine. Paris, Ch. Gosselin, 1845. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. 1 fr. 75 c.

DIODORE DE SICILE. Bibliothèque historique. Traduction nouvelle, avec une Préface, des Notes importantes et des Index par M. Ferdinand Hœfer. Paris. 4 vol., 14 fr., net.. . . . . 7 fr.

DOLLE (Frédéric). Souvenirs de voyage (Suisse, Savoie, France). 5e édit. Paris, 1843. 1 vol., f.g., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr.

— Histoire des six Restaurations. 3e édition, 1843. 1 vol., net. . 1 fr.

DREYSS (Ch.). Chronologie universelle, suivie de la Liste des grands Etats anciens et modernes, des dynasties puissantes et des princes souverains de premier ordre, avec les Tableaux généalogiques des familles royales de France et des principales maisons régnantes d'Europe. Paris, Hachette, 1853. 1 vol. de 900 pages, demi-rel. mar., net. . . . 3 fr.

DUFAU (P.-A.). La République et la Monarchie dans les temps modernes. Paris, Didier, 1852. 1 vol. 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 25 c.

DUMAS (Alexandre). Gaule et France, avec une introduction aux Scènes historiques. 1 vol., 3 fr. 50 c., net.. . . . . 1 fr. 25 c.

— Jacques Ortis, précédé d'un Essai sur la vie et les écrits d'Ugo Foscolo, par Eugène de Montlaur, et suivi d'une traduction inédite de ses œuvres choisies, par L. Delâtre. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . . 1 fr. 25 c.

DUMESNIL (Alfred). L'Art italien. — Les initiateurs : Dante, Giotto. — Les précurseurs : le Mantegna, Brunelleschi, Masaccio. — Les maîtres : Léonard de Vinci, Raphaël, Michel-Ange, le Corrége, le Giorgion, le Titien. — La Décadence. — L'Art théâtral. — Le Vertige. — Les Eclectiques. Paris, D. Giraud, 1854. 1 vol., 3 fr. 50, net.. . 1 fr. 75 c.

EDAN (V.). L'Imitation de Jésus-Christ. Nouvelle traduction en vers, avec le texte latin en regard. (Ouvrage approuvé par Mgr. l'évêque de Beauvais). 1846. 1 vol. de plus de 700 pages, 5 fr., net. . . . 1 fr. 25 c.

EGGIS (Étienne). En causant avec la Lune, poésies. Paris, 1851. 1 vol., 2 fr. 50, net.. . . . . 50 c.

— Voyages aux Pays du Cœur, poésies. Paris, Michel Lévy, 1853. 1 vol., 3 fr., net. . . . . 50 c.

FABRE (Abel). Les Violettes, élégies et poëmes. Paris, A. Fontaine, 1855. 1 vol, 2 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr.

FABRE (Ferdinand). Feuilles de lierre, poésies. Paris, Charpentier, 1855, 1 vol., 3 fr. 50 c., net.. . . . . 1 fr. 25 c.

FADEVILLE. Histoire populaire de Napoléon Ier. 2e édition, revue et augmentée de documents nouveaux. Paris, Giraud, 1853. 1 vol., 3 fr., net. . . . . 1 fr. 25 c.

FÉVAL (Paul). La Fée des Grèves. — Les Rasoumofski. Paris. J. Dagneau. 1853. 1 vol., 3 fr. 50, net. . . . . 1 fr. 25 c.

FÉVAL (Paul). Les Parvenus. Paris, 1855. 1 vol. 3 fr. 50 c., net. 1 fr. 50 c.

FLEURY (Mémoires de), de la Comédie-Française, publiés par J. Lafitte, de 1757 à 1820. Paris, Ch. Gosselin, 1844. 2 vol., 7 fr., net. . . 2 fr.

FLORIAN. Fables illustrées par Battaille d'un grand nombre de vign. sur bois dans le texte et hors texte. Paris, Lecou, 1852. 1 vol., net. 1 fr.

FOA (Mme Eugénie). Nouveaux Contes historiques. Paris, 1852. 1 vol. gr. in-18 jésus, illustré, 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 25 c.

FOÉ (Daniel de). Aventures de Robinson Crusoé, traduites par Mme Amable Tastu, précédées d'une Notice sur de Foé par Philarète Chasles, et suivies d'une Notice sur le matelot Selkirk et sur les Caraïbes par F. Denis, et d'une Dissertation religieuse par l'abbé Labouderie. Paris, Didier, 1846. 2 vol. ornés de vignettes, 7 fr., net. . . . . 2 fr. 50 c.

FORESTI DA CARPI (le R. P., de la Compagnie de Jésus). Le Chemin du Sanctuaire montré à ceux qui aspirent au sacerdoce, ou Manuel des ecclésiastiques, traduit de l'italien (approuvé par la congrégation de l'Index). Paris. Royer, 1843. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 2 fr.

FORSTER (Ch.). Physiologie de l'étranger. Paris, Garnier frères, 1844. 1 vol., 2 fr., net. . . . . 50 c.

FRANÇOIS DE SALES (saint). Œuvres choisies, contenant l'Introduction à la vie dévote, un choix de ses Lettres spirituelles et le Traité de l'amour de Dieu; précédées d'une Notice sur sa vie et ses écrits, par de PERRODIL. Paris, Royer, 1843. 2 vol., 7 fr., net. . . . . 3 fr.

GANS (Édouard). Histoire du droit de succession en France, au moyen âge, traduite par L. de Loménie; précédée d'une Notice sur la vie et les ouvrages de Gans, par SAINT-MARC-GIRARDIN. Paris, 1846. 1 v., 3 fr. 50 c., net. . . . . 50 c.

GARNERAY, peintre de marine. Voyages, 1re partie : Aventures et Combats; 2e partie : les Pontons anglais. Paris, 1853. 2 vol., net. 2 fr. 50 c.

GAUTHIER (Auguste). Recherches historiques sur l'exercice de la médecine dans les temples, chez les peuples de l'antiquité; suivies de Considérations sur les rapports qui peuvent exister entre les guérisons qu'on obtenait dans les anciens temples à l'aide des songes et le magnétisme animal, et sur l'origine des hôpitaux. Paris, 1844. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 50 c.

GENLIS (Mme de). Le Siége de la Rochelle, ou le Malheur et la Conscience. Paris, 1854. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . . . 1 fr. 25 c.

GENLIS (Mme de). Mademoiselle de La Fayette, suivie de Nouvelles. Paris, Belin-Leprieur, 1843. 1 vol. 3 fr. 50 c. net. . . . . . . 1 fr. 50 c.

— Madame de Maintenon, 1845. 1 vol. 3 fr. 50, net. . . . 1 fr. 50 c.

— Mademoiselle de Clermont, suivie de Nouvelles, et précédée d'une Notice littéraire sur l'auteur, par Mme A. Tastu, 1844. 1 vol. 3 fr. 50, net. . . . . 1 fr. 50 c.

GENOUDE (de). La Divinité de Jésus-Christ, annoncée par les Prophètes, démontrée par les Evangélistes, prouvée par l'accomplissement des prédictions de Jésus-Christ, et reconnue par les plus grands philosophes de l'univers. Ouvrage suivi de l'Histoire d'une âme, et de celle des conversions les plus célèbres. Paris, Royer, 1843. 2 vol., 7 fr., net. . 3 fr.

— Défense du Christianisme par les Pères des premiers siècles de l'Église, contre les philosophes, les païens et les juifs; traduction publiée par DE GENOUDE. 2 vol., 7 fr., net. . . . . 3 fr.

— Sermons et Conférences; 4e édit. Paris, 1846. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. 1 fr.

GENOUDE (de). Nouvelle exposition du Dogme catholique, suivie de la Doctrine de l'Eglise catholique, par Bossuet, la Règle générale de la Foi catholique, par Véron. — Maximes de l'Eglise sur le Salut des hommes, par l'évêque d'Hermopolis. Paris, Royer, 1843. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 75 c.

GENOUX (Claude). Mémoires d'un enfant de la Savoie, précédés d'une Lettre-Préface par Béranger. Paris, Paulin, 1847. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 25 c.

GERMAIN-LE-DUC (Saint-). Le Nouvel Ami des Enfants. 3 vol. imprimés sur pap. vél., 4 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 25 c.

GIRARDIN (Mme Émile de) (Delphine Gay). Poésies complètes; nouvelle édition. Paris, Charpentier, 1842. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . 1 fr. 75 c.

GIRAULT DE SAINT-FARGEAU. Histoire littéraire française et étrangère, ou Analyse raisonnée des œuvres choisies de tous les écrivains qui se sont fait un nom dans les sciences, dans les lettres, terminée par la Bibliographie de l'histoire littéraire et des journaux consacrés spécialement à la critique de tous les genres de littérature. Deuxième édition augmentée de plus de deux cents articles formant le complément de l'histoire littéraire jusqu'à nos jours. Paris, 1854. 1 fort volume imprimé à deux colonnes, net. . . . . 2 fr. 50 c.

GOGOL (Nicolas). Nouvelles russes; traduction française publiée par Louis Viardot. Paris, Paulin, 1845. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . 1 fr. 25 c.

GRAMONT (le comte de). Chant du passé, 1830-1848. Paris, 1854. 1 vol., 3 fr., net. . . . . 1 fr.

GRATIEN DE SEMUR. Traité des erreurs et des préjugés. Paris, 1845. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 50 c.

GUICHARD (J.-Marie). L'Hystoire et plaisante Chronicque du petit Jehan de Saintré et de la jeune dame des Belles Cousines, sans autre nom nommer, publiée d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale. Paris, Ch. Gosselin, 1843. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 25 c.

GUIDE de l'Étudiant en droit, ou Exposition méthodique des matières concernant les études de droit. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . 1 fr. 25 c.

GUINOT (Eugène). Soirées d'Avril, nouvelles : La Clientèle du Médecin. — Une ville de garnison. — La cour du Grand-Duc. — La Rente viagère. — Le Tuteur de Julie. — Paul Hubert. — Suzanne. — Une Position équivoque. — L'Actrice en voyage. Paris, 1852, 1 vol., net. 1 fr.

HAWTHORNE (Nathaniel). La Lettre Rouge *A*, roman américain, traduit par Old Nick. Paris, G. de Gonet. 1 vol., 2 fr., net. . . . . 50 c.

HILDRETH. L'Esclave blanc (le compagnon du père Tom), traduit par de la Bédollière. 1853. 1 vol., net. . . . . 1 fr. 25 c.

HISTOIRE ET AVENTURES DU BARON DE MUNCHHAUSEN. Nouvelle édition illustrée. Paris, Allouard, 1850. 1 vol., 2 fr. 50 c., net. . . . . 50 c.

HOFFMANN. Contes nocturnes, traduits par de la Bédollière. Nouvelle édition, augmentée d'une Notice sur Hoffmann. 1833. 1 vol., net. 1 fr. 25 c.

HOLLAND (Souvenirs diplomatiques de lord), publiés par son fils, lord Henry Édouard Holland, traduits de l'anglais, par de Chonski. Paris, 1851. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 50 c.

HONORÉ (Oscar). Histoires de la vie privée d'autrefois, avec un avant-propos de M. Guizot. (MM. de Voiture et de Balzac. 1642. Un procès criminel en 1690. Voltaire à Lausanne. 1755. Cinq cents vers inédits de Voltaire. Vue prise à Dijon. 1744. Le duc de Penthièvre. 1789. Où l'on retrouve de nos jours la vie d'autrefois). Paris, 1853. 1 vol., 2 fr., net. 1 fr.

HOPE (M. Th.). Anastase, ou Mémoires d'un Grec, écrits à la fin du dix-huitième siècle, trad. par M. Defauconpret, précédés d'une Notice sur l'auteur et de Notes par J.-A. Buchon. Paris, Gosselin, 1844. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 25 c.

HORACE. Œuvres complètes par ordre de production, suivies d'un choix d'épigrammes de Martial, traduction de M. Goupy. Paris, V. Lecou, 1848. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 50 c.

HOUSSAYE (Arsène). Galerie de portraits du dix-huitième siècle. Nouvelle édition, revue et corrigée; 2ᵉ série. Paris, Charpentier, 1848. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. 1 fr. 75 c.

HUGO (Victor). Œuvres. 16 vol., net. . . . . 40 fr.

— Notre-Dame de Paris. 2 vol. — Han d'Islande. 1 vol. — Dernier Jour d'un Condamné, Bug-Jargal, Claude Gueux. 1 vol. — Odes et Ballades. 1 vol. — Orientales. 1 vol. — Feuilles d'Automne, Chants du Crépuscule. 1 vol. — Voix intérieures, les Rayons et les Ombres. 1 vol. — Théâtre. 3 vol. — Cromwell, drame. 1 vol. — Littérature et Philosophie. 1 vol. — Le Rhin. 3 vol.

Il ne reste que quelques exemplaires.

ON VEND SÉPARÉMENT :

Les Orientales. 1 vol. 2 fr.
Notre-Dame de Paris. 2 vol. . . . . 3 fr.
Han d'Islande. 1 vol.. . . . . 1 fr. 75 c.
Dernier Jour d'un Condamné, Bug-Jargal, Claude Gueux. 1 volume. . . . . 1 fr. 75 c.
Feuilles d'Automne, Chants du Crépuscule. 1 vol. . . . 1 fr. 75 c.
Littérature et Philosophie. 1 vol.. . . . . 1 fr. 75 c.
Théâtre. 3 vol. 5 fr. 25 c.
Le Rhin, 3 vol. 5 fr. 25 c.

HUGO (Victor). Notre-Dame de Paris. 2 vol., 7 fr., net. . . . . 3 fr.

IMITATION de Jésus-Christ, traduite en vers par Sapinaud. Paris, 1844. 1 vol. 3 fr., net. . . . . 50 c.

INCHBALD (Mistress). Simple Histoire, traduction nouvelle, par Léon de Wailly. Paris. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 2 fr. 50 c.

JACOBY (Emile). La Clef de l'Arithmétique. Traité de calcul mental, d'après la méthode suivie pour former le pâtre calculateur de la Touraine, Henri Mondeux, et selon ses procédés. Paris, 1855. 1 vol. . . . . 3 fr. 50 c.

JANIN (Jules). Contes et Nouvelles littéraires, Histoire de la poésie et de la littérature chez tous les peuples. 3 vol 10 fr. 50 c., net. 4 fr. 50 c.

JOURNAL D'UN INSURGÉ MALGRÉ LUI, par J. C***, du faubourg Saint-Antoine, détenu au fort d'Ivry. Paris, Martinon, 1849. 1 fort vol, net. . . . . 1 fr.

JUGE (Auguste). Fabuliste des Alpes. Paris, Clarey, 1853. 1 vol., net. . . . . 3 fr. 75 c.

KARR (Alphonse). Clovis Gosselin, suivi de Quelques pensées sur l'Education. Paris, 1855. 1 vol. 3 fr. 50 c., net . . . . 1 fr. 50 c.

KÉRATRY. Inductions morales et physiologiques. 3ᵉ édit., revue par l'auteur. Paris, Ch. Gosselin. 1841. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr.

KÉRATRY. Clarisse, nouvelle inédite. Paris, 1854. 1 v., 3 fr. 50 c., net. 50 c.

KOCK (Paul de). Œuvres. Paris, Barba, contenant tous les romans ci-dessous :

— Mon Voisin Raymond. 1 vol. — André le Savoyard. 1 vol. — Monsieur Dupont. 1 vol. — Madeleine. 1 vol. — La Pucelle de Belleville. 1 vol. — Un bon Enfant. 1 vol. — L'Homme de la Nature, 1 vol. — L'Enfant de ma femme. 1 vol. — Zizine. 1 vol. — Un Tourlourou. 1 vol. — Ni Jamais ni Toujours. 1 vol. — Moustache. 1 vol. — Un Homme à marier. 1 vol. — Un Jeune homme charmant. 1 vol. — Un Mari perdu. 1 vol. — Les Enfants de Marie. 1 vol. — La Jolie Fille du faubourg. 1 vol. — L'Homme aux Trois Culottes, ou la République, l'Empire et la Restauration. 1 vol.

Chaque vol. séparément, net. . . . . 1 fr. 50 c.

Vingt-six figures, et le portrait, gravés par Raffet, net. . . . . . 2 fr.

KUHN (Jean). La vie de Jésus-Christ au point de vue de la science, traduite de l'allemand, par F. Nettement, pour faire suite à la Raison du Christianisme. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 50 c.

KWITKA. Oksana, ou l'Orgueil villageois et ses ravages, ou l'Histoire grave et véridique de 35 kopecks, ancienne chronique de l'Ukraine, trad. du russe par madame Ch. Moreau de la Meltière. Paris, H. Bossange, 1854. 1 vol. 3 fr. 30 c., net. . . . . 1 fr.

LACOU (Jean). Fleurs des Landes. Bordeaux, 1853. 1 vol., avec figures, 3 fr., net. . . . . 1 fr.

LA FONTAINE. Fables de la Fontaine et de Florian réunies. Nouvelle édition, augmentée de Notices par E. de la Bédollière. 1 vol. Paris, 1853, net. . . . . 1 fr. 25 c.

LAGNY (Germain de). Le Knout et les Russes, mœurs et administration de la Russie. — Introduction. — L'armée. — La noblesse. — Le clergé. — La marine. — La magistrature, la justice et la police. — Les finances. — L'esclavage. — Le knout. — Aspect du climat. — Saint-Pétersbourg. L'Empereur Nicolas Iᵉʳ. — Pièces justificatives. Paris, D. Giraud, 1854. 1 vol., 3 fr., net. . . . . 1 fr. 50 c.

LAMBERT (Mᵐᵉ de). Œuvres morales, précédées de l'Éloge de l'auteur, par Fontenelle, et d'un Essai sur ses écrits, par Mᵐᵉ Louise Colet. Paris, Charles Gosselin. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr.

LAMENNAIS. Paris, Pagnerre, 1844. In-18 jésus vélin.

— Affaires de Rome. — Récit du voyage. — Des maux de l'Église et de la société, etc. 1 vol., net. . . . . 2 fr.

— Politique à l'usage du peuple. — Esclavage moderne. — Mélanges politiques et littéraires. — De la Servitude volontaire par la Boétie, etc. 1 vol., net. . . . . 2 fr.

— Paroles d'un Croyant. — Livre du peuple. — Une voix de prison. — Mélanges. 1 vol., net. . . . . 2 fr. 50 c.

Ce dernier volume réunit les trois ouvrages les plus populaires de M. de Lamennais.

Chaque volume se vend séparément.

LANDAIS (Napoléon). Lettres à Amélie sur le Mariage. 1 vol., 5 fr., net. . . . . 1 fr. 50 c.

LAPOINTE (A.) et **F. DE REIFFENBERG** fils. Les Drames du foyer. Paris, Giraud, 1853, 1 vol., 2 fr. 50 c., net.. . . . . . . 1 fr. 25 c.

LAPOINTE (Savinien). Il était une fois, contes. Paris, 1855. 1 vol. orné de 4 gravures, net. 2 fr. 50 c.

LA ROCHEJAQUELEIN (le marquis de). La France en 1853. 4e édition. Paris, Simon, 1853. 1 vol. 1 fr. 50, net. . . . . 1 fr.

LAVERDANT (E.). La Déroute des Césars. — La Gaule très-chrétienne et le Czar orthodoxe. Paris, 1851. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . 50 c.

LECLERCQ (Théodore). Œuvres dramatiques et complètes, nouvelle édition, augmentée de proverbes inédits; précédées de notices, par MM. Sainte-Beuve et Mérimée. 8 vol. illustrés de 78 gravures sur acier, par MM. Alfred et Tony Johannot, net. . . . . 14 fr.

LEGOUVÉ (Ernest). Edith de Falsen. Cinquième édition, revue et augmentée de deux nouvelles. Paris, D. Giraud, 1852. 1 vol. jésus, net. . . . . 1 fr.

LERNE (Emmanuel de). Contes et Nouvelles, avec une Préface de M. Arsène Houssaye. Paris, V. Lecou, 1853. 1 vol., net. . . . . 1 fr. 50 c.

LEROUX DE LINCY. Les Femmes célèbres de l'ancienne France. — Mémoires historiques sur la vie publique et privée des femmes françaises depuis le cinquième siècle jusqu'au seizième. Paris, le Roi, 1848. 1 fort vol. de 700 pages, net. . . . . 2 fr.

L'HÉRITIER et **ROUSSEL.** Éléments populaires de Chimie agricole, ou Résumé élémentaire des connaissances chimiques, dans leur application à l'agriculture, particulièrement à l'étude des sols et des engrais. Ouvrage destiné à tous ceux qui se livrent aux exploitations agricoles. Paris, G. de Gonet, 1847. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 25 c.

L'HOTE (Ed.). Les premières Neiges, élégies et poëmes, 1848. 1 vol. 1 fr.

LOISEL (Ant.) et **DUPIN** aîné. Pasquier, ou Dialogue des Advocats du parlement de Paris, par Ant. Loisel, avec une Introduction et des Notes, la suite chronologique des plus notables avocats depuis l'an 1600 jusqu'à nos jours, et des Notions biographiques sur Pasquier, Loisel et les frères Pithou, par M. Dupin. Paris, Videcoq, 1844. 1 vol., 4 fr., net. . . . . . 50 c.

LUTHER (M.). Les Propos de table de Martin Luther, revus sur les éditions originales, et traduits pour la première fois en français par Gustave Brunet. Paris, C. Gosselin. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . . . 2 fr.

MAGU. Poésies de Magu, tisserand à Lizy-sur-Ourcq, avec une Préface par George Sand. Paris, Charpentier, 1845. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. 1 fr. 75 c.

MANZONI (Alex.). Théâtre et Poésies, traduits par Antoine de Latour. Paris, 1841. 1 vol., 3 fr. 50 c., net.. . . . . 1 fr. 75 c.

MANUEL UNIVERSEL et raisonné du canotier. Ouvrage illustré de 50 grav. sur bois, renfermant des recherches historiques sur l'origine et le développement du canotage, par un loup d'eau douce. Paris, 1845. 1 vol., 3 fr., net. . . . . 1 fr.

MARMIER (X.). Nouveaux Souvenirs de voyage et traditions populaires. Paris, 1845. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 75 c.

MARTIN. Poésies. — Harmonie de la famille; — Ariel; — Louise. — les Cordes graves. Paris, J. Renouard, 1847. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 25 c.

MASSAS (Charles de). Napoléon. — Derniers jours de l'Empire, poëme en quatre chants : — l'île d'Elbe; le Retour; Waterloo; Sainte-Hélène; suivi de Notes formant un résumé de l'histoire de Napoléon. Paris, 1852. 1 vol., net. . . . . 50 c.

MASSON (Michel). Les Contes de l'Atelier. Paris, Gosselin, 1843. 2 vol., 7 fr., net. . . . . 3 fr.

MAUDUIT (Hippolyte de). Révolution militaire du 2 décembre 1852; précédée de la vérité quand même à tous les partis et de curieux entretiens de l'auteur avec le prince Louis-Napoléon, par le capitaine Hippolyte de Mauduit, fondateur et rédacteur en chef de la *Sentinelle de l'Armée*, 1 joli vol., 3 fr., net. . . . . 2 fr.

MAYER (P.). Histoire du 2 Décembre, avec Documents inédits et pièces justificatives; 2e édition, augmentée de la Constitution et des lois et décrets rendus depuis le 1er janvier. Paris, Ledoyen, 1852. 1 vol., 2 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr.

MENEVAL. Napoléon et Marie-Louise, Souvenirs historiques de M. le baron MENEVAL, ancien secrétaire du portefeuille de Napoléon, ancien secrétaire des commandements de l'impératrice régente; 2e édition, corrigée et augmentée. Paris, Amyot, 1845. 3 vol., 10 fr. 50 c., net. 3 fr. 75 c.

— Souvenirs historiques sur Napoléon; 2e édition, augment. Paris. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. 1 fr. 25 c.

MÉRICLET (de). Physiologie de l'Esprit. Paris, Vrayet de Surcy, 1848. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 50 c.

MÉRICLET (A.-G. de). Mémoires d'un Bourgeois de province. — Départ pour Paris. — Ma première Visite. — Le Camarade de collége. — Maison de Jeu clandestine. — Le Bal de l'Opéra. — Mes premières Amours. — La Vie de bohème. — Danger de faire la cour à une Femme mariée. — Une Soirée chez M. de Lamartine. — Une Provocation. — La Sœur grise. — La Dame de bon Voisinage. — Le Café de Paris. — Duel au Bois de Vincennes. — Affiliation à une Société secrète. — Correspondance galante. — Lettre de change. — Les Filous et les Industriels. — Une Offense qu'on ne pardonne pas, etc., etc. Paris, D. Giraud, 1854, 1 vol., 3 fr. 50, net. . . . . 1 fr. 75 c.

MÉRY. Œuvres, nouvelle édition, format in-18, ornée de gravures, entièrement revue et corrigée par l'auteur. Chaque volume, contenant la matière de 2 volumes in-8, sera imprimé en très-beaux caractères, sur papier glacé et satiné. Prix. . . . . 2 fr. 50 c.

— Le Bonnet Vert. Paris, 1854. 1 vol. orné de 4 gravures, net. 2 fr. 50 c.

EN VENTE : — La Floride. Paris, 1854. 1 vol., 4 gravures. — Le Dernier Fantôme. 1854. 1 vol., 4 gravures. — La Guerre du Nizam. 1854. 1 vol., 4 *gravures*. — La Comtesse Hortensia. 1854. 1 vol., 4 gravures.

MÉRY. Œuvres. Paris, 1855 — Un Amour dans l'avenir. 1 vol., 4 fig., net. . . . . 2 fr. 50 c.
— Un Mariage de Paris. 1 vol., fig., net. . . . . 2 fr. 50 c.

MICHELET (J.). Les Femmes de la Révolution. 1 vol., relié en percaline, non rogné et non coupé, net. . . . . 3 fr.
— Le Peuple. Paris, Hachette et Paulin, 1846. 1 vol., net. . 1 fr. 25 c.

MICHIELS (Alfred). Le Capitaine Firmin, ou la vie des nègres en Afrique. Paris, 1853. 1 vol. . . . . 1 fr. 25 c.

MILLE ET UNE NUITS (les). Contes Arabes, traduits par Galland. Paris, 1846. 2 forts vol., 7 fr., net. . . . . 4 fr.

MILLE ET UN JOURS (les). Contes Persans, traduits par Pétis de Lacroix. Paris, 1846. 1 vol., fig.; 3 fr. 50 c., net. . . . . 2 fr.

MOLIÈRE. Œuvres complètes, nouvelle édition, augmentée d'une Vie de Molière et de Notices sur chaque pièce par E. de la Bédollière. Paris, 1853. 4 vol., net. 4 fr.

MONSELET (Charles). Histoire anecdotique du tribunal révolutionnaire (17 août — 27 novembre 1792). Paris, Giraud et Dagneau, 1853. 1 vol., 3 fr., net. . . . . 1 fr. 50 c.
— Statues et Statuettes contemporaines. Paris, Giraud, 1852. 1 vol. net. 1 fr.

MONTOLIEU (Isabelle de). Le Robinson Suisse, ou Journal d'un père de famille naufragé avec ses enfants, traduit de l'allemand sur la dernière édition. Nouvelle et seule édition complète, ornée de 10 planches gravées et de la carte de l'île déserte. 2 vol., 7 fr., net. . . . . . 2 fr. 50 c.
— Caroline de Lichtfield, ou Mémoires d'une famille prussienne. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 25 c.

MONTOLIEU (Mme de). Le Robinson Suisse. Paris, Barba, 1853. 2 vol., net. . . . . 2 fr. 50 c.

MOREAU (L.). Du Matérialisme phrénologique, de l'Animisme et de l'Influence. Deuxième édition. Paris, Olivier-Fulgence, 1846. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr.

MORPURGO (Victor). Politique de la Russie en Orient. — Avenir de la Turquie. — Documents. Paris, D. Giraud, 1854. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 75 c.

MOYNIER (Hippolyte de). Le Siége de Paris en 885. Paris, 1851. 1 vol., 3 fr., net. . . . . 50 c.

MULLOIS (l'abbé Isidore). Cours d'éloquence sacrée populaire, ou Essai sur la manière de parler au peuple. Paris, 1853. 1 vol., net. 1 fr. 50 c.

NARREY (Charles). Deux heures de Mystère, histoire invraisemblable. 1 vol., net. . . . . 25 c.

NIBELLE (Paul). Légendes de la vallée. — Berthe. — Les journées de printemps. — La Famille de Kervoren. — Le Chercheur des rives. Paris, 1853. 1 vol., net. . . . . 1 fr. 25 c.

NICOLAS (Michel). Jean-Bon-Saint-André, sa vie et ses écrits, mis en ordre et publiés par M. Nicolas. 1848. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . 1 fr.

NICOLLE (Henri). Les Eaux-Bonnes, souvenirs de la saison. Paris, 1851. 1 vol., net. . . . . 25 c.

— Contes invraisemblables. (Le Tueur de mouches. Le Chien des fiancés; Les Amours de Justin. Un peintre à quatre pattes. Une histoire en mer, Les projets de ma tante.) Paris, 1853. 1 vol., 2 fr., net. . . . . 1 fr.

NICOLLE (Henri). Courses dans les Pyrénées, la Montagne et les Eaux.— *Les Eaux-Chaudes :* Gabas. — Les Ours. — Laruns.— *Les Eaux-Bonnes :* La Chasse aux vautours. — Le Pic du Gers. — Les Hôtes de la montagne. *Cauterets :* Le Col de Tortes. — Plaisirs et fêtes. — Le Lac de Gaube. — Géologie.—*Luz-Saint-Sauveur-les-Bains :* Héas.— Gavarnie. — *Baréges :* Un Garnison d'Invalides.— Le Pic du Midi.—*Bagnères de Bigorre.—Bagnères de Luchon.* Une journée en passant. — La Reine de Pyrénées. Paris, D. Giraud, 1854. 1 vol. 3 fr. 50 c., net. . . . . . . 1 fr. 75 c.

ORLÉANS (les Poésies du duc Charles d'), publiées sur le Manuscrit de la Bibliothèque de Grenoble, conféré avec ceux de Paris et du Louvre, et accompagnées d'une Préface historique, de Notes et d'éclaircissements littéraires, par Champollion-Figeac. Paris, 1842. 1 fort vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 2 fr.

ORLÉANS (Poésies de Charles d'). Publiées avec l'autorisation de M. le ministre de l'instruction publique, d'après les manuscrits des bibliothèques du Roi et de l'Arsenal, par J.-Marie Guichard. Paris, Ch. Gosselin, 1842. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 25 c.

OSTROWSKI (Christien). Théâtre complet. — Griselde, ou la Fille du Peuple. — Conte de la reine Ginèvre. — Françoise de Rimini. — Edwige, ou les Jaghellons, etc. Paris, Giraud, 1852. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 75 c.

PALISSY (Bernard). Œuvres complètes; édition conforme aux textes originaux imprimés du vivant de l'auteur, avec des Notes et une Notice historique, par P.-A. Cap. Paris, Dubochet, 1844. 3 fr. 50 c., net. . . . . 2 fr. 50 c.
(Épuisé.)

PARIS RÉVOLUTIONNAIRE. La Force révolutionnaire (Introduction). — Peste contre peste, ou la France au seizième siècle. — 5 et 6 octobre 1789, épisodes révolutionnaires.— Une séance du comité de surveillance de la commune. — Les proscrits de la Restauration. — Une nuit d'étudiants sous la Restauration. — La Charbonnerie. — Les Étudiants sous la Restauration.— Juillet 1830. — Une scène de grenier. — Une scène de la Salpêtrière. — Un homme du peuple et un grand seigneur. — La presse révolutionnaire. — Le théâtre considéré comme moyen révolutionnaire. Paris, Guillaumin, 1848. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . 1 fr.

PECQUEUR (C.). Des améliorations matérielles dans leurs rapports avec la liberté. 2e édition. Paris, 1841. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . 1 fr.

PERRODIL. Dictionnaire des Hérésies, ou Mémoires pour servir à l'Histoire des égarements de l'esprit humain. Paris, Royer, 1845. 2 forts vol., 7 fr., net. . . . . 4 fr.

PFEFFEL (Théophile-Conrad). Fables et Poésies choisies, traduites en vers français et précédées d'une Notice biographique par M. Paul Lehr. 2e édition. Paris, Cherbuliez, 1850. 1 vol. gr. in-18 jésus, 3 fr. 50 c., net. 2 fr. 50 c.

PHILIPON DE LA MADELEINE (M. V.). La Mythologie illustrée, contenant les morceaux les plus célèbres en prose et en vers des écrivains anciens et modernes, sur les dieux de la Grèce, de Rome, de l'Inde, de la

— Le Mendiant de Saint-Roch. (Le grand Portail de Saint-Roch. — La Chapelle des Trépassés. — Le petit Porche. — L'Impasse verte. — Le Carrosse de M. de Fronsac. — Un Expédient de M. Moreau. — Le vieux Serviteur. — Tel Maître, tels Valets. — Le Cabinet de M. Moreau. — Une Révélation. — Un Cabanon de Bicêtre. — Un Expédient de Prisonnier. — Chez madame Armand. — Une dernière Entrevue. 1 vol. Paris, D. Giraud, 1853, net. 1 fr.

SOUVESTRE (Émile). Romans des familles :

Sous la Tonnelle. Paris, D. Giraud, 1853. 1 vol., net. . . . . . 1 fr. 75 c.
Au Bord du Lac. 1854. 1 vol., net. . . . . 1 fr. 75 c.
Pendant la Moisson. 1853. 1 vol., net. . . . . 1 fr. 75 c.
Récits et Souvenirs. 1833. 1 vol., net. . . . . 1 fr. 75 c.

STENDHAL (de) (Henry Beyle). La Chartreuse de Parme. Nouvelle édition, précédée d'une Lettre et d'une Etude littéraire sur Beyle, par M. DE BALZAC, et d'une lettre inédite de l'auteur en réponse à ce travail. 1 beau vol. vélin, glacé, satiné, de plus de 500 pages, net. . . . . . . 2 fr.

— Armance, ou quelques Scènes d'un Salon de Paris, avec une Préface par M. MONSELET. Paris, 1853, net. . . . . 1 fr.

SUE (Eugène). Histoire de la Marine française, 2e édition, revue par l'auteur. Paris, 1845. 4 vol., 14 fr., net. . . . . 5 fr.

— LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX. — L'Orgueil, Paris, 1854. 1 vol., net. . 2 fr.
Cet ouvrage formait 6 vol. in-8 et se vendait 45 fr.

— L'Envie. 1 vol., net. . . . . 1 fr. 25 c.
Cet ouvrage se vendait 30 fr.

SURVILLE (Mme de), née de Balzac. La Fée des nuages, ou la Reine Mab, contes des familles. Paris, D. Giraud, 1854. 1 vol., net. . . . . 1 fr.

TASCHEREAU (M. J.). Histoire de la vie et des ouvrages de Molière 5e édition, revue et augmentée. Paris, Hetzel, 1844. 1 vol. orné de jolies grav., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 50 c.

THÉATRE POUR RIRE. Répertoire des parodies les plus ingénieuses, des comédies les plus bouffonnes et des tragédies les plus burlesques qui ont été représentées ou publiées depuis Dominique jusqu'à nos jours.

La veuve de Cancale. — Muscadin et Margotine. — La Mort de Bucéphale. — Le Désespoir de Jocrisse. — Les Fureurs de l'amour. — Agathe. — La Mort de Cadet Roussel. — Les Rêveries renouvelées des Grecs. — Le Pot de Chambre cassé. Paris, 1854. 1 vol. . . . . . . 1 fr. 25 c.

TOUCHARD-LAFOSSE. Histoire parlementaire et vie intime de Vergniaud, chef des Girondins, 1848. 1 vol., 3 fr., net. . . . . . 50 c.

TOURNOIS (M.). Histoire de Louis-Philippe-Joseph d'Orléans et du parti d'Orléans dans ses rapports avec la Révolution française. 3e édit. réduite aux faits personnels au prince. Paris, 1846. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. 1 fr.

VANDERVELDE. Episodes des guerres de religion en Allemagne. Les Anabaptistes, les Hussites, traduction de M. LOËVE-VEIMARS. Paris, Comptoir des imprimeurs-unis, 1843. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . 1 fr.

VANINI. Œuvres philosophiques, trad. pour la première fois par M. X. ROUSSELOT. Paris, Ch. Gosselin. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr.

VIARDOT (Louis). Les Musées d'Allemagne et de Russie. Paris, Paulin, 1844. 1 fort vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . 1 fr. 50 c.

— Souvenirs de chasse. 2e édition, augmentée de cinq nouveaux chapitres. Paris, Paulin et Lechevalier, 1849. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. 1 fr. 25 c.

VIENNET. Épîtres et Satires, suivies d'un Précis historique sur la Satire chez tous les peuples. Paris. Gosselin, 1845. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. 1 fr.

VINÇARD. Le Banquet des Sept Gourmands, roman gastronomique. Paris, 1854. 1 vol. 3 fr., net. . . . . 1 fr.

VITET (L.). Histoire de Dieppe. 1844. 1 vol. orné de 2 cartes, 3 fr. 50 c., net. . . . . 2 fr.

VIVÈS (Hippolyte de). Le Livre sans queue ni tête. Paris, Allouard, 1853. 2 vol., 7 fr., net. 1 fr. 25 c.

VORAGINE (Jacques de). La Légende dorée (Légende des Saints), traduite du latin, et précédée d'une Notice historique et bibliographique, par M. G.-B. Paris, Ch. Gosselin, 1843. 2 vol., 7 fr., net. . . . . . 4 fr.

WALTER SCOTT. Œuvres, trad. nouvelle, par Léon de Wailly. Guy Mannering. Paris, 1853. 1 vol., 3 fr. 50 c., net. . . . . . 1 fr. 75 c.

— Fiancée de Lammermoor.—Légende de Montrose. 1 v., net. 1 fr. 75 c.

— Le Monastère. 1 vol., net. . . . . 1 fr. 75 c.

— L'Abbé, suite du Monastère. 1 vol. . . . . 1 fr. 75 c.

— Kenilworth. 1 vol., net. . . . . 1 fr. 75 c.

— Quentin Durward, traduit par de la Bédollière. Paris, 1853. 1 vol. net. . . . . 1 fr. 25 c.

— Rob-Roy, même traduction. Paris, 1853. 1 vol., net. . . 1 fr. 25 c.

WEY (Francis). Manuel des droits et des devoirs; Dictionnaire démocratique. Paris, Paulin et Lechevalier, 1848. 1 v., 3 fr. 50 c., net. 1 fr. 25 c.

— Le Bouquet de Cerises, roman rustique. — Don Juan de Watteville. Paris, 1853. 1 vol., net. . . . . 1 fr.

VOLTAIRE. La Henriade, nouvelle édition, avec des Notes historiques et scientifiques, et une Introduction par M. Daunou. Paris, 1854. 1 vol., portrait; 5 fr., net. . . . . 1 fr. 25 c.

ZACCONE (Pierre). Le Vieux Paris. 1855. 1 vol. 3 fr. 50 c., net. 1 fr. 50 c.

NOUVELLES PUBLICATIONS

ŒUVRES DE CHATEAUBRIAND

30 vol. grand in-18, jésus vélin, illustrés de gravures sur acier. Paris, 1854.

VOLUMES PARUS :

LE GÉNIE DU CHRISTIANISME. 3 vol., 9 gravures, net. . . 4 fr. 50 c.
LES MARTYRS. 2 vol., 4 gravures, net. . . . . 3 fr.
ATALA ET LE DERNIER ABENCERAGE. 1 vol., 2 gravures, net. . . . . 1 fr. 50 c.
ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM. 2 vol., 4 grav., net. . 3 fr.
LES NATCHEZ. 2 vol., fig., net. . . . . 3 fr.

ŒUVRES DE P. CORNEILLE

PRÉCÉDÉES D'UNE

Notice sur sa Vie et ses Ouvrages, par Julien LEMER

Paris, 1855. 2 vol. grand in-18 jésus vélin, 6 fr., net. . . . . . . 3 fr.

Édition nouvelle, imprimée par Simon Raçon.

DEUXIÈME SÉRIE

Volumes grand in-32 jésus vélin, dit format diamant.

ASSELINE (Alfred). Le Cœur et l'Estomac. Paris, Lévy, 1853. 1 joli vol., 1 fr. 50 c., net. . . . . 50 c.

BARTHET (Armand). La Fleur du panier. — Œuvre inédite. Paris, Dagneau, 1854. 1 vol., 1 fr., net.. . . . . 50 c.

CALONNE (Alphonse de). Bérangère, 1852. 1 vol., 1 fr., net. . . . 25 c.

DESCHAMPS (Émile). Contes physiologiques. — René-Paul et Paul-René. — Meâ culpâ. 1 vol. . . . . 40 c.

— Réalités fantastiques. — Biographie d'un lampion, par lui-même. — Le Bal de Noces. — Pantoufles !... Pantoufles !... — Mon fantastique. 1 vol., 1 fr., net. . . . . 40 c.

DESLYS (Charles). Les Bottes vernies de Cendrillon. Paris, Dagneau, 1854. 1 vol., net. . . . . 25 c.

FAVRE (Adolphe). L'Amour d'un ange. Paris, Dagneau, 1854. 1 vol., 1 fr., net. . . . . 50 c.

GIULIO. Conte sentimental improvisé par l'empereur Napoléon. Paris, 1852. 1 vol., fig., 1 fr., net.. . . . . 25 c.

JACOB (P.-L., bibliophile). Simples récits. — Un Valet d'autrefois. — Le Secret de la Confession. 1 vol., 1 fr., net. . . . . 40 c.

— La plus romanesque aventure de ma vie. 1 vol , 1 fr., net.. . . 40 c.

JALLAIS (Amédée de). Sur la scène et dans la salle, miroir des théâtres de Paris. Paris, Dagneau, 1854. 1 vol., net. . . . . 25 c.

JUILLERAT (Paul). Nouvelles. — Mademoiselle Reine. — Le Mariage mystique. — Jupiter. 1 vol., 1 fr., net.. . . . . 40 c.

LOUIS (Gustave). Epines et Roses, poésies. Paris, Dentu, 1853. 1 vol., net. 25 c.

MARTIN (Edouard). Paris Original (Parisiens et Parisiennes). — Collégiens, Etudiants et Mercadets pour rire. Paris, Giraud, 1853. 1 joli vol., 1 fr., net. . . . . 50 c.

MONSELET (Charles). Figurines parisiennes. Paris, J. Dagneau, 1854. 1 vol., net.. . . . . 25 c.

(Complétement inédit.)

MONSELET (Charles). Les Aveux d'un pamphlétaire. Paris, V. Lecou. 1854, 1 vol. 1 fr., net. 50 c.

NARREY (Charles) ET **JULES DE SAINT-FÉLIX**. A l'hôtel Chantereine, scènes de la vie politico-épicurienne. Paris, J. Dagneau. 1854. 1 vol., net. . . . . 25 c.

NIBELLE (Paul). La fin d'un Songe. — Récits antiques. — Le Souper de Nicias.—La dernière Veille. Paris, D. Giraud. 1 vol., 1 fr., net. 50 c.

RAYMOND (Al.). Les Galants du temps jadis, essais littéraires sur le moyen âge. La Chanson de Roland. Le roman de la Rose. Poésies du roi de Navarre. Charles d'Orléans. François Villon. Paris, 1855. 1 vol. 1 fr., net. . . . . 50 c.

ROUQUETTE (J.). Songes et réalités. — Poésies. Paris, Garnier frères, 1855. 1 vol., 1 fr., net. 50 c.

SCHOLL (Aurélien). Lettres à mon Domestique, 2ᵉ édit. Paris, Dentu, 1854. 1 vol., 1 fr. 50 c., net. . . . . 50 c.

SOIRÉE HISTORIQUE de la Comédie-Française (22 octobre 1852), représentation solennelle en présence de S. A. I. Louis-Napoléon. Tableau des artistes de la Comédie-Française dans les costumes de leur emploi. Liste des personnages, gens du monde et artistes qui assistaient à cette représentation. Paris. 1852. 1 vol., 1 fr., net. . . . . 50 c.

VARENNES (le marquis de). Contes d'automne. — Les Gages touchés, In memory of. — Une idée de jeune fille. 1 vol., 1 fr., net. . . . . 40 c.

TROISIÈME SÉRIE

Collection Elzévirienne, composée d'ouvrages d'élite, format in-16, papier vergé spécial, caractères et ornements typographiques fondus exprès.

Tous ces volumes sont reliés en percaline, non rognés et non coupés.

ALCRIPE (Philippe d'), sieur de Néri en Verbos. — La nouvelle Fabrique des excellents traits de vérité. Nouvelle édition, augmentée des Nouvelles de la terre de Prestre Jehan. Paris, Jannet, 1853. 1 vol., net. . . 4 fr.

AVENTURES (les) DU BARON DE FŒNESTE, par Théodore Agrippa d'Aubigné, nouv. édit., revue et annotée par M. Prosper Mérimée, de l'Académie française, 1855. 1 vol., net. . . . . 5 fr.

BASANIER. L'Histoire notable de la Floride, située ès Indes occidentales, contenant les trois Voyages faits en Icelle par certains capitaines et pilotes français, descrits par le capitaine Laudonnière, qui y a commandé l'espace d'un an troys mois: à laquelle a esté adjousté un quatriesme voyage fait par le capitaine Gourgues, mis en lumière par M. Basanier, gentilhomme français, mathématicien. Paris, Jannet, 1853. 1 vol. . . . . . 5 fr.

CHAPELLE ET BACHAUMONT. Œuvres, nouvelle édition revue et corrigée sur les meilleurs textes, notamment sur l'édition de 1732, précédée d'une Notice par M. Tenant de la Tour. Paris, Jannet, 1854. 1 fort vol. in-16, pap. vergé. . . . . 4 fr.

FURETI RE (Antoine). Le Roman bourgeois, ouvrage comique. Nouvelle édition, avec des notes historiques et littéraires, par M. Édouard Four-

nier, précédée d'une notice par M. Ch. Asselineau. Paris, Jannet, 1854. 1 fort vol., net . . . . 5 fr.

JEHAN D'ARRAS. Mélusine, nouvelle édition, conforme à celle de 1478, revue et corrigée, avec une préface par M. Ch. Brunet. Paris, Jannet, 1854. 1 fort vol., net. . . . . 5 fr.

JEHANNOT DE LESCUREL, poëte du quatorzième siècle. Chansons, Ballades et Rondeaux, publiés pour la première fois d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale, par Anatole de Montaiglon. Paris, Jannet, 1855. 1 vol., net. . . . . 2 fr.

HITOPADÉSA, ou L'INSTRUCTION UTILE, Recueil d'Apologues et de contes, traduits du sanscrit, avec des notes historiques et littéraires et un appendice contenant l'indication des sources et des imitations, par M. Édouard Lancereau. Paris, Jannet, 1855. 1 vol., net 5 fr.

LA BRUYRE. Les Caractères de Théophraste, traduits du grec; avec les caractères ou les mœurs de ce siècle. Nouvelle édition collationnée sur les éditions données par l'auteur, avec toutes les variantes, une Lettre inédite de la Bruyère et des Notes littéraires et historiques par Adrien Destailleur. Paris, Jannet, 1854. 2 forts vol.; net . . . . . . 10 fr.

LA ROCHEFOUCAULD. Réflexions, Sentences et Maximes morales. Nouvelle édition, conforme à celle de 1678, et à laquelle on a joint les Annotations d'un contemporain sur chaque maxime, les variations des premières éditions, et des Notes nouvelles par G. Duplessis; Préface par Sainte-Beuve, de l'Académie française. Paris, Jannet, 1853. 1 vol. 5 fr.

LES CAQUETS DE L'ACCOUCHÉE. Nouvelle édition, revue sur les pièces originales et annotée par M. Edouard Fournier, avec une introduction par M. Le Roux de Lincy. 1855. 1 vol. . . . . 5 fr.

LES ÉVANGILES DES QUENOUILLES. Nouvelle édition revue sur les éditions anciennes et les manuscrits, avec préface, glossaire et table analytique. Paris, Jannet, 1854. 1 vol., net.. . . . 3 fr.

MAROLLES (Michel de), abbé de Villeloin. Le Livre des Peintres et des Graveurs; nouvelle édition, revue par Georges Duplessis. Paris, Jannet, 1855. 1 vol. . . . . 3 fr.

MICHEL (Francisque). Extrait abrégé des vieux Mémoriaux de l'Abbaye de Saint-Aubin-des-Bois, en Bretagne, en vers. Paris, Jannet, 1853. 1 vol. net. . . . . 2 fr.

MONTAIGLON (M. Anatole). Le Livre du chevalier de Latour-Landry, fait pour l'enseignement de ses filles. Nouvelle édition, publiée d'après les manuscrits de Paris et de Londres. Paris, Jannet, 1854. 1 vol. in-16, net. . . . . 5 fr.

MONTAIGLON (Anatole de). Mémoires pour servir à l'Histoire de l'Académie royale de peinture et de sculpture, depuis 1648 jusqu'en 1664, publiés pour la première fois par M. Anatole de Montaiglon. Paris, Jannet, 1853. 2 vol., net. 8 fr.

NAVARIN (Charles). Les Aventures de Don Juan de Vargas, racontées par lui-même, trad. de l'Espagnol sur le manuscrit inédit. Paris, Jannet, 1853. 1 vol., net. . . . . 3 fr.

QUINZE (les) JOYES DE MARIAGE. Nouvelle édition, conforme au manuscrit de la Bibliothèque publique de Rouen, avec les variantes des anciennes éditions, et des Notes. Paris, Jannet, 1853. 1 vol., net. 3fr.

RÉGNIER (œuvres de Mathurin), avec les commentaires revus et corrigés, précédées de l'Histoire de la Satire en France, pour servir de Discours préliminaire, par M. Viollet-le-Duc. Paris, Jannet, 1853. 1 vol., net. 5 fr.

VARIÉTÉS HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES, recueil de pièces volantes rares et curieuses, en prose et en vers, revues et annotées par M. Edouard Fournier. Le tome 1er, net. . . . . 5 fr.

Parmi les pièces qui composent les premiers volumes, nous citerons les suivantes : Les Singeries des Femmes de ce temps descouvertes (1623). — La Police des Pauvres, par G. Montaigne. — Le Ballet nouvellement dansé à Fontainebleau par les Dames d'amour (1625). — Le réveil du chat qui dort, etc. (1616). — Les Statuts des filoux. — Examen sur l'Inconnu et nouvelle Caballe des frères de la Roze-Croix (1624). — Les Entretiens des quatre Femmes en leur voyage à Charenton (1633). — Histoire espouvantable des deux Magiciens qui ont été estranglez dans Paris la semaine sainte. — Plaidoyer pour les Laboureurs contre les Gens d'armes (1615). — La Chasse et l'Amour à Lysidor (1627). — La Plainte des Amants contre les Amantes, et la Réponse des Amantes. — La Blanque des Filles d'amour. — Facétieuse adventure de deux bourgeois de Paris (1633). — La Mode qui court à présent et les Singularitez d'icelle, ou l'ut, ré, mi, fa, sol de ce temps (1613). — Les plaisantes Ephémérides et Pronostications très-certaines pour six années, envoyées par le capitaine Ramoneau de l'autre monde (1619). — La Mine éventée des Dames de courtoisie de Paris, etc. (1619). — Le Songe dorée de la Pucelle.

VILLON (François). Œuvres complètes. Nouvelle édition revue, corrigée et mise en ordre avec des Notes historiques et littéraires, par P.-L. Jacob, (bibliophile). Paris, Jannet, 1854. 1 fort vol., net. . . . . . . 5 fr.

VIOLLET-LE-DUC (M.). Ancien Théâtre français, ou Collection des ouvrages dramatiques les plus remarquables, depuis les mystères jusqu'à Corneille, publié avec des notes et éclaircissements. Tome IV. Paris, Jannet, 1855. 1 vol. in-16, net. . . . . 5 fr.

Ce volume contient les œuvres dramatiques d'Etienne Jodelle; les Esbahis, de Jacques Grevin; la Reconnue, de Remy Belleau.

ANCIEN THÉATRE FRANÇAIS, ou Collection des ouvrages dramatiques les plus remarquables, depuis les Mystères jusqu'à Corneille, publié avec des notices et éclaircissements, par M. Viollet-le-Duc 6 v. 30 fr.

Les trois premiers vol. contiennent 64 farces, soties, moralités, sermons joyeux publiés d'après les exemplaires uniques faisant partie d'un Recueil conservé au Musée Britannique, à Londres. Le tome 3 complète la publication de ce recueil célèbre.
Le tome 4 contient les Œuvres dramatiques d'Etienne Jodelle; les Esbahis, de Jacques Grevin; la Reconnue, de Remy Belleau.
Les tomes 5 et 6, les Comédies de Pierre de Larivey : les Laquais, les Esprits, les Jaloux, la Vefve, le Morfondu, les Escolliers, la Constance et le Fidele.

— Six mois de la vie d'un jeune homme (1797). Paris, Jannet, 1853. 1 vol. in-16. . . . . 2 fr.

— Le même, tiré sur pap. vergé pour la collection elzévirienne, net. 4 fr.

QUATRIÈME SÉRIE

Bibliothèque choisie, format in-16.

AVENTURES (les) merveilleuses de Fortunatus. 1853. 1 vol., net. 25 c.

BALZAC (œuvres de), 1853. Tome Ier. — Avant-propos. — Le Bal de Sceaux. — La Bourse. — Etude de Femme. 1 vol. . . . . . . 25 c.

— Tome II. — La Maison du Chat qui pelote. — La Fausse Maîtresse. — Madame Firmiani. 1 vol., net. . . . . 25 c.

— Tome III. — Physiologie du Mariage. 1 vol. double, net. . . . . 50 c.

— Tome IV. — Albert Savarus. — Une Fille d'Eve. — La Grenadière. 1 vol. double, net. . . . . 50 c.

— Tome V. — Mémoires de deux jeunes Mariées. — Gobseck. 1 vol. double . . . . 50 c.

Les Œuvres de Balzac formeront environ 70 volumes à 50 centimes.

CAZOTTE. Le Diable amoureux. — Le Démon marié, par MACHIAVEL. 1853. 1 vol., net. 25 c.

CHAMISSO (Adelbert de). Merveilleuse histoire de Pierre Schémilhl, enrichie d'une savante Préface, où les curieux pourront apprendre ce que c'est que l'ombre. 1850. 1 vol., net. . . . . 25 c.

COLNET. L'Art de dîner en ville, à l'usage des gens de lettres, poëme en quatre chants, suivi de la Biographie des auteurs morts de faim. — Le Parasite Mormon. — Salmis de vers et de prose. 1853. 1 vol., net. . . . . 25 c.

HATIN (Eugène). Histoire du Journal en France (1631-1853); deuxième édition entièrement refondue et augmentée de plus du double. 1853. 1 vol. double, net. . . . . 50 c.

HUSTON (J.). Légendes canadiennes. Paris, 1853. 1 vol. double, net. 50 c.

JANIN (Jules). L'Ane mort et la Femme guillotinée. 1853. 1 vol. net. 25 c.

LA BRUYÈRE. Les caractères, suivis des Caractères de Théophraste, traduits du grec par le même. Didot, 1819. 4 vol. in-16, pap. fin, brochés en deux, net. . . . . 2 fr. 50 c.

— Le même, pap. vélin, net. . . . . 3 fr. 50 c.

LA FAYETTE (madame de). La Princesse de Clèves. 1 vol., net. . 25 c.

LETTRES PORTUGAISES; nouvelle édition conforme à la première (Paris, Cl. Barbin, 1669), avec une Notice bibliographique sur ces Lettres, par le baron de SOUZA. 1853. 1 vol., net. . . . . 25 c.

PRÉVOST (l'abbé). Histoire de Manon Lescaut et du chevalier des Grieux, précédée d'une Notice sur l'auteur, par Jules JANIN, 1853. 1 vol., net. . . . . 25 c.

PRIVAT D'ANGLEMONT. Paris anecdote. — Les Industries inconnues. — La Childebert. — Les Oiseaux de nuit. — La Villa des Chiffonniers. 1854. 1 vol. double, net . . . . 50 c.

VOLTAIRE. Romans et Contes. 1853. 2 vol. doubles, net. . . . 50 c.

NOUVELLE COLLECTION DES MORALISTES ANCIENS, publiée sous la direction de M. Lefèvre. 16 vol. in-18, imprimés avec grand luxe sur papier vélin glacé Paris, V. Lecou, 1850-1851.

MORALE DE LA BIBLE. Moïse, David, Salomon, Job, Isaïe, etc., etc. 1 vol., net. . . . . 1 fr.

LES LOIS RELIGIEUSES, MORALES ET CIVILES de Manou, traduites du sanscrit par LOISELEUR-DESLONGCHAMPS. 1 vol., net. . . 1 fr.

MORALE DE ZOROASTRE, extraite du Zend-Avesta, traduction d'ANQUETIL DU PERRON. 1 vol., net. . . . . 1 fr.

MORALE DE JÉSUS-CHRIST et des Apôtres, ou la Vie et les Instructions de Jésus-Christ, tirées du Nouveau-Testament. 2 vol., net. 2 fr.

LES LOIS MORALES, RELIGIEUSES ET CIVILES de Mahomet, extraites du Koran, traduction de SAVARY. 2 vol., net. . . . . . 2 fr.

PENSÉES de l'empereur Marc-Aurèle-Antonin, traduites du grec par de Joly. 2 vol., net. . . . . 2 fr.

CICÉRON. Traité des Devoirs, traduction de Gallon-la-Bastide, revue et corrigée. 1 vol., net. . . . . 1 fr. 25 c.

PENSÉES MORALES de Confucius, de Mencius et de divers auteurs chinois. 1 vol., net. . . . . 1 fr.

LA MORALE DE CHOU-KING, ou le Livre sacré de la Chine 1 vol., net. . . . . 1 fr.

LES ENTRETIENS MÉMORABLES DE SOCRATE, traduits du grec de Xénophon ; suivis de Criton et de l'Apologie de Socrate, traduits du grec de Platon. 2 vol., net. . . . . 3 fr. 50 c.

PENSÉES DE PLATON sur la religion, la morale, la politique, recueillies et traduites par M. Victor Leclerc. 1 vol., net. . . . . 1 fr. 75 c.

VOLTAIRE. La Henriade, poëme, suivie des Notes et des Variantes. Paris, Didot, 1819. 2 vol. in-16, pap. fin, broché en un, net. . . . 1 fr.

— Le même, pap. vél., net. . . . . 1 fr. 25 c.

NOUVELLES PUBLICATIONS

ŒUVRES COMPLÈTES DE REGNARD

AVEC UNE NOTICE

ET DE NOMBREUSES NOTES CRITIQUES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

Par feu M. BEUCHOT

Des Recherches sur les Époques de la Naissance et de la Mort de Regnard

PAR BEFFARA

PRÉCÉDÉES D'UN

ESSAI SUR LE TALENT DE REGNARD

ET SUR LE TALENT COMIQUE EN GÉNÉRAL

AVEC UN TABLEAU DES FORMES COMIQUES ET DRAMATIQUES, ET UNE BIBLIOGRAPHIE COMPLÈTE DES OUVRAGES CONCERNANT LE RIRE ET LE COMIQUE

PAR M. ALFRED MICHIELS

2 forts vol. grand in-8 raisin, orné de 13 jolies vignettes gravées par MM. A. Lefèvre-Burdet, Leroux, Blanchard, Fauchery, Beni et Muller, d'après les dessins de Desenne. Prix. . . . . 10 fr.

Cette suite de vignettes se vendait séparément 20 fr.

LE MÊME OUVRAGE, avec lettres grises, figures sur papier de Chine. Prix. . . . . 15 fr.

Cette suite de vignettes se vendait séparément 36 fr.

LE MÊME OUVRAGE, épreuves avant la lettre, et eaux-fortes, sur papier de Chine. Prix. . . . . 20 fr.

Cette suite de vignettes se vendait séparément 84 fr.

2 fr. au lieu de 12 fr.

ARCHIVES des missions scientifiques et littéraires; choix de rapports et instructions, publié sous les auspices du ministère de l'instruction publique. 1851, 1 vol. gr. in-8 raisin, de plus de 700 pages, orné de 8 planches.

5 fr. au lieu de 20 fr.

ARMORIAL HISTORIQUE de la Noblesse de France, recueilli et rédigé par un comité, publié par Henri J.-G. de Milleville, référendaire au sceau de France, etc. 1 superbe volume grand in-8 jésus vélin (format du Panthéon), enrichi de nombreuses gravures imprimées dans le texte, représentant le blason des familles, des vues de châteaux, de monuments, des écussons armoriés. La table des matières contient plus de 2,000 noms. Paris, Vaton, 1846.

7 fr. 50 au lieu de 20 fr.

ARIOSTE (L'). — Roland furieux, traduction du comte de Tressan. Nouvelle édition, ornée de 90 magnifiques grav. tirées à part sur papier de Chine. 2 vol. gr. in-8 jésus vélin.

14 fr. au lieu de 28 fr.

— Le même, rel. en percaline, tr. dorée, fers spéciaux.

2 fr. 50 au lieu de 12 fr.

BARBERET et **MAGIN** (Alf.), professeurs d'histoire et de géographie aux colléges Saint-Louis et Rollin. — Précis de Géographie historique universelle, contenant toutes les définitions générales nécessaires à l'intelligence de la géographie; une histoire raisonnée de la géographie, d'après Malte-Brun et Gosselin; la géographie physique des cinq parties du monde; un résumé historique des principales révolutions dont le monde a été le théâtre, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours; la description détaillée de tous les Etats de quelque importance dans les temps anciens, au moyen âge et dans les temps modernes. Ouvrage adopté par le Conseil royal de l'instruction publique pour l'usage des colléges de l'Université. Paris, Dezobry, Madeleine et Cie. 2 forts vol. in-8.

4 fr. au lieu de 12 fr.

BARTHÉLEMY et **MÉRY**. — Napoléon en Egypte. Waterloo et le Fils de l'Homme, précédés d'une Notice littéraire par M. Tissot. Paris, Bourdin, 1 magnifique vol. gr. in-8 jésus vélin, illustré par MM. H. Vernet et Hipp. Bellangé d'un grand nombre de dessins tirés dans le texte, et de belles gravures tirées à part sur pap. de Chine.

6 fr. au lieu de 12 fr.

BAST (Amédée de). — Merveilles du génie de l'homme. — Découvertes. — Inventions. — Récits historiques, amusants et instructifs sur l'origine et l'état actuel des découvertes et inventions les plus célèbres; ouvrage illustré de magnifiques dessins par A. Beaucé, J. David, C. Nanteuil, etc., etc. Paris, 1852. 1 vol. gr. in-8 jésus.

8 fr. au lieu de 20 fr.

BEAUTÉS DE L'OPÉRA, ou chefs-d'œuvre lyriques, illustrés par les premiers artistes de Paris et Londres, sous la direction de Giraldon, avec un texte explicatif rédigé par Th. Gautier, J. Janin, et Philarète Chasles. Paris, 1845. Un magnifique vol. très-grand in-8 jésus vélin, avec encadrements en couleur, vignettes sur bois dans le texte, et 10 vignettes sur acier.

4 fr. 50 au lieu de 7 fr.

BÉRAT (Frédéric). — Chansons, paroles et musique; illustrations par T. Johannot, Raffet, Rida, Gendron, Lancelot, Mouilleron, E. Leroux, Pauquet, A. Marsaud, Grenier, C. Nanteuil, Gérard Séguin, H. Potin, gravées sur bois par Jardin; portrait de l'auteur dessiné par V. Pollet et gravé par A. Blanchard. Paris, A. Curmer, 1854. 1 beau vol. in-8; 52 chansons, paroles et musique; 32 gravures.

6 fr. au lieu de 10 fr.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. — Paul et Virginie, suivie de la Chaumière indienne; nouvelle édition richement illustrée de 120 bois dans le texte et de 14 gravures sur chine, tirées à part. Paris, 1852. 1 vol. gr. in-8 jésus vélin.

5 fr. au lieu de 12 fr.

BIBLIA SACRA, vulgatæ editionis Sixti V pontificis Maximi jussu recognita, et Clementis VIII auctoritate edita 1839. 1 fort vol. grand in-8, format du Panthéon littéraire, impr. à 2 col.

14 fr. au lieu de 30 fr.

BIBLE (la Sainte). — L'Ancien et le Nouveau Testament complets. Traduction nouvelle, par de Genoude, publiée sous les auspices du clergé de France, et dirigée par les soins de M. l'abbé Juste avec l'autorisation de Mgr l'archevêque de Paris. Paris, Pourrat, 1850. 3 vol. gr. in-8 jésus, à 2 colonnes, ornés de 350 grav. sur bois.

10 fr. au lieu de 37 fr.

BIBLE (la Sainte). — Traduction de Sacy, revue et corrigée sur les textes originaux, par l'abbé Jager. Paris, 1846. 3 forts vol. gr. in-8 jésus imprimés à 2 col., ornés de magnifiques grav. sur acier.

4 fr. au lieu de 10 fr.

BIBLIOTHÈQUE POUR RIRE. — Les Physiologies parisiennes, illustrées par MM. Gavarni, Cham, Daumier, Bertall, Valentin, Alophe, etc. Paris, Aubert. 1 vol. in-4, orné de 1,265 vign. sur bois.

7 fr. 50 au lieu de 45 fr.

BLANCHARD et **A. DAUZATS.** — San Juan de Ulùa, ou Relation de l'expédition française au Mexique, sous les ordres de M. l'amiral Baudin, suivi de notes et documents, et d'un aperçu sur l'état actuel du Texas, par M. S. Maissin. Paris, Gide, 1839. Un très-beau vol. gr. in-8 sur colombier vélin, orné de 18 grandes vignettes sur bois, tirées à part sur papier de Chine, et de 34 autres vignettes tirées dans le texte, représentant les mouvements militaires de l'escadre française, les principaux faits d'armes de l'expédition et les vues pittoresques de l'intérieur du Mexique.

(Quelques exemplaires seulement.)

7 fr. 50 au lieu de 35 fr.

BOTTA (Ch.). — Histoire d'Italie, de 1789 à 1814. Paris, Dufart, 1824. 5 vol. in-8.

L'Histoire d'Italie de Botta constate un des plus beaux succès auxquels un ouvrage puisse prétendre, et l'empressement à le lire a été si général, qu'il en a été fait, dans un court espace de temps, quatorze éditions, sans compter la traduction française.

7 fr. 50 au lieu de 20 fr.

BOUCHER (Adolphe). — Histoire dramatique et pittoresque des Jésuites, depuis la fondation de l'ordre jusqu'à nos jours. Paris, 1846. 2 vol. gr. in-8, illustrés de 29 magnifiques dessins par Th. Fragonard.

4 fr. au lieu de 15 fr.

BOULLÉE (M.-A.). — Histoire complète des États-Généraux et autres assemblées représentatives de France, de 1302 jusqu'en 1626. Paris, Langlois et Leclercq, 1845. 2 vol. in-8, papier vélin.

(Ouvrage mentionné honorablement par l'Institut.)

10 fr. au lieu de 20 fr.

BOUSQUET (J.). — Histoire du Clergé de France depuis l'introduction du christianisme dans les Gaules jusqu'à nos jours. Paris, Pillet, 185?. 4 vol. in-8.

8 fr. au lieu de 25 fr.

BOUSQUET (J.). — Nouveau Dictionnaire de droit. Résumé général de la législation, de la doctrine et de la jurisprudence en matière civile, commerciale, criminelle, administrative, canonique, politique et fiscale. 2e édition. Paris, Hingray, 1847. 2 tomes en 1 vol. gr. in-8, impr. à 2 col., de près de 1,700 pages.

5 fr. au lieu de 15 fr.

BRIFFAULT (Eugène). — Le Secret de Rome au dix-neuvième siècle : 1° le Peuple; 2° la Cour; 3° l'Eglise; Mystères de l'Eglise, congrégations religieuses, types, mœurs et abus du clergé catholique. Illustré de 200 dessins par les artistes les plus distingués. Paris, Boizard, 1846. 1 vol. gr. in-8.

18 fr. au lieu de 30 fr.

BRUYÈRES (Hippolyte). — La phrénologie, le geste et la physionomie démontrés par 120 portraits, sujets et compositions, gravés sur acier. — Dispositions innées. — Etudes sur l'expression. — Application du système phrénologique à l'observation des caractères, aux relations sociales, à l'éducation, à la législation, à la domesticité. Texte et dessins, par Hippolyte Bruyères peintre, beau-fils du docteur Spurzheim. Paris, Aubert, 1847. 1 magnifique vol. gr. in-8 jésus imprimé par Plon frères.

50 fr. au lieu de 120 fr.

BUFFON. — Œuvres complètes, avec les suites, par M. A. Comte, accompagnées de 161 planches coloriées représentant plus de 800 animaux, et d'un beau portrait de Buffon; 5e édit. Paris, 1851. 6 beaux vol. gr. in-8 jésus vélin.

2 fr 50 au lieu de 9 fr.

BULLETIN des comités historiques, des monuments écrits de l'histoire de France, pour l'année 1850. — Histoire, sciences, lettres, archéologie, beaux-arts. 1850, 2 vol. gr. in-8 raisin, renfermant plusieurs mémoires fort intéressants et accompagnés de 12 planches.

Le tome 1er contient l'histoire ; le tome 2 l'archéologie.

25 fr. au lieu de 63 fr.

BURDACH. — Traité de physiologie considérée comme science d'observation, par G.-F. Burdach, professeur à l'Université de Kœnigsberg, avec des additions par MM. les professeurs Baer, Moser, Meyer, J. Muller, Rathke, Siebold, Valentin, Wagner. Traduit de l'allemand sur la deuxième édition, par A.-J.-L. Jourdan. Ouvrage complet. Paris, 1837-1841. 9 forts vol. in-8, fig.

4 fr. au lieu de 15 fr.

BUCHONNIÈRE (M. de). — Histoire architecturale de la ville d'Orléans, Paris, librairie archéologique de V. Didron, 1849. 2 vol. in-8.

10 fr. 50 au lieu de 21 fr.

CAP (Paul-Antoine). — Le Muséum d'histoire naturelle; histoire de la fondation et des développements successifs de l'établissement; biographie des hommes célèbres qui y ont contribué par leur enseignement ou par leurs découvertes; histoire des recherches, des voyages, des applications utiles auxquels le Muséum a donné lieu pour les arts, le commerce et l'agriculture; description des galeries, du jardin, des serres et de la ménagerie. Paris. Curmer. Un magnifique volume très-grand in-8 jésus imprimé par M. Paul Dupont et Ce, sur papier superfin des Vosges, contenant :

1° Les portraits des hommes qui ont le plus honoré la science, avec les attributs qui caractérisent leur spécialité;
2° Les plans de l'établissement;
3° Les vues du jardin;
4° Quinze magnifiques planches coloriées à l'aquarelle;
5° Vingt grandes planches gravées sur acier;
6° Une grande quantité de bois gravés; illustrations par Ad. Féart, Freemann, Pauquet, Gavarni et autres sommités artistiques.

10 fr. au lieu de 75 fr.

CAPEFIGUE (M.). — L'Europe depuis l'avénement du roi Louis-Philippe, pour faire suite à l'histoire de la Restauration, du même auteur. Paris, comptoir des Imprimeurs-unis. 1845 à 1846. 10 vol. in-8.

25 fr. au lieu de 210 fr.

CASSAS. — Voyage pittoresque de l'Istrie et de la Dalmatie, rédigé par Joseph Lavallée. Ouvrage orné d'estampes, cartes et plans dessinés et levés sur les lieux par Cassas, peintre et architecte, et gravés par les meilleurs artistes. 1 vol. gr. in-folio, avec 68 planches. Paris.

40 fr. au lieu de 400 fr.

— Le même ouvrage, fig. avant la lettre.

6 fr. au lieu de 16 fr.

CATHOLIQUE (le). — Magasin religieux; nouvelles inédites, histoires édifiantes, récits et morceaux choisis tirés des plus illustres écrivains anciens et modernes, sur l'histoire, les enseignements et les beautés de la religion; orné de 70 grav. sur acier, d'après les tableaux des grands maîtres. 1 vol. gr. in-8-jésus.

Cet ouvrage est adopté par la plus grande partie des maisons religieuses et d'éducation.

5 fr. au lieu de 20 fr.

CENAC-MONCAUT. — Aquitaine et Languedoc, ou Histoire pittoresque de la Gaule méridionale; illustrée de gravures, lettres ornées, culs-de-lampe, et d'un grand nombre de vignettes dessinées par nos meilleurs artistes. Paris, 1848, 2 vol. grand in-8, jésus.

1 fr. 25 au lieu de 7 fr. 50.

CLAVÉ (Félix). — Vie et portrait de Pie IX, avec 5 beaux portraits sur bois par Bertall, et la musique du Vissilo (Hymne du pape). Suivi des oraisons funèbres de O' Connell et du chanoine Graziosi, par le R. P. Ventura, et de documents officiels. Paris, Capelle, 1848, 1 vol. gr. in-8 raisin.

15 fr. au lieu de **100** fr.

COLLECTION DE 100 PORTRAITS des personnages les plus célèbres, gravés en taille-douce par les plus habiles artistes, d'après les dessins et sous la direction de A. Desenne, papier jésus vélin, tirés sur grand in-8.

25 fr. au lieu de **150** fr.

— La même Collection, premières épreuves tirées sur papier de Chine.

24 fr. au lieu de **65** fr.

CUVIER (le baron Georges). — Leçons d'anatomie comparée. 2e édition, corrigée et augmentée par MM. Georges et Frédéric Cuvier, Laurillard et Duvernoy. Paris, 1836 à 1846. 9 forts vol. in-8.

8 fr. au lieu de **30** fr.

DANIELO (J.-F.). — Histoire et tableau de l'univers. Paris, Gaume frères, 1841. 4 forts vol. in-8.

175 fr. au lieu de **1,350** fr.

DE LA BORDE (le comte Alexandre). – Les monuments de la France, classés chronologiquement et considérés sous le rapport des arts. Ouvrage complet publié en 45 livraisons ou 2 forts vol. gr. in-folio, contenant 259 planches gravées au burin par les meilleurs artistes, d'après les dessins de MM. Bourgeois, Chapuy, Bence, Vaucellies et autres, et un texte concernant l'histoire des arts en France, impr. par M. Jules Didot (1836).

250 fr. au lieu de **2,250** fr.

— Le même ouvrage, papier vélin, avant la lettre (remarques blanches).

175 fr. au lieu de **1,008** fr.

— Voyage pittoresque et historique de l'Espagne. Ouvrage complet, publié en 48 livraisons ou 4 vol. gr. in-folio, contenant 275 planches gravées par les plus habiles artistes, et représentant les monuments les plus remarquables et les sites les plus intéressants de l'Espagne, avec un texte impr. par M. Pierre Didot l'aîné.

12 fr. au lieu de **30** fr.

— Versailles ancien et moderne. Paris, Gavard, 1842. Un vol. grand in-8 jésus vélin.

Ce volume de 516 pages de texte est orné de plus de 800 grav. sur acier et sur bois.

5 fr. au lieu de **15** fr.

DELAVIGNE (Casimir). — Messéniennes et Chants populaires. Paris, Furne, 1840. 1 beau vol. gr. in-8 jésus vélin, illustré d'un grand nombre de vignettes tirées dans le texte et d'un beau portrait.

7 fr. **50** au lieu de **20** fr.

DELESSERT (Eugène). — Voyages dans les deux Océans atlantique et pacifique, 1844 à 1847. Brésil, Etats-Unis, cap de Bonne-Espérance, Nouvelle-Hollande, Nouvelle-Zélande, Taïti, Philippines, Chine, Java, Indes orientales, Egypte. Paris, Franck, 1849. 1 vol. très-grand in-8 jésus vélin, illust. de 300 gravures.

40 fr. au lieu de **120** fr.

DICTIONNAIRE classique d'Histoire naturelle ; par MM. Audoin, Isidore Bourdon, Ad. Brongniart, de Candolle, de Férussac, Deshayes, Deslon-

champs, Desmoulins, Drapiez, W. Edwards, Milne Edwards, Fee, Flourens, Geoffroy-Saint-Hilaire, Guérin, de Jussieu, Kunth, de Lafosse, Lamouroux, Latreille, Lesson, Luers, Prévost, A. Richard. Thiebaud de Bernaud et Bory de Saint-Vincent. Ouvrage dirigé par ce dernier collaborateur, et dans lequel on a ajouté, pour le porter au niveau de la science, un grand nombre de mots qui n'avaient pu faire partie de la plupart des Dictionnaires antérieurs. Paris, Rey et Gravier, 1824-1830. 17 vol. in-8, accompagnés d'un Atlas de 160 pl., fig. noires.

65 fr. au lieu de 180 fr.

— Le même, fig. coloriées.

20 fr. au lieu de 80 fr.

DICTIONNAIRE de l'industrie manufacturière, commerciale et agricole. — Ouvrage accompagné de 1,200 fig. intercalées dans le texte; par MM. Baudrimont, Blanqui aîné, V. Bois, Boquillon, A. Chevallier, Colladon, Coriolis, d'Arcet, P. Désormeaux, Despretz, Ferry, H. Gaultier de Claubry, Gourlier, Guibal, Th. Olivier, Parent-Duchâtelet, Perdonnet, Sainte-Preuve, Soulange-Bodin, A. Trébuchet, J.-B. Viollet, etc. Paris, 1843. 10 forts vol. in-8, de 700 pages chacun.

50 fr. au lieu de 105 fr.

DICTIONNAIRE DE MÉDECINE et de Chirurgie pratiques, par MM. Andral, professeur à la Faculté de médecine, médecin de l'hôpital de la Charité; Bégin, chirurgien en chef de l'hôpital militaire du Val-de-Grâce; Blandin, chirurgien de l'Hôtel-Dieu; Bouillaud, professeur de clinique médicale de la Faculté de médecine; Bouvier, membre de l'Académie royale de médecine; Cruveilher, professeur d'anatomie pathologique à la Faculté de médecine; Cullerier, chirurgien de l'hospice des Vénériens; A. Devergie, agrégé à la Faculté de médecine; Deslandes, docteur en médecine; Dugès, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier; Dupuytren, chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris; Foville, médecin de l'hospice des aliénés de Charenton; Guibourt, professeur à l'Ecole de pharmacie; Jolly, membre de l'Académie royale de médecine; Lallemand, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier; Londe, membre de l'Académie royale de médecine; Magendie, membre de l'Institut, médecin de l'Hôtel-Dieu; Martin-Solon, médecin de l'hôpital Beaujon; Ratier, docteur en médecine; Rayer, membre de l'Institut, médecin de l'hôpital de la Charité; Roche, membre de l'Académie royale de médecine; Sanson, professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de médecine de Paris. Ouvrage complet. Paris, 1830-1836. 15 vol. in-8 de 600 à 700 pages chacun.

1 fr. 50 c. au lieu de 12 fr. 50.

D'ORBIGNY (Alcide) Mollusques vivants et fossiles.

Ce volume contient:

1° Une étude générale de Mollusques donnant leurs caractères généraux. — Leurs caractères internes ou externes — Considérés dans leurs rapports et dans leurs fonctions. — Les différentes parties de leur organisation. — Leur distribution géographique et géologique. — Leur manière de vivre. — Leurs habitudes et leur nourriture, et donnant enfin les principes de leur classification.

2° La monographie complète des Céphalopodes acétabulifères, description de toutes les espèces de cette classe.

5 fr. au lieu de 25 fr.

— Le même ouvrage, avec un atlas de 36 planches

2 fr. 50 au lieu de 10 fr.

DORGAN (P.-H.). Histoire politique, religieuse et littéraire des Landes, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. Auch, 1846. 1 vol. gr. in-8 jésus, illustré de 22 gravures et cartes.

4 fr. au lieu de 12 fr.

DUBARLE (Eugène). Histoire de l'Université de Paris, nouvelle édition revue et augmentée. Paris. Firmin Didot, 1844. 2 vol. in-8.

7 fr. 50 c. au lieu de 10 fr.

DUCKETT (W. A.). La Turquie pittoresque, — histoire, — mœurs, — description, avec préface par Théophile Gautier, illustré de 20 magnifiques gravures sur acier, représentant les vues et monuments les plus remarquables de Constantinople et du Bosphore. Paris, V. Lecou, 1855. 1 vol. gr. in-8 jésus vélin, glacé satiné.

Reliure toile mosaïque, riche plaque spéciale, tranche dorée. 6 fr.
Demi-chagrin, plats en toile, tranche dorée. 5 fr.

7 fr. 50 au lieu de 25 fr.

DUCRAY-DUMINIL. — Les Soirées de la Chaumière, ou les Leçons du vieux père. Nouvelle édition, illustrée par Fragonard de 16 jolies lithographies. Paris, 1845. 2 vol gr. in-8, pap. jésus.

30 fr. au lieu de 96 fr.

DULAURE (J.-A). — Histoire physique, civile et morale de Paris, depuis les premiers temps historiques; contenant, par ordre chronologique, la description des accroissements successifs de cette ville et de ses monuments anciens et modernes; la notice de toutes ses institutions, tant civiles que religieuses, et, à chaque période, le tableau des mœurs, des usages et des progrès de la civilisation; ornée de 150 magnifiques gravures représentant les monuments de Paris et ses édifices principaux. Annotée et continuée jusqu'à nos jours par C. Leynadier. Nouvelle édition. Paris, 1854. 8 vol. gr. in-8 jésus vélin.

12 fr. au lieu de 30 fr.

DULAURE (J.-A.). — Histoire physique, civile et morale des environs de Paris, depuis les temps historiques jusqu'à nos jours, contenant l'histoire et la description du pays et de tous les lieux remarquables compris dans un rayon de 25 à 30 lieues autour de la capitale; 2e édition revue et annotée par J.-L. Belin. Paris, Furne, 1838, 6 vol. in-8 ornés de 25 gr. sur acier et d'une belle carte des environs de Paris.

20 fr. au lieu de 24 fr.

DUMAS (Alex.). — Le comte de Monte-Cristo. Paris, Dufour et Mulat, 1850. 2 vol. gr. in-8, illustrés de 30 gravures sur acier, dessinées par T. Johannot et Gavarni, gravées par les sommités artistiques.

20 fr. au lieu de 21 fr.

— Le vicomte de Bragelonne. Paris, Dufour et Mulat, 1851. 2 beaux vol. grand in-8, illustrés de 56 gravures dessinées et gravées par les premiers artistes.

6 fr. au lieu de 10 fr.

— Les Trois Mousquetaires. Paris, 1851. 1 vol. gr. in-8, orné d'un grand nombre de gravures.

7 fr. au lieu de 11 fr.

— Vingt ans après, suite des Trois Mousquetaires. Paris, 1851. 1 vol gr. in-8, orné d'un grand nombre de gravures.

8 fr. au lieu de 20 fr.

DUMAS (Alexandre). — Histoire de la vie politique et privée de Louis-Philippe, depuis son avénement jusqu'à la Révolution de 1848. Paris, Dufour et Mulat, 1852. 2 vol. gr. in-8 jésus vélin, illustrés de 20 magnifiques gravures sur acier.

8 fr. au lieu de 20 fr.

DUMAS (Alexandre). — Histoire de dix-huit ans, depuis l'avénement de Louis-Philippe jusqu'à la Révolution de 1848. Paris, 1853. 2 vol. gr. in-8, illustrés de magnifiques gravures sur acier.

10 fr. au lieu de 60 fr.

DUMONT-D'URVILLE. —Voyage au pôle sud et dans l'Océanie, sur les corvettes l'*Astrolabe* et la *Zélée*, exécuté par ordre du roi pendant les années 1837, 1838, 1839, 1840, sous le commandement de M.-J. Dumont-d'Urville, publié sous la direction supérieure de M. Jacquinot, capitaine de vaisseau, commandant de la *Zélée*. Paris, Gide et compagnie, 1847. 10 vol. in-8 avec 9 cartes.

22 fr. au lieu de 80 fr.

DUPUIS. — Origine de tous les cultes, ou Religion universelle. Edition nouvelle, soigneusement revue et corrigée d'après l'édition publiée sous les yeux de l'auteur, augmentée de ses Observations sur le zodiaque de Denderah, ornée de son portrait, et enrichie d'un Atlas astronomique composé de 24 pl. gravées d'après des monuments historiques, par Couché fils, et de la gravure du zodiaque de Denderah; avec une Notice biographique sur la vie et les ouvrages de Dupuis, et une Table alphabétique des matières. Paris, 1835. 10 vol. in-8 et Atlas in-4.

2 fr. 50 au lieu de 12 fr.

FABRE-D'OLIVET. Histoire du genre humain, ou l'Homme considéré sous ses rapports religieux et politiques dans l'état social, à toutes les époques et chez les différents peuples de la terre. Précédée d'une Dissertation introductive sur les motifs et l'objet de cet ouvrage. Paris, Brière, 1822. 2 vol. in-8.

20 fr. au lieu de 60 fr.

FERRAND (J.) et **LAMARQUE** (J. de). — Histoire de la Révolution française, du Consulat, de l'Empire, de la Restauration et de la Révolution de Juillet. Paris, 1853, 6 vol. gr. in-8, illustrés de gravures sur acier.

7 fr. 50 au lieu de 12 fr.

FRANÇAIS (les) **PEINTS PAR EUX-MÊMES.** — Encyclopédie morale du dix-neuvième siècle. Paris, Furne, 1854. 2 tomes en 1 magnifique vol. très-grand in-8 jésus vélin de plus de 800 pages imprimées à deux colonnes, et illustré d'environ 2,000 gravures sur bois.

L'Ouvrage se vend le même prix en 2 vol. ou en 10 séries.

Chaque série se compose de 5 livraisons.

5 fr. au lieu de 15 fr.

FRAYSSINOUS (évêque d'Hermopolis). Défense du Christianisme, ou Conférences sur la religion. Paris, 1853. 2 beaux vol. in-8.

25 fr. au lieu de 400 fr.

FIGURES pour les œuvres de Voltaire, gravées par les plus habiles artistes, d'après les dessins de Desenne, premières épreuves tirées sur papier de Chine, format gr. in-8 jésus.

Cette collection se compose de 70 vignettes et de 10 portraits, il y a 19 vignettes pour le théâtre, 10 pour la Henriade 21 pour la Pucelle, 5 pour les contes en vers et 15 pour les romans.

30 fr. au lieu de 480 fr.

— La même collection, fig. sur pap. de Chine avant la lettre.

20 fr. au lieu de 160 fr.

— La même, eaux-fortes, épreuves d'artistes.

20 fr. au lieu de 320 fr.

— La même, papier vélin, tirée in-4.

12 fr. au lieu de 40 fr.

GALLOIS (Léonard). — Histoire de la Convention nationale, d'après elle-même ; précédée d'un Tableau de la France monarchique avant la Révolution, et d'un Précis de notre Histoire nationale pendant la session de l'Assemblée constituante et celle de l'Assemblée législative. Paris, 1837 à 1840. 8 vol. in-8.

6 fr. au lieu de 27 fr.

— Histoire des Journaux et des Journalistes de la Révolution française (1789-1796) ; précédée d'une Introduction générale. Paris, 1846. 2 vol. grand in-8 jésus, ornés de portraits.

12 fr. 50 au lieu de 30 fr.

GATIEN-ARNOULT. — Monuments de la littérature romane depuis le quatorzième siècle. — Las Flors del gay saber, estier dichas las leys d'amors. — Les Fleurs du gai savoir, autrement dites les lois d'amour : traité de grammaire, de rhétorique et de poésie, composé par les mainteneurs de la gaie science de Toulouse, de 1324 à 1348. Traduction de MM. d'Aguilar et d'Escouloubre, revue et complétée par M. Gatien-Arnoult. Paris, Sylvestre. 3 vol.

Cet ouvrage forme un traité complet du langage roman.

— Las Joyas del gay saber. — Les Joies du gai savoir : recueil de poésies en langue romane, couronnées par le consistoire de la gaie science de Toulouse, depuis l'an 1324, jusqu'en l'an 1498, avec la traduction littérale et des notes, par le docteur Noulet. 1 vol.

Ensemble 4 vol. grand in-8 jésus.

4 fr. au lieu de 15 fr.

GENOUDE (de). — Leçons et modèles de littérature sacrée. 1 vol. gr. in-8 jésus vélin, imprimé à deux colonnes, illustré de nombreuses têtes de pages, lettres ornées, etc.

2 fr. 50 au lieu de 15 fr.

GENTIL (E.), ancien élève de l'Ecole polytechnique, ingénieur au corps des mines. — Traité d'Algèbre. Paris, Firmin Didot, 1846. 2 vol. in-4.

L'ouvrage est divisé en sept livres, suivis chacun d'appendices où l'auteur, par d'heureuses applications, a rendu plus facile l'étude de l'algèbre.

Deux grandes divisions partagent cet ouvrage : la première, ou la première partie, est spécialement destinée aux candidats aux Écoles navale, forestière et militaire de Saint-Cyr ; la seconde s'adresse aux candidats des Écoles polytechnique et normale.

La première partie se vend séparément : 1 fr. 25.

10 fr. 50 au lieu de 21 fr.

GERVAIS (Paul). — Histoire naturelle des Mammifères, classés méthodiquement, avec l'indication de leurs mœurs et de leurs rapports avec

les arts, le commerce et l'agriculture (primates, cheiroptères, insectivores et rongeurs). Paris, Curmer, 1854. Un magnifique vol. très-grand in-8 jésus, illustrations par MM. Werner, Freemann, Oudart, Delahaye, Gusman, Brunier, Hildebrand, Gauchard, Sargent, et l'élite des graveurs français et étrangers; 500 gravures dans le texte, 32 tirées à part, dont 18 coloriées.

10 fr. au lieu de 20 fr.

GIOBERTI (l'abbé Vincent). — Introduction à l'étude de la philosophie. Ouvrage traduit de l'italien par M. Alary. 1845-1847. 4 vol. in-8 compactes.

6 fr. au lieu de 10 fr.

GŒTHE.—Werther, traduit par P. Leroux, accompagné d'un travail littéraire par G. Sand. Paris, 1852. 1 beau vol. grand in-8 jésus vélin, illustré de dix magnifiques eaux-fortes de Tony Johannot, épreuves avant la lettre.

6 fr. au lieu de 10 fr.

GOLDSMITH.— Le Vicaire de Wakefield, traduit par Ch. Nodier. Nouvelle édition, illustrée de 10 vignettes sur acier, par Tony Johannot, tirées sur Chine. Paris, 1852, 1 vol. gr. in-8 jésus vélin.

5 fr. au lieu de 20 fr.

GOLLUT (Loys). —Mémoires historiques de la République séquanoise et des princes de la Franche-Comté de Bourgogne, par Loys Gollut, avocat au parlement et professeur de littérature latine à l'Université de Dôle. Nouvelle édition, corrigée sur les documents contemporains et enrichie de Notes et éclaircissements historiques, par M. Ch. Duvernoy, membre de la Société des antiquaires de France, accompagnée de tables méthodiques destinées à faciliter les recherches, d'un Glossaire, et précédée d'une Notice biographique sur l'auteur, par Emm. Bousson de Mairet. Arbois, 1846. 1 vol. gr. in-8 jésus de près de 1,100 pages, imprimés à deux colonnes.

6 fr. au lieu de 20 fr.

GRANDE VILLE (la).—Nouveau tableau de Paris comique, critique et philosophique, par MM. Paul de Kock, Balzac, Dumas, Soulié, Gozlan, Briffault, Ourliac, E. Guinot, H. Monnier, etc.; illustrations de Gavarni, Victor Adam, Daumier, d'Aubigny, H. Emy, Traviès, Boulanger, Henri Monnier et Thénot. Paris, 1844. 2 vol. grand in-8 jésus vélin.

7 fr. au lieu de 35 fr.

GROSIER (l'abbé).—De la Chine, ou description générale de cet empire, rédigée d'après les mémoires de la Mission de Pékin, ouvrage qui contient la description topographique des quinze provinces de la Chine, celle de la Tartarie, des îles et des divers États tributaires qui en dépendent, le nombre de ces villes, le tableau de sa population, les trois règnes de son histoire naturelle, rassemblés et donnés pour la première fois avec quelque étendue, et l'exposé de toutes les connaissances acquises et parvenues jusqu'ici en Europe sur le gouvernement, la religion, les lois, les mœurs, les usages, les sciences et les arts des Chinois; 3ᵉ édition. Paris, Pillet, 1818. 7 forts vol. in-8 ornés d'une carte.

7 fr. 50 au lieu de 25 fr.

GUÉRIN (Léon). Histoire maritime de France, de l'an 600 avant J.-C. jusqu'à la Révolution française. Paris, 1855. 2 vol. gr. in-8 jésus vélin, glacé satiné, illustrés de gravure sur acier, plans, etc.

7 fr. 50 au lieu de 15 fr.

— Histoire de la marine contemporaine, de 1784 à 1848. Paris, 1855. 1 fort vol. gr. in-8 jésus vélin, de près de 750 pages, illustré de gravures sur acier, etc.

25 fr. au lieu de 75 fr.

HAUTERIVE (M. le comte d') et M. le chevalier **DE CUSSY**. — Recueil des Traités de commerce et de navigation de la France avec les puissances étrangères, depuis la paix de Westphalie en 1648, suivi du Recueil des principaux Traités de même nature conclus par les puissanees étrangères entre elles, depuis la même époque Paris, Rey, 1844. 10 forts vol. in-8.

8 fr. au lieu de 32 fr.

HENRION (M. le baron). — Histoire de France, depuis l'établissement des Franks dans la Gaule jusqu'à nos jours. Paris, Bibliothèque ecclésiastique, 1840. 4 forts vol. in-8.

12 fr. 50 c. au lieu de 50 fr.

HOFFMAN (F.-B.). — Œuvres complètes (Théâtres, Mélanges, Critique). Paris, Lefebvre, 1843. 10 forts vol. in-8.

5 fr. au lieu de 10 fr.

HOFFMANN. — Contes fantastiques, précédés d'une Notice sur la vie et les ouvrages d'Hoffmann, par Ancelot. Paris, 1855. 4 vol. gr. in-8 jésus, illustré.

7 fr. 50 c. au lieu de 15 fr.

HONGRIE (la) ancienne et moderne. Histoire, arts, littérature, monuments, par une société de littérateurs sous la direction de M. J. Boldenyi. 1 magnifique vol. grand in-8, illustré d'un grand nombre de gravures, scènes historiques, vues, monuments, portraits, costumes, dans le texte et hors texte, exécutées par les premiers artistes. Paris, H. Lebrun, 1851.

10 fr. au lieu de 18 fr.

— Le même, fig. coloriées.

7 fr. 50 c. au lieu de 10 fr.

HOUSSAYE (Arsène). — Histoire de la Peinture flamande et hollandaise. 2e édition. Paris, V. Lecou, 1848. 2 vol. in-8.

Quelques exemplaires seulement.

7 fr. 50 c. au lieu de 15 fr.

HOUSSAYE (Arsène). — Voyage à ma fenêtre. — Paris et l'univers. — Le monde invisible. — Paradoxes du cœur et de l'esprit. — Le monde comme il est et le monde comme il passe. 1 beau vol. gr. in-8 jésus vélin, illustré de 12 magnifiques gravures sur acier, d'après Diaz, Tony Johannot, Roqueplan, et vignettes dans le texte.

60 fr. au lieu de 96 fr.

HUGO (Victor). — Œuvres complètes. Nouvelle édition, ornée de 34 vignettes et du portrait de l'auteur, gravés sur acier d'après les compositions de MM. Raffet. Tony Johannot, Louis Boulanger. Paris, Furne, 1840 à 1846. 16 vol. gr. in-8, raisin vélin.

— Le même, fig. sur Chine; net. . . . . 70 fr.

LES 16 VOLUMES SE COMPOSENT DE :

Tomes I et II. — Odes et Ballades, les Orientales.
Tomes III. — Feuilles d'Automne, Chants du Crépuscule.
Tome IV. — Voix intérieures, les Rayons et les Ombres.
Tomes V et VI. — Notre-Dame de Paris.

Tome VII. — Cromwell.
Tome VIII. — Hernani, Marion de Lorme, le Roi s'amuse.
Tome IX. — Lucrèce, Marie Tudor, Angelo, tyran de Padoue, Procès d'Angelo et d'Hernani.
Tome X. — Han d'Islande.
Tome XI. — Bug-Jargal, le Dernier Jour d'un condamné.
Tome XII. — Littérature et Philosophie mêlées.
Tome XIII. — Esmeralda, Ruy-Blas, Burgraves.
Tomes XIV, XV, XVI. — Le Rhin, Lettres à un ami.

Tous les ouvrages se vendent séparément 4 fr. le vol., excepté les deux premiers volumes, Odes et Ballades.

40 fr. au lieu de 56 fr.

HUGO (Victor). — Œuvres complètes. 16 vol. gr. in-18, format Charpentier. — Notre-Dame de Paris, 2 vol. — Han d'Islande, 1 vol. — Dernier Jour d'un Condamné, Bug-Jargal, Claude-Gueux, 1 vol. — Odes et Ballades, 1 vol. — Orientales, 1 — vol. Feuilles d'Automne, Chants du Crépuscule, 1 vol. — Voix intérieures, les Rayons et les Ombres, 1 vol. — Théâtre, 3 vol. — Cromwell, drame, 1 vol. — Littérature et Philosophie, 1 vol. — Le Rhin, 3 vol.

Il ne reste que quelques exemplaires.

ON VEND SÉPARÉMENT :

Les Orientales, 1 vol.	2 fr.
Notre-Dame de Paris, 2 vol.	3 fr.
Han d'Islande, 1 vol.	1 fr. 75 c.
Dernier Jour d'un Condamné. — Bug-Jargal. — Claude-Gueux, 1 volume.	1 fr. 75 c.
Feuilles d'Automne. — Chants du Crépuscule, 1 vol.	1 fr. 75 c.
Littérature et Philosophie.	1 fr. 75 c.
Théâtres, 3 vol.	5 fr. 25 c.
Le Rhin, 3 vol.	5 fr. 25 c.

— Œuvres. Edition Renduel, in-8.

ON VEND SÉPARÉMENT :

Odes et Ballades, 2 vol.	2 fr. 50 c.
Les Orientales, 1 vol.	1 f.. 25 c.
Les Feuilles d'Automne, 1 vol.	1 fr. 25 c.
Les Rayons et les Ombres, 1 vol.	1 fr. 25 c.
Notre-Dame de Paris, 3 vol.	3 fr. 75 c.
Cromwell, 2 vol.	2 fr. 50 c.
Hernani, 1 vol.	1 fr.
Marion de Lorme, 1 vol.	1 fr.
Lucrèce Borgia, 1 vol.	1 fr.
Marie Tudor, 1 vol.	1 fr.
Angelo, tyran de Padoue, 1 vol.	50 c.
Les Burgraves, 1 vol.	50 c.
Littérature et Philosophie, 2 vol.	2 fr 50 c.
Le Rhin, 4 vol.	5 fr.

11 fr. au lieu de 18 fr.

HUGO (Victor). — Notre-Dame de Paris. Paris, Furne, 1844, 2 vol. grand in-8, illustré de 12 vignettes sur acier et du portrait de l'auteur; relié en 1 vol., toile, tr. dorée.

12 fr. au lieu de 20 fr.

— Le même, relié en mosaïque.

2 fr. au lieu de **7** fr. **50** c.

IMBERDIS (André). Histoire des guerres religieuses en Auvergne, pendant les seizième et dix-septième siècles. Paris, 1855. 1 fort vol. in-8 de 600 pages.

10 fr. au lieu de **24** fr.

JACOB (le bibliophile). — Galerie des Femmes de George Sand. 23 gravures en taille-douce, sur acier, par H. Robinson, d'après les tableaux des premiers artistes. Paris, Aubert, 1843. 1 vol. gr. in-8.

3 fr. au lieu de **12** fr.

JACQUIN (J.) et **DUESBERG**. — Rueil, le château de Richelieu et la Malmaison, avec pièces justificatives. Paris, 1846. Comptoir des imprimeurs. 1 vol. gr. in-8, illustré de 17 jolies gravures tirées à part.

3 fr. au lieu de **14** fr.

JACQUOT (le docteur Félix). — Expédition du général Cavaignac dans le Sahara algérien, en avril et mai 1847. Relation du voyage, exploration scientifique, souvenirs, impressions, etc. Paris, Gide et Baudry, 1849. 1 vol. gr. in-8 jésus, orné d'une carte du Sahara et de planches tirées à deux teintes.

1 fr. **50** au lieu de **8** fr.

— Le même ouvrage, sans planches.

3 fr. au lieu de **10** fr.

JANIN (J.). — L'Ane mort. 1 vol. gr. in-8 jésus vélin, illustré de nombreux dessins et de gravures à part, à deux teintes, par Tony Johannot, couverture glacée imprimée en or. Paris, Bourdin, 1842.

4 fr. au lieu de **30** fr.

JUCHEREAU DE SAINT-DENIS. — Histoire de l'Empire ottoman, depuis 1792 jusqu'en 1844, par le baron Juchereau de Saint-Denis, maréchal de camp, ministre de France en Grèce en l'année 1828, ancien directeur du génie militaire de l'Empire ottoman. Paris, 1844. 4 vol. in-8.

2 fr. **50** au lieu de **15** fr.

LA FONTAINE. — Fables. Paris, Daguin, 1846. 2 vol. in-8.

15 fr. au lieu de **35** fr.

LANZI. — Histoire de la Peinture en Italie, depuis la renaissance des beaux-arts, jusque vers la fin du dix-huitième siècle; traduite de l'italien sur la 3e édition, sous les yeux de plusieurs savants professeurs, par Mme A. Dieudé. Paris, Dufart, 1824. 5 vol. in-8.

6 fr. au lieu de **24** fr.

LAPEYROUSE-BONFILS (M. le comte). — Histoire de la Marine française. Paris, 1845. 3 vol. gr. in-8 raisin, ornés de cartes et planches.

18 fr. au lieu de **30** fr.

LAVALLÉE (Théophile). — Histoire des Français depuis les temps des Gaulois jusqu'en 1830. Paris, 1847. 2 vol. gr. in-8 jésus vélin, ornés de 20 magnifiques nouvelles gravures sur acier, d'après MM. Gras, Paul Delaroche, Eugène Delacroix, Horace Vernet, Steuben, Scheffer, Winterhalter.

14 fr. au lieu de **60** fr.

LECLERCQ (Théod.). — Œuvres complètes. Proverbes dramatiques, nouvelle édition, augmentée des Proverbes inédits; précédée de notices par MM. Sainte-Beuve et Mérimée. Paris, 1854, 8 vol. gr. in-18 jésus

vélin, ornés de 78 magnifiques gravures sur acier dessinées par Alfred et Tony Johannot.

2 fr. 50 au lieu de 10 fr.

LEDRU-ROLLIN. — De la Décadence de l'Angleterre. Paris, 1850. 2 beaux vol. in-8 cavalier vélin.

10 fr. au lieu de 15 fr.

LEMAOUT (M. Emm.). — Leçons élémentaires de botanique, fondées sur l'analyse de 50 plantes vulgaires, et formant un Traité complet d'organographie et de physiologie végétales, à l'usage des étudiants et des gens du monde; par Emm. Lemaout, docteur en médecine, ex-démonstrateur de la Faculté de médecine de Paris. 2 beaux vol. in-8, illustrés d'un Atlas de 50 pl., et de 500 fig. intercalées dans le texte; avec Atlas noir.

15 fr. au lieu de 25 fr.

— Le même, avec Atlas colorié au pinceau.

10 fr. 50 au lieu de 21 fr.

LEMAOUT (Emm.). — Histoire naturelle des oiseaux, suivant la classification de M. J. Geoffroy-St-Hilaire, avec l'indication de leurs mœurs, et de leurs rapports avec les arts, le commerce et l'agriculture. Paris, L. Curmer, 1853. Un magnifique vol. très-grand in-8 jésus vélin, contenant la description de toutes les espèces intéressantes, avec plus de 500 bois gravés dans le texte, donnant la figure et les détails organiques particuliers à chaque tribu, et illustré.

10 fr. 50 au lieu de 21 fr.

LEMAOUT (Emm.). — Les trois règnes de la nature. — Botanique. — Organographie et Taxonomie. — Histoire naturelle des familles végétales et des principales espèces, suivant la classification de Jussieu; avec l'indication de leur emploi dans les arts, les sciences et le commerce. Paris, Curmer, 1853. Un magnifique vol. très-grand in-8 jésus vélin, avec plus de 200 familles élucidées par 500 bois gravés, donnant la figure et les détails organiques particuliers à chaque famille, et illustré :

1° D'un nombre considérable de figures coloriées à l'aquarelle;

2° De 20 magnifiques planches gravées sur bois, imprimées à deux teintes.

2 fr. 50 au lieu de 8 fr.

LÉOUZON-LEDUC (L.). — Histoire littéraire du Nord. — Tegner, poëte suédois, ses œuvres. Paris, Gide et Baudry, 1850. 1 beau vol. gr. in-8 raisin vélin.

2 fr. au lieu de 6 fr.

LE ROUX DE LINCY. Le Livre des Légendes (Introduction). Paris, Silvestre, 1836. 1 vol. in-8.

3 fr. au lieu de 9 fr.

— Le même, papier vélin.

4 fr. au lieu de 10 fr.

LE SAGE. — Le Diable boiteux, illustré par Tony Johannot, précédé d'une Notice sur Le Sage, par Jules Janin. Paris, Bourdin, 1845. 1 vol. gr. in-8 jésus, couverture glacée, or et couleur.

2 fr. au lieu de 15 fr.

LETRONNE (M.). — Fragments des poëmes géographiques de Scymnus, de Chio, et du faux Dicéarque, restitués principalement d'après un ma-

nuscrit de la Bibliothèque impériale ; précédés d'observations littéraires et critiques sur ces fragments, sur Seylax, Marcien d'Héraclée, Isidore de Charax, le Stadiasme de la Méditerranée, pour servir de suite et de supplément à toutes les éditions des petits géographes grecs. Paris, Gide, 1840. 1 vol. in-8.

5 fr. au lieu de **7** fr. **50**.

LEYNADIER et **CLAUSEL**. — Histoire de l'Algérie française, depuis les temps les plus reculés jusqu'après la défaite d'Abd-el-Kader; précédée de Considérations générales sur les dominations carthaginoise, romaine, arabe et turque. Paris, 1853. 1 vol. grand in-8 jésus, illustré de grav. sur acier.

10 fr. au lieu de **30** fr.

— Histoire de l'Algérie française; précédée d'une Introduction sur les dominations carthaginoise, romaine, arabe et turque; suivie d'un Précis historique sur l'empire de Maroc. Paris, 1848. 3 vol. gr. in-8, illustrés de 24 grav. et cartes.

20 fr. au lieu de **60** fr.

LEYNADIER (Camille). — Histoire des Peuples et des Révolutions de l'Europe, depuis 1789 jusqu'à nos jours. Ouvrage illustré de 40 grav. sur acier. 8 vol. gr. in-8.

4 fr. au lieu de **20** fr.

MALCOLM (sir John). — Histoire de la Perse, depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'époque actuelle; suivie d'observations sur la religion, le gouvernement, les usages et les mœurs des habitants de cette contrée, traduit de l'anglais. Paris, Pillet, 1821. 4 forts vol. in-8 ornés d'une carte de la Perse et de 7 planches.

M. Langlès a enrichi de Notes et d'un Vocabulaire cette Histoire générale de la Perse.

4 fr. au lieu de **10** fr.

MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.). — Histoire populaire de la Garde impériale, illustrée de 41 gravures à part dessinées par B. de Moraine, avec types coloriés à l'aquarelle. Paris, 1854. 1 beau vol. in-8.

10 fr. au lieu de **24** fr.

— Histoire des conspirations et des exécutions politiques en Angleterre, en Russie et en Espagne, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Cette histoire est précédée d'une Introduction générale, et terminée par un Précis de la Révolution de Février et des événements de juin 1848. Cet ouvrage, palpitant d'intérêt et d'actualité, forme 4 vol. gr. in-8, illustrés de 40 grav. sur acier, et de types coloriés avec le plus grand soin, représentant les bourreaux français, russe, anglais et espagnol.

30 fr. au lieu de **80** fr.

MASSÉNA (Mémoires du maréchal), rédigés d'après les documents qu'il a laissés et sur ceux du dépôt de la guerre et du dépôt des fortifications, par le général Koch. Paris, Paulin et Lechevalier, 1849-1850. 7 beaux vol. in-8, avec un Atlas grand in-folio, contenant 16 cartes ou plans de batailles, et portraits de Masséna.

Cet ouvrage, tiré à un petit nombre, sera augmenté.

25 fr. au lieu de **50** fr.

MAURIN (Albert). — Galerie historique de la Révolution française. Panthéon des hommes célèbres de la Révolution et de l'Empire français.

Paris, 1840-53. 5 vol. gr. in-8 jésus, illustrés de 62 magnifiques portraits en pied gravés par nos meilleurs artistes.

36 fr. au lieu de 72 fr.

MAURIN (Albert). — Histoire de la chute des Bourbons, 1815-1830-1848, ornée de 60 beaux portraits sur acier, gravés par les meilleurs artistes. Paris, 1852. 6 vol. gr. in-8 jésus.

32 fr. au lieu de 45 fr.

MICHELET (J.), membre de l'Institut. — Histoire de France, jusqu'au seizième siècle. Nouv. édit. Paris, Hachette, 1852. 6 beaux vol. in-8.

4 fr. au lieu de 15 fr.

— Mémoires de Luther, écrits par lui-même, traduits et mis en ordre par M. Michelet. Paris, Hachette, 1837. 2 vol. in-8.

3 fr. 75 au lieu de 7 fr. 50.

— Les Origines du Droit français, cherchées dans les symboles et formules du droit universel par M. Michelet. Paris, Hachette, 1837. 1 vol. in-8.

1 fr. 25 au lieu de 4 fr. 50.

— Introduction à l'Histoire universelle, suivie du Discours d'ouverture prononcé à la Faculté des lettres le 9 janvier 1834, et d'un Fragment sur l'éducation des femmes au moyen âge. 3e édit. Paris, Hachette. 1 vol. in-8.

3 fr.

— Les Femmes de la Révolution. 1 vol. gr. in-18 jésus, pap. vélin glacé, satiné.

6 fr. au lieu de 12 fr.

— Histoire romaine (République). 3e édition. Paris, Hachette, 1843. 2 vol. in-8.

1 fr. 25 au lieu de 3 fr. 50.

— Le Peuple. Paris, Hachette et Paulin, 1846. 1 vol. gr. in-18.

16 fr. au lieu de 30 fr.

MILLE ET UNE NUITS (les). — Contes arabes, traduits par Galland; édition illustrée par les meilleurs artistes français et étrangers, revue et corrigée sur l'édition *princeps* de 1704; augmentée d'une Dissertation sur les Mille et une Nuits, par M. le baron Silvestre de Sacy. Paris, Bourdin, 3 beaux vol. gr. in-8 jésus vélin, illustrés de 1,200 dessins. Ces exempl. sont intacts, sans aucunes piqûres.

4 fr. 50 au lieu de 15 fr.

MILLE ET UN JOURS (les). — Contes persans, turcs et chinois, traduits par Pétis-de-la-Croix, Cardonne, Caylus, etc., augmentés de nouveaux Contes traduits de l'arabe par M. Sainte-Croix Ajpot. Paris, Pourrat. 1 magnifique vol. grand in-8 jésus vélin, édit. illustrée de 400 dessins par nos premiers artistes.

15 fr. au lieu de 100 fr.

MILLIN et **MILLINGEN**. — Histoire métallique de Napoléon, ou Recueil des médailles et des monnaies qui ont été frappées depuis la première campagne de l'armée d'Italie jusqu'à la fin de son règne. 1 vol. in-4, composé de 74 planches représentant plus de 500 sujets, avec la table des médailles contenues dans l'Histoire métallique et le Supplément, par ordre chronologique.

7 fr. 50 au lieu de 30 fr.

MOLIÈRE. Œuvres complètes, précédées d'une Notice par L.-B. Picard, avec des Notes et Eclaircissements historiques. Paris, Pourrat, 1844. 6 vol. in-8, portr.

3 fr. 50 au lieu de 12 fr.

MONDE (le) **A VOL D'OISEAU.** — Tablettes universelles, par l'abbé de Savigny, ouvrage curieux et instructif. Paris, 1843. 1 vol. gr. in-8 jésus vélin, imprimé à 2 col., illustré d'environ 400 dessins.

5 fr. au lieu de 12 fr.

MONDE (le) **DES ENFANTS**. — Revue encyclopédique illustrée de la Jeunesse, approuvée par le Conseil royal de l'Instruction publique, sous la direction de M. A. de Saillet. Paris, 1845. 1 vol. gr. in-8 jésus vélin, illustré d'un grand nombre de jolis dessins dans le texte, de rébus, de belles gravures tirées à part, planches de musique, etc.

3 fr. le volume au lieu de 12 fr.

MONDE (le) — Histoire pittoresque de tous les Peuples depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Chaque ouvrage forme 1 fort vol. in-8 imprimé à deux colonnes et orné de gravures, qui se vendent séparément.

— Histoire d'Angleterre, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par A. de Saint-Prosper, ouvrage orné d'environ 46 planches gravées sur acier, représentant les costumes civils, militaires et religieux des Anglais, ainsi que leurs vaisseaux, meubles et instruments, depuis la conquête par les Romains jusqu'à nos jours. 1 vol.

— Histoires de Grèce et d'Italie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par A. Duponchel, ornées d'environ 33 fig. représentant les principaux sites, les monuments anciens et modernes, ainsi que les costumes civils, militaires et religieux des différents peuples décrits dans ce volume. 1 vol.

— Histoires d'Espagne, de Portugal, de Hollande et de Belgique, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par A. de Saint-Prosper, orné de 32 fig. 1 vol.

— Histoires d'Allemagne, de Prusse, d'Autriche et de Suisse, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par le baron de Korff, ornées de 30 fig. 1 vol.

— Histoires de Russie, de Pologne, de Suède et de Danemark, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par A. de Saint-Prosper, ornées de 31 figures. 1 vol.

— Histoires de la Chine, du Japon, de la Perse, de l'Inde, de l'Arabie, de la Turquie, de l'Egypte, de l'Algérie, etc., depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par M. Savigny, ornées de 33 figures.

— Histoires d'Amérique et d'Océanie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par M. Belloc, ornées de 31 figures. 1 vol.

4 fr. au lieu de 15 fr.

MONTHOLON (le général). — Récits de la captivité de l'empereur Napoléon à Sainte-Hélène, par le général Montholon, compagnon de sa captivité et son premier exécuteur testamentaire. Paris, Paulin, 1847. 2 forts vol. in-8, avec le plan de Longwood.

9 fr. au lieu de 30 fr.

MOSAIQUE (la). — Nouveau magasin pittoresque universel, livre de tout

le monde et de tous les pays. 3 beaux vol. gr. in-8 jésus, imprimés à 2 colonnes et illustrés de 1,500 dessins.

7 fr. 50 au lieu de 15 fr.

NERVAL (Gérard de). — Scènes de la vie orientale. — Les Femmes du Caire. Paris, V. Lecou, 1853. 2 vol. in-8.

Quelques exemplaires.

6 fr. au lieu de 10 fr.

NODIER (Charles). — Contes; nouvelle édition, illustrée de 8 magnifiques eaux-fortes de Tony Johannot, sur chine avant la lettre. Paris, 1852. 1 vol. gr. in-8 jésus vélin.

3 fr. au lieu de 10 fr.

NOUVEAU MAGASIN PITTORESQUE UNIVERSEL. — Paris, 1845. 1 vol. gr. in-8 jésus, imprimé à 2 col. et illustré de 200 figures.

5 fr. au lieu de 35 fr.

NOUVEAU TESTAMENT (le). — Traduction nouvelle, par l'abbé Jager. Paris, 1846. 1 vol. in-fol. illustré de magnifiques gravures sur acier d'après les plus grands maîtres.

3 fr. 75 au lieu de 20 fr.

— Le même. 1 vol. gr. in-8 jésus vélin.

3 fr. 50 au lieu de 7 fr. 50.

NUS (Eugène) et **MÉRAY** (Antony). — Les Nouveaux Jeux floraux, principes d'analogie des fleurs, science nouvelle, ou véritable art d'agrément à l'aide duquel on peut découvrir soi-même les emblèmes naturels de chaque végétal. Paris, G. de Gonet. 1 vol. in-8 illustré par Geoffroy; relié en toile mosaïque, tr. dor.

1 fr. 75 au lieu de 5 fr.

— Le même ouvrage, broché.

60 fr. au lieu de 120 fr.

PAILLOT DE MONTABERT. — Traité complet de la Peinture. Paris, 1849-51. 9 forts vol. et Atlas in-4 de 112 planches en taille-douce.

90 fr. au lieu de 300 fr.

PANTHÉON HISTORIQUE. — Collection d'histoires complètes des Etats européens, publiée sous les auspices de MM. de Barante, Villemain, Augustin Thierry, Mignet, Fauriel, Salvandy, Saint-Marc Girardin, Michelet, Ch. Nodier, Lacroix, de Roujoux, Taylor e avec la collaboration du docteur J. Lingard, de MM. Botta, Luden. Aschbach et la plupart des plus célèbres historiens étrangers qui ont revu eux-mêmes la traduction de leurs ouvrages, sous la direction d'un Comité historique. Paris, Parent-Desbarres, 1846. 20 forts et beaux vol. grand in-8 jésus imprimés à 2 colonnes, ornés de cartes. Cet ouvrage a été adopté par le Conseil de l'Instruction publique pour tous les colléges de France et les bibliothèques publiques. Il ne reste que quelques exemplaires complets.

La collection se compose de :

— Histoire d'Angleterre, depuis la première invasion des Romains jusqu'à nos jours par le docteur John Lingard, traduite de l'anglais sur la 3e édition, par le baron Roujoux; revue et corrigée par Camille Baxton, d'après les indications mêmes de l'auteur; 4e édition, revue, corrigée avec le plus grand soin, et publiée sous la direction du docteur Lingard. 5 vol.

— Histoire d'Allemagne, par Luden, traduite et continuée jusqu'à nos jours, d'après Schmidt, Pfefel, Menzel, Schiller, Posselt, Heinrich, Pfister, etc., par Aug. Savagner, 5 vol.

— Histoire d'Italie, depuis les premiers temps jusqu'à nos jours, par le docteur H. Leo et Botta, traduite de l'allemand et considérablement augmentée de notes depuis le milieu du seizième siècle, par M. Dochez, 3 vol.

— Histoire d'Espagne, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, d'après Aschbach, Lembké, Dunham, Bossi, Ferreras, Schœfer, etc., par MM. Ch. Paquis et Dochez. 2 vol.

— Histoire de Portugal, depuis sa séparation de la Castille jusqu'à nos jours, par M. Henri Schœfer, traduit de l'allemand par M. H. Soulange-Bodin, avec une note sur la Chronique inédite de la Conquête de Guinée, donnée par par M. le vicomte de Santarem. 1 vol.

— Histoire de l'empire ottoman, depuis son origine jusqu'à nos jours, composé d'après les documents authentiques et des manuscrits restés jusqu'alors inconnus; par M. de Hammer, traduit de l'allemand sur la 2e édition, par M. Dochez. 3 vol.

— Histoire de Suède, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par Erik-Gustave Geyer, traduite par J.-F. de Lundblad. 1 vol.

Ouvrages de la collection qui se vendent séparément.

18 fr. au lieu de **75** fr.

— Histoire d'Allemagne. 5 vol.

10 fr. au lieu de **45** fr.

— Histoire d'Italie. 3 vol.

7 fr. au lieu de **30** fr.

— Histoire d'Espagne. 2 vol.

3 fr. **25** au lieu de **15** fr.

— Histoire de Portugal, 1 vol.

5 fr. au lieu de **10** fr.

PARIS en Chansons, sous la direction de Conte, musique de MM. Ancessy aîné, A. Artus, Beck, etc., etc., illustré de 14 gravures sur acier, dues au burin et dessins de nos meilleurs artistes. Paris, 1855. 1 vol. grand in-8 jésus.

7 fr. **50** au lieu de **20** fr.

PARNASSE (le) occitanien, ou choix de poésies originales des troubadours, tirées des manuscrits nationaux (publié par M. de Rochegude). Toulouse, 1819. 1 vol in-8.—Essai d'un Glossaire occitanien pour servir à l'intelligence des poésies des troubadours, par le même. Toulouse, 1819. 1 vol. in-8. Ensemble 2 vol.

12 fr. au lieu de **25** fr.

— Les 2 volumes papier vélin.

40 fr. au lieu de **80** fr.

PASCAL (Adrien). — Histoire de l'armée et de tous les Régiments, depuis les premiers temps de la monarchie française jusqu'à nos jours, avec des Tableaux synoptiques représentant l'organisation des armées aux diverses époques, et le résumé des campagnes de chaque corps; par M. Brahaut, colonel d'état-major, et des Tableaux chronologiques des combats, siéges et batailles, par M. le capitaine Sicard. Illustré de 126 gravures, dont 104

coloriées, exécutées par MM. Philippotaux, E. Charpentier, H. Bellangé, de Moraine, etc., etc. Paris, A. Barbier, 1848 à 1850. 4 forts vol. grand in-8 jésus vélin.

7 fr. 50 c. au lieu de 20 fr.

PERRAULT (Charles). Contes du temps passé, contenant les Fées, le Petit Chaperon-Rouge, Barbe-Bleue, le Chat botté, la Belle au bois dormant, Cendrillon, le Petit-Poucet, Riquet à la Houppe et Peau-d'Ane, précédés d'une lettre sur les Contes de Fées par M. le marquis de Varennes et illustrés par MM. Pauquet, Marvy, Jeanron, Jacque et Beaucé. Le texte gravé par M. Blanchard. Paris, 1854. 1 vol. gr. in-8 jésus vélin.
(Edition précédemment publiée par M. Curmer.)

4 fr. au lieu de 18 fr.

PEYSSONNEL et **DESFONTAINES.** — Voyages dans les régences de Tunis et d'Alger, publiés par Dureau de la Malle. Paris, Gide, 1838. 2 forts vol. in-8, avec 6 planches et une grande carte sur laquelle l'itinéraire des deux voyageurs est tracé.

Le tome Ier contient : Relation d'un voyage sur les côtes de Barbarie, fait, par ordre du roi, en 1724 et 1725, par Peyssonnel.

Le tome II : — Des Fragments d'un voyage dans les régences de Tunis et d'Alger, fait, de 1785 à 1783, par Desfontaines.

6 fr. au lieu de 12 fr.

PHILARÈTE CHASLES. — Charles Ier, sa Cour, son Peuple et son Parlement, 1630 à 1660. Un magnifique vol. gr. in-8 jésus vélin, illustré de gravures sur acier et sur bois, d'après les dessins de Van Dyck, Rubens et Cattermole.

7 fr. 50 au lieu de 30 fr.

PINDARE. Œuvres complètes, avec le texte en regard et des Notes par Al. Perrault-Maynand, augmentées d'une traduction latine suivant toujours mot à mot le texte de Pindare. Paris, 1838 à 1853. 3 vol. grand in-8. — Ces œuvres se composent de :

— Les Olympiques, précédées d'une Notice sur Pindare, et d'une Dissertation sur les Jeux Olympiques. 1 vol. orné du plan de l'ancienne Pise, où se célébraient les Jeux.

— Les Pythiques et Isthmiques. 1 vol. orné du plan de Delphes et de ses environs.

— Odes de Pindare. — Les Néméennes, suivies d'Études sur la poésie lyrique des Anciens, des Hébreux, des Grecs et des Latins. 1 vol.

On vend séparément 2 fr. 50 c. le volume les Pythiques et les Néméennes.

80 fr. au lieu de 130 fr.

PLATON. — Œuvres complètes, traduites du grec en français, accompagnées d'arguments philosophiques, de notes historiques et philosophiques, par V. Cousin. Paris, Rey, 1846. 13 vol. in-8.

5 fr. au lieu de 15 fr.

PONSIN (J.-N.). — Nouvelle Magie blanche dévoilée, physique occulte, et Cours complet de prestidigitation, contenant tous les tours nouveaux qui ont été exécutés jusqu'à ce jour sur les théâtres ou ailleurs, et qui n'ont pas encore été publiés, et un grand nombre de tours d'un effet surprenant, d'une exécution facile, et tout à fait inconnus du public et des professeurs. Ouvrage entièrement nouveau et le plus complet qui ait paru sur cette matière. 1854. 2 vol. in-8.

7 fr. 50 c. au lieu de 18 fr.

PRÉVOST (l'abbé). — Histoire de Manon Lescaut et du chevalier des Grieux. Edition illustrée par Tony Johannot, précédée d'une Notice historique sur l'auteur, par Jules Janin. Paris, Ed. Bourdin. 1 vol. gr. in-8, orné de 18 gravures tirées à part sur papier de Chine, et d'un grand nombre de vignettes dans le texte.

Quelques exemplaires seulement.

6 fr. au lieu de 10 fr.

RAVERGIE (A.-L.). — Histoire de la Russie et de ses envahissements, depuis le règne de Pierre le Grand jusqu'à nos jours, comprenant la Vie et le curieux Testament de Pierre Ier. — Les Mystères du servage. — La vie privée des seigneurs. — L'exil et les travaux des mines en Sibérie. — Lois. — Mœurs. — Religions des peuples divers de ces pays si peu connus. — Révolutions. — Drames sanglants. — Exécutions épouvantables, etc., etc.; précédée d'un Tableau exact de la Russie telle qu'elle est aujourd'hui (1854), terminée par l'Histoire de la guerre actuelle, ses causes, les négociations qui l'ont précédée, affaires de Kalafat, d'Oltenitza, de Sinope, bombardement d'Odessa, siége de Silistrie, etc. Ouvrage illustré de magnifiques gravures sur acier et d'une Carte réunissant sur la même feuille le théâtre de la guerre tant dans le Nord qu'en Orient, avec un Plan et une Notice géographique et historique des principales villes, par la méthode Prompt-Trouveur. Paris, 1854, 1 vol. gr. in-8 jésus.

50 fr. au lieu de 150 fr.

REDOUTÉ (P.-J.). — Les Roses, peintes par P.-J. Redouté, décrites et classées d'après leur ordre naturel, par C.-A. Thory. 3e édition, publiée sous la direction de M. Pirolle. 3 vol. gr. in-8, papier jésus vélin, accompagnés de 184 planches imprimées en couleur et soigneusement terminées au pinceau.

— Reliure très-élégante en percaline.

10 fr. au lieu de 40 fr.

ROBERT (du Var). — Histoire de la classe ouvrière, depuis l'origine de l'esclave jusqu'au prolétaire de nos jours, précédée d'une Dédicace aux travailleurs. Paris, 1853. 4 vol. grand in-8 jésus, illustrés de gravures sur acier.

2 fr. 50 c. au lieu de 15 fr.

ROISSELET DE SAUCLIÈRES. — Histoire de la Révolution française, précédée d'un Aperçu historique sur les règnes de Louis XV et Louis XVI, et suivie du procès de Louis XVI, tiré des séances de la Convention nationale. 2e édition, Paris, 1851. 2 vol. in-8.

15 fr. au lieu de 50 fr.

ROMAN DU RENART (le), publié d'après les manuscrits de la Bibliothèque du roi, des treizième, quatorzième et quinzième siècles, par M. D. M. Méon, éditeur du Roman de la Rose, etc. Paris, Treuttel et Wurtz, 1826. 4 vol. in-8, fig. — Le Roman du Renart, supplément, variantes et corrections, publié d'après les manuscrits de la Bibliothèque du roi et de la Bibliothèque de l'Arsenal, par P. Chabaille. Paris, Silvestre, 1835. 1 vol. in-8, avec fac-simile. Ensemble 5 vol.

8 fr. au lieu de 32 fr.

ROQUES (J.). — Nouveau Traité des plantes usuelles, spécialement appli-

qué à la médecine domestique et au régime alimentaire de l'homme sain ou malade. Paris. Dufart, 1838. 4 forts vol. in-8.

8 fr. au lieu de 20 fr.

BOUCHEBIEF (Eugène). Histoire de la Franche-Comté ancienne et moderne, embrassant l'histoire des grands événements en France, Espagne, Allemagne, Suisse et Pays-Bas, précédée d'une Description de cette province. Paris, 1851. 1 fort vol. gr. in-8 jésus, de près de 700 pages, orné de 10 portraits sur acier et 2 planches d'armoiries coloriées.

15 fr. au lieu de 30 fr.

ROUSSEAU (J.-J.). — Œuvres complètes, accompagnées de Notes historiques par M. Petetain. 8 forts vol. in-8, avec 5 planches de musique, et contenant près de 750 pages chacun.

7 fr. 50 c. au lieu de 25 fr.

— Julie, ou la Nouvelle Héloïse. Edition illustrée par Tony Johannot. Paris, Barbier, 1845. 2 vol. gr. in 8 jésus, ornés de 38 magnifiques gravures sur papier de Chine, tirées à part.

6 fr. 50 c. au lieu de 20 fr.

— Les Confessions; vignettes par Tony Johannot, etc. Paris, Barbier, 1846. 1 vol. gr. in-8 jésus vélin, fig. sur pap. de Chine.

Epuisé, quelques exemplaires auxquels il manque trois planches.

3 fr. au lieu de 12 fr.

SAVIGNY (M.-A. de). Historiettes et Images, illustré par plus de 700 dessins gravés d'après MM. Grandville, Daumier, Johannot, E. Forest, Watier, etc. Paris, Aubert, 1850. 1 vol. très-grand in-8 jésus vélin.

3 fr. au lieu de 15 fr.

SCARRON. — Virgile travesti en vers burlesques, précédé d'une Notice sur l'auteur, annoté et suivi d'un Vocabulaire donnant le sens des expressions vieillies. Nouvelle édition par Ch. Fétilly, 1845, 2 vol. in-8.

15 fr. au lieu de 80 fr.

SCHMERLING (le Dr P.-C.). — Recherches sur les Ossements fossiles découverts dans les cavernes de la province de Liége. Liége, 1834. 2 vol. in-4, accompagnés d'un Atlas in-folio de 74 planches représentant plus de 1,000 sujets.

4 fr. au lieu de 15 fr.

SCHMIT (J.-P.). — Les deux Miroirs; Contes pour tous. 1 magnifique gr. vol. in-8 jésus vélin, illustré d'un grand nombre de dessins tirés à part et dans le texte, par Gavarni, etc. Paris, Royer, 1844.

— Le même ouvrage, sous le titre de Livre des vacances, Contes pour la jeunesse : même prix.

64 fr. au lieu de 160 fr.

SCRIBE (Eugène), membre de l'Académie française. — Œuvres complètes. 17 vol. gr. in-8 pap. vélin jésus. Nouvelle édition comprenant tous les ouvrages composés par M Scribe, seul ou en société, illustrée de 181 jolies grav. en taille-douce d'après les dessins de MM. Alfred et Tony Johannot, Gavarni, Marckl, etc., etc. Paris, 1854.

50 fr. au lieu de **170** fr.

SCRIBE (Eugène). — Théâtre complet; édition entièrement revue par l'auteur, et contenant tous les ouvrages composés par M. Scribe, seul ou en collaboration. Paris, 24 vol. in-8 illustrés de 170 jolies gravures sur acier, par MM. Alfred et Tony Johannot.

Il ne reste que quelques exemplaires.

4 fr. au lieu de **16** fr.

SÉGUIER DE SAINT-BRISSON, membre de l'Institut. — La Préparation évangélique, traduite du grec d'Eusèbe Pamphile, évêque de Césarée en Palestine, dans le quatrième siècle de l'ère chrétienne, avec des Notes critiques, historiques et philologiques. Paris, Gaume frères, 1846. 2 forts vol. in-8.

12 fr. au lieu de **27** fr.

SERINGE. — Flore des Jardins et des grandes cultures, ou Description des plantes de jardins, d'orangerie et de grandes cultures; leur multiplication, l'époque de leur floraison et de leur fructification, et leur emploi Paris, 1849. 3 vol. in-8, avec 51 pl. gravées, dont une coloriée, tirées à part, et d'une quantité de grav. sur bois tirées avec le texte.

Ouvrage honoré de la souscription du gouvernement.

7 fr. **50** au lieu de **15** fr.

SILVIO PELLICO. — Mes Prisons, suivies du Discours sur les devoirs des hommes, des additions de Maroncelli et des Notices littéraires et biographiques sur plusieurs prisonniers du Spielberg; traduction de M. Antoine de Latour, avec des chapitres inédits. Edition illustrée par Tony Johannot de 100 beaux dessins gravés sur bois par les meilleurs artistes. Nouvelle édition. Paris, 1854. 1 vol. gr. in-8 jésus vélin, glacé, satiné.

150 fr. au lieu de **248** fr.

SIMONDE DE SISMONDI (J.-C.-L.). — Histoire des Français. 31 vol. in-8. Paris, Treuttel et Würtz, 1821 à 1844.

60 fr. au lieu de **224** fr.

— Histoire des Français, depuis l'avénement de la race capétienne, en 987. 28 vol. in-8, dont un de table. Paris, Treuttel et Würtz, 1823 à 1844.

Cet ouvrage comprend, depuis la troisième partie : la France considérée sous le régime féodal, jusqu'à la convocation des Etats généraux de 1789.

Ce sont les tomes 4 à 31 de son grand ouvrage. Il manque par conséquent les trois premiers volumes, qui se composent de l'Histoire des Mérovingiens et des Carlovingiens.

Il manque à beaucoup d'exemplaires les tomes 23 à 31. Ces volumes sont en vente au prix net, le volume, de . . . . 4 fr.

La Table seule se vend séparément . . . . 5 fr.

10 fr. au lieu de **20** fr.

SIRET (Adolphe). — Dictionnaire historique des peintres de toutes les écoles, depuis l'origine de la peinture jusqu'à nos jours, 1845. Un magnifique vol. in-4 de xij-528 pages, orné de 9 planches renfermant 600 monogrammes environ.

8 fr. au lieu de **60** fr.

SOUQUET (J.-B.). — Dictionnaire des temps légaux de droit et de procédure, ou Répertoire de législation, de doctrine et de jurisprudence, relatives spécialement aux prescriptions, péremptions, déchéances, délais, dates, durées, âges requis, et généralement au droit civil, commercial, criminel, administratif, militaire, maritime, canonique et à la procédure, dans lequel sont signalées, avec les éléments de leur solution, toutes les questions importantes sur ces diverses matières; disposé en tableaux synoptiques et par ordre alphabétique de matières, précédé d'une Introduction où sont développés les principes généraux. Nouvelle édition. Paris; Ch. Hingray, 1846. 2 vol. gr. in-4.

8 fr. au lieu de **15** fr.

STAEL (Mme la baronne de). — Corinne, nouvelle édition richement illustrée de 250 bois dans le texte et de 8 grandes gravures sur bois, par Karl Girardet, Barrias, Staal, tirées à part. Paris, Lecou, 1853. 1 magnifique volume gr. in-8 jésus vélin, glacé, satiné, imprimé par Plon frères.

Reliure	toile mosaïque, plaque spéciale, tranche dorée.	5 fr. 50 c.
—	toile, plaque spéciale, tranche dorée.	5 fr. »
—	demi-chagrin, plats en toile, tranche dorée.	5 fr. »

7 fr. **50** au lieu de **30** fr.

SUE (Eugène). — Histoire de la Marine française; 2e édition, entièrement revue par l'auteur. Paris, 1845. 4 vol. in-8 pap. vélin, ornés de jolies gravures sur acier.

1 fr. **50** au lieu de **8** fr.

THIRLWALL CONNOP (D.-D.), évêque de Saint-David's. — Histoire des origines de la Grèce ancienne, traduite de l'anglais par Adolphe Joanne. (Ouvrage adopté par le conseil de l'Instruction publique.) Paris, Paulin et Lechevalier, 1852. 1 fort vol. in-8.

25 fr. au lieu de **80** fr.

TOUCHARD-LAFOSSE. — La Loire historique, pittoresque et biographique, de la source de ce fleuve à son embouchure dans l'Océan. Illustrée de 62 magnifiques gravures sur acier, représentant les villes, bourgs et châteaux les plus remarquables, les portraits des principales illustrations nées dans les départements décrits, par Rouargue frères, de 320 gravures sur bois par les meilleurs artistes, et de 3 cartes du fleuve, avec tracé des chemins de fer, 1851. 5 forts vol. gr. in-8 jésus vélin glacé, de 800 pages chacun.

Cet ouvrage, qui a coûté plus de 300,000 fr. à établir, sera augmenté.

42 fr. au lieu de **134** fr.

TOULLIER (C.-B.-M.). — Le Droit civil français, suivant l'ordre du Code. Ouvrage dans lequel on a tâché de réunir la théorie à la pratique; accompagné de Notes, par M. J.-B. Duvergier, bâtonnier de l'ordre des avocats; 6e et dernière édition. Paris, Cotillon et Jules Renouard. 7 tomes en 14 vol. in-8.

40 fr. au lieu de **60** fr.

VASARI (Giorgio). Vies des Peintres, Sculpteurs et Architectes, traduites et annotées par L. Léclanché, et commentées par Jeanron et L. Léclan-

ché. Paris, Just. Teissier, 1841-1842. 10 vol. in-8, ornés de 121 portraits dessinés par Jeanron et gravés sur acier par Wacquez et Bouquet.

2 fr. **50** au lieu de **7** fr. **50.**

VATOUT (J.). Le Palais de Fontainebleau (Souvenirs historiques), son histoire et sa description, par J. Vatout, membre de l'Académie française. Paris, 1852. 1 beau vol. in-8 de plus de 600 pages, fig.

2 fr. **50** au lieu de **7** fr. **50.**

— Le Château de Compiègne (Souvenirs historiques), son histoire, sa description, 1852. 1 beau vol. in-8 de plus de 600 pages, fig.

2 fr. **50** au lieu de **7** fr. **50.**

— Le Palais de Saint-Cloud, etc., 1852. 1 vol. in-8, fig.

2 fr. **50** au lieu de **7** fr. **50.**

— Le Château d'Amboise, etc., 1852. 1 beau vol. in-8, fig.

2 fr. **50** au lieu de **7** fr. **50.**

— Le Château d'Eu, etc., 1852. 1 beau vol. in-8.

3 fr. **50** au lieu de **7** fr. **50.**

— Le Palais-Royal (Souvenirs historiques jusqu'en 1847), son histoire et sa description, 1852. 1 vol. in-8, fig.
Quelques exemplaires.

15 fr. au lieu de **75** fr.

VIRGILE. — Œuvres complètes, en six langues ; traduites en vers français par Tissot (Bucoliques), et Delille (Géorgiques et Enéide); en vers espagnols, par Guzman, Vélasco et Luis de Léon; en vers italiens, par Arici et Annibal Caro; en vers anglais, par Warton et Dryden; en vers allemands, par Voss (texte latin, d'après Heyne); et précédées de l'Histoire de la vie et des ouvrages de Virgile, d'une Notice bibliographique, etc., par J.-B. Montfalcon. Paris et Lyon, Cormon et Blanc, 1838. 1 vol.

3 fr. au lieu de **12** fr.

VOCABULAIRE DES ENFANTS, ou Dictionnaire pittoresque illustré de la langue française, d'après l'Académie, par Ch. Nodier, Boiste, Nap. Landais, etc. Paris, Aubert, 1839. 1 vol. gr. in-8 jésus, illustré d'un grand nombre de petits dessins.

12 fr. **50** au lieu de **36** fr.

WALCKENAER. — Géographie ancienne, historique et comparée des Gaules cisalpine et transalpine, suivie de l'Analyse géographique des itinéraires anciens, et d'un Index géographique. Paris, Dufart, 1839. 3 vol. in-8, imprimés par Crapelet, et Atlas in-4, col.

6 fr. au lieu de **22** fr. **50.**

WARREN (le comte Edouard de). — L'Inde anglaise en 1843-1844. 2e édition, considérablement augmentée. Paris, Comptoir des imprimeurs unis, 1845. 3 vol. in-8.

40 fr. au lieu de **60** fr.

WEISS. — Biographie universelle, ou Dictionnaire historique, contenant la nécrologie des hommes célèbres de tous les pays, des articles consacrés à l'histoire générale des peuples, aux batailles mémorables, aux gran-

nements politiques, aux diverses sectes religieuses, etc., etc., depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, par une Société de gens de lettres, sous la direction de M. Weiss. Nouvelle édition. Paris, Furne et comp., 1841. 6 vol. grand in-8 à 2 colonnes, illustrés de 60 portraits gravés sur acier.

---

50 fr. au lieu de 200 fr.

ENCYCLOPÉDIE DES SCIENCES MÉDICALES

SOUS LA DIRECTION DE M. BALLE.

32 vol. in-8. Paris, Paul Mellier, 1827 à 1845.

AVIS ESSENTIEL. — Pour juger de l'extrême bon marché de tous ces livres, il suffit de comparer leurs prix avec ceux des mêmes ouvrages dans les autres librairies.

Les Œuvres d'Hippocrate, édition de Foès, traduction de Gardeil et de Coray, coûtent 4 fr., tandis que ces ouvrages sont ainsi marqués dans les catalogues de librairie : Foès, 50 fr.. Gardeil, 20 fr. : Coray, 30 fr. ; total : 100 fr.

Morgani, traduit par Destouet, coûte 3 fr. 75 c. la même traduction est indiquée 60 fr. sur les catalogues de librairie.

Cette modicité de prix existant pour tous les ouvrages, on aurait pour 50 fr. la collection entière, contenant la matière de 144 volumes, qui coûterait plus de 1,000 fr. d'après les prix ordinaires des livres de médecine.

TRAITÉ D'ANATOMIE DESCRIPTIVE de Bichat, augmenté et annoté par M. Gerdy, professeur à la Faculté de médecine; Huguier et Lenoir, prosecteurs à la même Faculté; Malle, professeur agrégé de la Faculté de Strasbourg; Serres, membre de l'Institut. 2 vol. in-8 à 2 colonnes de 888 pages, formant la matière de 5 vol. ordinaires de médecine. 10 fr. 50, net. . . . . 4 fr.

TRAITÉ D'ANATOMIE GÉNÉRALE de Bichat, revu et augmenté par les mêmes, 1 vol. in-8 à 2 colonnes de 634 pages, formant la matière de 4 vol.; 6 fr., net.. . . . . 2 fr.

RECHERCHES SUR LA VIE ET LA MORT, de Bichat; suivies des ouvrages de Buisson sur la division la plus naturelle des phénomènes physiologiques, et des expériences de Legallois sur le Principe de la Vie. 1 vol. in-8 à 2 colonnes de 416 pages, formant la matière de 3 vol.; 4 fr. 50, net. . . . . 2 fr.

TRAITÉ DE PHYSIOLOGIE, par MM. Brachet et Fouilhoux, médecins de l'Hôtel-Dieu de Lyon. 1 vol. in-8 à deux colonnes de 512 pages, formant la matière de 4 vol.; 5 fr., net. . . . . 2 fr. 50

TRAITÉ D'HYGIÈNE, par MM. Hallé et Tourtelle, professeurs d'hygiène des Facultés de Paris et de Strasbourg, avec des Additions et des Notes par M. Bricheteau, médecin de l'hôpital Necker. 1 vol. in-8 à 2 colonnes de 400 pages, formant la matière de 3 vol.; 4 fr. 50, net. 1 fr. 50

TRAITÉ DE MÉDECINE LÉGALE, par M. Eusèbe de Salles, D. M., suivi de la Jurisprudence médicale; recueil complet des lois, ordonnances et règlements relatifs à l'enseignement et à l'exercice des diverses branches de l'art de guérir. 1 vol. in-8 à 2 colonnes de 400 pages, formant la matière de 3 vol.; 4 fr. 50, net. . . . . 2 fr.

TRAITÉ PRATIQUE DES MALADIES DES YEUX, ou Expériences et Observations sur les maladies qui affectent ces organes, par Scarpa, traduit par Léveillé; augmenté d'un grand nombre d'articles et de cha-

pitres par Rognetta. 1 vol. in-8 à 2 colonnes de 536 pages, formant la matière de 4 vol.; 6 fr., net. . . . . 1 fr. 50

TRAITÉ DES ACCOUCHEMENTS, des maladies des femmes et des enfants, par M. Burns, professeur de chirurgie à l'Université de Glascow; traduit pour la première fois de l'anglais par le docteur Gaillot, sur la 9e édit. 1 vol. in-8 à 2 colonnes de 544 pages, formant la matière de 4 vol.; 6 fr., net. . . . . 1 fr. 50

TRAITÉ DE CHIMIE MÉDICALE, par M. Beugnot, D. M. P., ancien chef des travaux chimiques de l'Ecole vétérinaire d'Alfort. 1 vol. in-8 à 2 colonnes, orné de planches, de 568 pages, formant la matière de 4 vol.; 6 fr., net. . . . . 2 fr.

ŒUVRES D'HIPPOCRATE, texte latin de Foës, et traduction française de Gardeil et de Coray. 2 vol. in-8 à 2 colonnes de 1,360 pages, formant la matière de 8 volumes; 13 fr. 50, net.. . . . . 4 fr.

TRAITÉ DE MÉDECINE DE Celse, texte latin, d'après l'édition de Léonard Targa, avec les titres de l'édition de Haller; traduction française de Ninnin, revue et corrigée. 1 vol. in-8 à 2 col. de 442 pages formant la matière de 3 vol.; 4 fr. 50, net. . . . . 1 fr. 50

MÉDECINE PRATIQUE de Thomas Sydenham, traduite par A. F. Jault, D. M., professeur au Collége royal de France, revue par Baumes, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier; suivies de l'Essai sur les fièvres et les Dissertations sur les maux de gorge gangréneux et la colique de Devonshire, par Jean Huxam. 1 vol. in-8 à 2 colonnes de 480 pages, formant la matière de 3 vol.; 4 fr. 50, net. . . . . 2 fr.

PRINGLE. Observations sur les maladies des armées dans les camps et les garnisons, suivies de Mémoires sur les substances septiques et anti-septiques, et de la Réponse à de Haen et à Gaber. — Lind. Traité du Scorbut, trad. de l'anglais, suivi de la Traduction du Traité du Scorbut de Boerhaave, commenté par Van Swieten. 1 vol. in-8 à 2 colonnes de 424 pages, formant la matière de 3 vol.; 4 fr. 50, net. . . . . 1 fr. 25

MÉDECINE PRATIQUE de Max. Stoll, avec les Aphorismes de Stoll et de Boerhaave, traduite par Mahon, professeur à la Faculté de médecine de Paris, avec des Notes de Pinel, Baudelocque, etc. 1 vol. in-8 à 2 colonnes de 440 pages, formant la matière de 3 vol.; 4 fr. 50, net. 1 fr. 25

MORGANI. Traité du Siége et des Causes des maladies, traduction française de Destouet. 3 vol. in-8 à 2 colonnes de 1,712 pages, formant la matière de 10 vol.; 18 fr., net.. . . . . 3 fr. 75

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DE CHIRURGIE, précédés d'une Analyse par M. le professeur Marjolin, et suivis de trois Mémoires inédits par Lassus-Pera. 3 vol. in-8 à 2 colonnes de 1,564 pages, formant la matière de 10 vol.; 18 fr., net. . . . . 3 fr. 75

TISSOT. Œuvres; édition du professeur Hallé. 1 vol. in-8 à 2 colonnes de 696 pages, formant la matière de 4 vol.; 7 fr. 50, net. . . . . 1 fr. 25

Ce volume contient : Traité des Nerfs et de leurs maladies; *Historia febris epidemicæ biliosæ;* l'Onanisme, etc., etc.

ZIMMERMANN. Traité de l'Expérience, Traité de la Dyssenterie; et **BARTHEZ.** Maladies goutteuses. 1 vol. in-8 à 2 colonnes de 624 pages, formant la matière de 4 vol.; 6 fr. 75, net. . . . . 1 fr. 25

CORVISART. Maladies du cœur, Percussion de la Poitrine; et **BAYLE,** Phthisie pulmonaire, Pustule maligne, Anatomie pathologique. 1 vol.

in-8 à 2 colonnes de 660 pages, formant la matière de 4 vol.; 7 fr. 50, net. . . . . 1 fr. 25

Ce volume contient l'Essai sur les maladies et les lésions organiques du Cœur et des gros Vaisseaux, par Corvisart; la Nouvelle Méthode pour reconnaître les maladies internes de la Poitrine par la percussion de cette cavité, par Avenbrugger: ouvrage traduit du latin, et commenté par Corvisart; les Recherches sur la Phthisie pulmonaire par Bayle; un Recueil de travaux et de mémoires publiés par ce dernier auteur.

RAMAZZINI, RŒDERER, WAGLER et JURINE. Traité des maladies des artisans, etc., etc. 1 vol. in-8 à 2 colonnes de 484 pages, formant la matière de 3 vol.; 5 fr. 25, net. . . . . 1 fr. 25

Ce volume contient : le Traité des maladies des artisans, par Ramazzini; le Traité de la maladie muqueuse, de Rœderer et Wagler; le Mémoire sur l'angine de poitrine, de Jurine.

MATIÈRE MÉDICALE ET THÉRAPEUTIQUE, Formulaire général par M. Thillaye, de la Faculté de médecine de Paris. 1 vol. in-8 à 2 colonnes de 572 pages, formant la matière de 4 vol ; 6 fr., net. . . 1 fr.

PHYSIQUE MÉDICALE d'Haüy, continuée par M. Fleury, ancien élève de l'École normale, professeur de physique de l'Université. 1 vol. in-8 à 2 colonnes, orné de nombreuses planches, de 470 pages, formant la matière de 5 vol.; 9 fr., net. . . . . 1 fr.

TRAITÉ DE PATHOLOGIE CHIRURGICALE, par Samuel Cooper; traduit de l'anglais sur la dernière édition et augmenté de Notes par E. Delamarre. 1 vol. in-8 à 2 colonnes de 856 pages, formant la matière de 3 vol.; 6 fr., net. . . . . 1 fr. 50

PATHOLOGIE CHIRURGICALE, Traité des maladies des voies urinaires, par Choppart et M. Ségalas. 1 vol. in-8 à 2 colonnes de 504 pages, formant la matière de 3 vol.; 5 fr. 25, net. . . . . 1 fr. 20

TRAITÉ D'ANATOMIE CHIRURGICALE ET DE MÉDECINE OPÉRATOIRE, par M. Malle. 1 vol. à 2 colonnes de 1,032 pages, formant la matière de 6 vol.; 10 fr. 50, net. . . . . 1 fr. 25

BIOGRAPHIE MÉDICALE, par ordre chronologique, d'après Daniel Leclerc, Éloy, etc., mise dans un nouvel ordre, revue et complétée par MM. Bayle et Thillaye. 2 vol. à 2 colonnes de 1,524 pages, formant la matière de 10 vol.; 16 fr. 50, net. . . . . 2 fr. 50

LE PANTHÉON POPULAIRE

Bibliothèque portative in-12, à 1 fr. 25 c. le volume.

LA CASE DU PÈRE TOM, ou la Vie des Nègres en Amérique par Henriette Beecher Stowe; traduit par de la Bédollière. Nouvelle édition, augmentée d'une Notice par George Sand, 1853. 1 vol.

L'ESCLAVE BLANC (le compagnon du Père Tom), par Hildreth, traduit par de la Bédollière, 1853. 1 vol.

CONTES NOCTURNES d'Hoffmann, traduits par de la Bédollière. Nouvelle édition, augmentée d'une Notice sur Hoffmann, 1853. 1 vol.

FABLES DE LA FONTAINE ET DE FLORIAN réunies. Nouvelle édition, augmentée de Notices par E. de la Bédollière. 1 vol.

VOYAGES DE GARNERAY, peintre de marine. 1re partie : Aventures et combats ; 2e partie : les Pontons anglais. 2 vol.

LE ROBINSON SUISSE, par Mme de Montolieu. 2 vol.

LE DERNIER DES MOHICANS, par Fenim. Cooper, tr. par de la Bédollière. 1 vol.

WALTER SCOTT. Quentin Durward, traduit par de la Bédollière. 1 vol.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE, nouvelle édition, augmentée d'une Vie de Molière et de Notices sur chaque pièce par E. de la Bédollière. 4 vol.

ROB ROY, même traduction. 1 vol.

LE GLACIER IMPÉRIAL, ou l'Art de donner des bals et des soirées, par Bernardi. 1 vol. orné de 6 planches.

BIBLIOTHÈQUE PASSARD

BOITARD. Guide-Manuel de la bonne compagnie, du bon ton et de la politesse, 1851. 1 vol. in-18 ; net. . . . . 3 fr.

—Les vingt-six infortunes de Pierrot le Socialiste, 1853. 1 vol. in-12, net. 3 fr.

DELANOUE (C.). Bibliothèque commerciale ; Manuel-barême de l'escompte à l'usage du commerce, de la banque, de l'industrie, etc. Nouveaux tableaux ou calculs faits des intérêts depuis 1 fr. jusqu'à un million Paris, Passard, 1855. 1 vol. grand in-18 jésus, net. . . . . . . 1 fr.

DESNOYERS (Louis). Les Aventures de Robert-Robert et de son fidèle compagnon Toussaint Lavenette. 4e édition, entièrement refondue. 2 vol. grand in-18 ; net.. . . . . 6 fr.

Mme DE BAWR. Nouvelles contenant : Louise, Michel Perrin, une Réjouissance en 1778, la Mère Macquart, Rose et Thérèse, le Schelling, Maria Rosa. 1 vol. ; net.. . . . . 3 fr.

— Raoul, ou l'Enéide, 1854. 1 vol. gr. in-18 jésus, net. . . . . . 3 fr.

DEFFAUX (M.-Marc.) Manuel des propriétaires et des usufruitiers, usagers, locataires et fermiers, ou Dictionnaire encyclopédique des lois des bâtiments et des lois rurales de la France, avec ce qui a rapport à la voirie, aux usines, aux bois et forêts, aux fleuves, rivières et étangs, aux mines et carrières, à la chasse et à la pêche, à la police municipale, etc. Ouvrage au moyen duquel tout propriétaire ou possesseur peut connaître, exercer et défendre ses droits sans le secours d'un guide étranger ; par Marc-Deffaux, juge de paix, auteur de l'Encyclopédie des huissiers, 1852, 1 vol. gr. in-18 ; net. . . . . 6 fr.

— Guide-Manuel général du garde champêtre et du messier, ou Traité raisonné de leurs fonctions, comprenant notamment un Commentaire du Code rural et de tout ce qui concerne la police du roulage, la chasse et la pêche. Ouvrage également utile à MM. les préfets, sous-préfets, membres des conseils généraux et d'arrondissement, juges, maires, adjoints, juges de paix, avoués, huissiers, commissaires de police, etc., 1843. 1 vol. gr. in-18 ; net . . . . 3 fr.

ONE MILLION of comic anecdotes of flowers of wit and Humour, collected by doctor Merryman and Hilarius le Gai, 1853. 1 vol. in-32 : net. . . . . 1 fr. 50

HILAIRE LE GAI. Un million de plaisanteries calembours, naïvetés, jeux de mots, facéties, reparties, saillies, anecdotes comiques et amusantes, inédites et peu connues, 1850. 1 charmant vol. in-32; net. . . . . 1 fr. 50

— Un million de bêtises et de traits d'esprit, bons contes, bons mots, bouffonneries, calembours, facéties anciennes et modernes, parades de Bobêche, etc., 1851. 1 vol. in-32; net. . . . . 1 fr. 50

— Un Million d'énigmes, charades et logogriphes; suivi d'un choix des plus jolies énigmes italiennes, espagnoles, anglaises et allemandes, avec la traduction en regard, 1850. 1 vol. in-32; net. . . . . 1 fr. 50

— Un Million de calembours, charges, lazzi, bons mots, parades de Bobêche, etc., 1852. 1 vol. in-32; net. . . . . 1 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE des Voyages amusants: Chapelle et Bachaumont, Racine, la Fontaine, Piron, Lefranc de Pompignan; de Paris à Saint-Cloud avec le retour, Voltaire, Desmahis, etc. 1 vol. in-32; net. . . 1 fr. 50

ENCYCLOPÉDIE des Proverbes français. 1 vol. in-32; net. . 1 fr. 50
Ce volume diffère totalement du suivant.

LA FLEUR des Proverbes français, recueillis et annotés par M. A. Duplessis, 1851. 1 vol. in-32; net. . . . . 1 fr. 50

TOPFFER. Le Presbytère, suivi de Elisa et Widmer, 1852. 2 vol. in-32; net. . . . . 3 fr.

BRILLAT-SAVARIN. Physiologie du Goût, ou Méditations de gastronomie transcendante, ouvrage théorique, historique et à l'ordre du jour, dédié aux gastronomes parisiens, 1852. 1 joli vol. in-32 ; net. . 1 fr. 50

SIÉGE (le) de la Rochelle, ou le Malheur et la Conscience, par Mme de Genlis. 1 vol. in 32; net. . . . . 1 fr. 50

CONTES (les) de Perrault, de Mme d'Aulnoy, de Mme Leprince de Beaumont, publiés par Hilaire-le-Gai, 1852. 1 vol. in-32; net. 1 fr. 50

LETTRES DE Mme DE SÉVIGNÉ. Nouveau choix publié par Hilaire-le-Gai, 1852. 1 joli vol. in-32; net. . . . . 1 fr. 50

FABLES DE LA FONTAINE, précédées de l'Eloge de la Fontaine, par Chamfort. Nouvelle édition annotée par Hilaire-le-Gai, 1852. 1 joli vol. in-32; net. . . . . 1 fr. 50

FABLES DE FLORIAN, suivies d'un Choix des plus jolies fables en vers, recueillies et annotées par Hilaire-le-Gai, 1853. 1 vol. in-32. . 1 fr. 50

PAUL ET VIRGINIE, suivi de la Chaumière indienne, l'Arcadie, le Café de Surate et des Voyages en Silésie et à l'île de-France, par Bernardin de Saint-Pierre, 1853. 1 joli vol. in-32; net. . . . . 1 fr. 50

PETIT MANUEL du devin et du sorcier, contenant le Traité des songes et visions nocturnes, l'Art de dire la bonne aventure, l'Art de tirer les cartes, le Traité des tarots, etc., par Nathaniel Moulth, 1854. 1 vol. in 32, orné de fig. sur bois; net. . . . . 1 fr. 50

JOHANNÈS TRISMEGISTE. Le Grand Jeu des soixante-dix-huit tarots égyptiens, Atlas et complément du Manuel du Devin. Fig. noires. 1 vol. in-32; net. . . . . 3 fr.

— Fig. coloriées; net. 4 fr. 50

COMMERSON. Petite encyclopédie bouffonne, contenant les Pensées d'un Emballeur, les Ephémérides et le Dictionnaire du Tintamarre, etc., 1853. 1 vol. in-32; net . . . . 1 fr. 50

UN MILLION de Bouffonneries, ou le Blagorama français, par Commerson, 1854. In-32; net. . . . . 1 fr. 50.

EUGÈNE-LE-GAI. Bibliothèque des Calembours. 1 vol. in-32, illustrée; net. . . . . 1 fr. 50

Ce volume contient les opuscules suivants qui se vendent séparément chacun:

1° La Fleur des Calembours. 1 vol. . . . . 25 c.
2° Le Trésor des Calembours. 1 vol.. . . . . 25 c.
3° Le Jardin des Calembours. 1 vol. . . . . 25 c.
4° Petite Galerie des Calembours. 1 vol. . . . . 25 c.
5° Les Mille et un Calembours. 1 vol.. . . . . 25 c.
6° Petit Musée drôlatique et facétieux. 1 vol. . . . . 25 c.

TRISMEGISTE et EUGÈNE-LE-GAI. L'Art d'expliquer les songes. 1 vol. in-32. . . . . 25 c.

VAN TENAC et DELANOUE. Manuel du Jeu de Piquet, lois, règles, maximes et conventions pour le bien jouer. 1 vol. in-32. . . . . 25 c.

— Manuel des Jeux de Bésigue, de Trifouille, d'Ecarié et de Reversi, lois, règles, maximes et conventions pour le bien jouer. 1 vol. in-32.. 25 c.

— Traité du Jeu de Wisth, lois, règles, maximes et conventions pour le bien jouer. 1 vol. in-32; net.. . . . . 25 c.

MANUEL du bon ton et de la politesse française; Nouveau Guide pour se conduire dans le monde, publié par Louis Verardi, 1853. 1 vol. in-18; net. 50 c.

PETIT Guide-Manuel du Jardinier, contenant l'art de cultiver et de décorer les jardins, par Rogonot Godefroi. 1853. 1 vol. in-18; net. . 50 c.

MANUEL des connaissances utiles; nouveau Secrétaire français, contenant des modèles de lettres et de pétitions de tout genre, suivi de Formules d'actes sous seing privé, billets à ordre, traites, lettres de change quittances, baux, ventes, pouvoirs, etc., par L. Delanoue, 1845. 1 vol in-18; net. . . . . 50 c

HILAIRE-LE-GAI. Académie des jeux de cartes, de combinaison et d'exercices; avec un Traité du jeu de whist entièrement nouveau, 1853. 1 vol. in-18, net. . . . . 50 c.

BONAPARTIANA. Anecdotes, plaisanteries, bons mots, traits sublimes, saillies, pensées ingénieuses de l'empereur Napoléon Ier, recueillis par Cousin d'Avalon. Nouvelle édition, publiée par Hilaire-le-Gai, 1853. 1 vol. in-18 ; net. . . . . 50 c.

LE JARDIN de l'Enfance, nouveau Recueil de compliments et de modèles de lettres pour le jour de l'an, les fêtes de famille, etc., publié par Hilaire-le-Gai, 1854. 1 vol. in-18; net. . . . . 50 c.

AVENTURES DROLATIQUES du baron de Munchhausen, ou la Fleur des gasconnades allemandes; édition ornée de 21 vignettes sur bois, publiée par Hilaire-le-Gai, 1854. 1 vol. in-18; net. . . . . 50 c.

LA FLEUR des Gasconnades, ou le nouveau Gasconiana; hâbleries, fanfaronnades, etc.; suivi d'Anecdotes normandes et parisiennes, publié par Eugène-le-Gai, 1854. 1 vol. in-18; net. . . . . 50 c.

LES MILLE et une Anecdotes comiques, calembours, jeux de mots, énigmes, charades, logogriphes, proverbes, rébus, etc.; précédé de présages pour connaître le temps d'après les astres. 1 vol. in-18; net. 50 c.

LES MILLE et un Contes drôlatiques, anecdotes, bons mots, plaisanteries, calembours. 1853. 1 vol. in-18; net. . . . . 50 c.

LES MILLE et un Contes pour rire, anecdotes, bons mots, plaisanteries, bouffonneries, calembours, jeux de mots, etc., 1853, 1 vol. in-18, net. . . . . 50 c.

DESNOYERS (Louis) Jean-Paul Chopart. Nouvelle édition entièrement refondue. Paris. Passard, 1854. 1 vol. gr. in-18 jésus, orné de fig ; net. . . . . 3 fr.

HISTOIRES DROLATIQUES de l'empereur Napoléon Ier, racontées par H. de Balzac, A. Tousez et F. Soulié; suivies de : Comme quoi Napoléon n'a jamais existé, etc., recueillies par Arthur Delanoue, 1854. 1 vol. in-32. . . . . 1 fr. 50

TRISMEGISTE (J.). Les Merveilles du Magnétisme et les Mystères des Tables tournantes et parlantes. Paris, 1854. 1 vol. in-18, orné de vignettes sur bois : net.. 1 fr.

BAWR (Mme de). Robertine. Nouvolle édition. Paris, 1854. 1 vol. grand in-18 jésus. . . . . 3 fr.

PETIT THÉATRE BOUFFON. Choix des plus jolies pièces comiques jouées sur les différents théâtres de Paris, recueillies par Eugène-le-Gai. Paris, Passard, 1854. 1 vol. in-32 . . . . 1 fr. 50

DAVID (Alexandre). Le petit Lavater français, ou les secrets de la physiognomonie dévoilés ; édition illustrée de quinze portraits de personnages célèbres. Paris, 1854. 1 vol. in-18; net. . . . . 1 fr.

LENEVEUX. Guide-Manuel de la Tenue des livres de commerce en partie simple et en partie double. ou Traité de comptabilité pratique. Paris, Passard, 1855. 1 vol. grand in-18 jésus; net. . . . . 1 fr.

MANUEL des Jeux de Boston, Cribbage, Vendôme et Cassino. 1 vol. in-32; net. . . . . 25 c.

MANUEL des jeux d'Impériale, Triomphe, Mouche, Ambigu, Nain jaune, Mariage, Rams, Vingt-et-un, etc. 1 vol. in-32; net. . . . . . 25 c.

MANUEL des Jeux de Bouillotte, Lansquenet, Brelan, Florentin, Baccarat. 1 vol. in-32; net. . . . . 25 c.

TRISMEGISTE (Johannès). L'art d'expliquer les Songes et les Visions nocturnes, ou Dictionnaire des mystères du sommeil, expliqués par des exemples tirés des prophètes, des mages, de l'histoire et des oracles les plus célèbres de l'Orient ; édition ornée de 115 vignettes. Paris, Passard, 1855. 1 vol. in-18; net. . . . . 50 c.

VAN TENAC et DELANOUE. Bibliothèque des Jeux de Cartes, ou Règles des principaux jeux mixtes et de hasard qui se jouent en société. Paris, Passard, 1855. 1 vol. in-32; net. . . . . 1 fr. 50

VAN TENAC. Petit Traité du Jeu de Dominos. Paris, Passard, 1855. In-32; net. . . . . 15 c.

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET Ce, RUE D'ERFURTH, 1.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ESPRIT FRANÇAIS

Éditée par EUGÈNE DIDIER, rue Génégaud, 25.

ÉDITIONS EN UN SEUL VOLUME, FORMAT ANGLAIS, A 3 FRANCS

Très-beau papier glacé et satiné. — Impression en caractères neufs.

AUTEURS DU XVIIIe SIÈCLE.

Chamfort. — Caractères et portraits. — Nouvelles à la main. — Maximes et Pensées.
(Quelques exemplaires seulement.)

Duclos. — Mémoires. — Histoire de Mme de Luz. — Les Confessions du comte de ***. — Acajou et Zirphile. — Considérations sur les mœurs.

Epinay (Mme d'). — *Mémoires et correspondance*. — Lettres inédites de Jean-Jacques Rousseau, Duclos, Grimm, Voltaire.
(Quelques exemplaires seulement.)

Fontenelle. — Entretiens sur les mondes. — Histoire des oracles. — Poésies. — Dialogues des morts. — Esprit de Fontenelle.

Etudes sur sa vie et son esprit, par Voltaire, Grimm, Garat, Sainte-Beuve, Arsène Houssaye.

Grimm (LE BARON DE). — *Gazette littéraire*. — Histoire. — Philosophie. — Littérature. — Nouvelles. — Critique, etc.

Piron. — La Métromanie. — Epîtres. — Odes. — Contes. — Fables. — Poésies diverses et légères. — Cantates. — Chansons. — Epigrammes. — Bons mots de Piron.

Etude sur Piron, par Ars. Houssaye.

Rivarol. — Maximes, Pensées et Paradoxes. — Etudes sur la langue française. — Philosophie. — Esprit de Rivarol. — Poésies.

Notices, par Sainte-Beuve, Houssaye, Malitourne. Portrait gravé d'après Carmontelle.
(Quelques exemplaires seulement.)

AUTEURS DU XIXe SIÈCLE.

Chasles (Philarète). — *Scènes d Camps et des Bivouacs Hongrois*, pe dant la campagne de 1848-1849. E trait des mémoires d'un officier autr chien, publiés en anglais et en all mand, etc., etc.

Chasles (Philarète). — *Mœurs Voyages* ou Récits du Monde No veau. — Mœurs et races nouvelles l'Amérique du Nord. — Trente-h jours dans les savanes de l'île Cuba. — Scènes de la vie cosmonie et australienne. — La révolution 1848 dans l'île de Ceylan.

Granier de Cassagnac. — *Po traits littéraires.*

Houssaye (Arsène). — *Sous la gence et sous la Terreur, Talons r ges et Bonnets rouges.*
(Quelques exemplaires seulement.)

Houssaye (Arsène). — *Les Fil d'Ève*. — Les trois sœurs. — La b quetière de Florence. — Histoire Mme de Marcy.

Karr (Alphonse). — *Une poignée vérités*. — La Sagesse humaine. — L Chiens et les Amis. — Une histoire Voleurs, etc.

Méry. — *Les Nuits espagnoles*. — Villa amorosa. — La Dame noire. Dona Jacintha. — Bianca, etc.

Nibelle (Paul). — *Un Mystère famille.*

Nibelle (Paul). — *Simples récits.*

Ulbach (Louis). — *Suzanne D chemin.*

IMP. DE PILLET FILS AÎNÉ, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.

